U d'/of OTTAWA
39003011257606

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothquecho20guil

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME VINGTIÈME.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD
RUE DE LA HARPE, N° 78.

BIBLIOTHEQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME VINGTIÈME.

Vous ne lisez point assez les Pères de l'Eglise ; et il est facile de le remarquer dans vos discours, comme dans vos écrits. Savez-vous qu'ils sont l'âme de l'éloquence chrétienne, et que, semblables à ces arbres féconds, qui ornent les jardins en même temps qu'ils les enrichissent, ils donnent abondamment des fleurs et des fruits?

CARACCIOLI, *Lettres de Clément XIV*, t. II, p. 211.

PARIS,

MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 110.

M. DCCC. XXVII.

BIBLIOTHECA

BR
62
.G827
1824
v.30

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'EGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

LIVRE CINQUIÈME.

SAINT JÉROME.

SAINT ÉPIPHANE, Archevêque de Salamine.
RUFFIN, Prêtre d'Aquilée.

SAINT EPIPHANE, Archevêque de Salamine et Docteur de l'Eglise,

Vint au monde, selon la plus probable opinion, vers l'an 310 (1), avant que l'empereur Constantin

(1) Dupin ne le fait naître qu'en 320 (*Biblioth.*, IVe siècle, part 2, pag. 1044). D. Gervaise dit en 332 (*Vie de saint Epiphane*, pag. 2, note). Baillet, sans s'arrêter à discuter cette opinion, affirme qu'il est né avant le concile de Nicée, tenu en 325 (*Vies des Saints*, t. IV, pag. 222). Tillemont, Butler, D. Ceillier, fixent l'époque de sa naissance vers l'an 310

ne se fût converti au christianisme. On place le lieu de sa naissance dans un hameau de la Palestine nommé Besandouc, près de la ville d'Eleutérople (1).

Les événements qui remplissent sa vie n'en sont pas moins authentiques pour sembler extraordinaires. On a voulu les rejeter sur Métaphraste, qui n'a pu les inventer, puisqu'ils étoient déjà célèbres dès le septième siècle, trois cents ans avant cet écrivain (2), et consignés dans une vie particulière du saint évêque (3), écrite de son vivant, et reconnue vraie, du moins en grande partie, par Baronius, Pétau, Tillemont et d'autres. Ils tiennent à une époque où les dispositions miraculeuses de la Providence, à l'égard de ceux qu'elle vouloit élever

(1) Elle étoit dès lors un siège épiscopal. (Tillemont, *Mém. ecclés.*, tom. x, pag. 487.)

(2) La Vie de saint Epiphane, que Dupin et l'abbé Racine attribuent à Métaphraste, et les anciens, à un des disciples du saint archevêque, est citée par saint Jean l'aumônier, qui vivoit au commencement du septième siècle. L'empereur Léon, surnommé le Sage, en a tiré, mot pour mot, les louanges qu'il donne à saint Jean Chrysostôme. On en trouve de longs fragments dans le Sinaxaire de l'empereur Basile Porphyrogenète, tous antérieurs, et de beaucoup, à Métaphraste. Est-ce donc là une pièce sans autorité, comme le prétend l'auteur de l'*Abrégé de l'Hist. ecclés.* (l'abbé Racine), tom. II, in-4°, pag. 51 ?

(3) C'est cette Vie qu'ont suivie Baronius, les Bollandistes, Tillemont, Pétau, l'abbé Fleury, Gervaise, Butler, et les autres Biographes. Elle se trouve dans l'édition que le P. Pétau a donnée des œuvres de saint Epiphane, 2 vol. in-fol.

sur le chandelier de son Eglise, étoient encore fréquentes.

Né de famille juive (1), il dut sa conversion à un concours de circonstances que le hasard tout seul n'auroit pu faire, et qui manifestoient le dessein de Dieu sur lui. Epiphane, âgé d'environ vingt ans, reçut le baptême des mains de Lucien, évêque d'Eleutérople, voyagea en Egypte, dont il visita les saints solitaires, apprit d'eux les règles de la vie spirituelle, dont il alloit être bientôt lui-même un des plus parfaits modèles (2). De retour dans son pays, il y fonda un monastère, soutint vivement la foi de Nicée contre toutes les entreprises de l'arianisme, se trouva lié avec saint Athanase, saint Eusèbe de Vercell, et les plus illustres confesseurs de ce temps, fut ordonné prêtre dans un âge déjà avancé (3), et appelé à remplir le siége de Salamine, métropole du royaume de Cypre (4). Bien que les fureurs de l'arianisme allassent toujours croissant,

(1) Baillet, et ceux qui l'ont copié, le font naître de parents chrétiens. Butler, et son traducteur françois, qui avoient sous les yeux l'ouvrage de D. Gervaise, auroient dû rectifier cette erreur.

(2) Sozom., *Hist. eccléS*, liv. VII, chap. XXXII.

(3) A l'âge de cinquante-cinq ans, selon Gervaise, d'après les calculs de Tillemont, *Vie*, liv. I, chap. XXIII, pag. 85.

(4) Salamine s'appeloit alors Constantia. Elle est aujourd'hui complétement ruinée, et n'existe plus que dans les masures d'un méchant village, qui se nomme la Vieille Framagouste.

que ses partisans, appuyés de l'autorité de Valens, eussent dépouillé de leurs évêques la plupart des Eglises catholiques, il est à remarquer que cependant « ils n'osèrent jamais attaquer Epiphane, » quoiqu'ils eussent sujet de le regarder comme un » de leurs plus redoutables adversaires, croyant, » ainsi que le dit saint Jérôme, qu'il leur seroit » honteux, et qu'ils se feroient tort à eux-mêmes, » s'ils persécutoient un homme si universellement » révéré; si bien qu'il demeura paisible dans son » Eglise durant toute la tempête, à l'ombre de sa » propre réputation, qui le rendoit formidable à ses » ennemis, lesquels n'étoient autres que ceux de » l'Eglise (1). »

Le saint archevêque profita de son loisir pour combattre à la fois les dogmes impies de l'hérésie et du paganisme, par de savants ouvrages que nous avons encore, et qui l'ont fait justement placer au nombre des plus illustres Pères de l'Eglise.

Le schisme des Méléciens l'ayant attiré à Rome en 382, il s'y rencontra avec saint Jérôme, reçut, à son retour à Salamine, la visite du fameux solitaire de Bethléem, accompagné de sainte Paule, et fit, bientôt après, son voyage à Jérusalem, où il eut de si vives contestations avec Jean, qui en étoit évêque.

(1) Gervaise, *Vie de saint Epiphan.*, liv. II, chap. VIII, pag. 113; saint Jérôme, *Epist.* XXXVIII.

Les dernières années de sa vie, jusque là tranquille, furent traversées par les chagrins que lui suscitèrent l'ardeur de son zèle contre l'origénisme, et les intrigues de Théophile d'Alexandrie, l'ennemi déclaré de saint Jean Chrysostôme, qui étoit parvenu à l'engager dans sa querelle. Il mourut sur mer le 12 mai de l'an 403, âgé de plus de quatre-vingt-douze ans (1).

Son corps, rapporté à Salamine, y fut reçu comme en triomphe. On bâtit, en son honneur, une église dans l'île de Cypre. Constantinople suivit cet exemple. Le recueil de ses ouvrages a eu divers éditeurs, dont le plus célèbre est le P. Pétau.

On a fait quelques reproches à sa mémoire. Le plus considérable ne seroit pas l'ordination de Paulinien, faite contre les canons dans un diocèse étranger, et qui excita contre lui tant de clameurs (2) ; il s'en défendoit sur la nécessité de ce que de semblables ordinations avoient eu lieu dans son propre diocèse, sans avoir été désapprouvées par lui ; il arguoit qu'on auroit bien pu lui concéder le même droit sans faire tant de bruit (3) ; il le poussa jus-

(1) L'opinion de ceux qui ont voulu lui donner cent quinze ans de vie, est démentie par les faits et par les autorités. On peut consulter les Bollandistes, 12 mai, Pétau et Baillet, *supr.*, pag. 232.

(2) Voyez sur ce fait, Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. XIX, n° XLIII.

(3) *Epist. S. Epiphan. ad Joann. Hyerosol inter Epist. S. Hieron.*, *Vie de saint Jérôme*, par Martianay, liv. VIII, *de Ruffin*, par Gervaise, et *de S. Epiphane*, par le même, pag. 338 et 407.

qu'à prêcher et vaquer aux autres fonctions du ministère pastoral, dans la ville de Constantinople, sans l'agrément de l'archevêque; d'après le faux principe, que ne communiquant pas avec saint Jean-Chrysostôme, il n'avoit point de permission à lui demander, pas même de politesse à lui faire (1). C'est cette prévention qu'il devient difficile de concevoir dans un homme aussi rempli de Dieu et de l'esprit de charité que l'étoit saint Epiphane. Certains protestants ont porté les reproches encore plus loin : ils ont essayé de rendre sa doctrine suspecte (2). L'Eglise a répondu à tout en le mettant solennellement au nombre de ses saints et de ses docteurs.

Il nous paroît plus facile de défendre la pureté de ses intentions et de sa doctrine, que celle de son style. « Il est peu poli, dit Godeau, mais la doctrine » qu'il contient est pure et excellente ; on peut la

(1) Socrate, *Hist. ecclés.*, liv. VI, chap. X ; Hermant, *Vie de saint Jean Chrysost.*, liv. V, chap. V, pag. 340 ; Duguet, *Confér. ecclés.*, XIe *Dissert. sur Origène*, tom. I, pag 203 et suiv.; D. Ceillier, *Hist. des écriv. ecclés*, tom. VIII, pag. 641.

(2) Voyez l'*Apologie pour saint Epiphane contre les calomnies dont les nouveaux hérétiques l'ont noirci*, par D. Gervaise, à la suite de sa *Vie de saint Epiphane*, p. 405 et suiv. « Les novateurs des temps mo- » dernes ont eu la hardiesse de nous imputer les erreurs que saint Epi- » phane réfute. C'est ce que Scultet a fait avec tant de mauvaise foi, » qu'il est impossible de lire ce qu'il a écrit sur cela, sans concevoir » de l'indignation contre un procédé si injuste. » (Dupin, IVe siècle, pag. 1058.)

» comparer à ces diamants qui, sans être taillés, » brillent par leur beauté naturelle (1). » Dupin a jugé saint Epiphane avec une excessive sévérité; ses expressions sont trop violentes pour être répétées. Il est impossible de refuser à ce saint docteur une vaste érudition, tant sacrée que profane. A une connoissance profonde de l'Ecriture, des dogmes de l'Eglise, de sa discipline, de l'antiquité tout entière, il joignoit celle de la plupart des langues alors en usage, l'hébreu, le grec, le syriaque, le latin et l'égyptien (2). Seulement on s'accorde à reconnoître qu'il manque de critique. Sa droiture naturelle le rendoit crédule; et l'ardeur de son zèle l'exposa à des préventions. L'on convient que de tous les Pères grecs, c'est celui qui s'est le plus négligé dans son style.

Donnons une analyse succincte de ses principaux ouvrages, d'après l'édition du P. Pétau (3).

L'hérésie attaquoit les fondements du christianisme, Macédonius, en niant la divinité du Saint-Esprit, d'autres la vérité de l'incarnation, ou celle de la résurrection; et tous prêtoient des armes au paganisme.

(1) Cité par Dupin, *ibid.*, pag. 1065.

(2) S. Hieron., *in Rufin.*, lib. II, chap. VI, et lib. III, cap. III; Baillet, pag. 225; Butler, tom. IV, pag. 761; D. Ceillier, *Hist.*, tom. VIII, pag. 631.

(3) S. Epiph. *opera edit.*, D. Petav., 2 vol. fol. Paris, 1622.

Saint Epiphane se crut donc obligé d'embrasser dans sa défense les dogmes que l'on contestoit. C'est ce qu'il fait dans le premier de ses ouvrages intitulé l'*Ancorat*, comme étant une ancre propre à affermir la foi, qui auroit pu être chancelante au milieu des agitations de l'hérésie : aussi l'appelle-t-il *son grand Traité de la foi*. Il est divisé en cent vingt chapitres. Les onze premiers traitent du mystère de la Trinité, et plus particulièrement de la divinité du Saint-Esprit, qu'il prouve par les témoignages de l'Ecriture, condamnant par avance l'erreur des Grecs sur la procession du Saint-Esprit.

Les chapitres suivants présentent l'exposé des hérésies qui avoient combattu la vérité, depuis l'origine du monde jusqu'au temps où il écrivoit (1). Notre

(1) Outre le savant ouvrage de saint Irénée contre les hérésies, l'Eglise possédoit divers traités composés sur le même sujet. Philastre, évêque de Bresse, avoit publié sous ce titre un Recueil abrégé des principales hérésies jusqu'à son temps, c'est-à-dire jusqu'à l'an 380, où il écrivoit; il en comptoit vingt, antérieurement à la venue de Jésus-Christ, et cent vingt-huit depuis sa naissance. Saint Augustin, qui l'avoit connu, ne témoigne pas une grande estime de son ouvrage. Il se trouve communément réuni au Traité du saint évêque d'Hippone (*de hæresibus*). L'écrit de saint Epiphane l'emporte considérablement sur tous les autres, au jugement de saint Augustin (*Epist.* CCXXII, tom. II, pag. 818), et de Photius (*cod.* CCXXIII.) Et c'est aussi le sentiment de D. Ceillier (*supr.*, pag. 644).

On a abusé contre sa mémoire d'un fait raconté par lui-même. Il dit avoir déchiré un voile qu'il rencontra dans une église, sur lequel étoit peinte une image où l'on avoit voulu représenter Jésus-Christ ou

saint y mêle les sectes diverses de la philosophie profane, et les Esséniens parmi les Juifs, puis revient sur la réfutation de l'arianisme et de Macédonius, fournit en passant un beau témoignage à la présence réelle. Diverses discussions de critique et de chronologie remplissent les chapitres d'après, jusqu'au soixante-huitième, où il commence à s'élever contre Origène, combat les apollinaristes, prouve la foi de la résurrection, toujours pour accuser Origène de l'avoir altérée par ses allégories. Il termine l'ouvrage par une exhortation contenue dans les chapitres cent trois et cent quatre, adressée tant aux fidèles qu'aux pasteurs du peuple de Dieu, afin de demeurer fermes dans la foi des vérités saintes qui viennent de leur être exposées, et de les enseigner à ceux qui viendront après eux, sans permettre qu'il y soit fait le moindre changement. Il les assure que leur exemple et la sainteté de leurs mœurs contribueront plus à la conversion des infidèles, que les miracles mêmes.

quelque saint, d'où l'on infère que le culte des images n'étoit pas encore bien établi dans l'Eglise catholique. Pour juger le fait, il faudroit le mieux connoître. En supposant que ce fût un tableau, ne pouvoit-il pas y avoir défaut de convenance dans quelque détail? Un évêque seroit-il répréhensible de soustraire aux regards une semblable image? Le P. Pétau a discuté le fait; et il est impossible de ne pas se rendre à ses raisons. (*Theol. dogmat. de incarn.*, lib. XV, cap. XIV, pag. 591.) Bossuet a vengé la mémoire du saint évêque avec sa solidité ordinaire. (*Fragm. sur diverses matières de controverse*, *Œuvres posthumes*, Collect. in-4°, tom. II, p. 360.)

Le second a pour titre *Panarion*, c'est-à-dire antidote, ou préservatif contre les poisons de l'hérésie.

Le Panarion est divisé en trois livres, et chaque livre en sections ou chapitres. On y retrouve un assez grand nombre des matières déjà traitées dans l'ouvrage précédent. Il commence par un tableau de l'histoire universelle, depuis la création. L'origine des sociétés, celle de l'idolatrie, s'y trouvent rappelées avec érudition et sagacité. Les systèmes des anciens philosophes sur l'éternité de la matière, sur Dieu, considéré comme âme du monde, sur le destin, sont exposés et réfutés.

Pag. 1 et suiv.
Pag. 7.
Pag. 25.

Les hérésies ou sectes accréditées chez les Juifs jusqu'à la venue du Messie; les Esséniens et les Saducéens, y jouent le rôle principal, puis les Scribes, sorte de grammairiens, qui avoient la réputation d'expliquer la loi, mais pour la corrompre par leurs superstitions. Les Pharisiens vinrent enchérir encore sur les scribes. Les Nazaréens admettoient les livres de la loi, à l'exception du Pentateuque. Les Hérodiens étoient moins des hérétiques que de lâches courtisans attachés à la fortune d'Hérode, à qui ils essayoient de persuader qu'il étoit le Messie. Sacrilége adulation, que saint Epiphane réfute avec chaleur par la comparaison des caractères du vrai Messie avec les mœurs de ce prince sanguinaire et voluptueux.

Pag. 28.— 33.
Pag. 46

Depuis Jésus-Christ, saint Epiphane compte quatre-vingts hérésies, toutes engendrées par le même esprit d'orgueil et de mensonge. Les plus célèbres ont été celles de Simon le Magicien, originaire de Samarie, et chrétien en apparence. Chez ses compatriotes il se faisoit passer pour le Père Eternel, et parmi les Juifs, pour le Fils de Dieu. Il s'étoit associé une certaine Hélène, qui l'aidoit à tromper les peuples. Viennent à la suite Ménandre, Saturnin et Basilides, les Nicolaïtes ou Gnostiques, les Carpocratiens. Le saint archevêque remarque avec raison que tous ces malheureux avoient fait plus de tort à la religion chrétienne, que tout le reste des hommes ensemble; parce que, se disant chrétiens, lorsque les infidèles venoient à découvrir leurs infâmes pratiques, ils en concluoient que tous les chrétiens ressembloient à ceux-là. Les sectes qui viennent après offrent un mélange monstrueux de judaïsme et de christianisme assorti à un fonds de paganisme; ce qui avoit été déjà relevé par saint Irénée. Les nouvelles extravagances de Cerdon, de Marcion, de Sévère, exercent le zèle de saint Epiphane, qui les réfute par des textes de l'Ecriture. L'article de Tatien est remarquable par deux observations singulières : la première, que Jésus-Christ fut crucifié au lieu même où avoit été déposé le corps d'Adam, et que le sang et l'eau tombés du côté du Sauveur commencèrent par laver et puri-

Pag. 82 — 105.

Pag. 302. et suiv.

Pag. 391.

Pag. 394.

fier les cendres du père du genre humain ; l'autre, que le Calvaire n'est point une montagne. Saint Epiphane affirme, comme témoin oculaire, que loin d'être une éminence qui domine sur les lieux circonvoisins, le Calvaire est lui-même entouré de montagnes. Je ne sache pas qu'aucun autre écrivain, ancien ou moderne, ait émis une semblable opinion (1).

La dernière partie du Panarion comprend les hérésies du quatrième siècle jusqu'au temps où vivoit saint Epiphane ; celle des Montanistes, avec leurs prétendues révélations, et les sectes qui en dérivèrent, ou qui leur ont succédé, jusqu'à celle
Pag. 520. des Origénistes. Saint Epiphane ne dissimule pas qu'Origène étoit né avec de grands talents et des dispositions heureuses pour la vertu ; mais que ses belles qualités furent obscurcies par des erreurs inexcusables. Il ne distingue point le maître des
Pag. 531. disciples, et les enveloppe tous dans une même condamnation. Ce qu'il dit au sujet de Paul de Sa-
Pag. 607. mosate est mieux prouvé. Le saint archevêque combat ses erreurs sur la consubstantialité du Verbe par
Joan. I. 1. l'autorité de l'évangéliste saint Jean : *Au commencement étoit le Verbe ;* à quoi il ajoute le verset du

(1) Seulement tous les voyageurs s'accordent à dire que le Calvaire est une colline peu elevée. (*Géographie sacrée*, par le P. Romain Joli, pag. 198, d'après le P. Sicard.)

psaume 109 : *Je vous ai engendré de mon sein avant toutes choses*. Ces deux seuls textes lui servent à démontrer invinciblement que Jésus-Christ Verbe, est fils de Dieu, consubstantiel à Dieu son père, éternel comme lui, et subsistant par lui-même. L'explication du dernier est curieuse. Le saint fait voir que les Anges n'ont point été créés ni devant le ciel et la terre, ni après. Ils n'ont point été créés devant, parce qu'il faut que cette parole se trouve véritable : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre;* ils n'ont pas été non plus créés après, puisqu'il est dit : *Lorsque j'eus créé le ciel et les astres, tous mes Anges me louèrent d'une commune voix*. Reste donc qu'ils aient été créés en même-temps que le ciel et la terre et dans le même instant.

Gen. I 1.

Job. XXXVIII. 7.

L'histoire des Manichéens est traitée avec beaucoup d'étendue, ainsi que l'histoire de l'Arianisme qui vient après. Il en poursuit les sectes différentes, s'arrête particulièrement sur celle des Pneumatomaques, c'est-à-dire des blasphémateurs contre le Saint-Esprit. Ceux-là parloient de Dieu et de Jésus-Christ en termes assez orthodoxes ; mais pour le Saint-Esprit, ils n'en faisoient pas une personne divine, distincte du Père et du Fils ; autrement, disoient-ils, Dieu auroit deux fils. Le Saint-Esprit, selon eux, n'étoit donc autre chose que la vertu que Dieu avoit de sanctifier les âmes ; et cette vertu étoit commune au Père et au Fils. Saint Epiphane au-

Pag. 617. — 703.

Pag. 727.

Pag. 886.

roit pu renvoyer à son Ancorat, où il a traité à fond de la divinité du Saint-Esprit contre ceux qui la combattoient ; mais, dans la crainte que ceux qui liroient cet ouvrage n'eussent pas l'autre, il se donne la peine de transcrire ici tout ce qu'il avoit dit dans le premier.

Pag. 904. Il répond, sur la fin, à cette objection, que les Pères de Nicée n'avoient pas déterminé expressément que le Saint-Esprit fût Dieu, ni qu'il fût une personne divine. Contentons-nous, ajoutoit-on, de confesser avec ces saints évêques qu'il y a un Dieu, un Jésus-Christ et un Saint-Esprit ; mais sans aller plus loin, ni attribuer au Saint-Esprit ce que le concile ne lui a pas donné. Saint Epiphane fait voir que c'est agir de mauvaise foi, que de prendre le silence d'un concile pour preuve de quelque dogme. Si l'assemblée de Nicée n'a pas dit que le Saint-Esprit fût Dieu, elle n'a pas dit aussi que ce fût une créature. Les Pères, tout occupés de l'impiété d'Arius, qui nioit la divinité du Fils de Dieu, n'ont pensé qu'à établir la vérité de la foi contre les blasphêmes de cet hérétique. Il ne s'agissoit point alors du Saint-Esprit. Ce ne seroit donc pas une chose fort étonnante, quand ils n'auroient rien dit de sa divinité, qu'on n'attaquoit point en ce temps-là. Du reste, le même concile s'est expliqué suffisamment pour faire connoître qu'il confessoit la divinité du Saint-Esprit ; car, ayant dit premièrement : Je crois

en Dieu le Père, puis au Fils, ensuite au Saint-Esprit, c'est comme s'il expliquoit quel est ce Dieu auquel nous croyons; et que dans cette divinité il y a trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi, comme les macédoniens ou pneumatomaques sont obligés de dire que le terme de Fils, dans ce symbole, se rapporte à Dieu qui précède, il faut nécessairement qu'ils avouent que le Saint-Esprit a le même rapport; autrement le concile n'auroit rien déterminé de la divinité du Fils.

A l'occasion d'Aërius, saint Epiphane établit la prééminence de l'épiscopat sur le presbytère, l'antiquité du jeûne, le culte des saints, et les prières pour les morts. Voici comme il s'exprime sur ce dernier article : « Pour ce qui regarde l'usage où nous sommes de faire commémoration des morts, que peut-il y avoir de plus utile et de plus raisonnable? C'est premièrement pour persuader à ceux qui sont présents que les âmes des morts sont vivantes, et qu'elles ne sont pas anéanties. Secondement, afin de faire concevoir que l'on espère bien de ceux qui sont morts. Au reste, les prières ne servent pas seulement aux vivants; elles sont encore avantageuses aux morts, quoiqu'elles n'effacent pas toutes leurs fautes; mais elles leur sont utiles pour l'expiation de quelques-unes de celles qu'ils ont commises dans ce monde. Nous faisons mention des pécheurs et des justes; des premiers, pour implorer

Pag. 908.

Pag. 911.

la miséricorde divine en leur faveur; des justes, des pères, des patriarches, des prophètes, des Apôtres, des évangélistes, des martyrs, des confesseurs, des évêques, des anachorètes et de tous les chrétiens, pour distinguer Jésus-Christ dans toutes les créatures, et pour apprendre à lui rendre le culte qui n'est dû qu'à lui seul, étant persuadés que nous ne devons pas égaler les hommes mortels au Seigneur, quelque justice et quelque sainteté qu'ils aient ».

Le saint docteur distingue ensuite deux sortes de saints, ceux qui sont sur la terre et ceux qui jouissent de la Jérusalem céleste. Il ajoute que l'Église fait bien d'observer une coutume qu'elle a reçue
Pag. 912. par le canal de la Tradition : ce qu'il justifie par cet axiome : Que l'on ne peut sans impiété renverser les lois de son père et mépriser les commandements
Prov. 1. 8. de sa mère, suivant cette parole de Salomon : *Écoutez, mon fils, les préceptes de votre père, et ne rejetez pas les avertissements de votre mère.* Jésus-Christ, notre père, nous a enseigné sa doctrine par écrit et par tradition. La sainte Église, notre mère, a des lois qu'il n'est permis à personne de violer ni de changer. Rien de plus grand ni de plus admirable que ces lois; et quiconque entreprendroit de les attaquer, se convaincroit soi-même d'erreur. » Il venge contre Apollinaire, l'humanité du Verbe et la virginité de Marie. « Il ne restoit donc plus, s'écrie-t-il, pour faire de notre siècle un monstre d'horreur

et d'iniquité, que de se jeter sur l'incomparable mère de notre Sauveur, et de déchirer sa réputation par la plus horrible de toutes les calomnies; et c'est ce que font aujourd'hui les disciples d'Apollinaire. Mais qu'ils disent si, depuis près de quatre cents ans que l'Église subsiste, ils ont vu jamais un Père, un docteur, un écrivain ecclésiastique parler de Marie sans lui donner la qualité de Vierge? Quoi! Abraham sera appelé l'ami de Dieu, Jacob sera nommé Israël, les Apôtres enfants du tonnerre: personne ne doute que ces noms ne leur conviennent; et Marie sera la seule dont on croira que la qualité de Vierge qu'elle porte depuis si long-temps, et qu'elle portera éternellement malgré la jalousie du Démon, n'est qu'un nom emprunté qui ne lui convient pas? Pag. 1033.

Il ne croit pas que la sainte Vierge ait payé le tribut commun à la mort, et a peine à se persuader que le divin sanctuaire, où Jésus-Christ a daigné prendre naissance, ait été abandonné à la corruption. Mais sa tendre vénération pour l'auguste mère de Dieu ne permet pas qu'un zèle indiscret la confonde avec son divin fils : *Maria igitur in honore sit, Dominus autem adoretur*. Distinction lumineuse qui venge hautement la foi de l'Église catholique des calomnies de ses adversaires. Pag. 1044. 1045. Pag. 1166.

Ce qui ajoute un grand intérêt à l'ouvrage de saint Epiphane, c'est la connoissance que l'on y

puise des principaux points de discipline en usage au quatrième siècle.

Après avoir décrit, dans les derniers chapitres
Pag. 1106 de son Panarion, la vie angélique des moines, qui employoient toutes les heures du jour et de la nuit à prier Dieu, à chanter ses louanges, à travailler des mains, à pratiquer les plus sublimes vertus de l'Evangile, dans l'éloignement du monde et dans une entière séparation des personnes du siècle, il passe à la vie commune des autres fidèles.

La plupart des prêtres et des évêques vivoient du
II. Cor. IX. 13. travail de leurs mains; quoique, servant à l'autel. Ils eussent un droit incontestable de vivre de l'autel; ils donnoient aux pauvres tout ce qui leur restoit. Les indigents et les malades étoient recueillis dans des hôpitaux voisins de l'église qui fournissoit à leurs besoins.

Pag. 1104. Pour faire un prêtre ou un évêque, on alloit premièrement le chercher dans l'ordre des vierges. Si l'on n'y en trouvoit point qui fussent propres à ce redoutable ministère, on avoit recours aux moines. A leur défaut, on prenoit des hommes veufs qui n'eussent été mariés qu'une fois; enfin, pour dernière ressource, on avoit recours aux personnes mariées qui s'engageoient à la continence. On gardoit à peu près le même ordre lorsqu'on avoit besoin d'un diacre ou d'un sous-diacre. Tous les autres ministres de l'Eglise, dit saint Epiphane, n'ont au-

cune part au sacerdoce ; c'est pourquoi on les prend de tous les différents états qui se trouvent dans le christianisme, mariés ou non, excepté les diaconisses qui doivent être vierges ou veuves. Les Lecteurs tiennent le premier rang parmi les ministres inférieurs ; après eux viennent les Exorcistes, puis les interprètes chargés d'expliquer au peuple ce qui se lisoit dans l'église, ou les exhortations qui s'y faisoient, lorsque les auditeurs n'entendoient pas la langue ; ceux qui étoient chargés d'ensevelir les morts, et les portiers, à qui il appartenoit non-seulement d'ouvrir et de fermer les portes de l'église, mais aussi d'admettre ceux qui avoient droit d'y assister, ou d'en interdire l'entrée aux autres.

Saint Epiphane ne parle point des Acolytes. On les trouve néanmoins marqués dans saint Cyprien, plus d'un siècle auparavant, à moins qu'il n'ait voulu les comprendre dans ces termes généraux : *Ac reliqui disciplinæ causa ordines instituti.*

L'assemblée des chrétiens et la liturgie se faisoit trois fois la semaine, le dimanche, le mercredi et le vendredi. Ces deux derniers jours on jeûnoit jusqu'à l'heure de none, le temps pascal excepté, depuis Pâque jusqu'à la Pentecôte. Les jeûnes étoient accompagnés de veilles. Le carême s'observoit comme à présent. On offroit des prières et des sacrifices pour les morts, et l'on en faisoit mémoire au saint

Pag. 1105.

autel (1). L'office de laudes se disoit au point du jour, et celui de vêpres après le soleil couché.

Pag. 1106. Il y avoit des moines résidants dans les villes, d'autres dans les solitudes ; tous menant une vie austère. Mais la grande vertu des chrétiens de ce temps étoit l'hospitalité et l'aumône. On ne voyoit point de pauvres, parce que tous étoient soulagés aussitôt que connus.

Pag. 1107. Les jeux et les spectacles étoient encore inconnus aux chrétiens, aussi-bien que la chasse et les symphonies. Il étoit bien rare que l'on y entendît parler d'adultère, de fornication, d'homicide, d'enchantement ni d'autre crime semblable. On toléroit le commerce, mais ceux qui s'y livroient n'occupoient dans l'église que la dernière place. La médisance et la détraction ne s'y souffroient point ; et si quelqu'un s'étoit laissé emporter jusqu'à dire une injure à son frère, on ne recevoit point son offrande à l'autel.

Tel est le tableau par lequel saint Epiphane termine son Panarion. Ce fut par cet excellent ouvrage, dit le septième concile général, que ce grand saint triompha de toutes les hérésies, et mit dans les mains des fidèles de puissantes armes pour s'en défendre (2). Photius reconnoît qu'il est à la fois et le

(1) « C'est, ajoute saint Epiphane, par obligation, par devoir, par nécessité que l'Eglise est dans cette pratique, qu'elle a reçue de ses pères. » (La Rue, *Piété envers les morts*, *Carême*, tom. I, pag. 71.)

(2) *Conc.* Labbe, tom. V, pag. 773 : *Conc. Nicæn.*, Act. VI, t. VII, pag. 850.

plus étendu et le plus utile de tous ceux qui avoient été faits jusque là sur cette matière (1). Saint Augustin en a suivi la méthode et inséré des chapitres entiers dans son Traité des hérésies.

La réputation du saint évêque, déjà portée très loin par la renommée de ses vertus et de ses écrits, s'étendit encore par la publication de son *Traité des poids et des mesures*, nécessaire pour l'intelligence de l'Écriture. Il y donne la solution d'un assez grand nombre de questions embarrassantes dans la lecture de nos livres saints, et dont les critiques des temps postérieurs ont bien su profiter. Il réduit les évaluations des poids et mesures usités chez les Juifs, à celles des Romains. On observe que, dans cet ouvrage, saint Epiphane parle d'Origène avec beaucoup plus de ménagement. Dans ses autres écrits, c'est la censure qui domine; ici, c'est l'éloge. Mais ses nouvelles opinions ne vont pas jusqu'à le porter à revenir sur la prévention qui lui avoit fait hasarder la plus grave accusation contre la foi du vertueux confesseur des temps de Sévère, de Caracalla, de Maximin et de Dèce. Saint Jérôme (2), si fort animé contre ce grand homme, lui a rendu plus de justice. Pag. 175.

Saint Épiphane mêle souvent à ses récits et à ses réfutations des réflexions profondes. De ce genre

(1) *Cod.* CXXII, pag. 303; D. Ceillier, tom. VII, pag. 742.

(2) Voyez en l'exposé et la réfutation dans l'ouvrage de D. Ceillier, tom. VIII, pag. 675—679.

est celle que Bourdaloue exprime dans ces termes : « Dieu a toujours permis que les erreurs dans la foi aient été suivies de la corruption et de la dépravation des maximes qui regardoient la conduite des mœurs, afin que cela même servît à les distinguer (1) ». L'éloquent jésuite en fait l'application particulière aux sectes protestantes.

Bossuet appuie du nom et de l'autorité de saint Epiphane la foi de notre filiale vénération pour Marie, figuree par Ève, mère du genre humain (2).

Les autres ouvrages du saint docteur nous intéressent moins (3).

Saint Epiphane mourut dans l'année 403, après trente-six ans d'épiscopat.

(1) Bourdaloue, *Serm. sur la foi et pensées*, tom. I, p. 192.

(2) *Serm.*, tom. VI, pag. 345. S. Epiphan., *adv. hæres.*, tom. I, pag. 1050; et ailleurs ; « Saint Epiphane a remarqué doctement que c'est après sa condamnation qu'Ève est appelée mère des vivants. Qu'est-ce à dire ceci, poursuit le même saint évêque, expliquant le verset 15 du chap. III de la Genèse ? Elle n'avoit pas ce beau nom lorsqu'elle étoit encore dans le paradis; et on commence à l'appeler mère des vivants après qu'elle a été condamnée à n'engendrer plus que des morts ? Ève est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la sainte Vierge, qui est la vraie mère de tous les vivants, c'est-à-dire de tous les fidèles, auxquels son enfantement à donné la vie. » (*Ibid.*, tom. VII, pag. 38.)

(3) Et lui sont contestés, au moins en grande partie, pour la plupart. Voyez Cave, *de script. eccles.*, pag. 148.

Ruffin, prêtre d'Aquilée.

L'histoire de saint Jérôme est si intimement liée à celle de Ruffin, qu'il est difficile de parler de l'un sans se souvenir de l'autre.

Si Ruffin n'avoit d'autre titre à la célébrité que sa querelle avec le célèbre solitaire de Béthléem, nous n'en parlerions pas. Mais il se recommande par des ouvrages utiles. Ce n'est pas seulement son *Histoire ecclésiastique* qui lui donne un rang honorable parmi nos écrivains. Il a d'autres productions qui le rendent non moins profitable à notre ministère.

N'en jugeons point par les odieuses qualifications dont un ressentiment exagéré s'est efforcé de flétrir sa réputation. Saint Jérôme n'avoit pas toujours parlé le même langage. Il fut un temps où le saint docteur vantoit la pureté de sa foi, l'éminence de son savoir, la sainteté de sa vie (1). Entre saint Jérôme, admirateur de Ruffin, et le même saint, détracteur de son ancien ami, chantant l'hymne du triomphe sur sa tombe (2), à qui en appeler? A la vie de Ruffin et à ses ouvrages.

Né vers l'an 346 à Concordia, petite ville du ter-

(1) Rapporté parmi les Lettres de saint Jérôme, à son article.

(2) « L'hydre à plusieurs têtes a cessé enfin de siffler, et le scorpion » est couvert de terre dans la Sicile avec Encelade et Porphyre. » S. Jé- » rôme, *Préface sur Ezéchiel.* « Personne ne doute qu'il ne marque Ruffin par cette périphrase. » (Tillemont, *Mém.*, tom. XII, pag. 304.)

ritoire d'Aquilée, Ruffin encore simple catéchumène, se rencontra avec saint Jérôme dans un monastère de cette dernière ville. Ces deux grands hommes faits pour s'estimer, s'y lièrent d'une étroite amitié. Ruffin, ayant quitté en 370 sa retraite pour se rendre à Rome dans le dessein de passer en Orient, y trouva sainte Mélanie qui avoit le même projet. C'étoit une veuve de vingt-deux ans, plus illustre encore par sa piété que par sa naissance (1). Leur commune résolution ne fut exécutée que deux ans après. Après avoir employé six mois à visiter les monastères et les solitudes de l'Egypte, Mélanie se fixa à Jérusalem, où elle embrassa la vie religieuse. Ruffin vint l'y joindre, et se mit à la tête d'une double communauté de femmes sous la conduite de sainte Mélanie, et d'hommes que lui-même dirigeoit dans tous les exercices de la vie spirituelle. Ce fut dans ces circonstances que saint Jérôme s'établit à Jérusalem, et resserra, par une fréquentation habituelle, les nœuds de l'amitié qui l'unissoit à Ruffin (2).

(1) Voyez Butler, *Vies des saints*, article *Sainte Mélanie*, tom. XII, pag. 325. Saint Paulin, parlant de sainte Mélanie : « Quelle femme est-ce que celle-ci ? Si toutefois on peut appeler femme celle qui a une piété si mâle et si forte, qui, illustrée par le sang des consuls ses aïeux, s'est rendue encore plus noble par le mépris qu'elle a fait de sa noblesse. » (*Epist.* x.) S. Jérôme ne lui donne pas moins d'éloges.

(2) Elle duroit encore en 377, comme saint Jérôme le témoigne par

L'orient se trouvoit alors agité par des opinions en effet très repréhensibles que l'on s'efforçoit d'appuyer de l'autorité d'Origène (1). Jusques-là, saint Jérôme avoit été l'un des plus grands admirateurs de ce père (2). « Mais voyant qu'un grand nombre de » moines et d'autres personnes avoient été entraî- » nées dans l'erreur par le poids d'un nom si célèbre, » il s'unit à saint Epiphane venu de Chypre à Jéru- » salem, pour arrêter les suites du mal (3). » Une controverse théologique amena bientôt les plus violentes discussions. Saint Epiphane, dont M. de Tillemont remarque qu'il étoit plus éminent en zèle qu'en lumière (4), attisa le feu, en exigeant que l'évêque de Jérusalem, Jean, chez qui il étoit logé, se déclarât ouvertement contre Origène (5). Saint Augustin gémissoit, et ne voulut point prendre part dans la querelle (6). Ruffin et saint Jérôme s'y jetèrent avec une égale animosité. Tous deux tra-

la manière honorable dont il parle de Ruffin dans sa Chronique. (Tillemont, *supr.*, pag. 108.)

(1) D. Ceillier, *Hist.*, tom. x, pag. 33 et 294.

(2) *Ibid.*, pag. 16; Tillemont, pag. 120; Ruffin, *Apolog.*, pag. 283.

(3) Butler, *Vies des Saints*, à l'article *Saint Jérôme*, t. IX, p. 154.

(4) *Mém. ecclés.*, tom. XII, pag. 163.

(5) Fontanini, *Hist. litter. Aquileïens.*, lib. V; D. Gervaise, *Vie de Ruffin*, tom. I, pag. 278; Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. XIX, n° XLIV.

(6) Cardin. Noris, *Hist. pelag.*, pag. 26. Voyez la Lettre de saint Augustin ci-après.

duisirent l'ouvrage du savant prêtre d'Alexandrie, intitulé *Periarchon*, ou *des Principes*; le premier pour défendre la mémoire de son auteur, en rejetant sur ses faux disciples les erreurs qui s'y rencontroient, le second pour en faire le titre des accusations dirigées contre lui (1). Les écrits publiés de part et d'autre ne firent qu'envenimer les esprits et les cœurs. Dieu mit fin aux travaux et aux épreuves de Ruffin, en l'appelant à lui en 410.

C'est au moins un préjugé bien fort en sa faveur que le nombre et l'éclat des témoignages rendus à sa piété, à sa douceur et à sa science. Saint Jérôme lui a prodigué les épithètes les plus flétrissantes; les hommes du plus grand mérite ont pleinement vengé sa mémoire (2). La sage réserve du saint

(1) D. Ceillier, *Hist. des écriv. eccléS*, tom. x, pag. 8; Tillemont, tom. XII, pag. 308.

(3) Pallade, qui l'avoit connu, vante la gravité de ses mœurs, l'inaltérable douceur de son caractère (au milieu de tant de contradictions), la solidité de son érudition. (*Hist. lausitan.*, cap. CXVIII, pag. 1053.) Gennade de Marseille, dit de lui, qu'il tint un rang distingué parmi les docteurs de l'Eglise : *Non minima pars Ecclesiæ doctorum.* (*De scriptor. eccles.*, cap. XVII.) Cassien et saint Sidoine répètent à peu près les mêmes termes. Saint Paulin de Nole l'appeloit un homme vraiment saint, et saintement savant, également versé dans la connoissance de la littérature sacrée et profane, tant grecque que latine : *Vere sanctus et pie doctus scolasticis ac salutaribus litteris græce et latine dives.* (*Epist.* XIX *ad Sever.*, pag. 115.) Les pontifes romains de son temps en ont parlé avec une égale estime. On a prétendu que le pape Anastase ne s'étoit pas montré aussi favorable pour Ruffin. C'est une erreur vivement combattue dans une dissertation sa-

évêque d'Hyppone, à l'égard des deux antagonistes, doit toujours diriger la nôtre dans ces sortes de divisions. Nous transcrivons sa lettre comme étant un des plus précieux monuments de sa charité et de son génie : c'est la réponse à l'envoi que saint Jérôme lui avoit fait de son apologie contre Ruffin.

« Je ne sais ce que c'est que ces libelles diffamatoires que vous assurez avoir été répandus contre vous en Afrique. Je n'en ai vu aucun ; mais j'ai reçu la réponse que vous y avez faite et que vous avez bien voulu me communiquer. Je l'ai lue, et avec la douleur de voir deux personnes, autrefois si unies et dont l'amitié étoit célèbre dans toutes les églises du monde, être présentement à ce point d'inimitié. J'avoue qu'il paroît dans votre écrit que vous tâchez de vous modérer, et que vous ne dites pas tout ce que vous voudriez ; cependant je n'ai pas laissé, en le lisant, de me sentir le cœur saisi de douleur et de crainte. Que seroit-ce donc si je lisois ce que l'autre a écrit contre vous? *Malheur au monde, à cause des scandales!* Voilà l'accomplissement de ce que la vérité nous a prédit : que l'abondance de l'iniquité

vante *sur l'orthodoxie de Ruffin*, publiée en 1758, parmi celles de l'Académie de l'Histoire ecclésiastique de Bologne, ainsi que par un religieux dominicain, Bernard Marie de Rubeis, au chap. XII de ses *Monuments ecclés. d'Aquilée.* On peut consulter à ce sujet Tillemont, D. Ceillier, Dupin, Butler, Huet, Martianay lui-même, dans son édition de saint Jérôme.

refroidiroit la charité de plusieurs. Où seront après cela les cœurs qui oseront s'ouvrir l'un à l'autre? où sera l'ami dans le sein duquel on pourra répandre en sûreté ses plus secrettes pensées, et qu'on ne doive craindre comme le devant avoir quelque jour pour ennemi ; puisque nous voyons et que nous pleurons ce malheur arrivé entre Jérôme et Ruffin? O misérable condition des hommes! O qu'il y a peu de fondement à faire sur ce que l'on voit dans le cœur de ses plus intimes amis, puisqu'on sait si peu ce qu'il y aura dans la suite! Mais ce seroit peu de n'être pas assuré de ce que seront les autres à l'avenir, si nous l'étions de ce que nous serons nous-mêmes; car chacun sait à peu près ce qu'il est dans le moment, mais qui peut savoir ce qu'il doit être dans la suite?... Je ne suis pas peu consolé, lorsque je pense au désir réciproque que nous avons de nous voir, quoiqu'il demeure un désir, et qu'il n'aille pas jusqu'à l'effet. Mais cette pensée réveille en même temps l'extrême douleur où je suis de voir qu'après que vous avez été avec Ruffin dans l'état où nous souhaiterions être, après vous être nourris ensemble, durant tant d'années, du miel des saintes écritures, on vous trouve présentement pleins de fiel l'un contre l'autre, et dans une si grande division. Car, qui pourra après cela ne pas craindre qu'il ne lui en arrive autant? En quel temps, en quel lieu peut-on être à couvert de ce malheur, puisqu'il a pu

vous arriver, à l'un et à l'autre, dans la maturité de votre âge, dans le temps qu'ayant tous deux renoncé depuis si long temps à toutes les agitations du siècle, vous vous étiez attaché au Seigneur dans un entier désintéressement, vous nourrissant de sa parole dans cette terre bienheureuse où le Seigneur a vécu, où il a dit à ses disciples : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix en partage.* Oh! qu'il est vrai que *toute la vie de l'homme sur la terre n'est que tentations!* comme parle Job. »

Il termine par cette ravissante effusion de charité chrétienne et sacerdotale.

« Si je pouvois vous rencontrer quelque part l'un et l'autre, je me jetterois à vos pieds dans le transport de ma douleur et de mes craintes, je les baignerois de mes larmes, et, avec tout ce que j'ai de tendresse et de charité pour vous, je vous conjurerois, et par ce que chacun de vous se doit à lui-même, et par ce que vous vous devez l'un à l'autre, et par ce que vous devez à tous les fidèles, et particulièrement aux foibles pour qui Jésus-Christ est mort, et à qui vous donnez, sur le théâtre de cette vie, un spectacle si terrible et si pernicieux; je vous conjurerois, dis-je, de ne pas répandre l'un contre l'autre des écrits que nul de vous ne pourra plus supprimer, et qui par cela seul seront un obstacle

éternel à votre réunion, ou au moins comme un levain que vous n'oseriez toucher quand vous seriez réunis; capable, à la moindre occasion, de vous aigrir tout de nouveau et de vous remettre en guerre l'un contre l'autre (1).

Nous avons de Ruffin des Commentaires sur les Psaumes, et autres livres de l'ancien Testament, qui n'en présentent guère qu'une explication littérale; une Exposition du Symbole, des Traductions et des Ouvrages historiques (2).

S'il faut en croire l'un de ses historiens : « Son style doux et poli, quoique n'approchant pas de la majesté de celui de saint Jérome, le fait lire néanmoins avec plus de plaisir que le saint docteur (3). »

On peut mettre en tête de ses travaux sur l'ancien Testament son livre ou *Explication des bénédictions*
Gen. XLIX. données par le patriarche Jacob à ses enfants. Il s'y engagea, sur le refus de saint Paulin de Nole, à la demande qui lui en avoit faite par un prêtre nom-
Pag. 1. mé Didier. Non moins modeste, Ruffin qui s'en étoit d'abord défendu, finit par céder; et envoya ce commentaire partagé en deux livres, dont le premier traite particulièrement de la bénédiction de

(1) *Epist.* LXXIII. Traduit à l'article *Ruffin* par D. Ceillier, tom. X, pag. 21; et Tillemont, article *Saint Jérôme*, tom. XII, pag. 255.

(2) *Ruffini Aquileïensis presbyteri opera*, vol. fol., Paris, 1520.

(3) Gervaise, *Vie de Ruffin*, tom. I, pag. 15.

Juda. Il l'explique dans les trois sens, historique, moral et mystique; en rapporte l'objet à Jésus-Christ, mais sans exclure Juda, de qui les descendants devoient être les précurseurs naturels du Messie. L'histoire à la main, nous démontrons que jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, conformément à la prophétie, le sceptre est resté dans la maison de Juda, sans nulle interruption, jusqu'au temps d'Hérode qui, comme l'observe bien l'historien Josèphe, étoit étranger, et s'empara de la couronne, sans autre titre que son ambition. A ce moment précis, on a vu paroître celui qui avoit été promis, le Messie, qui étoit l'attente des nations; ce qui se vérifie par la prédication de l'Evangile et la propagation des églises. Pag. 2.

Les paroles : *il lavera sa robe dans le vin*, sont expliquées par le sang du Sauveur, d'où jaillirent les sources sacrées du baptême et de l'eucharistie. Pag. 5. Vers. 11.

Comme la chair du Verbe de Dieu est la nourriture des parfaits, ainsi son sang est leur breuvage. Pag. 6.

Le second livre donne l'explication de chacune des prophéties adressées aux autres enfants du patriarche. Pag. 9. et suiv.

Dans la préface de son *Commentaire sur quelques-uns des petits prophètes* (1), il caractérise ainsi le tra-

(1) Il n'est pas rigoureusement prouvé que cet ouvrage soit de Ruffin. Voyez D. Ceillier, tom. x, pag. 54; et Tillemont, tom. xii, pag. 315 et 658.

vail que saint Jean Chrysostôme, Origène et saint Jérôme, avant lui, avoient publié sur ces mêmes livres : « Jean, patriarche de Constantinople, a traité la matière en moraliste plutôt qu'en critique ; c'est
Pag. 33. là son usage habituel. Origène l'a tournée vers l'allégorie; ce qui lui fournit des explications plus intéressantes sous le rapport de l'agrément, qu'instructives pour l'histoire. Jérôme, aussi recommandable par la supériorité de son génie que par son infatigable application au travail, s'étant contenté de marcher sur les traces des sages interprètes qui l'avoient précédé dans les explications des livres prophétiques, s'est peu attaché à développer les conséquences. »

Cet ouvrage est des plus estimables. Richard Simon en parle dans ces termes : « Il seroit difficile de trouver dans toute l'antiquité un commentaire latin qui puisse lui être comparé. L'auteur s'attache au sens littéral qu'il développe très bien (1). »

Il est remarquable surtout par la modération avec laquelle Ruffin s'exprime sur le compte de saint Jérôme. Après en avoir été si mal traité, il n'en parle que comme tout autre auroit fait, louant avec effusion de cœur les écrits que son compétiteur avoit publiés sur le même sujet (2).

(1) *Critique de Dupin*, tom. 1, pag. 129.

(2) Ce caractère de modération a paru si extraordinaire à quelques critiques, qu'il leur a fait croire que cet ouvrage ne pouvoit pas être de

Il s'attache à expliquer le texte par l'histoire; il y montre, dans l'interprétation des endroits difficiles, une sagacité qu'aucun des commentateurs latins des petits prophètes n'avoit eu jusqu'à lui et saint Jérôme. Aussi « cet ouvrage est-il fort estimé des savants, dit Tillemont; et l'on avoue que nous n'en avons point qui ait mieux expliqué le sens littéral de ces prophètes (1). »

Après avoir rappelé, dans le premier livre, les iniquités du peuple d'Israël, et les menaces que le Seigneur avoit fait publier par ses prophètes, Ruffin en vient au dernier châtiment dont sa colère frappe les coupables, l'apparente impunité où il les laisse. « Vous avez lâché la bride à tous les désordres, Pag. 51.
et vos cœurs, endurcis dans le crime, ont repoussé jusqu'aux remords. Un châtiment, le plus terrible de tous, punira votre impiété. Personne ne songera à la reprendre ni à troubler la sécurité funeste où vous serez plongés. Et c'est là, conclut le Prophète, le dernier excès du crime et de la vengeance, de voir chaque jour commettre les plus coupables prévarications, sans avoir le courage de s'en plaindre. »

Ruffin, mais le style, et les circonstances du temps y sont si bien marquées qu'il devient impossible de ne pas l'y reconnoître. » (Dupin, ve siècle, pag. 472; Gervaise, *Vie de Ruffin*, tom. I, pag. 360; Noël Alexandre, *Hist. ecclés.*, etc.)

(1) *Mém.*, tom. XII, *supra*.

Il en parle ailleurs avec non moins de véhémence et de justesse (1).

Son témoignage sur l'autorité de l'Église est décisif. Il écrivoit à saint Jérôme : « Je suppose que les évêques se rangent de votre parti, et qu'ils ordonnent que tous les livres où sont contenues telles et telles opinions contraires aux vôtres, soient condamnés eux et leurs auteurs ; les voilà condamnés non-seulement pour les Grecs, mais par une conséquence immédiate, ils le sont également pour les Latins. Que leur sentence porte sur vos livres, vous et vos ouvrages, vous n'échappez pas à la condamnation. Et comme il n'a servi de rien à Origène que vous en ayez fait autrefois l'éloge, de même ce ne sont pas les apologies que j'en ai faites qui pourroient vous soustraire à leur jugement : car il faut bien que j'obéisse à la décision de l'Eglise, quand elle aura prononcé, soit contre les livres d'Origène, soit contre les vôtres.

Pag. 302.

Son *Explication du Symbole* passe communément pour être le plus parfait de ses ouvrages, et le meilleur exposé qui en eût été fait jusqu'à lui (2), quoique l'on pût y désirer plus de concision (3). Ruffin

(1) Dans son *Apologie*, tom. II, pag. 183 *des pièces justificatives* formant le second tome.

(2) « On juge en effet qu'il seroit difficile d'en trouver une explica- » tion plus parfaite que la sienne. » (Tillemont, *Mém.*, t. XII, p. 315. Duguet en parle dans les mêmes termes, *Confer.*, tom. II, pag. 337.)

(3) Cave, *Script. eccles.*, pag. 182

commence par en établir l'authenticité, et fait remonter l'origine du Symbole jusqu'aux Apôtres eux-mêmes. Pag. 169.

Après l'ascension du Sauveur, les Apôtres, pleins de l'Esprit Saint, qui étoit venus se reposer sur chacun d'eux, sous la forme de langues de feu, et les avoit initiés dans la connoissance des langues diverses, pour qu'ils pussent se faire entendre de tous les peuples, avant de se disperser pour remplir leur mission, arrêtèrent entre eux une formule de profession de foi, uniforme pour toutes les églises du monde, et lui donnèrent le nom de Symbole ; pour exprimer soit le résultat des Pag. 170.
conférences qu'ils avoient tenues sur la foi, soit le précis ou abrégé des articles de foi, réunis sous un même point de foi, par opposition aux dogmes erronés qui avoient commencé à se répandre dès le temps de saint Paul ; soit enfin pour marquer les fidèles entre eux, par allusion au symbole ou signe militaire qui servoit à distinguer les soldats d'une armée, et les empêchoit de se confondre avec l'ennemi (1). Ils ne le mirent point par écrit, et se

(1) Cette opinion, tout-à-fait libre, n'est point particulière à Ruffin. C'étoit celle du pape saint Clément et de saint Irénée, si voisins des Apôtres. Tertullien, saint Ambroise, saint Jérôme lui-même ne paroissent point s'être éloignés de ce sentiment. On peut voir leurs témoignages recueillis par Poujet, dans ses *Institutions catholiques*, à l'article du *Symbole des Apôtres*, par Lambert, dont l'instruction sur le Symbole

contentèrent de vouloir qu'il fût imprimé dans le cœur des fidèles, afin que les païens n'en eussent point connoissance, ce qui n'auroit pas manqué d'arriver s'il eût été écrit sur du papier (1).

Ruffin compare le dessein des Apôtres dans la composition du Symbole, avec l'entreprise que formèrent les enfants de Noé avant leur dispersion; mais avec cette différence que ceux-là ne laissèrent
Gen. XI 3. pour monument qu'une tour composée de briques et de bitume, au lieu que ceux-là en ont laissé une composée de pierres vives et précieuses, taillées par les mains du souverain architecte, dont les solides fondements ne seront jamais ébranlés, ni par l'impétuosité des vents, ni par les traits de la foudre, ni par les tourbillons des tempêtes.

La méthode à laquelle il s'attache est excellente, et doit nous servir de règle. Il explique les articles du Symbole successivement, avec netteté et sim-

n'est qu'une répétition de l'ouvrage de notre savant prêtre d'Aquilée. D'où il conclut, avec saint Augustin (*Serm.* XVIII *de tempore*), que c'est un point de foi établi invinciblement par la tradition, et comme ne pouvant souffrir aucun doute, que les Apôtres réunis, et pleins du Saint-Esprit, formèrent ensemble ce divin abrégé de toute la doctrine qu'ils devoient enseigner, pour servir de foi à toutes les Eglises du monde.

(1) Saint Jérôme étend cette pensée : « Cet auguste abrégé de notre foi a été dressé par les Apôtres, pour être écrit, non avec de l'encre, mais sur les tables de notre cœur. » (*Epist.* XXXVIII *ad Pammach. contr. error. Joann. Jerosol.*, tom. IV, pag. 323, edit. Martianay.)

plicité, confirmant ses explications par les passages les plus formels de la Sainte Ecriture. Lorsqu'il se rencontre quelque variété dans le texte, il en rend compte et justifie les différences par des motifs plausibles. Par exemple, à Rome, on disoit simplement : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant.* On ajoutoit dans l'église d'Aquilée, invisible et impassible, à cause de l'hérésie de Sabellius (*).

Nous commençons par ce mot *je crois ;* comme l'Apôtre a dit dans son épître aux Hébreux : *La première condition pour approcher de Dieu, est de croire qu'il existe, et qu'il récompensera ceux qui croient en lui ;* et le prophète : *Si vous ne croyez pas, vous n'aurez pas l'intelligence.* C'est donc par la foi que l'on arrive à l'intelligence. La plupart des actes de la vie se dirigent par la foi : on s'embarque sur la foi d'une heureuse navigation; on sème, on se marie, dans l'espérance de la récolte, d'avoir des enfants.

Hebr. XI. 6.

Pag. 171.

Je crois en Dieu. Par ce mot, nous entendons une substance au-dessus de tout, principe éternel sans commencement ni fin, simple, sans aucune espèce de mélange, invisible, qui n'a point de corps,

(*) Les différences n'existent que dans l'énoncé des propositions, nullement dans la substance du dogme. Dupin et D. Ceillier ont réuni dans un seul tableau, les variétés qui se rencontrent dans les Symboles les plus célèbres. Il y a plutôt concordance que diversité. (*Hist. des écriv.*, tom. I, pag. 520.)

infini dans ses perfections. Celui qui a donné l'être à tout ce qui existe ne peut l'avoir reçu de qui que ce soit.

En Dieu le père. Qui dit père, suppose un fils, comme le mot maître, seigneur, désigne un serviteur, un bien qui en dépendent. Quant au mystère de cette divine génération, le secret en est impénétrable. Ici la curiosité deviendroit téméraire; où, si elle veut porter plus loin ses recherches, qu'elle com-
Pag. 172. mence par rendre raison des mystères qui nous environnent de toutes parts dans la nature. Que l'on m'explique, si l'on peut, l'union de l'âme avec le corps, les phénomènes de la mémoire, de la lumière; tant d'autres que nous avons sous les yeux, et qu'il nous est impossible de comprendre, à plus forte raison ce qui est si loin de la portée de nos regards ou de notre intelligence. Nous croyons sur la foi de la parole de Dieu lui-même, qu'il est père, parce qu'il a rendu témoignage à son Fils par ces pa-
Luc. XVII. 5. roles : *C'est ici mon Fils bien-aimé, dans qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le. Qui me voit,* nous dit ce divin Fils, *voit aussi mon Père;*
Joann. X. 30. *mon Père et moi ne sommes qu'un.* Après une déclaration aussi formelle, qui oseroit élever des doutes, séparer l'unité, aller à l'encontre de ce que celui qui est la vérité affirme de sa bouche? Nous l'appellerons père, non pas engendrant à la manière des hommes, mais produisant de sa propre substance

un fils qui est tout ce qu'il est lui-même, tout-puissant comme lui.

Et dans Jésus-Christ son Fils unique, Notre Seigneur. Jésus, c'est-à-dire Sauveur, figuré par le chef hébreu qui devoit introduire le peuple de Dieu dans la terre promise, comme notre Jésus Sauveur devoit nous affranchir du joug de l'erreur, et nous ouvrir le royaume céleste. *Christ*, c'est-à-dire oint et sacré, comme étant le pontife éternel que Dieu *son Père a oint de l'Esprit Saint envoyé du ciel.* Son Fils, par nature, non par adoption; *unique*, parce qu'il est seul; unique, parce qu'il est un avec Dieu son Père, égal à lui en toutes choses, comme ne faisant avec lui qu'une seule et même substance. *Qui est né de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit.* (Rapprochement de la prophétie d'Isaïe, avec les paroles de l'Ange annonçant la naissance de Jésus). Jésus-Christ a passé par le sein d'une Vierge sans en être souillé, comme le rayon de soleil pénètre à travers les objets les plus grossiers sans contracter aucune tache de ce mélange. La Divinité n'est sujette à aucune des impressions des sens.

Pag. 173 Act. iv. 27. Pag. 174. Pag. 175.

Qui a été crucifié sous Ponce-Pilate. Circonstance que les Apôtres ont marquée avec soin, pour fixer l'époque de sa mort, et ne laisser dans l'esprit des fidèles aucun doute sur la vérité de ses souffrances.

Pag. 177.

Ruffin rapporte les divers endroits des prophètes

Pag. 178. et suiv.

qui ont rapport aux différentes circonstances de la passion du Sauveur, et fait voir l'accomplissement de leurs prophéties par un parallèle suivi de ce qu'ils avoient prédit avec l'avènement des choses.

Qui est ressuscité des morts. Il n'a point été retenu par les liens de la mort; mais, en se ressuscitant lui-même, il a brisé les portes de la mort, comme un roi qui entre dans une prison pour en ouvrir les portes, en rompre les verroux, et rendre la liberté à ceux qui y sont détenus.

Pag. 185. et suiv. La résurrection est prouvée par les prophéties qui l'avoient annoncée et par les témoignages qui la confirment. Ainsi de l'ascension de notre Seigneur, et de son second avénement au jour où *il viendra juger les vivants et les morts.*

Pag. 188. *Et au Saint-Esprit.* Par cette profession de foi, nous reconnoissons le mystère de la très sainte Trinité. Comme nous disons un père, un fils; et il n'y a point d'autre père, d'autre fils : ainsi disons-nous un Saint Esprit; et il n'y a point d'autre Saint-Esprit. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit sont un en substance, mais distingués personnellement. Nous disons *Père*, comme étant principe de tout; *Fils*, comme étant né de son Père; *le Saint-Esprit*, comme procédant du Père et du Fils, et sanctifiant tout : le même Saint-Esprit qui a inspiré les prophètes de l'ancien Testament, les évangélistes et les Apôtres du nouveau Testament.

Dénombrement des livres canoniques.

A l'Eglise catholique, sainte, où il n'y a qu'une foi et qu'un baptême.

Ruffin rappelle les principales hérésies qui avoient eu cours depuis la naissance de l'Eglise, et les marque toutes du sceau de la vanité et de l'anathème, comme étant séparées de la véritable Eglise, et leur applique la parole du prophète : *Je hais l'Eglise des méchants, et je ne m'assiérai point avec les impies.* Ps. xxxv. 5.

Il s'étend sur l'article *de la résurrection de la chair*, affirmant que l'âme sera réunie à la même chair qu'elle avoit animée en ce monde, cette chair eût-elle été dispersée et divisée. Il observe que l'Eglise d'Aquilée, en récitant le Symbole, ajoutoit un mot à l'article de la résurrection, et qu'au lieu de dire *la résurrection de la chair*, elle disoit *de cette chair;* et que l'on faisoit le signe de la croix en finissant le Symbole; afin que chaque fidèle sût que sa chair, en la conservant pure, deviendroit un vase d'honneur, et qu'au contraire elle deviendroit un vase de colère en la souillant par le péché. Pag. 191. et suiv.

Bien qu'il ne dise pas en termes formels que le Symbole finissoit, dans l'église d'Aquilée, par l'article *de la vie éternelle*, il ne laisse aucun lieu d'en douter, puisqu'il explique aussi cet article avec étendue, et termine son explication du Symbole en disant que nous prions que Dieu nous accorde, et à Pag. 192.

tous ceux qui entendent ce Symbole et en ont gardé inviolablement la foi, la couronne de justice; qu'il nous fasse la grâce d'être du nombre de ceux qui ressuscitent à la vie éternelle, et d'être délivrés de la confusion et de l'opprobre qui n'aura point de fin.

Ruffin, avant de publier ses propres ouvrages, s'étoit exercé par des traductions, et ne fut pas toujours heureux dans le choix de ses auteurs. Nous avons encore de lui celle qu'il a faite de huit discours de saint Grégoire de Nazianze (1), et d'autant de saint Basile, de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, et de quelques autres d'un caractère non équivoque. Il eût été heureux de s'en tenir là; mais l'amitié et l'admiration dont il s'étoit pénétré pour Origène, aidées par les instances d'amis vraiment respectables par leur sainteté comme par leurs lumières, le portèrent à publier d'abord les homélies de ce savant prêtre sur divers livres, tant de l'ancien que du nouveau Testament (2); puis son *Periarchon*. On

(1) Imprimé à Strasbourg en 1508. Il en avoit traduit deux de plus, comme il le dit dans son *Hist. eccles.*, pag. 238. Saint Jérôme trouvoit une orgueilleuse témérité de la part de Ruffin à traduire un homme aussi éloquent que saint Grégoire (lib. 1 *in Ruffin.*, pag. 385). A ce compte, que penseront et que diront de moi des hommes qui, sans avoir le zèle et l'autorité de saint Jérôme, croiront du moins lui ressembler par l'amertume de leurs censures?

(2) Voyez Tillemont, *Mém.*, tom. XII, pag. 307 et suiv.; Cave, *Script. eccles*, pag. 183.

sait quels orages cette dernière traduction excita dans l'Eglise.

Ce qui vaut mieux, c'est son *Histoire ecclésiastique*, version latine de celle d'Eusèbe.

« Saint Augustin, saint Paulin, Sulpice-Sévère, les papes saint Léon et saint Grégoire, généralement tous les grands hommes de l'Eglise latine, qui ne savoient point, ou presque point de grec, n'auroient eu jamais aucune connoissance de l'Histoire ecclésiastique sans cet ouvrage de Ruffin. Il a été le seul, pendant plus de douze cents années, dont on se soit servi dans l'Eglise latine (1). »

Mais l'histoire d'Eusèbe n'alloit que jusqu'à Constantin; Ruffin ajouta deux livres, qui comprennent ce qui s'est passé depuis la vingtième année du règne de ce prince, jusqu'à la mort de Théodose, c'est-à-dire jusqu'à l'an 395; et mérita d'être lui-même traduit en grec. Ce n'est pas qu'il soit exempt de fautes (2); mais ses imperfections n'empêchent point que « cet auteur n'ait eu la gloire d'avoir le » premier débrouillé et mis en ordre l'histoire de » son temps (3). »

Dans le genre de l'histoire, l'ouvrage le plus important de Ruffin, après son histoire ecclésiastique,

(1) Gervaise, *Vie de Ruffin*, liv. IV, pag. 325.

(2) On peut en voir le relevé dans Dupin, *Biblioth. ecclés.*, tom. III, pag. 464; D. Ceillier, *Hist.*, tom, X, pag. 40.

(3) Gervaise, *supr.*, pag. 326.

c'est le recueil qu'il a publié des *Vies des Pères du désert* (1). Il en parle comme témoin oculaire. Le long séjour qu'il avoit fait en Egypte, sous la direction des pieux solitaires qui l'habitoient, l'avoit mis à même de bien connoître les *miracles extraordinaires* (ainsi qu'il les appelle dans son avant-propos), que Dieu avoit suscités, pour servir de modèles aux âges suivants (2). Comme les anciens prophètes, plusieurs d'entre eux étoient favorisés de dons surnaturels, tels que la prédiction des choses futures et la puissance des miracles. « Nous les avons vus, dit leur historien, vus de nos propres yeux; et certes, il étoit juste que des hommes qui ne respiroient rien de terrestre et de charnel, fussent gratifiés d'une puissance toute céleste (3). Mais de tous leurs miracles le plus prodigieux étoit la sain-

(1) Plusieurs écrivains ecclésiastiques nous ont transmis de semblables histoires. Nous avons entre autres celles de Théodoret, de Pallade, de Sulpice-Sévère, du diacre Pélage, d'après un ancien manuscrit grec, de Jean Mosch. C'est de toutes ces collections que Arnaud d'Andilly a composé son excellent livre des *Vies des saints Pères du désert*.

(2) Rosweide, *de Vit. Patr.*, lib. II, pag. 449, edit. Antuerp., 1615. (Héribert et Rosweide.) Traduite en françois par Arnaud d'Andilly, avec des retranchements, et abrégé par M. Bulteau, sous le titre : *Essai de l'Histoire monastique d'Orient*. L'*Histoire monastique d'Occident* a été entreprise par D. Luc d'Achery, et achevée par D. Mabillon.

(3) *Ibid.*

teté de leur vie et leurs austérités. Voici le tableau général qu'il nous en a tracé.

Ils habitent le désert, séparés les uns des autres (1), chacun dans sa cellule; afin que comme ils ne cherchent que Dieu seul, le bruit, les rencontres, ou quelque parole inutile ne troublent point le repos de leur solitude et la ferveur de leurs saintes méditations. Personne ne s'y inquiète comment il se nourrira, comment il sera vêtu. Ils ne s'occupent, selon le commandement de Jésus-Christ, que de chercher le royaume de Dieu, et laissent le soin de toutes les choses temporelles au Seigneur qui veut bien y pourvoir à leur place. Toujours dans la paix, dans le silence et dans le calme, unis par le lien de la charité, aussi étroitement que par les nœuds du sang et de la nature, une sainte et divine émulation entretient dans cette société d'Anges une espèce de combat à qui sera le plus humble. Ils travailloient de leurs mains pour fournir à leur propre subsistance (2), et trouvoient encore de quoi subvenir aux besoins des pauvres

(1) Il y en avoit jusques dans les villes. A Oxyringue, ville de la Thébaïde, on comptoit jusqu'à vingt mille vierges et dix mille solitaires, qui y vivoient comme au désert, plus semblables à des Anges qu'à des hommes. Voyez ce qu'en dit saint Jean Chrysostôme, *Bibliothèque choisie*, tom. xv, pag. 157 et suiv.

(2) Arsenne, élevé à la cour de Théodose, chargé par ce prince de l'éducation de ses fils, après avoir senti le vide des grandeurs humaines, et s'être retiré au désert, s'occupoit à faire des corbeilles avec des feuilles de palmier. (Ruffin, liv. III, n° 89.)

dans les villes et les campagnes. Ils exerçoient, à l'égard des étrangers, tous les devoirs de l'hospitalité ; et, pauvres pour eux-mêmes, n'accordant pas même le nécessaire à leurs corps, ils se montroient toujours généreux envers leurs hôtes. Dans les calamités publiques, ils ne faisoient pas difficulté de quitter leurs solitudes pour venir soulager l'infortune par tous les secours de la charité. N'ayant rien à craindre ni à espérer des hommes, ils parloient aux grands de la terre avec une liberté tout évangélique. Ainsi le saint solitaire Aphraate quitte sa retraite pour venir défendre à la cour de Valens la consubstantialité du Verbe. Ainsi l'anachorète Macédonien, à la nouvelle de la sentence rendue par l'empereur Théodose contre les habitants d'Antioche, descend de sa montagne pour aller implorer la grâce de ces malheureux, et ne craint pas de dire à l'empereur ces paroles que Théodoret nous a conservées : « Vous êtes homme et mortel aussi bien que » ceux qui ont outragé vos statues. Des statues de » bronze peuvent aisément se réparer ; mais, tout » empereur que vous êtes, referez-vous les images » de Dieu après que vous aurez ôté la vie à ces in- » fortunés? et tout coupables qu'ils peuvent s'être » rendus contre votre majesté, êtes-vous sans péché » aux yeux de Dieu (*) ? » Bien loin donc que la

(*) Chrysost., Hom. XVII *ad Antioch.* ; Fléchier, *Vie de Théod.*, pag. 418, édit. Paris, 1690.

solitude les rendît inutiles à leurs concitoyens, ils en furent bien souvent les bienfaiteurs par d'éclatants services. Et, comme l'a dit excellemment Ruffin, il y auroit autant d'ingratitude que d'injustice à douter que le monde ne subsiste aujourd'hui que par les mérites de ces saints (1).

On les plaint dans le monde, on les croit malheureux d'avoir renoncé aux plaisirs, à la société du monde.

L'Histoire des Pères du désert répond à cette objection par le trait suivant :

L'empereur Théodose étoit un jour sorti de son palais de Constantinople, pour goûter le plaisir de la promenade; il s'arrêta dans un des faubourgs de cette ville, dans le dessein de visiter un solitaire d'une grande sainteté, qui habitoit une pauvre cellule. Il y entra seul, ayant ôté son diadème pour n'être pas reconnu. Le prince lui ayant demandé de quelle manière vivoient les solitaires d'Egypte; celui-ci répondit : Ils prient tous Dieu pour votre prospérité. « Théodose regarda ensuite de tous » côtés dans sa cellule, où ne voyant autre chose » que du pain sec dans une corbeille, il lui dit : » Mon père, donnez-moi votre bénédiction, et » puis nous mangerons un peu; aussitôt le solitaire » prit de l'eau dans laquelle il mit du sel, et y

(3) Dans son Avant-Propos.

» trempa des morceaux de pain dont ils mangèrent » ensemble, et puis il lui présenta de l'eau dont il » but. Alors l'empereur lui dit : Me connoissez-» vous? Dieu sait qui vous êtes, répondit le soli-» taire. Je suis l'empereur, lui répartit-il, qui suis » venu par dévotion pour vous voir. A ces paroles, » le solitaire se prosterna devant lui, et Théodose » lui dit : O que vous êtes heureux vous autres soli-» taires, qui, étant libres et dégagés des occupations » du siècle, passez une vie douce et tranquille, » sans avoir d'autre soin que du salut de vos âmes, » et sans penser à autre chose qu'à vous rendre » dignes de recevoir dans le ciel une vie et des » récompenses éternelles! Moi, au contraire, qui » suis né dans la pourpre impériale, et suis assis » sur un trône, je puis dire avec vérité que je ne » me suis jamais mis à table sans avoir l'esprit rem-» pli de soins (1). »

Un abrégé de ce précieux recueil, fait avec intelligence, seroit d'une grande utilité, tant pour l'édification des fidèles que pour l'instruction des prédicateurs (2). Nos auditoires nous savent toujours gré de ces narrations; les anciens sermonnaires les

(1) De la traduct. d'Arnaud d'Andilly, tom. II, in-8°, pag. 565, 1736. Voyez l'*Hist. ecclés.* de Bérault-Bercastel, tom. III, pag. 29.

(2) « Pour les Vies des Pères du désert, c'est une lecture également » sainte et édifiante. » (Bossuet, *Lettre* IX, édit. in-4° des *OEuvres complètes*, tom. XI, pag. 391.) Le P. de La Colombière est un de ceux

prodiguoient trop, et sans assez de critique ; les modernes les ignorent ou les négligent. Le ministre Saurin n'étoit pas si dédaigneux. On lit dans un de ses sermons : « Cela me fait souvenir d'un beau mot d'un anachorète exténué, infirme, accablé d'années ; prêt à expirer, il entonna des cantiques ; on lui fit cette question : Pourquoi chantes-tu ? Ah ! je chante, dit-il, parce que je vois tomber le mur qui m'empêche de voir Dieu. »

L'éloquent prédicateur ajoute : « Oui, ce corps est un mur qui nous empêche de voir Dieu ; tombe, mur impénétrable, alors nous verrons Dieu (1). »

La plupart des miracles qui y sont rapportés le sont également par Sulpice-Sévère, dans son *Dialogue sur les vertus des moines d'Orient.*

qui aient fait le plus heureux emploi de traits empruntés à l'Histoire des Pères du désert. Voyez son *Serm. sur le dernier jugement*, tom. III, pag. 291.

(1) *Serm.*, tom. II, pag. 170, édit. Lausanne, 1949.

SAINT JÉROME.

Tam signanter universa depromit, et sic intonat spiritu et virtute, ut in serie ordinem, in sensu plenitudinem, in utroque connexionem mirabiliter ostendat?

S. Bernard., *Serm. de divers.*, tom. III, edit. Mabill., pag. 1123.

Ce n'est pas sans raison que l'on compte saint Jérôme au nombre des plus grands saints, des premiers docteurs et des savants les plus consommés qui aient illustré nos annales. Ses austérités l'ont rendu aussi célèbre que ses ouvrages, et ses ouvrages seront toujours ce qu'ils furent dans son siècle, l'ornement et l'oracle de l'Eglise.

Il est bon de prendre quelque idée de ce grand homme, né à Stridonium, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, vers l'an 331 (1). Saint Jérôme dut à une famille chrétienne et opulente tous les secours d'une éducation saine et cultivée. Il fut confié aux plus habiles maîtres de Rome, où son père l'envoya pour y étudier les lettres grecques et latines. Sa reconnoissance nous a conservé le nom de l'un de ses instituteurs, le célèbre Donat, de qui nous avons des commentaires estimés sur Virgile

(1) Vulgairement *Stridon*. D. Ceillier, *Hist.*, tom. X, pag. 172; Fleury, *Hist. eccles.*, liv. XVII, n° III, t. IV, p. 272, etc.; Pagi, Ann. 370, n° IX; Tillemont, *Mém. eccles.*, tom. XII, pag. 6 et suiv.

et sur Térence (1). Son application au travail, ses progrès rapides et brillants eurent fait bientôt présager ce qu'il devoit être un jour. Mais le séjour de Rome ne pouvoit être sans danger pour un jeune cœur naturellement impétueux, jeté, sans autre guide que lui-même, au milieu des plus violentes séductions. L'aspect de ses beautés, de ses spectacles, de ses plaisirs, agissoit, avec toute la puissance des premières impressions, sur son imagination et sur ses sens. Son innocence échoua, mais non pas sa foi et sa piété. Jérôme échappa au naufrage par un de ces miracles de la grâce, qui triomphe, quand elle veut, de tous les obstacles, mais n'enlève point le mérite des combats. Jérôme n'en fut pas exempt; et, durant toute sa vie, qui se prolongea jusqu'à une extrême vieillesse (2), le feu qui s'étoit allumé dans son âme, dès ses premières années, ne cessa d'y brûler. Il résolut de voyager, et parcourut d'abord les Gaules, puis les provinces de l'Asie mineure, visitant les savants, ramassant des livres, et

(1) On compte aussi parmi ses maîtres Victorin, dont saint Augustin parle avec éloge dans ses Confessions. (Baillet, *Vies des Saints*, tom. VI, in-4°, pag. 419.)

(2) Saint Prosper avance qu'il mourut âgé de quatre-vingt-onze ans; Gennade de Marseille, qu'il a vécu près de quatre-vingt-dix ans. Mabillon, *Analecta*, tom. IV, pag. 193, et tom. II, pag. 45. Baillet, croit, dit-il, pouvoir s'en tenir à l'opinion d'un ancien qui nous apprend que ce saint à vécu quatre-vingt-huit ans et six mois. (*Ibid.*, pag. 439.)

se faisant une bibliothèque considérable pour le temps, se livrant avec toute l'ardeur de son caractère, à l'étude des langues savantes, particulièrement de l'hébreu. L'étude ne suffisant pas pour dompter une chair toujours rebelle, il résolut de la combattre par la retraite, et alla s'enfermer dans un affreux désert de la province de Calcide, sur les confins de la Syrie. Sur la fin, il l'échangea contre la solitude de Bethléem, qu'il avoit choisie pour son tombeau. Pourtant il en sortit dans quelques circonstances; par exemple, pour aller peu de temps après à Antioche, recevoir la prêtrise des mains de son évêque saint Paulin, à la condition voulue par lui-même, qu'il n'en exerceroit point les fonctions, son humilité lui laissant croire qu'il n'en étoit pas digne(1). En 380, il alla à Constantinople écouter les instructions de saint Grégoire de Nazianze, de qui il apprit la manière d'expliquer l'Ecriture Sainte(2). Il étoit alors âgé de quarante-cinq ans. Deux ans après, il accompagna Paulin, évêque d'Antioche, dans un voyage à Rome, où le pape Damase le retint auprès de sa personne, l'occupant à des travaux d'une utilité générale pour toute l'Eglise. Pour cette fois, il y vécut comme dans sa

(1) Godeau, *Hist. ecclés.*, IVe siècle, tom. II, pag. 458; Dupin, Ve siècle, pag. 334; D. Ceillier, pag. 175; Tillemont, pag. 51 et 625.

(2) *Bibliothèque choisie*, tom. VI, pag. 3.

retraite, livré uniquement aux plus rudes exercices de la vie pénitente, et à l'interprétation des saintes Ecritures. Ce fut durant son nouveau séjour dans cette ville qu'il se lia d'une amitié sainte avec plusieurs personnes des plus qualifiées par le rang et l'opulence, plus recommandables encore par le généreux sacrifice qu'elles surent en faire, pour s'attacher à Jésus-Christ sous la direction de notre saint. Les plus illustres furent Pammaque, de famille consulaire, sainte Paule, ses filles Blézille, Pauline, mariée à Pammaque, Eustochium, saintes comme leur mère, Marcelle, Léa, Marcelline, Fabiole, Furia, issue du sang des Camille, Mélanie, qui eut l'honneur de reconcilier, au moins pour quelque temps, saint Jérôme et Ruffin. La méditation approfondie des divines Ecritures faisoit l'objet des conférences journalières entre tous ces saints, et valut à l'Eglise ces trésors d'érudition et de critique que l'infatigable docteur n'a cessé de produire jusqu'à ses derniers moments. L'envie, qui ne pardonne pas même à la médiocrité, et le faux zèle, irrité d'ailleurs par les censures que Jérôme s'étoit permises contre les mœurs publiques du clergé de Rome, en prirent prétexte pour se déchaîner contre lui; Jérôme ne garda point le silence. Armé de son style et de son innocence, il se crut obligé de prendre en main la massue d'Hercule pour écraser ces serpents gonflés d'orgueil et de venin, qui avoient osé le

provoquer; ce sont toutes expressions empruntées littéralement à ses diverses apologies (1).

Ramené dans sa solitude de Bethléem par son goût pour la retraite, il quitta Rome avec tout ce qu'il y avoit d'amis, pour retourner en Palestine. Il y arriva en 387, et, peu après son arrivée, sainte Paule, accompagnée de sa fille sainte Eustochium, vint l'y rejoindre. Elle y fonda deux grands monastères, l'un pour des hommes, l'autre distribué en trois communautés pour les personnes de son sexe. Saint Jérôme eut la direction de l'un et de l'autre. La paix de sa solitude ne tarda pas à être troublée par les ravages que les Barbares exercèrent dans les diverses contrées de l'empire romain où ils avoient pu pénétrer. Les Vandales, les Alains et les Suèves s'étoient déjà répandus dans les Gaules et dans l'Espagne. Les Goths portèrent leurs excursions dans l'Italie, et Rome fut la proie du fer et de la flamme. Il arrivoit journellement dans la Palestine des étrangers en foule, attirés, soit par la curiosité de visiter les saints lieux, soit par l'espé-

(1) Voyez ses Lettres à Domnion (tom. IV, part. II, pag. 244), à Pammaque, contre Jean de Jérusalem (*ibid.*, pag. 308), contre Vigilance (*ibid.*, pag. 281), à Marcelle, contre Onase (*ibid.*, pag. 63). « Parce qu'il démasquoit les vices des vierges déréglées et des mauvais ecclésiastiques, beaucoup de personnes se reconnoissant à cette peinture, au lieu d'en écouter l'auteur comme un ami qui leur donnoit de salutaires avis, le prirent en aversion comme un accusateur public de leurs désordres. » (Tillemont, tom. XI, pag. 96.)

rance d'y trouver un asile contre l'irruption des Barbares. Jérôme leur ouvrit ses monastères, vendit le peu qui lui restoit de son patrimoine pour subvenir aux plus pressants besoins, prodiguant à tous les secours de la plus généreuse hospitalité, et n'interrompant point ses travaux. On place communément sa mort vers l'an 420 de Jésus-Christ. Son corps, qui n'étoit plus, même de son vivant, qu'un squelette décharné, fut déposé dans la grotte de son monastère de Bethléem.

L'ancienne Rome respire toute dans l'âme de ce vertueux solitaire. Ce vaste empire, à qui dix siècles de combats et de triomphes avoient soumis tout l'univers, crouloit de toutes parts, miné sourdement par l'excès de son opulence et par la corruption des mœurs. Raffermi un moment par les mains vigoureuses du grand Théodose, il retombe bientôt après sous ses foibles successeurs. Tous les peuples vaincus épioient le moment de la vengeance, et vinrent se précipiter à la fois sur ses frontières sans défense. Les Goths fondent comme un torrent sur cette Italie, riche des dépouilles du monde; et sa facile conquête excite la cupidité de vingt nations, qui ne savent que ravager et détruire. L'Occident se couvre d'une nuée de Barbares; les Gaules sont la proie des Vandales. La Providence avoit aussi à venger le sang des martyrs. Alaric entre en vainqueur dans Rome avec les Huns; Ataulphe, plus cruel, la dé-

vaste avec encore plus de furie. Saint Jérôme vit ces désastres. Un cœur aussi ardent ne pouvoit avoir à gémir sur tant de calamités, sans que son langage n'en reçût une énergie toute particulière.

On peut dire que cet illustre saint fut vraiment suscité de Dieu pour travailler sur l'Ecriture, et pour en renouveler par toute l'Eglise le goût et l'intelligence.

On ne se servoit guère avant lui d'autre version que de celle connue sous le nom d'*Italique*, assez mauvaise traduction des Septante. Celle-ci ne se rencontroit plus elle-même dans son ancienne pureté (1). Comme il y en avoit autant d'exemplaires différents que de provinces chrétiennes, la version des Septante, commune autrefois à toutes les Eglises, s'y trouvoit visiblement altérée et corrompue. Non content de la corriger, saint Jérôme, profondément versé dans la connoissance de la langue sacrée, réforma le texte grec des Septante d'après l'hébreu, qu'il appelle *la vérité hébraïque*, donnant une version nouvelle de tous les livres reconnus pour canoniques par les Juifs. Il y ajouta les deux livres de Judith et de Tobie, mit à la tête de chacun d'eux de savantes préfaces en forme d'apologies,

(1) Voyez les belles dissertations de l'abbé de Vence sur cette version, tom. I, pag. 81 et suiv., 103, 105; Duguet, *Confér. ecclés.*, Dissert. XII, pag. 244.

en s'aidant des Hexaples d'Origène (1). Son travail sur le nouveau Testament n'étoit pas moins nécessaire. Il n'y avoit pas moins de différences dans les traductions latines du nouveau Testament que dans celles de l'ancien; et l'on peut dire qu'il y avoit presque autant de versions différentes que de manuscrits répandus dans l'Eglise (2). Ce sont les doctes travaux de saint Jérôme qui nous ont valu en grande partie la version que nous employons aujourd'hui sous le nom de Vulgate (3).

Saint Jérôme avoit été invité à ce travail par le pape Damase. Lui seul pouvoit l'exécuter. Un pareil

(1) Dupin avance que saint Jérôme corrigea d'abord le texte grec des Septante, et réforma l'édition commune sur celle des Hexaples d'Origène, dont il fit une version nouvelle (ve siècle, pag. 427). Cette assertion n'est pas exacte. « Il est faux, répond Richard Simon, que saint Jérôme ait corrigé ou réformé l'édition grecque des Septante; mais il suivit exactement celle qui étoit dans les Hexaples d'Origène, sans qu'il y ait jamais fait aucune réformation après Origène. » (*Critique*, tom. 1, p. 118.)

(2) L'abbé Racine, ve siècle, art. VII. Il ajoute : « On avoit même confondu tous les évangélistes, en n'en faisant qu'un de quatre, et en rapportant à l'un ce que disoient les autres. » Il existoit comme aujourd'hui de ces Concordances du genre de celle d'Ammonius. Ce qui n'empêchoit pas que chacun des quatre évangélistes ne fût connu et cité à part, bien que l'on eût senti le besoin d'en corriger les copies.

(3) Je dis *en grande partie;* car, à mesure que les copies de cette version se sont multipliées dans l'Occident, où elle a prévalu, il s'y est glissé, dans les différents exemplaires, des fautes qui ont obligé à la retravailler à diverses reprises. Mais, pour le fonds, c'est toujours l'ouvrage de saint Jérôme.

travail exigeoit une science consommée et la plus laborieuse application. Pour cela il s'ensevelit dans la plus profonde retraite. A tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament, outre ses préfaces, il joignit des commentaires ou dissertations, la plupart en forme de lettres, où il en expose l'historique, réfute ou prévient les objections, éclaircit les difficultés, développe les sens anagogiques, et n'omet rien de ce qui peut contribuer à l'instruction ou à l'édification de ses lecteurs. Saint Augustin, qui s'étoit effrayé d'abord de l'immensité de l'entreprise, la jugeant sans doute supérieure aux forces d'un seul homme, n'attendit pas sa pleine exécution pour changer de langage, et pour en féliciter à la fois et son auteur et la religion à qui il rendoit un aussi éminent service (1).

On peut ranger parmi ses Commentaires sur l'Ecriture, une foule de lettres où il résout, avec autant

(1) *Epist.* XXVII *sancti August. oper.*, tom. II, pag. 45, edit. Bened., et *Epist.* LXV, pag. 602; *inter Epist. S. Hyeron.*, tom. IV, part. II, edit. Martian. Bossuet : « Il est sûr que l'ancienne Eglise latine n'a jamais eu de Père plus savant que lui, ni de meilleur interprète critique ou littéral de la sainte Ecriture, surtout du vieux Testament, dont il connoissoit la langue originale ; ce qui a fait dire à Alphonse Tostatus qu'en cas de conflit, il faut plutôt croire à saint Jérôme qu'à saint Augustin, surtout quand il s'agit du vieux Testament et de l'histoire, en quoi il a surpassé tous les docteurs de l'Eglise. » (*Projet de réunion entre les catholiques et les protestants*, 2e part., tom. I des *Œuvres posthumes*, pag. 494, 495.)

de solidité que d'érudition, les questions diverses qui lui étoient adressées de toutes parts, sur les passages les plus difficiles de la Bible.

Outre ces ouvrages, nous avons de saint Jérôme le Catalogue des écrivains ecclésiastiques, depuis les Apôtres jusqu'à lui, qui a servi de modèle aux compilations publiées postérieurement sur les vies et les ouvrages des savants. L'intention de ce livre le rend aussi respectable que son exécution. Parce que Celse, Porphyre, Julien, d'autres encore, accusoient le christianisme de manquer de philosophes et d'orateurs, saint Jérôme voulut confondre cette calomnieuse imputation par le tableau de tant d'excellents ouvrages sortis de son sein. «Que ces injustes détracteurs du nom chrétien, qui lui reprochent ce qu'ils appellent sa bassesse et son ignorance, détrompés de leur prévention, reconnoissent donc eux-mêmes leur ignorance(1). » Ce traité fut traduit en grec du vivant même de saint Jérôme, par Sophronius (2), lié avec le saint docteur.

De plus, une Continuation de la Chronique d'Eusèbe, poursuivie depuis la vingtième année du règne de Constantin, jusqu'au sixième consulat de Valens, et au second de Valentinien, c'est-à-dire

(1) *In Prolog. lib. de Scriptorib. eccles.*, tom. IV, part. II, oper., edit. Bened.

(2) Tillemont, *Mém.*, tom. XII, pag. 142.

jusqu'à l'an 378 de l'ère vulgaire, avec des additions considérables dans le corps de l'ouvrage, et des corrections importantes du texte, d'après des mémoires plus fidèles.

Des traités de controverse contre Helvidius, qui attaquoit la virginité perpétuelle de la bienheureuse mère de Jésus-Christ; contre les erreurs diverses de Jovinien, et principalement celle par laquelle il établissoit que l'état du mariage étoit aussi parfait que celui de la virginité; contre Ruffin, à l'occasion de l'origénisme et de sa traduction du *Periarchon;* contre Vigilance de Barcelonne, qui taxoit de superstition le culte des saintes reliques, et l'invocation des saints; contre le schisme des Lucifériens et l'hérésie de Pélage, qui trouva le moyen de se venger de l'écrit de son redoutable antagoniste, en faisant mettre le feu aux deux monastères qu'il avoit fondés à Bethléem, conjointement avec sainte Paule et sainte Eustochium. Saint Jérôme n'échappa que par miracle au massacre et à l'incendie (1).

Ce fut par ce dernier ouvrage qu'il termina sa glorieuse carrière, laissant à saint Augustin l'honneur d'achever la défaite de l'hérésie.

Nous ne parlons pas de quelques autres ouvrages

(1) Baronius, *Ann.* 416, n° 31, 32, 33. Voyez Tillemont, tom. XII, pag. 337; Fleury, tom. V, pag. 425.

moins considérables, tous compris dans l'édition que les Bénédictins en ont publiée (1).

Comme saint, Jérôme est au-dessus de tous nos panégyriques. Il fut canonisé de son vivant, et après sa mort par la bouche et la plume de saint Augustin, de quelques papes et de beaucoup d'autres hommes célèbres. Saint Augustin entre autres a tout dit, quand il l'a mis en parallèle avec saint Paul (2).

Comme savant, il est peu d'hommes qui aient autant de titres à cet éloge. Il est parmi les Latins ce qu'Origène est parmi les Grecs, et il a joint avec plus de supériorité la connoissance des lettres à la profonde étude de l'antiquité. Pas un écrivain de la Grèce et de Rome qui ne lui fût familier; et s'il pèche, c'est par la profusion de textes étrangers qu'il mêle à ses plus graves compositions; mais ce défaut est racheté le plus souvent par la justesse des applications. A peine sorti de l'école de rhétorique, il voulut commenter le prophète Abdias (3).

Ce n'étoit là qu'un prélude à des travaux d'une bien plus difficile exécution; et ce premier essai, dont lui seul ne fut pas content, lui fit sentir que c'étoit dans leur langue même qu'il falloit étudier

(1) S. Euseb., *Hyeronimi opera*, edit. Joh. Martianay, *e Congregat. S. Mauri* (*et Anton. Poujet ejusdem sodalitatis.*)

(2) *Epist.* LXXXII, n° 30, tom. II Bened., pag. 201.

(3) Tillemont, *Mém.*, tom. XII, pag. 17.

nos livres saints. Une nuit lui suffit pour composer son traité contre Vigilance; et la nouvelle hérésie fut étouffée à sa naissance (1).

Comme écrivain, il n'étonne pas moins par son abondance et son énergique concision. Vif, impétueux, entraînant, son style prend la teinte de son caractère. Il n'a pas toujours la pureté et l'élégance châtiée des beaux siècles de la littérature latine: Saint Jérôme eût dédaigné de s'asservir à une correction méthodique et régulière; ses expressions n'en sont que plus mâles et plus grandes (2).

Les questions les plus arides perdent, sous sa plume, leur sécheresse naturelle; et ses ouvrages les plus sérieux ne sont pas les moins agréables. Il traite ses matières quelquefois avec la pompe et toute la chaleur de l'éloquence, toujours avec la vigueur d'une dialectique consommée. La véhémence, la précipitation, si l'on veut, avec laquelle il écrivoit, ne nuit presque jamais à la solidité de son raisonnement, ni à la clarté de ses discussions, parce que la pénétration de son esprit alloit droit au point de la difficulté. Ce mérite se fait sentir plus particulièrement dans tout ce qu'il a écrit sur l'Ecriture sainte. C'est là que ce torrent tombé de la montagne roule

(1) Il étoit né dans les Gaules. Jusque là, dit notre saint, les Gaules n'avoient produit aucun monstre, c'est-à-dire aucune hérésie. (Tillemont, *Mém.*, tom. XII, pag. 287.)

(2) Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, pag. 234.

avec calme dans le vallon ses eaux limpides et abondantes. On voit qu'il y fait effort sur lui-même pour n'être pas orateur. Son génie le trahit, et à défaut du nombre des périodes, de la magnificence des images, des ornements du discours, et d'un certain luxe d'érudition, qu'il déploie jusque dans ses lettres, avec une sorte de complaisance, ce même génie se concentre dans une concision pittoresque, dans une élocution sentencieuse, variée par les tours et les mouvements.

Quant à son caractère, tous ceux qui l'admirent avec le plus de franchise s'accordent à déplorer l'effervescence qui sembla l'emporter quelquefois au-delà des bornes (1). L'histoire de ses démêlés avec Ruffin en offre l'irrécusable témoignage. « Les gens » de bien en furent affligés, les indifférents s'en » divertirent, les simples et les foibles en furent » scandalisés, » a dit un de ses historiens, qui d'ailleurs donne à saint Jérôme gain de cause pour le fond de l'affaire (2). Nous avons vu le jugement qu'en portoit saint Augustin, dans la lettre qu'il

(1) « Il n'a pu éviter le malheur commun à presque tous les hommes, » de se laisser prévenir par ceux en qui il avoit quelque croyance..... » Quiconque l'a eu pour adversaire, a presque toujours été le dernier » des hommes. » (Tillemont, *supr.*, pag. 2; Bérault-Bercastel, *Hist. de l'Eglise*, tom. III, pag. 263.) Il a la bonne foi de convenir de sa facilité à se laisser emporter dans tout ce qui sembloit compromettre les intérêts de la vérité. (*Epist. ad Ripar* CCLXXIX, pag. 279 et 280.)

(2) Baillet, *Vies des Saints*, tom. VI, pag. 434.

lui écrivit à lui-même à ce sujet (1). « Dieu n'ôte » pas aux saints le caractère naturel de leur esprit, » en réformant leur volonté, et il les laisse parler » et écrire conformément à leur humeur, afin que » nous reconnoissions que les vérités qu'ils en- » seignent sont de lui, que l'aigreur qui s'y mêle » est de l'homme, et que toute la gloire des effets » qu'ils produisent en soit rendue à sa grâce (2). » Passionné pour tout ce qui lui offre l'image de la vérité, il ne pardonne pas à l'erreur, quelque part qu'elle se montre à ses yeux, et il la poursuit sans relâche comme sans ménagement. Toute espèce de contrariété, excepté celles qu'il s'imposoit à lui-même, offensoit son génie mâle, indépendant; et on le voit s'abandonner à des représailles qui le jettent dans des préventions souvent implacables (3). Les préventions égarent son jugement et le mettent dans une apparente contradiction avec lui-même (4). De là ces reproches amers, ces sanglantes invectives, ces piquantes railleries, ce flux d'injures dans le style de Juvénal et de Properce, dont il accable ses adversaires. Et, dans ce nombre, l'on compte des saints justement révérés pour leurs lumières et pour

(1) *Epist.* LXXIII, transcrite dans ce volume, pag. 27—30.

(2) Godeau, évêque de Vence, *Hist. ecclés.*, IVe siècle, tom. I, pag. 581.

(3) Voyez D. Ceillier, *Hist. des écriv.*, article *Saint Jérôme*, t. X, p. 439.

(4) Voyez Tillemont, *Mém.*, tom. XII, pag. 2 et 221.

leurs vertus (1), et dont l'Eglise a inséré les noms dans ses dyptiques sacrés. Il ne faut pas croire, dit le savant cardinal Noris, que tous ceux à qui saint Jérôme a prodigué le nom d'hérétique, l'aient été en effet (2). Au reste, plus on exagèrera les défauts de cet illustre docteur, plus, par là même, on prouvera qu'il a eu de grandes vertus, puisqu'elles ont couvert et effacé tout ce qu'il y avoit en lui de défectueux (3).

C'est dans les lettres de saint Jérôme que le ministère de la prédication trouvera les plus riches matériaux. L'objet de nos études n'exigeant pas de nous l'ordre méthodique que les éditeurs de notre saint ont essayé de mettre dans le vaste recueil de sa correspondance, qui comprend la plupart de ses Traités (4); nous, nous les partagerons en trois

(1) Les saints moines de Nistrie, si violemment persécutés par Théophile; entre autres, saint Jean Chrysostôme, jusqu'à le taxer de parricide. (*Ibid.*, pag. 257 et 258.)

(2) *Histor. Pelag.*, pag. 26—28.

(3) Réflexion de l'abbé Racine, dans son *Hist. eccles.*, tom. II, pag. 236, édit. in-12.

(4) Les Lettres de saint Jérôme, avec les Traités ou autres écrits qui en dépendent, occupent les deux premiers volumes in-folio des éditions de Marianus Victorius (Rom. 1565, 1576). La collection des œuvres du saint docteur est en 9 vol. in-fol., comme celle de Bâle, publiée en 1516, par les soins d'Erasme et de Froben. Toutes très défectueuses. Le P. Martianay, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en publia une nouvelle en 5 fol. Paris, 1693—1706. Poujet, de l'Oratoire, eut part à cette édition. Il eût mieux valu qu'il en fût

classes : 1° *Lettres sur divers sujets de religion et de morale ;* 2° *Lettres contenant des éloges funèbres ;* 3° *Lettres sur l'éducation.* Nous terminerons par des passages recueillis de ses Commentaires sur l'Ecriture Sainte, et de ses autres ouvrages.

chargé seul. L'édition de Martianay n'a pas échappé aux justes reproches de ses confrères eux-mêmes. (Voyez Desfontaines, *Observat. sur les écrits modernes*, tom. xx, pag. 67.) Les Lettres de saint Jérôme y comprennent le quatrième volume, distribué en deux parties. Il est sans nulle méthode. Le premier volume renferme les traductions des livres de l'ancien Testament; le second, divers traités sur l'Ecriture Sainte, et Lettres relatives à ce travail; troisième volume, Commentaire sur les grands et petits prophètes; quatrième volume, divisé en deux parties, 1° Commentaire sur saint Mathieu, et sur quelques Epîtres de saint Paul; 2° Traités divers, Lettres distribuées en huit classes, Réfutations et Apologies; cinquième volume, ouvrages supposés

Les tables ne sont pas mieux soignées que le texte; défaut commun aux éditions des Pères grecs et latins, à l'exception de celle du saint Augustin des Bénédictins.

Un reproche plus sérieux encore à faire à l'ouvrage de D. Martianay, c'est de ne pas s'être donné la peine d'expliquer son auteur par des notes critiques et théologiques, dont le besoin se fait sentir presque à chaque page, ou du moins de ne l'avoir fait que rarement.

Aussi Le Clerc, peu satisfait de cette édition, s'étoit-il engagé à faire mieux. Du moins l'avoit-il promis au public, dans le dix-septième volume de sa *Bibliothèque choisie*. Il étoit encouragé dans cette entreprise par les espérances et les éloges que lui prodiguoit Richard Simon : ce n'étoit qu'une manœuvre concertée pour discréditer encore davantage le travail du Bénédictin. Cette édition si redoutée n'a existé qu'en projet. Il en parut une autre à Vérone, en 1738, par les soins de messieurs Vallassi et Maffei, corrigée, disent les éditeurs, autant à l'aide de leur génie, que par le secours des manuscrits ; nous ne la connoissons pas.

ARTICLE PREMIER.

I. LETTRES DE SAINT JÉRÔME SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION ET DE MORALE (1).

Les lettres du saint docteur respirent le saint enthousiasme de la vertu chrétienne. Elles ont toutes pour objet d'exciter à la plus sublime perfection les âmes qu'il dirigeoit dans les voies du salut. De ce sentiment, comme d'un foyer intarissable de lumière et de chaleur, qui l'éclaire et qui l'embrase, partent des traits de feu qui jaillissent à tous moments de sa plume éloquente.

Au vieillard Paul.

Le peu de temps que nous vivons est le châtiment de nos crimes. Tel enfant voit à peine le jour, que la mort vient le saisir au berceau. Combien d'exemples n'en avons nous pas ! Preuve que nous devenons T. IV, part II Pag. 16.

(1) Il en est qui appartiennent à la critique, c'est le plus grand nombre, comme celles où il établit de savantes discussions sur les livres saints et les difficultés qui s'y rencontrent ; celle où il donne le recueil des Traditions, ou Explications des Juifs sur la Genèse, celle où il traite de la meilleure manière de traduire. (Insérée dans notre premier volume, pag. 87 et suiv.) Le Catalogue des écrivains ecclésiastiques, la lettre à Magnus sur le même sujet, avec la justification de la lecture des auteurs profanes. D'autres appartiennent à l'histoire, comme les Vies de saint Antoine et de saint Hilarion, le Dialogue où il fait l'histoire du concile de Rimini ; d'autres à la controverse, comme les Traités contre Helvidius, Jovinien, Vigilance, Ruffin, les

de jour en jour plus méchants. Le premier homme, placé dans un jardin de délices, s'y laissa surprendre par les artifices du serpent; chassé du Paradis terrestre, déchu de ses glorieux priviléges, condamné à mourir, il trouvoit encore dans l'avantage d'une longue vie, prolongée par-delà neuf cents années, une sorte d'immortalité nouvelle qui suspendoit l'exécution de la sentence prononcée contre lui. Parce que les crimes alloient toujours croissant, l'impiété, portée à son comble, amena le déluge qui ensevelit toute la terre, et lava ses iniquités en punissant les coupables. C'étoit une espèce de baptême où Dieu vouloit régénérer le monde. Il resserra dans des limites plus étroites la vie des hommes; ils n'en péchèrent pas moins, et, toujours rebelles à la loi divine, ils ne surent pas profiter de leur châtiment. En voit-on beaucoup aller au-delà de cent ans, ou, quand ils y parviennent, n'être pas accablés du poids de leur vieillesse? *Les jours de notre vie*, dit le prophète roi, *sont bornés à soi-*

Ps. LXXXIX. 10.

Pélagiens; les lettres où il est parlé des livres d'Origène; d'autres enfin sont de purs compliments; ce sont des lettres familières. D. Roussel, religieux bénédictin, a publié en 3 vol. in-8°, Paris, 1713, une traduction des Lettres de saint Jérôme, dont nous avons quelquefois profité. Il en existoit une autre, publiée antérieurement par Petit, 1 vol. in-8°, Paris, 1713. Il a paru, en 1728, un choix des mêmes Lettres, sous le titre de *Tullius christianus*, pour l'éducation de la jeunesse, et qui remplit bien son objet, 1 vol. in-12, Paris: *Ab uno e congregatione sancti Mauri.*

xante et dix ou à quatre-vingt tout au plus ; par-delà, il n'y a que chagrins et langueurs.

A Exupérance.

Parmi les avantages divers que m'a procurés l'amitié de notre vénérable frère Quintilien, le plus précieux pour moi est la liaison de cœur et d'esprit qu'il m'a fait contracter avec vous, sans vous avoir jamais vu. Eh! qui n'aimeroit pas un homme tel que vous, qui, sous l'habit de soldat, menez la vie d'un prophète, et qui, malgré les engagements de l'homme extérieur, tout occupé, ce semble, des choses de ce monde, conservez la pureté et l'innocence de l'homme intérieur, créé à l'image de Dieu? C'est ce qui m'a fait souhaiter d'avoir avec vous un commerce de lettres. Je prends aujourd'hui l'initiative, et vous demande en grâce de me fournir plus fréquemment l'occasion de vous répondre, afin que je puisse le faire avec plus de liberté. Je me bornerai, pour le moment, à vous rappeler ce mot de saint Paul : *Êtes-vous engagé dans le mariage? ne cherchez point à délier votre chaîne. Êtes-vous libre? ne vous mariez pas.* C'est-à-dire ne vous chargez point d'un joug qu'il ne vous soit plus libre de quitter. Tout lien est une servitude; on n'est libre qu'autant qu'on n'a nulle sujétion. Heureux esclave de Jésus-Christ! Aujourd'hui que vous vous êtes déterminé à faire plus qu'on n'avoit droit de

Pag. 799.

vous commander, que, par une vie qui touche de si
Matth. XXIV. 17. près à la perfection, vous êtes monté *au faîte de la maison, n'en descendez point pour prendre vos habits; ne regardez point derrière vous, et ne quittez point la charrue après y avoir mis la main.* Imitez, s'il vous est possible, le saint patriarche Joseph, en
Gen. XXXIX. 12. laissant votre manteau dans les mains de l'Egyptienne, pour suivre dans la pauvreté le Sauveur qui
Luc. XIV. 27. dit dans son Evangile : « Quiconque ne renonce pas à tout pour me suivre en portant sa croix, ne peut être mon disciple. Débarrassez-vous de tout ce bagage importun du siècle; ne courez pas après ces richesses de la terre, que l'Evangile compare aux
Matth. XIX, 24. bosses du chameau. Dépouillez-vous de tout ce qui peut arrêter votre essor vers le ciel. Non pas que je vous accuse d'être épris de ces faux biens de la terre; je ne veux que vous faire entendre qu'en restant dans la profession des armes, vous avez l'air de tenir à des biens auxquels Jésus-Christ nous ordonne de renoncer. Il fait à tous ceux qui en ont,
Ibid. 21. le commandement de les vendre, pour les distribuer aux pauvres; c'est par là qu'on témoigne vouloir s'attacher à lui. Ou vous êtes riche, et ce précepte vous regarde; ou vous ne l'êtes pas, et pourquoi chercher ce dont vous seriez tenu de vous défaire? Soyez bien assuré que Jésus-Christ vous en tiendra compte. On ne fut jamais plus pauvre que les Apôtres, et jamais on ne fit plus de sacrifices qu'eux

pour suivre le Seigneur. Cette pauvre veuve de l'Evangile, qui n'avoit à mettre dans le tronc que deux oboles, fut préférée à tous les riches du monde. N'amassez donc point des biens que vous serez contraint de donner; mais donnez ceux que vous avez déjà amassés, afin que Jésus-Christ puisse reconnoître en vous le dévoûment de son nouveau soldat; qu'il puisse aller à votre rencontre avec l'allégresse d'un père qui court le premier au-devant de son fils revenu d'une contrée lointaine, faire tuer pour vous le veau gras, vous revêtir d'habits précieux.

Marc. XII. 43.

Luc. XV. 20. 23.

A Tranquillin.

Si j'ai pu mettre autrefois en problème qui du sang ou de l'amitié unissoit les hommes plus intimement, il ne nous est plus permis d'en douter à présent que la tendre charité qui nous unit à Jésus-Christ a établi entre nous deux une liaison si vive et si étroite. Ma confiance s'épanche ingénument dans la vôtre; la lettre que vous m'avez adressée, toute muette qu'elle est, exprime toute l'ardeur de l'amitié que vous m'accordez.

Pag. 589.

Vous me mandez qu'un assez grand nombre s'est laissé surprendre par les erreurs d'Origène, et que mon fils Océanus s'occupe à les détromper; cette nouvelle m'a causé un double sentiment de chagrin et de joie. Je vois avec douleur que les simples se

soient laissés séduire ; avec joie, que ce savant homme travaille à les désabuser.

Puisque vous daignez vous adresser à moi pour avoir mon sentiment sur la lecture des livres d'Origène, s'il faut les réprouver en totalité, et c'est là l'opinion de notre cher frère Faustus, ou bien y faire un choix, et les lire en partie : voici mon avis. Je crois qu'il y a dans Origène des livres qu'on peut lire pour l'érudition qu'ils renferment, ainsi que dans Tertullien, Arnobe, Novat, Apollinaire, et d'autres écrivains grecs ou latins, avec la précaution de n'y prendre que le bon pour laisser le mauvais, conformément à cette doctrine de l'Apôtre : *Eprouvez tout, et attachez-vous à ce qui est bon.* Se passionner pour lui, ou se déchaîner contre, c'est vouloir encourir l'anathême du prophète, quand il dit : *Malheur à ceux qui appellent le bien un mal, et le mal un bien ; qui font doux ce qui est amer, et amer ce qui est doux.* Car ce n'est point parce qu'il est savant qu'il faut adopter les impiétés qu'il mêle à sa doctrine, pas plus que sous le prétexte de ces impiétés on ne doit rejeter ce qu'il peut y avoir d'utile dans ses commentaires sur l'Ecriture. Que si ses détracteurs ou ses partisans s'opiniâtrent à ne vouloir pas de milieu, et prétendent qu'il faille ou tout condamner ou tout approuver indifféremment dans ses ouvrages, mon opinion, à moi, sera qu'une pieuse ignorance vaut mieux qu'une science impie et blasphématoire.

I. Thess. v. 21.

Isa v. 20.

A Paulin, pour l'engager à l'étude des saintes Ecritures (1).

J'ai reçu de notre frère Ambroise, avec les présents que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer, une de vos lettres, qui m'a fait le plus grand plaisir. Vous m'y donnez, dès les commencements d'une liaison naissante, des témoignages de confiance et d'attachement qui supposeroient une vieille amitié. Il n'est point d'amitié ni plus sincère, ni plus solide que celle qui est fondée, non sur aucun intérêt temporel, ni sur la seule présence, ni sur d'artificieuses complaisances, mais sur la crainte du Seigneur, et sur l'amour des saintes Ecritures. Pag. 568.

L'histoire nous apprend qu'il a existé, dans les temps les plus reculés, des savants qui ont parcouru les provinces, voyagé parmi les nations étrangères, passé les mers pour aller voir de leurs propres yeux de grands hommes qu'ils ne connoissoient que par leurs ouvrages.

Pythagore quitte son pays pour aller consulter les sages de Memphis; Platon vient à Tarente écouter Architas, après avoir parcouru, avec des difficul-

(1) Saint Paulin, évêque de Nole. Avant son admission aux ordres sacrés, il possédoit des biens immenses, dont il fit un généreux abandon en faveur des pauvres. (Voyez Tillemont, *Mém.*, t. XII, p. 177; Fleury, liv. XIX, n° LV. Tous les historiens.)

tés sans nombre, l'Egypte et toute cette côte de l'Italie qui s'appeloit autrefois la grande Grèce. Quoique universellement estimé dans Athènes, où il enseignoit la philosophie avec une si haute réputation, et où sa doctrine étoit reçue avec vénération dans toutes les écoles de l'académie, ce grand homme voulut connoître une école étrangère, aimant mieux écouter les autres avec modestie, que de débiter avec faste sa propre doctrine. Tandis qu'il court après la science, qui semble partout se dérober à sa poursuite, il tomba au pouvoir des pirates qui le vendirent; mais tout esclave qu'il étoit d'un maître dur et impitoyable, jusque dans les fers, Platon, philosophe, étoit bien au-dessus de celui qui l'avoit acheté.

Nous lisons aussi que des étrangers d'un rang illustre vinrent à Rome des extrémités de l'Espagne et des Gaules, pour y voir Tite-Live, ce fleuve de la plus douce éloquence. La magnificence de Rome les avoit trouvés insensibles; ils cédoient au charme d'entendre un de ses habitants. Rome jouit alors d'un spectacle tout nouveau pour elle, et digne de tout son intérêt, celui de voir des étrangers y
Pag. 569. chercher autre chose qu'elle-même.....

Mais pourquoi m'arrêter à des exemples profanes, quand nous voyons l'Apôtre saint Paul, ce vaisseau d'élection, ce docteur des nations, fortifié par la présence de celui qu'il portoit en lui-même, ainsi

qu'il le déclare dans ces termes : *Est-ce que vous voulez éprouver la puissance de Jésus-Christ, qui parle par ma bouche ;* quand, dis-je, nous le voyons, après être demeuré long-temps à Damas, avoir parcouru toute l'Arabie, se rendre à Jérusalem Gal. I. 18. pour y conférer avec saint Pierre, auprès de qui il séjourna quinze jours ; préludant par ces savantes conférences, à la prédication du mystère de l'Evangile, qu'il étoit chargé de porter aux Gentils. Quatorze ans après, ayant pris avec lui Tite et Barnabé, *Ibid.* II. 1. il revint encore à Jérusalem, pour rendre compte aux Apôtres de sa mission, afin de ne pas perdre le fruit de ce qu'il avoit déjà fait, ou de ce qui lui restoit à faire dans le cours de son ministère. Il savoit que les instructions données de vive voix ont je ne sais quelle force secrète qui se communique avec une toute autre énergie.

En vous parlant de la sorte, je n'ai pas la prétention de croire que je puisse rien vous apprendre qui soit digne de vos recherches et de votre application. Mais, à part ce que vous devez espérer de moi, je ne saurois trop louer l'ardeur et l'empressement que vous mettez à vous instruire. L'envie d'apprendre, quel que soit le maître qui la dirige, est toujours un mérite. Ce que je considère ici, c'est moins le secours que je puis vous offrir, que le sentiment qui vous porte à me le demander. Une cire molle, disposée à recevoir les impressions qu'on voudra lui

donner, n'auroit pas d'ouvrier qui la mette en œuvre, qu'elle n'en présente pas moins les qualités nécessaires pour être employée. L'Apôtre saint Paul se faisoit gloire d'avoir appris la loi et les prophètes aux pieds de Gamaliel, afin qu'étant muni de ces armes spirituelles, il pût dire avec confiance : *Les armes de notre milice ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu, pour renverser les remparts qu'on leur oppose; et c'est par ces armes que nous détruisons les raisonnements humains, et tout ce qui s'élève avec hauteur contre la science de Dieu, et que nous réduisons en servitude tous les esprits, pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ, ayant en main le pouvoir de dompter tous les désobéissants.*

Act. XXII. 3.
II. Cor. x. 4. 6.

Le même Apôtre écrivant à Timothée qui, dès ses plus tendres années, avoit été élevé dans l'étude des saintes Ecritures, l'exhorte à s'appliquer sans cesse à cette divine lecture, de peur qu'il ne vienne à négliger la grâce qu'il avoit reçue par l'imposition des mains. Après avoir fait à Tite le portrait d'un véritable évêque, et des vertus qu'il doit pratiquer, il lui enjoint de n'élever à cette même dignité que ceux qui joindront à toutes ces vertus la science de l'Ecriture sainte : *Il faut,* lui dit-il, *qu'un évêque soit fortement attaché à la parole de vérité, telle qu'on la lui a enseignée, afin qu'il soit capable d'exhorter selon la saine doctrine, et de convaincre ceux qui y résistent.* La piété ignorante n'est bonne que pour

I. Tim. III. 5.
Ibid. I. 6.
Tit. I. 7. 9.
Pag. 570.

elle-même; elle a beau édifier par l'exemple de sa régularité, elle devient nuisible si elle ne sait résister à ceux qui attaquent l'Eglise de Dieu.....

Pourquoi l'Apôtre saint Paul est-il appelé un vase d'élection? C'est parce qu'il étoit tout rempli de la loi de Dieu et de la science des saintes Ecritures. Les pharisiens étoient tout surpris d'entendre Jésus-Christ parler des choses de Dieu avec tant de lumière et de sagesse; ils ne pouvoient comprendre comment saint Pierre et saint Jean, qui n'avoient nulle étude, pouvoient être si savants dans la loi. C'est que le Seigneur, comme parle l'Ecriture, les instruisoit lui-même, et que l'Esprit saint leur inspiroit ce que les autres n'apprennent que par de longues méditations et par un travail continuel. Nous voyons le Sauveur, à l'âge de douze ans, interroger les vieillards, dans le temple, sur des points de la loi, et par la science qui éclate dans ses questions, prouver déjà qu'il est leur maître.

Act. IX. 15.

Ibid. I. 4.

Luc. II. 46.

Vous m'objecterez que Pierre et Jean n'étoient que des hommes grossiers. *Oui*, pouvoient-ils répondre avec saint Paul, *dans le langage, mais non dans la science.*

II. Cor. XI. 6.

Jean, grossier et ignorant? Mais, dites-moi, d'où partoient donc ces paroles : *Au commencement étoit le Verbe, et le Verbe étoit avec Dieu, et le Verbe étoit Dieu?* Car ce mot Verbe a dans le grec plusieurs significations. Parole, raison, nombre, cause

Joann. I. 1.

universelle de tous les êtres; il veut dire tout cela, et tout cela s'applique à Jésus-Christ. Voilà ce qu'ignora le savant Platon, ce que Démosthène, avec
I. Cor. I. 19. toute son éloquence, ne sut jamais. *C'est*, avoit dit le Seigneur, *que je détruirai la sagesse des sages, et que j'anéantirai la science des savants.* La vraie sagesse réduira au silence la fausse prudence des hommes.... Saint Jean parle, dans son Apocalypse,
Apoc. V. d'un livre fermé avec sept sceaux : *Donnez ce livre à un homme sachant lire, il vous répondra : Je ne saurois le lire, parce qu'il est fermé.* Combien de gens aujourd'hui se vantent d'être savants, et pour qui ce livre reste scellé sans le pouvoir ouvrir, si celui-là n'en donne le secret, qui *a la clef de David,*
Ibid. III. 7. *qui ouvre ce que personne ne peut fermer, et qui ferme ce que personne ne peut ouvrir!*

Nous lisons dans les Actes des Apôtres, que saint Philippe ayant demandé à l'eunuque de la reine d'Ethiopie, qui lisoit le prophète Isaïe, s'il entendoit bien ce qu'il lisoit, en reçut cette réponse :
Act. VIII. 30. *Comment pourrois-je l'entendre, à moins que quelqu'un ne m'en donne l'intelligence?* Pour moi, puisqu'il faut bien en venir là, je n'ose me flatter d'être ni plus saint, ni plus affectionné à l'étude de l'Ecriture que cet eunuque qui quitta sa cour et vint du fond de l'Ethiopie, c'est-à-dire des extrémités du monde, visiter le temple de Jérusalem, et qui étoit si passionné pour la science de la loi de

Dieu et des saintes Ecritures, qu'il les lisoit même en voyage. Mais, quoiqu'il eût le livre entre les mains, qu'il entendît bien les paroles du prophète, et qu'il les répétât souvent, néanmoins il ne savoit qui étoit celui qu'il adoroit dans ce livre sans le connoître. Saint Philippe l'ayant abordé, lui fit connoître Jésus-Christ caché sous les paroles qu'il lisoit. Admirez ici combien d'avantages on peut tirer des instructions d'un habile maître. Cet officier, dans un même moment, croit en Jésus-Christ, reçoit le baptême, entre en la compagnie des fidèles et des saints, devient maître, de disciple qu'il étoit, et trouve dans les eaux sacrées du baptême ce qu'il avoit inutilement cherché dans le magnifique temple de la Synagogue. Pag. 571.

Comme les bornes d'une lettre ne permettent guère de s'étendre davantage sur ce sujet, je me contente de vous avoir dit ceci en passant, pour vous faire comprendre que vous avez besoin d'un maître dans l'étude des saintes Ecritures, et que vous ne devez point vous engager sans guide dans des routes si difficiles. Tous les arts de l'esprit, les simples professions mécaniques ont des maîtres, des méthodes, de longs préliminaires ; il n'y a que l'Ecriture Sainte qui n'en ait pas. Savants, ignorants, tout le monde s'en mêle ; on en parle sans en avoir rien appris. Il n'y a pas jusqu'aux femmes elles-mêmes qui ne s'érigent en docteurs. Ce que l'on

n'entend pas, on vient le débiter effrontément; on vous mêle le sacré et le profane; parce que l'on couvre son ignorance de beaux termes et d'un jargon étudié, on se donne l'autorité d'un oracle. On altère l'Ecriture en l'expliquant. Quelle impudence de ne pas savoir même que l'on ne sait rien!

Tout est-il donc si facile à entendre, dans le livre de la *Genèse*, qui comprend l'histoire de la création du monde, des commencements du genre humain, du partage de la terre entre ses premiers habitants, de la confusion des langues, de la dispersion des peuples, de l'entrée des Hébreux dans l'Egypte?

Le livre de l'*Exode* est-il sans difficultés dans le récit qu'il fait des douze plaies de l'Egypte, de la loi donnée sur le mont Sinaï? N'y en a-t-il pas dans le *Lévitique*, où tout est mystère, l'ordre des sacrifices, les habits du grand-prêtre, les divers offices
Pag. 572. des lévites; pas un mot, pas une syllabe qui n'y soit symbole et figure.

Le livre *des Nombres* n'est-il pas tout mystérieux, soit dans le dénombrement du peuple, soit dans la prophétie de Balaam, soit dans les quarante-deux campements que les Israélites firent au désert?

Le Deutéronome, qui est une seconde loi figurative de notre Evangile, reproduit ce qui avoit été dit dans les livres antérieurs, mais de manière à laisser croire que tout y est nouveau.

Job, ce miroir de patience, que de mystères il

nous présente ! Le commencement et la fin de ce livre sont en prose, et le reste en vers. L'auteur y observe exactement toutes les lois de la dialectique, pour la méthode qui règne dans l'exposition, le développement, la confirmation des preuves et la conclusion. Autant de mots, autant de sentences. Pour n'en donner qu'un exemple, quel autre prophète s'est exprimé jamais sur la résurrection des corps avec autant de clarté et de précision qu'il le fait dans ces paroles : *Je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je me relèverai de la terre ; que je verrai mon Dieu dans ma propre chair, qui m'aura été rendue ; que je le verrai moi-même, et non un autre ; que je le contemplerai de mes propres yeux. C'est là l'espérance dont je suis animé, et qui repose pour toujours dans mon cœur.* Job. XIX. 25. 27.

Josué ou Jésus, fils de Navé, a été la figure de Jésus-Christ, tant par ses actions que par son seul nom. Il passe le Jourdain, il se rend maître du pays ennemi, il le distribue aux Israélites victorieux ; et, par le partage qu'il fait des villes, des bourgs, des montagnes, des fleuves, des torrents et des frontières de la Palestine; il nous donne une image du royaume spirituel de l'Eglise et de la céleste Jérusalem.

Chacun de ceux qui ont gouverné le peuple d'Israël, dont il est parlé au livre *des Juges*, devient à son tour l'image anticipée des choses à venir.

Nous voyons dans *Ruth* la Moabite l'accomplissement de cette prophétie d'Isaïe : *Seigneur, envoyez l'agneau dominateur de la terre, de la pierre du désert à la montagne de la fille de Sion.*

Isa. XVI. 1.

Les livres de *Samuel* nous font voir dans la mort d'Héli et de Saül une figure de l'abolition de l'ancienne loi, et nous représentent, en la personne du grand-prêtre Sadoc et du roi David, l'établissement d'un nouveau sacerdoce et d'un nouvel empire.

Le troisième et le quatrième *livre des Rois* contiennent l'histoire des rois de Juda, depuis Salomon jusqu'à Jéchonias, et des rois d'Israël, depuis Jéroboam, fils de Nabat, jusqu'à Osée, qui fut mené captif à Baylone. Toute cette histoire est écrite d'un style fort simple. Mais, si l'on pénètre le sens caché sous la lettre, on y découvrira une image du petit nombre des fidèles, et des guerres que les hérétiques devoient faire à l'Eglise.

Les *douze petits prophètes*, que l'on peut réunir dans un seul volume, donnent à entendre bien plus qu'ils n'expriment.

Osée parle souvent d'Ephraïm, de Samarie, de Joseph et Jezrahël, d'une femme de mauvaise vie, et des enfants de cette prostituée ; d'une épouse adultère, enfermée dans la chambre de son mari, assise pendant long-temps dans la solitude de son veuvage, et qui attend son retour, couverte d'une robe de deuil.

Joël, fils de Phanuel, nous décrit les ravages que les sauterelles, les insectes divers et la nielle firent dans les terres des douze tribus. Il prédit qu'après la destruction de l'ancien peuple, Dieu répandra son Esprit sur ses serviteurs et ses servantes, ce qui s'accomplit lorsque l'Esprit Saint descendit sur les cent vingt personnes réunies dans le cénacle de Sion. Joël. II. 28. 29.

Amos n'étoit qu'un berger, un homme de la campagne, se nourrissant des mûres qu'il cueilloit sur les buissons; et pourtant, qui pourroit expliquer en peu de paroles le sens mystérieux de sa prophétie, où il revèle les trois ou quatre grands crimes de Damas, de Gaze, de Tyr, des Iduméens, des Ammonites, des Moabites, et du peuple d'Israël et de Juda, qu'il nomme les derniers?

Abdias, de qui le nom signifie *serviteur du Seigneur*, fulmine et lance ses traits contre Edom, cet homme de sang et de terre, qui fut toujours l'ennemi déclaré de son frère Jacob. Pag. 573.

Jonas, c'est-à-dire *colombe*, image par son naufrage de la passion du Sauveur, exhorte tous les hommes, sous le nom de Ninive, à faire pénitence et à rentrer dans les voies du salut.

Michée, né à Morasthi, prédit à la ville de Jérusalem, qu'il appelle *fille de voleur*, qu'elle sera assiégée et pillée par ses ennemis, parce qu'elle a frappé à la joue le prince d'Israël. Mich. V. 1.

Nahum, *consolateur de l'univers*, s'élève contre

la ville de Samarie, et après avoir prédit sa ruine,
Nah. I. 15. il ajoute : *Je vois paroître sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles, et qui annonce la paix.*

Habac. or. III 3. 4. *Habacuc*, lutteur fort et robuste, se tient sur les remparts, comme posté en sentinelle, afin de dire en voyant Jésus-Christ attaché à la croix : *Sa gloire a couvert les cieux, et la terre est pleine de ses louanges; il jette un éclat semblable à une vive lumière : la force est dans ses mains, et c'est là que sa puissance est cachée.*

Soph. I. 10. *Sophonie*, cet homme *qui considère et qui connoît les mystères du Seigneur*, entend *de grands cris à la porte aux poissons, et des gémissements à la seconde porte, et le bruit d'un grand carnage du haut des collines.* Il exhorte ensuite les habitants de Jérusalem, qui devoient être pillés dans leur ville comme dans un mortier, à pousser des hurlements,
Ibid. 15. *parce que toute cette race de Chanaan sera réduite au silence, et que ceux qui sont couverts d'argent seront tous exterminés.*

Aggée, qui veut dire *solennel et joyeux*, sème avec larmes pour recueillir avec joie, rétablit les ruines du temple, et met ces paroles dans la bouche
Agg. II. 7. 8. du Père éternel : *Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers; j'ébranlerai tous les peuples, et le désiré de toutes les nations viendra.*

Zacharie, dont le nom signifie *souvenir de Dieu*, embrasse diverses prophéties. Il voit Jésus revêtu d'habits sales, une pierre qui a sept yeux, un chandelier d'or et garni de sept lampes, deux oliviers, dont l'un est à la droite du chandelier, et l'autre à sa gauche; des cheveux roux, noirs, blancs et mouchetés; les chariots d'Ephraïm qu'on brise, et des chevaux qu'on chasse de Jérusalem, après qu'il avoit prédit la venue d'un roi pauvre qui doit venir monté sur le poulain d'une ânesse qui est sous le joug. Zach. III. 3. 9. IV. 2. 12. VI. 2. IX. 9. 10.

Malachie, le dernier des prophètes, prédit dans les termes les plus clairs, la réprobation des Juifs et la vocation des Gentils. Les voici : *Mon affection n'est point en vous, dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai point de présents de votre main; car depuis l'orient jusqu'à l'occident, mon nom est grand parmi les nations, et l'on m'offre en tous lieux des sacrifices et une oblation toute pure.* Malach. I. 10 et seq.

Mais qui peut bien entendre ou expliquer Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel? Il semble qu'*Isaïe* soit moins un prophète qu'un évangéliste. *Jérémie* voit une baguette de coudre, une chaudière bouillante qui vient du côté de l'aquilon, et un léopard dont la peau n'est plus mouchetée. Les premiers et les derniers chapitres d'*Ezéchiel* sont si obscurs, que les Hébreux ne permettent pas de les lire, non plus que le commencement de la Genèse, avant l'âge de trente ans. Jerem. I. 13. V. 6.

Daniel, le dernier des quatre grands prophètes, possède au plus haut degré la science des temps et de l'histoire universelle; il parle clairement de la
Dan. II. 34. pierre détachée d'elle-même de la montagne, renversant et détruisant tous les royaumes de la terre.

David, que nous pouvons regarder comme notre Simonide, notre Pindare, notre Alcée, notre Horace, notre Catulle et notre Sévérus, chante sur sa lyre les louanges de Jésus-Christ, et célèbre sur sa harpe la gloire de sa résurrection.

Salomon, roi pacifique, bien aimé du Seigneur, nous donne des règles de conduite, nous instruit des secrets de la nature, unit l'Eglise à Jésus-Christ, et chante leur chaste alliance par un ravissant épithalame.

Pag. 574. Le livre des *Paralipomènes*, qui est l'abrégé de tout l'ancien Testament, est d'une telle importance qu'on se tromperoit fort de croire connoître l'Ecriture sans le secours de ce livre; car il n'y a pas jusqu'aux noms et aux liaisons mêmes des mots qui ne servent ou à éclaircir quelque point d'histoire qui a été omis dans le livre des Rois, ou à expliquer plusieurs passages de l'Evangile.

Esdras et Néhémie, envoyés de Dieu pour secourir et consoler son peuple, ne font qu'un seul livre où l'on voit le rétablissement des murailles et de la ville de Jérusalem. Le dénombrement qu'on

y fait du peuple revenu en foule dans son pays, celui des prêtres, des lévites, des prosélytes et des ouvrages que l'on distribue à chaque famille, tout cela renferme de profonds mystères cachés sous l'écorce de la lettre.

Vous voyez combien mon amour pour nos divines écritures m'a emporté déjà par-delà les bornes d'une simple lettre. Cependant je ne suis pas encore au but que je me proposois. Je vous ai seulement fait voir quel doit être l'objet de notre étude et de nos désirs, afin de pouvoir dire avec le prophète roi : *Mon âme brûle sans cesse du désir de connoître votre sainte loi.* Après tout, nous pouvons bien nous appliquer ce mot de Socrate : Ce que je sais, c'est que je ne sais rien. Ps. CXVIII. 20.

Je vous parlerai sommairement du *nouveau Testament.* On peut regarder les quatre évangélistes, *Mathieu, Marc, Luc et Jean,* comme le chariot du Seigneur. Ce sont de véritables chérubins qui ont la plénitude de la science. *Tout leur corps est plein d'yeux; ils jettent des étincelles de feu, ils vont et viennent comme des éclairs qui brillent en l'air; leurs pieds sont droits et s'élèvent en haut, ils ont des ailes par-derrière, et volent partout; ils se tiennent l'un à l'autre, semblables à une roue emboîtée dans une autre roue, et ils vont partout où les emporte l'impétuosité du Saint-Esprit.* Ezech. I. 4. 13.

Saint Paul écrit à sept églises (car plusieurs

croient que l'Epître aux Hébreux n'est point de lui) (1). Il instruit Tite et Timothée de leurs devoirs, et demande à Philémon la grâce d'un esclave fugitif. Mais je crois qu'il est plus à propos de ne rien dire de ce grand homme, que de n'en pas dire assez.

Les Actes des Apôtres semblent ne contenir qu'une simple histoire de l'Eglise naissante; mais si nous faisons réflexion que saint Luc, médecin de profession, qui est devenu célèbre par son Evangile, dans toutes les églises, en est l'auteur, nous y trou-

(1) Sur l'Epître aux Hébreux, saint Jérôme s'explique ailleurs avec plus de précision : Je sais, dit-il, que les Juifs, obstinés dans leur incrédulité, rejettent ces passages de saint Paul (dans son Epître aux Hébreux), bien que tout ce qu'il y dit soit appuyé sur les textes formels de l'ancien Testament. Pour ce qui est des chrétiens, ils ne peuvent ignorer que, non-seulement toutes les Eglises d'Orient, mais encore tous les anciens écrivains ecclésiastiques, reçoivent cette lettre adressée aux Hébreux, comme étant de saint Paul, quoique plusieurs l'attribuent ou à saint Barnabé, ou à saint Clément. Que si les Latins ne la mettent point au nombre des livres canoniques, les Grecs n'y mettent pas non plus l'Apocalypse de saint Jean. Cependant, nous autres Orientaux, nous mettons l'un et l'autre dans le canon des saintes Ecritures, nous conformant en cela, non point aux coutumes que nous voyons aujourd'hui établies dans les Eglises, mais à l'exemple des anciens auteurs ecclésiastiques, qui les citent souvent comme des livres canoniques, et non point comme des ouvrages apocryphes, d'où néanmoins ils tirent quelquefois des passages, quoiqu'ils se servent rarement de l'autorité des auteurs profanes. (*Epist. ad Dardan.*, tom. II Bened., pag. 605. On peut consulter à ce sujet la *Bible de Vence*, tom. XII, pag. 268 *et* suiv.; Estius, *in Paulum*, tom. II *Prolegom.*, pag. 856 et seq.)

verons dans chaque parole un remède propre à guérir nos maladies et nos langueurs spirituelles.

Les Apôtres *saint Jacques*, *saint Pierre*, *saint Jean* et *saint Jude*, ont écrit sept lettres qui contiennent, en peu de paroles, de profonds mystères: tout à la fois courtes et longues, courtes pour les paroles, longues pour le sens; et très peu de personnes sont en état de les bien comprendre.

L'*Apocalypse* de saint Jean renferme autant de mystères que de paroles. Je n'en dis pas encore assez de cet excellent ouvrage qui est au-dessus de toutes louanges. Chaque mot y est susceptible de plusieurs interprétations.

Dites-moi, je vous prie, mon très cher frère, ne vous semble-t-il pas que consacrer sa vie à ces augustes méditations, s'y vouer tout entier, sans plus vouloir connoître ni chercher autre chose au monde, c'est goûter par avance les délices du ciel?

Prenez garde que la simplicité et la bassesse apparente du langage de nos livres saints ne choque votre délicatesse. Attribuez-en la cause à l'ignorance des interprètes, ou plutôt au dessein qu'ils ont eu de s'accommoder à la portée des esprits les plus simples et les plus grossiers. Pour moi, je ne suis point assez plein de moi-même, ni assez entêté de mon mérite pour me flatter de posséder à fond d'aussi sublimes connoissances, et de cueillir ici-bas les

fruits d'un arbre qui a ses racines dans le ciel. Mais je vous avoue que cette étude fait toute ma passion. Je ne prétends pas ici me donner pour maître; je m'offre seulement à être votre compagnon d'études. Formons-nous donc sur la terre à une science qui nous accompagnera dans le ciel. Je vous recevrai à bras ouverts; tout ce que vous voudrez savoir, je tâcherai de l'apprendre avec vous.

Pag. 575. Notre frère Eusèbe, qui est ici, et qui vous aime tendrement, a considérablement augmenté la joie que m'a donnée votre lettre, par le récit qu'il m'a fait de vos manières douces et honnêtes, du mépris que vous faites du monde, de l'attachement sincère que vous portez à vos amis, et de votre amour pour Jésus-Christ. Pour ce qui est du caractère de votre esprit et de la délicatesse de votre style, il ne m'en auroit pas parlé, que votre lettre suffiroit pour m'en donner l'idée la plus avantageuse. Hâtez-vous donc, je vous prie; et, au lieu de perdre le temps à équiper votre vaisseau, lancez-le en mer. Quand une fois on a pris le parti de renoncer au monde, et de vendre des biens que l'on méprise, on ne doit point s'amuser à les bien vendre. Si vous y perdez quelque chose, ce sera un gain pour vous. Un avare manque
Prov. XVII. 6. également de ce qu'il a et de ce qu'il n'a pas. *Le monde entier est le trésor de l'homme fidèle, mais tout manque à celui qui ne l'est pas.* Vivons comme n'ayant rien et possédant tout. Un chrétien est tou-

jours assez riche, quand il a de quoi vivre et se vêtir. Si vous êtes maître de disposer de votre bien, vendez-le; si vous ne l'êtes pas, renoncez-y. Jésus-Christ veut que nous cédions notre manteau à qui en veut à notre tunique. Pourquoi remettre au lendemain ce qui peut se faire le jour? Craignez-vous que Jésus-Christ n'ait pas de quoi nourrir ses pauvres, si vous n'avez soin de vendre peu à peu ce que vous possédez? On donne tout à Dieu quand on se donne soi-même. Les Apôtres n'avoient à abandonner que leur barque et des filets; la veuve de l'Evangile, que deux oboles à mettre dans le tronc; et ils étoient plus riches que Crésus avec tous ses trésors. Il n'en coûte pas beaucoup pour ne tenir à rien dans le monde, quand on s'occupe continuellement de la pensée qu'il faut mourir.

Math. v. 40.

Au même.

L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et l'arbre se fait connoître à ses fruits. Vous mesurez ma vertu par la vôtre. Elevé comme vous l'êtes par-dessus les autres, vous voyez tout en grand, et vous allez vous asseoir à la dernière place du banquet, pour que le père de famille vous fasse monter à la première. Car, qu'y a-t-il en moi qui ait pu vous faire oublier ma médiocrité, et m'attirer de la part d'un homme aussi

Pag. 565.

Math. XII. 35.

Luc. XIV. 9.

docte que vous l'êtes, d'aussi magnifiques compliments? Gardez-vous bien, mon très cher frère, de juger de mon mérite par le nombre de mes années..., et ne pensez pas que pour m'être engagé plus tôt que vous au service de Jésus-Christ, je sois meilleur et plus vertueux que vous. Combien, en vivant long-temps, survivent à leur vertu, et tels que des sépulcres blanchis ne recèlent que des ossements infects! Une ferveur qui ne fait que de naître vaut mieux qu'une piété endormie.

Matth. XXIII. 27.

Vous même, touché tout à coup des paroles du Sauveur : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, et le donnez aux pauvres, puis venez et me suivez*, l'on vous a vu, mettant ce conseil en pratique, vous dépouiller de tout pour suivre la croix toute nue, et vous décharger du poids de vos richesses pour monter plus librement au ciel par l'échelle mystérieuse de Jacob. En changeant d'habit et de mœurs, vous n'affectez point de vous montrer sous une bure épaisse et grossière. Content de la pureté des dispositions, vous faites consister votre gloire à être pauvre d'esprit et d'effet. Il n'y a pas une si héroïque vertu à cacher sous un visage pâle et abattu, une abstinence feinte ou affectée, tandis qu'on vit dans l'opulence et qu'on a des revenus considérables. Cratès de Thèbes possédoit de grands biens : du moment où il eut résolu de se donner tout entier à la philosophie, il jeta

Ibid. XIX. 21.

Gen. XXVIII. 12.

dans la mer tout l'argent qu'il avoit, persuadé qu'il n'étoit pas possible d'être vertueux et riche tout ensemble. Cependant nous marchons à la suite de Jésus-Christ pauvre, chargés d'or et d'argent, et notre cupidité, se masquant du beau nom de l'aumône, n'est occupée qu'à seconder nos richesses. Eh! comment pouvoir distribuer fidèlement aux pauvres le bien d'autrui, quand on prend tant de soin de ménager le sien? Quand on a bien mangé, il est fort aisé de faire l'éloge du jeûne.

Vous me parlez de vous rendre à Jérusalem. On ne mérite pas de louanges pour avoir résidé dans cette ville, mais y avoir bien vécu. La Jérusalem où l'on doit souhaiter de demeurer n'est pas celle qui a tué les prophètes et a versé le sang de Jésus-Christ, mais celle qu'*un fleuve réjouit par l'abondance de ses eaux*, qui, du haut de la montagne où elle est située, se montre à tous les regards, que saint Paul appelle la mère des saints, où le même Apôtre se glorifie d'avoir droit de cité avec les justes.

Pag. 564.

Matth. XIII. 37.

Ps. XLV. 4.

Hebr. II. 15.

Non pas, à Dieu ne plaise, que je me repente d'y avoir fixé ma demeure, et que je fournisse contre moi-même le prétexte de m'accuser de légèreté, après avoir, comme Abraham, abandonné patrie et famille pour venir m'y établir. Mais, à Dieu ne plaise non plus que je mette des bornes à la divine Toute-Puissance, et que je prétende renfermer dans un pe-

Gen. XII. 5.

tit coin de la terre celui que toute l'étendue des cieux ne sauroit contenir. Ce qui détermine la juste opinion que l'on doit se faire de chacun des fidèles, ce n'est point le lieu qu'il habite, mais le mérite de sa foi. Ce n'est ni dans Jérusalem, ni sur la montagne de Garizim, que les vrais adorateurs adorent le père céleste. *Dieu est Esprit; il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. L'Esprit souffle où il lui plaît. La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur.* Depuis que la Judée, semblable à la toison de Gédéon, a été frappée de sécheresse, et que la rosée du ciel s'est répandue par toute la terre; depuis que plusieurs sont venus d'Orient et d'Occident se reposer dans le sein d'Abraham, Dieu n'a plus été seulement connu dans la Judée, et son nom n'a pas été grand simplement dans Israël; mais la voix de ses Apôtres a retenti par toute la terre, et leur prédication s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. Le Sauveur parlant à ses disciples dans le temple, leur dit un jour : *Levez-vous, sortons d'ici;* et aux Juifs : *Vos maisons demeureront désertes.* Si le ciel et la terre doivent passer, toutes les choses de la terre passeront aussi.

Joan. IV. 24.
Ibid. III. 8.
Ps. XXIII. 1.
Judic. VI. 40.
Joan. XIV. 31.
Matth. XXIII. 38.

S'il y a donc quelque avantage à demeurer dans les lieux où le Sauveur du monde a accompli les mystères de sa croix et de sa résurrection, c'est pour ceux qui portant leur croix, et ressuscitant

tous les jours avec Jésus-Christ, se rendent dignes d'une demeure si sainte. Mais que ceux qui disent : *Ce temple est au Seigneur, ce temple est au Seigneur*, écoutent ce que leur dit l'Apôtre : *Vous êtes le temple du Seigneur, et le Saint-Esprit habite en vous*. Le ciel n'est pas moins ouvert aux insulaires de la Grande-Bretagne qu'aux citoyens de Jérusalem, parce que *le royaume de Dieu*, dit Jésus-Christ, *est au-dedans de vous*. Un saint Antoine, et ces milliers de solitaires de l'Egypte, de la Mésopotamie, du Pont, de la Cappadoce, de l'Arménie, n'ont pas laissé d'aller au ciel, quoiqu'ils n'eussent jamais vu Jérusalem. Le bienheureux Hilarion, né dans la Palestine, et vivant dans cette contrée, n'est allé qu'une seule fois à Jérusalem, pour y passer un seul jour, témoignant qu'il ne méprisoit pas les lieux saints dont il étoit si proche, mais qu'il ne croyoit pas Dieu renfermé dans cette seule ville. Depuis l'empereur Adrien jusqu'à Constantin, c'est-à-dire durant près de cent quatre-vingts ans, les païens ont adoré l'idole de Jupiter au lieu même où Jésus-Christ est ressuscité ; ils ont rendu le même culte à une statue de marbre consacrée à Vénus, sur la montagne où le Fils de Dieu fut crucifié. Les ennemis déclarés du nom chrétien s'imaginoient qu'en profanant ces lieux saints par un culte idolâtre, ils pourroient abolir la foi de la mort et de la résurrection du Sauveur. Il y avoit aussi un

Jerem. VII. 4.
I. Cor. III. 16.
Luc. XVII. 21.

bois consacré à Thamnus, c'est-à-dire Adonis, proche de notre ville de Bethléem, ce lieu, le plus
Ps. LXXXIV. 4. auguste de l'univers, dont le prophète a dit : *La vérité est sortie de la terre ;* et l'on pleuroit le favori de Vénus dans la crèche où s'étoient fait entendre les premiers cris de Jésus enfant.

A quoi bon, m'allez-vous dire, tout ce préambule ? C'est pour vous apprendre que vous pouvez, sans aucun préjudice pour la foi, vous passer de voir la ville de Jérusalem ; que vous ne devez point vous faire de moi une idée plus avantageuse, parce que j'ai le bonheur d'habiter un lieu si saint ; et que, soit ici, soit ailleurs, vos bonnes œuvres seront toujours d'un mérite égal aux yeux de Dieu. Et certes, pour vous parler ici à cœur ouvert, d'après le parti que vous avez embrassé, et la généreuse ardeur avec laquelle vous avez renoncé au monde, qu'importe quel lieu vous habitiez, si c'est à la cam-
Pag. 565. pagne, loin du tumulte des villes, occupé à chercher Jésus-Christ dans la retraite, priant seul avec Jésus-Christ sur la montagne, retrouvant ainsi le voisinage des lieux saints ; puisque, conformément à votre vœu, vous êtes éloigné des villes, et que vous y menez la vie solitaire. Ce que je dis ne s'applique ni à l'évêque, ni au prêtre, ni au simple clerc ; ils ont d'autres devoirs. Je parle à un solitaire, autrefois engagé dans le monde, où il tenoit un rang illustre, qui, pour mener une vie humble et cachée,

pour mépriser toujours ce qu'il a une fois méprisé, est venu mettre aux pieds des Apôtres tout ce qu'il possédoit, faisant voir par là que toutes les richesses de la terre ne sont dignes que d'être foulées aux pieds. Si les lieux que Jésus-Christ a sanctifiés par sa mort et par sa résurrection ne se trouvoient pas dans une ville aussi fréquentée que l'est Jérusalem; s'il n'y avoit pas ici tout ce qui se rencontre dans les autres villes, un barreau, une garnison, des théâtres, des lieux de débauches, et qu'il ne s'y rendît que des solitaires, je serois le premier à y appeler quiconque voudroit embrasser la solitude. Mais, quelle inconséquence ne seroit-ce pas de renoncer au siècle, d'abandonner son pays, de s'exiler des villes, pour la profession monastique, et de venir s'exposer ici à tous les dangers de la dissipation, quand on pouvoit les éviter en restant chez soi? Jérusalem est le rendez-vous de tout l'univers; il y afflue des étrangers de toutes les parties du monde; hommes et femmes, tout s'y ramasse sans choix : et les mêmes séductions qui ailleurs ne vous assiègent qu'en partie, viennent ici vous accabler de tout leur poids (1).

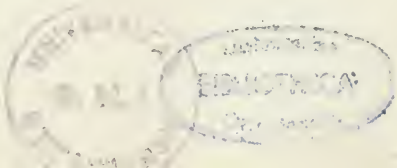
(1) Bourdaloue, entre autres, s'est bien pénétré de la substance de ces raisonnements, et quelquefois emprunte les propres expressions du saint docteur, dans la composition de ses sermons *sur la fuite du monde* (*Dominic.*, tom. III, pag. 361), et *sur la dignité du chrétien* (*ibid.*, t. IV, pag. 42). De même Segaud, Molinier, etc., *sur la fuite du monde;* l'ancien évêque de Senez, *Serm.*, tom. III, pag. 12.

Puisque vous voulez savoir de moi quelle route vous avez à suivre, je vous parlerai sans déguisement. Êtes-vous dans le dessein d'exercer les fonctions du sacerdoce? Aspirez-vous à l'épiscopat? demeurez dans les bourgs et dans les villes, et tâchez de vous sauver en sauvant les autres. Mais si vous voulez mener une vie qui réponde au nom de solitaire que vous portez (*monachus*), c'est-à-dire d'un homme qui est séparé des autres hommes, que faites-vous dans les cités, qui ne sont telles que par le nombre des citoyens? Il n'y a point de condition dans la vie qui n'ait ses règles et ses modèles. Que ceux qui ont des armées sous leurs ordres prennent exemple sur les Camille, les Fabrice, les Régulus et les Scipion. Que les philosophes suivent Pythagore, Socrate, Platon, Aristote; que les poètes étudient Homère, Virgile, Ménandre, Térence; les historiens, Thucydide, Salluste, Hérodote, Tite-Live; les orateurs, Lysias, les Gracques, Démosthène, Cicéron. Et pour en venir à ce qui nous concerne plus immédiatement: que les évêques et les prêtres se modellent sur les Apôtres et les hommes apostoliques. Héritiers de leurs charges et de leurs dignités, qu'ils s'efforcent de l'être de leurs vertus. Pour nous, imitons les maîtres de la vie solitaire que nous professons, les Paul, les Antoine, les Julien, les Macaire, les Hilarion...

A cette maxime générale, saint Jérôme ajoute des conseils particuliers d'une haute sagesse.

Que le livre des saintes Écritures ne sorte pas de vos mains. Vaquez souvent à la prière, le corps prosterné, l'esprit dirigé vers Dieu. Fuyez les vains applaudissements des hommes, et ne voyez que des ennemis dans ceux qui vous flatteroient. Distribuez par vous-même, de vos propres mains, ce que vous avez mis en réserve pour le soulagement des pauvres. Il est bien rare de trouver dans les autres une fidélité bien scrupuleuse. Si vous ne m'en croyez pas, rappelez-vous l'Apôtre Judas. Ne faites point vanité d'être vêtu pauvrement. Nul commerce avec les gens du monde, particulièrement avec les grands. Que vous reviendroit-il de fréquentations que vous avez su apprécier, en vous déclarant pour la solitude? Ne permettez à votre épouse (Thérasie) aucune assiduité avec les personnes de son sexe. Qu'elle ne rougisse pas en présence des femmes couvertes de soie et de diamants, de n'en point porter. Une mise simple et modeste est l'enseigne de la pénitence; au contraire, la richesse dans les habillements, source d'orgueil et de vanité. Pag. 566.

Parce que vous vous étiez acquis une si haute considération par l'honorable emploi que vous faisiez de votre bien, n'allez pas vous charger de distribuer celui des autres. Ayez la simplicité de la Math. x. 16.



colombe, pour ne tendre des piéges à personne, et la prudence du serpent, pour n'être pas dupe des autres. Je vois peu de différence pour un chrétien entre tromper et se laisser tromper. Qu'un solitaire fasse porter fréquemment ses conversations sur des objets d'intérêt : regardez-le comme un marchand plutôt que comme un véritable solitaire, excepté qu'il soit question d'aumône, ce qui est toujours permis. Dans celles que vous faites, n'allez jamais au-delà de ce qui est nécessaire pour le vivre et le couvert, pour ne pas donner à des animaux parasites le pain des enfants. Une âme chrétienne est le vrai temple de Jésus-Christ. Voilà celle que vous devez orner et revêtir, à qui appartiennent vos offrandes, celle dans qui vous devez recevoir Jésus-Christ. A quoi sert que les pierreries brillent sur les murailles, tandis que Jésus-Christ meurt de faim en la personne des pauvres ? Vous n'êtes plus le maître de vos biens, vous n'en êtes que le dispensateur...

Math. xv. 26.

Ne vous laissez point éblouir par les pompeux éloges donnés au grand nom des Catons... L'important est moins de paroître chrétien que de l'être en effet. Je ne sais par quel renversement d'idées le monde donne ordinairement son approbation à ceux qui n'ont point celle de Dieu.....

J'ai goûté un vrai plaisir à lire l'ouvrage que vous avez composé à la louange de l'empereur Théodose. Ce qui m'en a plu surtout, c'est la méthode. Supérieur

aux autres dans les premières pages, vous vous êtes surpassé vous-même dans les dernières. Ce genre de composition veut un style précis et élégant; ici, à la pureté de langage de l'orateur romain, vous unissez le mérite des pensées. Quintilien l'a dit : Tout discours où l'on ne peut louer que le style, est un discours rampant. Dans le vôtre, tout s'enchaîne; rien qui n'y soit principe ou conséquence. Heureux Pag. 567.
l'empereur d'avoir rencontré un semblable panégyriste! Vous avez ajouté à la gloire de la pompe impériale, et consacré à jamais l'utilité de ses lois. Courage, ô vertueux jeune homme! Quand on débute avec tant d'éclat, que ne fera-t-on point dans un âge plus mûr! Oh! s'il m'étoit donné, à moi, de promener un génie tel que le vôtre, non point parmi les fabuleux vallons de l'Ausonie, mais sur les saintes collines de Sion! Si j'avois la faculté d'enseigner aux autres ce que mes études m'ont appris, de produire dans un langage aussi pompeux, les mystérieux oracles de nos prophètes, nous aurions quelque chose à opposer aux chefs-d'œuvre de la Grèce. Ecoutez du moins ces avis qui vous serviront à diriger votre marche dans l'intelligence de nos livres saints. Tout y est éclatant, même à la surface; tout y est plus doux encore dans la substance. Mais pour goûter le fruit, il en faut casser l'écorce. David lui-même implore la lumière d'en haut pour en Ps. XVIII. 29.
pénétrer le sens caché. A plus forte raison des hom-

mes tels que nous, enveloppés dans les langes de
Exod. XXXIV. 33. notre ignorance. Ce n'est pas Moïse seulement dont le visage est couvert d'un voile, ce sont aussi les évangélistes et les Apôtres. Jésus-Christ ne parloit guère au peuple qu'en paraboles, et témoignoit bien que ses paroles étoient toutes mystérieuses, quand
Luc. VIII. 8. il disoit : *Qui a des oreilles pour entendre, qu'il*
Isa. XXII. 22. *entende.* Celui-là seul qui a la clé de David pour ouvrir et pour fermer, peut nous en découvrir le sens caché.

Dans une autre lettre (marquée LI, pag. 575 et 576, dans le quatrieme volume de l'édition des Bénédictins), saint Jérôme répond à diverses questions de saint Paulin. Il s'explique avec plus d'impartialité sur Origène, justifie et développe une expression hardie de Tertullien, à l'occasion des mariages. Ce passage est ainsi rendu par un de nos prédicateurs : « L'un des effets des mariages chrétiens est de faire passer la sainteté des pères et des mères dans leurs enfants; la raison qu'il en donne, c'est que ces enfants n'étant souillés d'aucune idolatrie, ni corrompus par aucune cérémonie superstitieuse, ils sont dès leurs plus tendres années initiés à la foi, qui est la source de toute sainteté (1). » Cette doctrine trouve une égale justesse dans la nécessité qu'ont les pères et mères de donner à leurs enfants les leçons et l'exemple des bonnes mœurs.

(1) Fromentières, *Serm.*, tom. I, pag. 433.

A Rustique.

Rien tout à la fois de plus heureux que le chrétien, puisqu'il a la promesse de posséder le royaume céleste, ni de plus laborieusement exercé, puisque son salut est dans un danger continuel. Rien n'est égal à sa force, puisqu'il triomphe du Démon, ni à sa foiblesse, puisqu'il se laisse vaincre par la chair... — A quoi tend ce préliminaire? — Vous l'allez voir. Si ceux qui sont engagés dans le commerce du siècle se donnent tant de peines pour amasser des biens trompeurs et périssables, et s'ils ne craignent pas même d'exposer leur vie pour conserver des richesses qu'ils ont été chercher à travers une infinité de périls; que ne doit pas faire un chrétien qui s'est dépouillé de tout pour posséder cette perle précieuse que tous les trésors du monde ne paieroient pas, ce trésor qui n'a pas à craindre que les voleurs viennent l'enlever?...

Pag. 769. Pag. 770. Luc. xv. 8. Pag. 771. Matth. vi. 19.

Si vous voulez être solitaire réellement, et non pas simplement de nom, soyez occupé, non de biens terrestres auxquels vous avez renoncé pour l'être, mais de l'unique soin de votre salut. Qu'un extérieur négligé annonce que vous ne cherchez que la parure de l'âme, toutefois sans en concevoir d'orgueil; et que vos paroles s'accordent avec votre habit... Mettez de la modération jusque dans vos

jeûnes, pour ne point altérer votre santé... Voyez votre mère, mais en évitant de voir avec elle d'autres personnes dont la présence pourroit faire à votre cœur de secrètes et profondes blessures. Jean-
Pag. 772. Baptiste avoit comme vous sa mère; il vivoit au désert; et ses yeux, continuellement dirigés sur Jésus-Christ, dédaignoient de s'arrêter sur aucun
Matth. XVIII. 9. autre objet. Si votre œil, votre pied, votre main, sont pour vous une occasion de chute, arrachez, coupez, sacrifiez tout le reste pour ne point sacrifier votre âme. Les astres eux-mêmes ne sont point sans tache aux yeux du Seigneur, à plus forte raison les hommes, dont la vie est une tentation continuelle. L'Apôtre, ce vaisseau d'élection, l'organe de Jésus-Christ, ne cesse de macérer son corps, de le mettre
I. Cor. IX. 27. en servitude; et malgré ces précautions, il ne laisse pas de sentir les ardeurs d'une chair rebelle qui le met perpétuellement en opposition avec sa propre volonté. Au milieu de ces combats, vous l'entendez
Rom. VII. 24. qui s'écrie : *Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?* Et vous croiriez après cela pouvoir vivre sans faire de chutes et sans recevoir de blessures? Ne vous en flattez pas, à moins d'une surveillance de tous les moments.

Vous est-il plus avantageux de vivre en particulier dans la solitude, ou en commun dans un monastère? Mon avis, à moi, seroit que vous vécussiez en com-
Pag. 779. munauté, pour ne pas risquer de n'avoir pas d'au-

tre maître que vous seul, et d'entrer sans guide dans une carrière si nouvelle pour vous. Peut-être pourriez-vous prendre une fausse route qui vous égareroit; marcher plus vite qu'il ne faut, pour vous arrêter ensuite et vous endormir sur le chemin. La vanité se glisse bien vite dans la cellule du solitaire. Pour peu qu'il jeûne, qu'il s'isole, il se repaît de l'idée de son propre mérite : il se méconnoît lui-même; il oublie, et d'où il est sorti, et le but où il tend; et son cœur et sa langue se répandent au-dehors. Il fait aux autres le procès contre l'avertissement de l'Apôtre. Il mange, il dort à discrétion. Personne à qui rendre compte de ses actions. Il s'imagine valoir mieux que tout le reste. On le rencontre dans les villes plus que dans sa solitude; et parmi ses frères il affecte une fausse modestie, tandis qu'il se fait voir dans l'embarras et dans la foule du monde...

Ne soyez jamais sans un livre à la main. Sachez par cœur le Psautier tout entier; aimez à vous instruire à fond de la science des livres Saints, et les plaisirs charnels seront pour vous sans attrait...

Soyez toujours occupé à quelque ouvrage, afin que le Démon ne vous trouve jamais oisif. Si les Apôtres, qui pouvoient vivre de l'Évangile, travailloient des mains pour n'être à charge à personne; si même ils donnoient aux autres, eux qui, comme parle saint Paul, étoient si bien fondés *à recueillir* I. Cor. IX. II.

quelque peu de biens temporels en échange des biens spirituels qu'ils semoient avec profusion ; pourquoi ne feriez-vous pas vous-même ce qui doit servir à
Pag. 774. votre usage?... Tout homme qui vit dans l'oisiveté est en proie à mille désirs. C'est une coutume établie dans les monastères d'Egypte, de n'y recevoir que ceux qui peuvent travailler de leurs mains ; et cela, moins pour fournir aux besoins de la vie, que pour prévenir ces funestes divagations de l'esprit qui mènent aux plus coupables désordres...

Pag. 775. *Exercez l'hospitalité avec empressement et sans*
Rom. XII. 13. *aucun relâche.* C'est encore le précepte de l'Apôtre. C'est-à-dire, ne vous contentez pas d'accueillir les étrangers avec une politesse froide et cérémonieuse qui n'existe que sur les lèvres, mais en les retenant avec affection, de manière à leur laisser croire que leur éloignement vous seroit bien plus préjudiciable que leur séjour...

Pag. 776. Ne vous arrêtez pas à examiner le mal que font les autres, mais songez seulement au bien que vous devez faire... La vérité n'aime pas à se cacher. Ce n'est point par des bruits sourds et des confidences mystérieuses qu'elle se fait connoître. Que le médisant apprenne à ne pas donner carrière à sa malignité, par la peine que vous aurez à l'entendre...

Pag. 777. Renonçons au siècle moins par nécessité que par choix. Embrassons la pauvreté pour en recueillir le mérite, non pour en ressentir les rigueurs. Dans les

temps malheureux où nous vivons, sous les glaives qui nous menacent de toutes parts, c'est être assez riche que d'avoir du pain; c'est être trop puissant que d'être libre. Le saint évêque de Toulouse, Exupère, tel que la veuve de Sarepta, manquant de tout, trouve encore le moyen de secourir ses frères dans l'indigence. Consumé par le jeûne, il n'a de privations que celles des autres. Tout ce qu'il avoit, il s'en est dépouillé pour soulager les membres de Jésus-Christ; et je ne connois rien de riche comme cet évêque qui porte le corps de Jésus-Christ dans une corbeille d'osier, et son sang précieux dans un vase de terre (1). Marchez sur les traces de ce grand homme et de tous ceux qui lui ressemblent, et qui, comme lui, sont d'autant plus pauvres et plus humbles, qu'ils sont plus élevés par la dignité de leur sacerdoce. Suivez, dans un parfait dépouillement, Jésus-Christ qui s'est dépouillé de tout. C'est là un sacrifice pénible, laborieux, difficile; mais aussi, quelle récompense!

III Reg. XVII. 12.

Pag. 778.

(1) Cet admirable modèle de la charité pastorale, qui a fait dire à Massillon : « Ce pasteur si respectable pousse si loin, dit saint Jérôme, l'excès de son détachement et de ses largesses, qu'il est réduit à porter la divine Eucharistie dans un panier d'osier, et le sang de Jésus-Christ dans un vase de terre. O sainte magnificence! ô faste vraiment épiscopal, et digne d'un ministre de la croix! ô spectacle de charité, mille fois plus digne du respect et des hommages des peuples, que tout l'éclat d'un luxe profane! » (*Confér.*, tom. 1, pag. 293.)

A Gaudence (1).

Pag. 798. . . . Ce n'est pas seulement au sexe le plus fragile, c'est à tous les deux que mes paroles s'adressent. Vous avez conservé jusqu'ici le précieux trésor de votre innocence; à quoi bon le hasarder dans la compagnie des femmes? pourquoi leur commerce a-t-il pour vous tant d'attraits? Pourquoi, avec une barque si frèle, vous commettre à la haute mer, et vous exposer aux périls d'une navigation incertaine, où vous courez risque de faire naufrage? Vous ne savez pas à quels désirs votre cœur se porte, et cependant on vous voit dans leur compagnie avec une complaisance qui feroit croire, ou qu'il s'est engagé, ou qu'il n'est guère disposé à se défendre quand l'occasion viendra. Les femmes, me direz-vous, sont plus propres au ménage que les hommes. Choisissez donc pour votre service une femme d'un âge avancé, dont la figure et la conduite repoussent la critique, plutôt que de jeunes personnes, belles et de mœurs suspectes. On vous voit, soigneux de votre santé, faire usage du bain, vous nourrir avec délicatesse, vivre dans l'opulence, recherché dans vos habits, dans votre parure, le teint frais et vermeil : vous croyez-vous homme à dormir impunément si près d'un serpent capable de vous empoisonner? Vous m'allez dire

(1) Autre que saint Gaudence, évêque de Bresse en Italie, dont nous avons parlé au vol. VIII de cet ouvrage, pag. 447 et suiv.

que vous n'habitez point sous même toit. Oui, la nuit seulement. Mais les journées entières, vous les passez à converser ensemble. Pourquoi seul avec elle, et sans témoins? Quelque innocents que soient les entretiens, toujours ont-ils les apparences du crime; et votre exemple autorise les âmes foibles à le commettre.

Vierge, veuve, n'importe; vous aussi, répondez: Pourquoi ces longs tête-à-tête avec cet homme? pourquoi n'appréhendez-vous pas de vous rencontrer seule avec lui? Vous manquez bien de prétextes apparemment pour vous débarrasser de sa compagnie? c'est que vous en usez avec lui avec plus de familiarité qu'avec votre frère, avec moins de retenue que s'il étoit votre époux. Si l'objet de vos entretiens n'avoit rien que de pur, vous ne vous enfermeriez pas. Au contraire, on aime à parler devant des témoins; on cherche leur approbation, on est flatté de leurs suffrages. Oh! l'excellent maître que celui qui méprise le jugement des hommes graves, dédaigne ses frères, et se travaille à former en secret l'esprit d'une jeune femme!...

On voit tous ces désordres, on en gémit, et on ne songe pas à les réprimer. C'est que le grand nombre des coupables assure l'impunité du crime. Juste Ciel! Le monde s'écroule de toutes parts, et nos crimes subsistent toujours parmi ses ruines. Rome, cette illustre cité, la capitale de l'empire

romain, vient de s'anéantir dans les flammes d'un vaste incendie. Ses citoyens, exilés de ses murs couvrent toute la surface de la terre ; ses temples, si saints et si augustes, ne présentent plus qu'un amas de cendres et de poussière; et nous n'en sommes pas moins les esclaves de l'avarice! Nous vivons comme si nous devions mourir le lendemain ; et nous nous établissons sur la terre comme si nous devions y demeurer éternellement! On voit briller l'or sur les murailles, dans les lambris, sur les chapiteaux des colonnes, tandis que Jesus-Christ, nu, mourant de faim, expire sous nos yeux en la personne du pauvre. Nous lisons dans les Livres saints, que le grand-prêtre Aaron alla au-devant des flammes qui dévoroient Israël, qu'il se tint debout entre les vivants et les morts, et qu'il fit de sa prière un rempart impénétrable à la violence du feu. Où trouver sur la terre un nouvel Aaron qui fléchisse la colère du Seigneur?

Num. XVI. 48.

A Agéruchie.

Pag. 748. Si nous avons échappé aux calamités publiques, nous qui en sommes les pitoyables restes, c'est à la miséricorde du Seigneur, et non à nos propres mérites que nous en sommes redevables. Une prodigieuse multitude de nations cruelles et barbares s'est emparée de toutes les Gaules. Tout ce qui est entre les Alpes et les Pyrénées, entre l'Océan et le

Rhin, a été en proie aux Quades, aux Vandales, aux Sarmates, aux Alains, aux Gépides, aux Hérules, aux Saxons, aux Bourguignons, aux Allemands et aux Pannoniens, qui en ont fait un vaste théâtre de deuil. Mayence, cette ville autrefois si considérable, tombée en leur pouvoir, a été ruinée de fond en comble; elle a vu égorger dans ses temples plusieurs milliers de ses habitants. Vorms, après avoir soutenu un long siége, a été ensevelie sous ses propres ruines. Rheims, cette ville si forte, Amiens, Arras, Térouenne, Tournay, Spire, Strasbourg, toutes ces villes sont aujourd'hui sous la domination des Allemands. Les Barbares ont ravagé presque toutes les villes d'Aquitaine, de Gascogne, et des provinces lyonoise et narbonoise. L'épée au-dehors, la faim au-dedans, tout conspire leur ruine. Je ne saurois, sans répandre des larmes, penser à la ville de Toulouse, qui jusqu'ici avoit été conservée par les mérites de son saint évêque Exupère (1). L'Espagne, qui se voit à la veille de sa ruine, et qui se souvient encore de l'irruption des Cimbres, est dans de continuelles alarmes; la crainte lui fait sentir à chaque instant tous les maux que les autres ont déjà soufferts.

Je n'en dis pas davantage, de peur de paroître désespérer de la bonté du Seigneur.

(1) Celui dont il est parlé à la page 107.

A la vierge Principia (1).

Pag. 779. Il est bien difficile dans une ville telle que celle-ci, où la médisance est si fort à la mode, dans une ville qui jadis renfermoit dans son enceinte un monde entier composé de toutes les nations de la terre, où le vice triomphe, où l'imposture prend plaisir à décrier la conduite la plus régulière, et à noircir la vie la plus pure et la plus innocente; il est, dis-je, bien difficile de sauver sa réputation de tout
Ps. CXVIII. 1. reproche. De là ce mot du roi prophète, par lequel il exprime plutôt un vœu qu'une espérance: *Heureux*, dit-il, *ceux dont les voies sont pures et sans tache, et qui marchent dans la loi du Seigneur.* Par là il entend ceux dont la réputation n'a point été exposée aux traits de la médisance, et qui n'ont point écouté les discours déshonorants pour le prochain. Telle a été le privilége de la bienheureuse Marcelle. Quelque couleur que la malignité ait pu prêter à ses préventions, jamais elle n'a pu leur donner crédit; et c'eût été s'accuser soi-même de la plus base perversité, que d'ajouter foi à ses impostures.....

(1) Principia, vierge célèbre par son amitié avec sainte Marcelle, qui, en mourant, l'institua héritière, non de ses richesses, mais de sa pauvreté; cette lettre contient particulièrement l'éloge funèbre de sainte Marcelle, que nous renvoyons à l'article des Oraisons funèbres composées par notre saint docteur.

Ce fut alors que nous apprîmes que Rome, assiégée(1), avoit été réduite à l'humiliante nécessité de se racheter à prix d'or; que l'ennemi, après l'avoir dépouillée, étoit revenu y mettre le siége, afin d'ôter la vie à ces mêmes habitants à qui il n'avoit plus rien à prendre. Ici la voix me manque et les sanglots étouffent mes paroles. Cette ville qui voyoit l'univers à ses pieds, tombe elle-même aux pieds d'un barbare. Elle expire, consumée par la faim, avant d'être dévorée par le glaive; et de tant de citoyens à peine en reste-t-il quelques-uns pour la captivité. On les a vus, poussés par les horreurs de la faim, chercher leurs aliments dans le crime et dans le meurtre des uns des autres. Les horreurs de la famine ont été telles, qu'on a vu des malheureux se déchirer les entrailles, et se repaître de leur propre sang; l'on a vu des mères dévorer leurs propres enfants, et leur faire un sépulcre du même sein qui leur avoit donné la vie. Ce fut durant la nuit que, comme autrefois Moab, Rome fut prise, au milieu des ténèbres que ses murailles ont été renversées, que l'infidèle entra dans la ville du Seigneur, viola la majesté de son temple, et fit de la ville sainte un amas de ruines..... *donnant les corps de ces saints en proie aux oiseaux du ciel, et leur chair aux bêtes de la terre; répandant leur sang*

Pag. 783.

Ps. LXXVIII. 1. 2.

(1) Par Alaric, en 409. L'année d'après elle fut prise et saccagée.

comme de l'eau autour de ses murailles, sans qu'il se trouvât personne pour les enterrer. O nuit, nuit désastreuse! Qui pourroit en raconter les calamités ou les égaler par ses pleurs? Tu vis tomber cette ville antique, etc.

A Ctésiphon (sur le libre arbitre et la prédestination, contre le Pélagianisme).

L'hérésie pélagienne commençoit à faire des progrès alarmants. Consulté sur ces nouveautés, saint Jérôme se détermina à prendre la plume. Il les réfute avec sa force et son érudition ordinaire; mais sans nommer les
Pag. 474. chefs de la secte. Il en attribue la première origine aux philosophes pythagoriciens et stoïciens, qui s'arrogeoient l'orgueilleux pouvoir, non-seulement de réprimer, mais d'éteindre absolument les passions. Il accuse les sectaires d'avoir réchauffé cette erreur, d'après les Origénistes et les disciples de Jovinien; et, en remontant plus haut, d'après les Manichéens, qui exemptoient de tout péché ceux qu'ils appeloient leurs élus ou leurs
Pag. 483. parfaits. Pour satisfaire aux instantes prières des fidèles zélés, il composa quelques temps après un Dialogue entre un catholique et un Pélagien, où il réfute plus au long les erreurs de Pélage, touchant l'impeccabilité et les forces du libre arbitre. Il rend à saint Augustin cet éclatant hommage qu'il avoit épuisé la matière, en sorte, ajoute-t-il: que je me sens peu de goût pour un travail où l'on ne peut que faire des répétitions inutiles. Que si je voulois donner du nouveau, je ne dirois que des choses foibles, parce que cet excellent esprit à saisi

les meilleures. Saint Jérôme ne fait, dans sa Lettre à à Ctésiphon, qu'établir les principes, qu'il développe dans ses livres contre Jovinien : Que

Dieu nous a créés libres ; que nous ne sommes entraînés, par aucune nécessité, ni à la vertu, ni au vice. Car, où il y a nécessité, nulle récompense à espérer. Il est donc en notre pouvoir de pécher ou de ne pas pécher, d'étendre la main vers le bien ou vers le mal, afin que notre libre arbitre soit conservé. Mais ce libre arbitre n'a pas une extension telle qui ne soit pas dépendant en toutes choses de la grâce du Dieu qui nous l'a donné, selon cette parole du prophète : *Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde.* Quoique ce soit par un libre mouvement de notre volonté que nous retournons à Dieu, il est néanmoins certain que s'il ne nous tire à lui, et ne fortifie nos bons désirs par le secours de sa grâce, nous ne pourrons être sauvés. Cette grâce n'est pas une récompense, mais une pure libéralité de celui qui la donne. C'est nous qui voulons et ne voulons pas ; mais ce n'est que par la miséricorde de Dieu que nous avons la liberté de vouloir et de ne pas vouloir (1). Mais si je ne fais rien sans le se-

Ps. CXXVI. 1.

Rom. IX. 16.

Pag. 448.

(1) Lib. III *adv. Jovin.*, pag. 540, et lib. IV in cap. XVIII *Isaiæ*, pag. 616 ; traduit par D. Ceillier, tom. X, pag. 390.

cours de Dieu, et si c'est à lui seul qu'on doit attribuer toutes les actions que je fais, ce n'est donc pas mes œuvres qu'on doit couronner, c'est plutôt le secours de Dieu. En vain m'aura-t-il doué du libre arbitre, si je ne puis en faire aucun usage sans le secours de sa grâce. N'est-ce pas détruire la volonté, que de la faire dépendre d'un secours étranger? Dieu m'a donné le libre arbitre, et il ne peut être véritablement libre, si je ne fais ce que je veux. Ou je me sers du pouvoir que Dieu m'a donné, ou je le perds entièrement, si pour agir j'ai besoin de sa grâce. Prononça-t-on jamais un pareil blasphème, et jamais hérésie renferma-t-elle un poison plus dangereux et plus subtil? Les pélagiens prétendent que quand une fois on a reçu le libre arbitre, on n'a plus besoin du secours de Dieu, ne sachant pas
I. Cor. IV. 7. qu'il est écrit : *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu?* Dans le temps même qu'ils remercient Dieu de leur avoir donné le libre arbitre, ils se servent de cette liberté pour se révolter contre Dieu. Il est bien vrai, et nous le confessons volontiers : Dieu nous a donné le libre arbitre, mais nous ne nous croyons pas pour cela dispensés de rendre des grâces continuelles à celui de qui nous l'avons reçu, persuadés que nous ne sommes rien, si Dieu ne prend soin de conserver lui-même ce qu'il nous a donné ; suivant
Rom. IX. 16. cette parole de l'Apôtre : *Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu, qui*

fait miséricorde. C'est moi qui veux et qui cours ; cependant je ne saurois, sans une continuelle assistance de Dieu, ni vouloir, ni courir ; car, ajoute saint Paul, c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire. Dieu donne et répand sans cesse ses grâces. Il ne me suffit pas qu'il me les ait données une fois ; j'ai besoin qu'il me les donne tous les jours. Je les demande pour les recevoir ; et quand je les ai reçues, je les demande encore. Je suis avide de ses bienfaits ; il ne cesse point de me donner, et je ne me lasse point de recevoir. Plus je bois de cette source divine, plus j'en suis altéré. Quant à ce qu'ils nous objectent si souvent, et avec tant de chaleur, que nous détruisons le libre arbitre : qu'ils sachent que ce sont eux-mêmes qui le détruisent, en abusant de leur liberté pour s'élever contre leur bienfaiteur. Lequel des deux détruit le libre arbitre, ou de celui qui rend à Dieu de continuelles actions de grâces, et qui le regarde comme la source de tous les biens qu'il a reçus, ou de celui qui dit : Retirez de vous, parce que je suis pur ; je n'ai point besoin de vous ? Vous m'avez donné le libre arbitre pour faire ce que je veux ; qu'est-il nécessaire que vous vous mêliez dans tout ce que je fais, comme si je ne pouvois rien faire sans votre secours? On voit bien à quel dessein et par quel artifice vous ne voulez pas reconnoître d'autre grâce que celle que l'homme a reçue dans la création, et pourquoi

Phil. II. 13.

Pag. 479.

vous prétendez qu'il n'a pas besoin du secours de Dieu pour chacune de ses actions; c'est que vous appréhendez que cette dépendance ne préjudicie à votre libre arbitre. Mais en méprisant le secours de Dieu, vous avez recours à celui des hommes. Ecoutez, je vous prie, le plaisant raisonnement que fait cet homme sacrilège : Si je veux, dit-il, plier le doigt, remuer la main, m'asseoir, me tenir debout, ai-je besoin pour cela du secours de Dieu? Ecoute, ingrat, ce
I. Cor. x. 31. que dit saint Paul : *Soit que vous mangiez ou que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.*

On réplique : Ou les commandements de la loi sont possibles, et Dieu a eu raison de nous les donner, ou ils sont impossibles, et la faute de l'inobservation ne retombe plus sur celui qui ne les a pas exécutés, mais sur celui qui est cause de son impuissance. — Quoi donc, Dieu nous fait-il un ordre d'être ce qu'il est lui-même? un ordre de surpasser les Anges eux-mêmes en perfection? L'impeccabilité fait le privilége de la divine essence; si je la partageois avec Jésus-Christ, j'en deviendrois donc l'égal. Absurde supposition qui vous met en contradiction formelle avec vous, qui prétendez qu'il
Pag. 480. ne tient qu'à l'homme d'être impeccable. — Vous ne manquerez pas de vous récrier ici, et de prétendre que nous donnons dans les opinions extravagantes des Manichéens, et de ceux qui, pour

combattre la doctrine de l'Eglise, soutiennent qu'il y a dans l'homme une nature mauvaise qui ne peut jamais changer. Ce n'est point à moi que vous devez attribuer ce sentiment, mais à l'Apôtre saint Paul, qui sait la différence qu'il y a entre Dieu et l'homme, entre la foiblesse de la chair et la force de l'esprit. *Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, et ils sont opposés l'un à l'autre, en sorte que nous ne pouvons faire ce que nous voulons.* Vous ne m'entendrez jamais dire qu'il y a une mauvaise nature ; mais apprenons de l'Apôtre même ce que l'on doit penser des foiblesses et de la fragilité de la chair ; demandez lui pourquoi il a dit : *Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je hais.* Et quelle est cette fatale nécessité qui s'oppose à ses désirs ; cette puissance impérieuse et tyrannique qui le force à faire des actions dignes de sa haine? Il vous répondra : O homme ! *Qui êtes-vous pour contester avec Dieu? Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire d'une même masse d'argile un vase destiné à des usages honorables, et un autre destiné à des usages vils et honteux?* Faites à Dieu un reproche encore plus injurieux et plus outrageant ; demandez-lui pourquoi il a dit d'Esaü et de Jacob, même avant leur naissance : *J'ai aimé Jacob, et j'ai haï Esaü.*

Gal. v. 17.

Rom. II. 15.

Ibid. IX. 20, 21.

Gen. XXV. 23.

Accusez-le d'injustice, et demandez-lui pourquoi il a exterminé tant de milliers d'hommes pour punir le péché d'Achan, fils de Charmi, qui avoit soustrait quelque chose du butin fait par les Israélites à Jéricho? Pourquoi l'arche d'alliance a été prise, et l'armée d'Israël presqu'entièrement défaite, en punition des crimes des enfants d'Héli? Pourquoi la vanité de David, qui avoit fait faire le dénombrement d'Israël, a attiré sa colère et sa vengeance sur tant de milliers d'hommes? Demandez-lui enfin ce que votre ami Porphyre a coutume de nous objecter; comment, étant aussi bon et aussi miséricordieux qu'il est, il a laissé périr toutes les nations qui ont vécu dans l'ignorance de sa loi et de ses commandements, depuis Adam jusqu'à Moïse, et depuis Moïse jusqu'à la naissance de Jésus-Christ? A quel dessein le Sauveur n'est-il venu qu'à la fin des temps, et pourquoi ne venoit-il pas avant que cette multitude prodigieuse d'hommes se fût perdue sans ressource et sans aucune espérance de salut? L'Apôtre saint Paul, agitant cette question dans son Epître aux Romains, avoue qu'il ne sauroit pénétrer la profondeur de ce mystère, et il en réserve la connoissance à Dieu seul. Ne vous étonnez donc pas si vous ne pouvez l'approfondir; laissez à Dieu sa puissance, il n'a pas besoin que vous preniez son parti. Je dois seul être en butte à vos reproches et à vos outrages, moi, dis-je, qui m'en tiens à ce que

Jos. VII. 18 et suiv.

I. Reg. IV. 3.

Pag. 481.

dit l'Ecriture : *C'est par la grâce que vous êtes sauvés....* En vain tâchez-vous, par la plus noire de toutes les impostures, de nous faire passer, dans l'esprit d'une populace ignorante et crédule, pour des gens qui nient le libre arbitre. Nous disons anathème à quiconque le nie. Au reste, ce n'est point précisément le libre arbitre qui nous distingue des bêtes, puisque, comme j'ai déjà dit, il a besoin que Dieu l'aide et le soutienne à tout moment. Mais c'est ce que vous ne voulez pas nous accorder. Vous prétendez au contraire que, quand une fois on a reçu le libre arbitre, on peut aisément se passer du secours de Dieu. Il est vrai que le libre arbitre rend la volonté libre, mais il ne nous donne pas pour cela le pouvoir de faire le bien. Il ne nous vient, ce pouvoir, que de Dieu seul, qui n'a besoin d'aucun secours étranger. Mais vous, qui prétendez que l'homme peut s'élever à la perfection de la justice, et être aussi juste que Dieu même, et qui néanmoins avouez que vous êtes pécheur; dites-moi, je vous prie, voulez-vous être sans péché ou ne le voulez-vous pas? Si vous ne le voulez pas, pourquoi n'en êtes-vous pas exempt, puisque selon vos principes, il ne tient qu'à vous de vous affranchir de sa servitude? si vous ne le voulez pas, vous faites voir que vous méprisez les commandements de Dieu; en les méprisant, vous êtes pécheur. Pécheur, écoutez ce que dit l'Ecriture; Dieu a dit au pécheur : *Pour-*

Ephes. II. 8.

Pag. 488.

Ps. XLIX. 16. *quoi racontez-vous mes jugements, et pourquoi avez-vous toujours à la bouche les paroles de mon testament, vous qui haïssez la discipline, et qui avez rejeté mes paroles loin de vous?* Vous rejetez loin de vous la parole de Dieu, en refusant de l'accomplir; et cependant vous venez comme un nouvel Apôtre prescrire à toute la terre ce qu'il faut faire. Mais vous ne nous dites pas ce que vous pensez, et votre cœur ne s'accorde pas avec vos paroles; car en disant que vous êtes un pécheur, et qu'il ne tient qu'à l'homme d'être sans péché, vous voulez nous donner à entendre que vous êtes saint et exempt de tout péché, mais que vous prenez par humilité la qualité de pécheur, afin de donner aux autres, par justice, les louanges que vous vous refusez à vous-même par modestie.

Vous nous faites encore un autre argument qui n'est pas supportable. Il y a, dites-vous, bien de la différence entre être sans péché et pouvoir être sans péché. Mais l'on peut dire de tous les hommes en général, qu'ils peuvent être sans péché; et quoiqu'il ne se trouve personne qui en ait été exempt, on peut néanmoins s'en exempter si l'on veut. Le beau raisonnement, de dire que ce qui n'a jamais été peut être, et que ce qui ne s'est jamais fait se peut faire; d'attribuer cette exemption de péché, et cette pureté de vie, à un homme qui peut-être n'existera jamais, et d'accorder à je ne sais qui un avan-

tage que ni les patriarches, ni les prophètes, ni les Apôtres n'ont jamais possédé. Accommodez-vous, je vous prie, à la simplicité, ou selon vous, à l'igno- Pag. 482.
rance et à la grossièreté de l'Eglise. Expliquez-nous de bonne foi vos sentiments, ne nous cachez point ce que vous enseignez en secret à vos disciples. Puisque vous vous flattez d'avoir votre libre arbitre, usez de votre liberté, et déclarez-nous franchement ce que vous pensez; vous parlez en public tout autrement que vous ne faites dans le fond du cabinet. C'est que vos secrets et vos mystères sont au-dessus de la portée du simple peuple, et que votre doctrine est une nourriture trop forte pour ces âmes basses et rampantes; elles doivent se contenter du lait des enfants.....

Les Eunoméens, les Ariens, les Macédoniens, qui, sous des noms différents, font profession d'une même impiété, tous ces gens-là ne vous embarrassent point, parce qu'ils disent ce qu'ils pensent. Il n'y a que cette hérésie seule qui ait honte de déclarer ouvertement ce qu'elle ne craint point d'enseigner en secret. Mais le zèle furieux et emporté des disciples nous fait assez connoître ce que les maîtres nous cachent par leur mystérieux silence; car ceux-là prêchent sur les toits ce que ceux-ci leur ont enseigné dans l'ombre, afin que si on approuve leur doctrine, l'honneur et la gloire en reviennent aux maîtres, et que si on la condamne, la

honte et l'infamie en retombent sur les disciples. C'est par cet artifice que votre hérésie s'est établie et propagée; c'est par là que vous avez séduit diverses personnes.

A Paule et Eustochium (en leur envoyant son commentaire sur l'Epître aux Galates).

Part. I. Pag. 287.

Voici mon troisième livre sur l'Epître de saint Paul aux Galates. En vous l'adressant, je ne me suis point dissimulé ma médiocrité; ce n'est là qu'un bien foible ruisseau qui s'échappe sans bruit de sa source. On veut aujourd'hui dans nos églises de savants et profonds commentaires; on dédaigne la simplicité des Apôtres; on ne s'en tient plus à la rigoureuse précision de leurs paroles. Il faut ouvrir une école et rassembler des auditoires où l'on puisse obtenir des applaudissements, où l'on déploie tous les artifices d'une rhétorique étudiée, jalouse d'ornements, avide de se montrer aux regards, et qui cherche moins à instruire, qu'à s'accréditer parmi les peuples, et à surpendre leurs suffrages par l'harmonie d'un discours cadencé symétriquement, en sorte que nous pouvons appliquer aux temps où nous sommes ces reproches que fait le Seigneur dans son prophète Ezéchiel : *Vous êtes à leur égard comme un air de musique qui se chante d'une manière douce et agréable. C'est ainsi qu'ils*

Ezech. XXXIII 32.

entendent vos paroles avec plaisir, sans faire néanmoins ce que vous leur dites. Que dois-je faire? me taire? Mais je lis dans ces mêmes Ecritures : *Tu ne paroîtras point en présence du Seigneur les mains vides.* Parler? Mais les grâces et l'élégance du latin se flétrissent et disparoissent en présence d'un idiome aussi âpre que l'est l'hébreu. Vous le savez vous-même, il y a plus de quinze ans qu'il ne m'est tombé dans les mains un Cicéron, un Virgile, aucun auteur profane; et si parfois il vient à s'en rencontrer quelque passage dans mes conversations, ce n'est que comme un songe d'autrefois qui a laissé dans la mémoire une idée confuse. Je laisse à d'autres à juger des progrès que j'ai pu faire dans la connoissance qu'une étude infatigable m'a donnée de cette langue; ce que je sais, c'est combien elle me fait perdre de la mienne. Ajoutez que le mauvais état de mes yeux et de toute ma personne ne me permet pas de faire usage de mes mains pour écrire; qu'il est bien difficile de suppléer par le travail et l'exactitude à ce qui manque à la facilité de la composition. Il faut appeler un copiste, dicter à la hâte; et pour peu que l'on s'arrête pour réfléchir, et faire mieux, voilà mon copiste qui gronde entre ses dents, qui fronce le sourcil, et par l'impatience de son geste, témoigne son humeur de ce qu'on l'a fait venir pour perdre son temps. Quelque fécondité que vous ayez dans l'imagination, quelque génie

Eod. XXIII. 15.

Pag. 289.

d'invention et d'élégance dans le style, vous ne sauriez vous dispenser de revoir vous-même votre composition, pour lui donner le poli nécessaire; autrement elle se trouve dépourvue de correction, de cet heureux assortiment qui unit la grâce à la solidité; vous n'avez plus qu'une fausse opulence pareille à celle de nos riches campagnards, chez qui l'on remarque plutôt ce qui leur manque que ce qu'ils possèdent. Pourquoi tout ce préambule? Pour que vous sachiez, vous et ceux qui pourront me lire, que mon but, en composant cet ouvrage, n'est point de faire une harangue publique, ni un livre de controverse, mais un simple commentaire; c'est-à-dire, non point de faire preuve de science ou de sagacité dans l'esprit, en produisant des pensées de mon propre fonds, mais de transmettre fidèlement les pensées des autres. Ma tâche, à moi, est de chercher à éclaircir ce qui est obscur, à exposer ce qui est clair, à déterminer ce qui est douteux. D'où vient que cette sorte de travail s'appelle vulgairement *Eclaircissement?* Si l'on veut de l'éloquence et des mouvements oratoires, on a Démosthène et Cicéron, Polémon et Quintilien. L'Eglise de Jésus-Christ ne s'est pas formée sur le mode de l'Académie et du Lycée; elle s'est établie par des hommes sans lettres. *Considérez*, dit l'Apôtre, etc..... Est-il aujourd'hui personne qui lise Aristote? Où sont même parmi les érudits de profession, ceux qui connois-

I. Cor. I. 26.
31. II. 1. 3.

sent les écrits de Platon ? A peine l'on en connoît le nom. Cette étude est abandonnée aux hommes du vieux temps qui n'ont rien de mieux à faire ; mais ces Apôtres, tirés de la lie du peuple et de la fange des marais, l'univers tout entier retentit de leurs Epîtres ; jusqu'aux extrémités de la terre on les cite, on les célèbre. Expliquons-les dans un langage simple comme eux ; développons leur langage sans trop approfondir leurs pensées. Oh ! s'il m'étoit donné d'avoir, en les expliquant, le même esprit qu'ils avoient en écrivant, vous verriez qu'il y a dans leur sagesse, seule véritable, autant de majesté et de profondeur qu'il y avoit d'arrogance et de vanité dans toute la science des beaux esprits du siècle.

A Paulinien, en lui adressant sa traduction du livre de Didyme sur le Saint-Esprit.

Du temps que je résidois à Babylone (Rome), attaché au char de l'illustre prostituée, jouissant du droit de ses citoyens, il me vint dans la pensée de publier quelque chose sur le Saint-Esprit. Je m'étois mis à l'ouvrage avec l'intention de le faire paroître sous les auspices du pontife par qui cette ville est gouvernée. Ne voilà-t-il pas que tout-à-coup le volcan s'embrase et fait irruption (*)? Pag. 493.

(*) Mot à mot : *Cette marmite mystérieuse que vit Jérémie du côté de*

La tourbe des pharisiens fait retentir ses clameurs. Pas un des scribes qui pût garder le masque ; on n'attendoit que ce signal pour éclater ; et la faction tout entière des ignorants se déchaîna contre moi. Une telle levée de bouclier me détermina à la retraite : je revins à Jérusalem, abandonnant les lieux qui virent naître Romulus et la pompe bruyante de ses fêtes, pour venir résider près de l'humble toit qu'habita Marie, et de la grotte où le Sauveur a pris naissance. C'étoit le pontife de Rome, Damase, qui m'avoit engagé à ce travail. Aujourd'hui qu'il repose dans le Seigneur, soutenu par les prières que vous m'en avez faites, vous, mon cher Paulinien, et les nobles servantes de Jésus-Christ, Paule et Eustochium, j'essaie de reprendre le cantique qu'il ne m'a pas été donné de chanter dans la terre étrangère, jugeant la contrée où le Sauveur du monde a vu le jour, bien plus vénérable que celle qui fut souillée par le meurtre d'un frère. Je commence par vous déclarer l'auteur : j'ai mieux aimé traduire l'ouvrage d'un autre, que de ressembler à certains plagiaires qui ne brillent que parés de couleurs empruntées. Je connois, pour les avoir lus il y a longtemps, des écrits publiés sur cette matière, où les Latins ne valent pas les Grecs. Nulle méthode, nulle

l'aquilon. (Ce qui peut marquer les efforts des Démons et des méchants contre les saints). Tillemont, pag. 97.

vigueur, nulle précision qui commande la conviction ; à la place, faux ornements, style prétentieux, qui masque le vide des idées, et l'absence du raisonnement. Il y a dans Didyme une bien autre perspicacité. Ses regards pénétrants embrassent toutes les profondeurs du dogme. Vous croiriez entendre un des prophètes antiques ; en le lisant, il est impossible de ne pas s'apercevoir combien les Latins en ont profité, mais en se l'appropriant ; et l'on n'aura plus que du mépris pour les ruisseaux, quand une fois l'on aura puisé à la source.

A Læta (1).

Saint Paul, écrivant aux Corinthiens, promet que le *mari infidèle est sanctifié par sa femme fidèle.* Si l'on s'étoit alarmé de l'infraction faite à notre discipline, on avoit de quoi se rassurer par les paroles de l'Apôtre. D'une racine amère devoient sortir les plus doux fruits. Un mariage aussi peu régulier que celui de votre mère, a été réparé par votre naissance et par le fruit de votre alliance avec le digne père de ma chère fille Paule. Pouvoit-on l'espérer : que dans la maison d'un pontife consacré au culte des idoles, sous ses yeux, sa petite-fille dût

Pag. 590.
I. Cor. VII, 14.

(1) Fille d'Albinus, un des citoyens de Rome les plus considérables par sa naissance et ses grands biens, mais attaché au paganisme où il avoit la qualité de pontife.

faire retentir le nom et la louange de Jésus-Christ, et que son grand-père trouvât du plaisir à l'entendre ; qu'au déclin de ses ans, Albinus aimât à tenir sur ses genoux sa jeune fille, vouée par sa mère à la virginité chrétienne? On n'est pas chrétien en venant au monde ; on le devient.

Le Capitole est aujourd'hui désert ; la poussière et les insectes en assiègent les lambris dorés. Plus de temple pour les fausses divinités qu'adora Rome païenne. On passe froidement près de ces ruines amoncelées qui remplacent les autels de l'idolatrie, pour courir en foule vers les tombeaux de nos martyrs. On ne seroit pas chrétien par conviction, qu'on voudroit le paroître par bienséance.

Pag. 591. Ne désespérez donc point de la conversion de votre père. *Ce qui paroît impossible aux hommes*
Luc. XVIII. 17. *devient facile entre les mains de Dieu.* Il est toujours temps de revenir à Dieu. Le larron passe de la croix au royaume du ciel. Vous avez au sein de votre famille des exemples de ces changements inespérés. Rome est devenue, pour la gentilité, une espèce de désert ; et ces dieux qui recevoient les hommages des nations, n'ont plus d'asile que les greniers qu'ils habitent avec les oiseaux de nuit. L'étendard de la croix flotte avec honneur parmi nos légions ; et ce signe du salut relève la pourpre des rois et l'éclat de leurs diadèmes. L'Egypte, devenue chrétienne, a consacré au vrai Dieu les dépouilles de Sérapis.

Jupiter tremble pour ses autels (1). Peuplées de solitaires, l'Inde, la Perse, l'Éthiopie, répandent au loin ces saintes colonies. L'Arménien a mis bas son carquois; les Huns font retentir leurs déserts du chant de nos sacrés cantiques; les saintes flammes de la charité brûlent au milieu des glaces de la Scithie. Les Gètes se rassemblent sous leurs tentes, comme dans autant d'églises, pour chanter les louanges du Seigneur; et peut-être qu'ils ne nous disputent la victoire dans les combats, que parce qu'ils croient au même Dieu que nous.

Au diacre Sabinien, à l'occasion de sa chute.

Samuel pleura sur Saül, que Dieu avoit abandonné après l'avoir fait sacrer roi d'Israël. L'Apôtre, informé qu'il s'étoit commis chez les Corinthiens une fornication telle que les païens eux-mêmes en eussent été déshonorés, leur exprimoit sa douleur dans les termes les plus pathétiques, leur écrivant : *J'apréhende qu'ainsi Dieu ne m'humilie lorsque je serai revenu chez vous, et que je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs qui, étant tombés en des impuretés, des fornications et des déréglements infâmes*, Pag. 754. II. Cor. XII. 20. 21.

(1) Dans le texte : « Marnas se lamente vainement à Gaza, où il est détenu captif, pressentant sa prochaine destruction. » Ce qui eut lieu : saint Porphyre, évêque de cette ville, détruisit en 1401 le temple du dieu Marnas.

Pag. 755. *n'en ont point fait pénitence.* Si la charité seule inspiroit de tels sentiments à d'aussi saints personnages, pourrai-je ne pas les imiter, tout pécheur que je suis? Et pour cela même, après tous les crimes dont vous vous êtes souillé (1), quelle ne doit pas être notre affliction en vous voyant, obstiné dans votre déréglement, pareil au prodigue de notre Evangile, courir tête baissée dans l'abîme! L'endurcissement où vous êtes vient de ce que la main du Seigneur ne s'est pas encore appesantie sur vous. Sa miséricorde vous épargne pour vous donner le temps du repentir. Au mépris de ses paternelles bontés, vous n'écoutez que les mouvements de votre orgueil; et, non content d'être criminel, vous cherchez des victimes jusque parmi les serviteurs de Dieu.

Pag. 756. Peut-être n'obtiendrai-je de vous qu'une pitié insultante, abandonné comme vous l'êtes à la lecture des poètes frivoles. Mais à travers vos indécentes plaisanteries, la voix des prophètes ne s'en fera pas moins entendre pour vous crier :

Pag. 757. Je vous en conjure, épargnez votre âme; croyez bien qu'il y a dans le ciel un Juge qui vous attend. Rappelez-vous quelles mains vous élevèrent aux saints ordres... Je ne vous parlerai point des désor-

(1) On peut en voir l'histoire dans Tillemont, *Mém.*, tom. XII, pag. 299.

dres scandaleux que vous vous étiez permis. Ce n'étoit rien encore auprès de ceux qui les ont suivis. Quelle en doit être l'énormité, puisque le rapt et l'adultère n'étoient en comparaison que des fautes légères! Vous entrez, ô le plus malheureux des hommes! vous entrez, avec un dessein abominable, dans cette caverne sacrée où naquit le Fils de Dieu, et où la vérité est sortie du sein de la terre. Vous ne craignez donc pas que la voix du divin Enfant ne crie du fond de sa crèche, que la chaste mère du Sauveur ne vous voie et ne vous observe? Les Anges font retentir leurs cantiques, les pasteurs accourent, l'étoile brille, les mages adorent, Hérode s'épouvante, tout Jérusalem se trouble; et vous entrez dans la demeure de la Vierge pour surprendre et séduire une vierge! Je me sens à la fois frissonner d'horreur et d'effroi à la seule idée de votre attentat. Durant les ténèbres de la nuit, l'Eglise entière étoit occupée à chanter les louanges du divin Rédempteur; une immense multitude de peuple de diverses langues formoit un seul et même concert qui s'élevoit jusqu'au ciel. Vous, à l'entrée du lieu même qui fut autrefois la crèche de Jésus-Christ, aujourd'hui son autel, vous concertiez par lettres vos rendez-vous, que l'on recevoit avec l'air de ne se trouver là que pour satisfaire à la piété; et l'on vous voyoit après cela assis au rang des fidèles, entretenant par signes votre abominable intrigue avec

votre complice... Je m'arrête; mes larmes ne me permettent plus de parler; l'indignation et la douleur m'étouffent la voix. Où est Cicéron, où est Démosthène, ces fleuves et ces torrents d'éloquence? Grands orateurs! vous seriez ici muets l'un et l'autre. Un crime nouveau s'est découvert, par-delà tout ce que l'éloquence humaine peut décrire, tout ce que l'art du comédien et du pantomime peut représenter, par-delà même ce que la poésie peut feindre.

Pag. 758 Je les ai lues, elles sont encore dans mes mains, ces lettres où votre passion se déclare!... Comment un homme consacré au service des autels a-t-il pu, je ne dis pas écrire, mais connoître seulement de pareilles expressions?... Je vous ai exhorté à faire pénitence dans la cendre et dans le cilice, à chercher la solitude, à implorer la miséricorde de Dieu par des larmes continuelles. Mes instances ont été inutiles; je suis devenu votre ennemi en vous disant la vérité. Au reste, le mal que vous avez dit de moi ne m'afflige point; qui vous ressemble ne peut louer que le vice. Ce que je pleure, c'est que vous ne vous pleurez pas vous-même, c'est que vous ne sentez pas que vous êtes mort; c'est qu'à l'exemple des gladiateurs, vous vous parez pour vos propres funérailles.

A Rufin.

Les livres saints nous déclarent que Dieu accorde souvent plus qu'on ne lui demande, et qu'il nous envoie des félicités que l'œil de l'homme n'a point vues, que son oreille n'a point entendues, que son cœur ne sauroit comprendre. Je le savois, et j'en fais aujourd'hui, mon cher Rufin, l'expérience personnelle. Car, moi qui m'accusois d'une sorte de témérité, tout en bornant mes vœux à une simple correspondance de lettres avec vous, qui pût me faire jouir, au moins en idée, du plaisir de m'entretenir avec vous, j'ai la joie d'apprendre que vous êtes entré dans les déserts de l'Egypte, pour y visiter les communautés des saints solitaires qui y résident, et dont les vertus retracent sur la terre la pureté des Esprits célestes. Oh! si par une grâce particulière de Notre Seigneur Jésus-Christ, je pouvois aujourd'hui être transporté près de vous, comme le furent autrefois Philippe auprès de l'eunuque de Candace, ou le prophète Habacuc auprès de Daniel, avec quelle ardeur je vous serrerois dans mes bras! Mais, parce que je ne mérite pas que Dieu fasse en ma faveur un semblable prodige, non pas tant pour vous approcher d'ici que pour me transporter où vous êtes, et que d'ailleurs mon corps qui, dans sa plus grande santé, est toujours foible et languissant, se trouve maintenant tout-à-fait ruiné

Part. II. Pag. 1.

par mes fréquentes maladies, je vous envoie à ma place cette lettre, comme une chaîne que l'amour même a tissue pour vous attirer jusqu'ici.

Notre frère Héliodore est le premier qui m'a annoncé cette heureuse nouvelle, que je désirois plus que je ne l'espérois, surtout parce qu'il me disoit ne l'avoir sue que par ouï-dire, et qu'elle me paroissoit trop extraordinaire pour y croire. J'étois donc partagé entre le doute et l'espérance, quand elle me fut confirmée par un homme qui se prétendoit en être bien assuré. C'étoit un solitaire d'Alexandrie, que le peuple de cette ville avoit envoyé en Egypte porter des aumônes à ces saints confesseurs, vrais martyrs par la disposition où ils étoient de l'être. Et pourtant je ne savois encore à quoi m'en tenir; car cet homme ne savoit ni de quel pays vous étiez, ni quel étoit votre nom. A la fin, je m'en suis parfaitement éclairci par le nombreux concours de témoignages qui ne m'ont plus laissé douter de votre arrivée en Egypte, en m'apprenant que Ruffin étoit dans le désert de Nitrie, et qu'il étoit allé visiter le bienheureux Macaire. Toutes mes incertitudes s'évanouirent, mais je n'en sentis que plus vivement le regret de me porter aussi mal... J'ai souffert, dans ma solitude en Syrie, tous les maux imaginables; j'ai perdu un de mes deux yeux. Innocent, auquel j'étois attaché comme à une partie de moi-même, m'a été enlevé tout à coup par une fièvre violente.

Pag. 2.

Il ne me reste plus que mon cher Evagre, de qui seul j'emprunte toute ma lumière, et qui trouve dans mes infirmités continuelles un surcroît d'affliction.

Votre cher ami Bonose, ou plutôt le mien, ou, pour parler plus juste, notre ami commun, monte maintenant au ciel par cette échelle mystérieuse que Jacob vit en songe. Il porte sa croix sans penser au lendemain et sans regarder en arrière. Il sème avec larmes pour recueillir avec joie, et il élève dans sa retraite ce serpent mystérieux que Moïse éleva dans le désert. Après ce bel exemple de vertu, non pas imaginaire, mais véritable, que les Grecs et les Romains viennent nous parler encore de leurs chimériques héros. Voici un jeune homme élevé avec nous dans la science des beaux arts, et distingué, parmi ses égaux, par son rang et par ses richesses, qui abandonne mère, sœurs, un frère qu'il aimoit tendrement, pour se confiner dans une île déserte, de toutes parts environnée de vagues mugissantes, bordée de rochers affreux. Il s'est fait, de cette horrible solitude, un paradis terrestre. C'est là que seul, si néanmoins c'est être seul que d'être en la compagnie de Jésus-Christ, il contemple cette gloire de Dieu que les Apôtres mêmes ne purent voir que dans un lieu solitaire et écarté. Tout son corps est couvert d'un affreux cilice; mais c'est l'équipage le plus propre où il puisse être pour aller dans les

Pag. 3.

Gen. XXVIII. 12

Ps. CXXV. 5.

Num. XXI. 8.

Matth. XVII. 2.

I. Thess. IV. 16. nuées au-devant de Jésus-Christ. Il n'y savoure point l'eau des claires fontaines, mais il étanche sa
Joann. XIX. 34. soif à la source d'eau vive qui coula du côté du Sauveur. Jetez un moment les yeux, mon cher Rufin, sur ce désert; représentez-vous-en toutes les horreurs. Vous apprécierez mieux le mérite de sa victoire par l'étendue de ses combats. La terre stérile et sans herbes n'y fait point voir de verdure, et la campagne desséchée et sans arbres n'y donne point d'ombre. Partout ce ne sont que rochers escarpés, qui forment une espèce de prison. Là, Bonose, tranquille, intrépide, et revêtu de ces armes spiri-
Rom. XIII. 12. tuelles dont parle l'Apôtre, tantôt écoute Dieu dans de saintes lectures, tantôt il lui parle dans de ferventes prières. Peut-être même qu'enfermé dans son île, il voit une partie de ce que Jean vit dans celle de Patmos...

Je vous remercie, mon divin Jésus, de m'avoir donné un homme qui puisse prier pour moi, lorsque vous viendrez juger le monde. Vous savez, Seigneur, car vous pénétrez les replis les plus secrets du cœur, et, avec ces yeux qui virent autrefois un
Jon. II. 2. prophète enfermé dans le ventre d'une baleine, vous découvrez tout ce qui s'y passe; vous savez, dis-je, que nous avons été, lui et moi, nourris du même lait, et élevés ensemble depuis nos plus tendres années jusqu'à une florissante jeunesse; qu'après avoir fini nos études à Rome, et voyageant sur

les bords du Rhin parmi des peuples à demi barbares, nous n'avions qu'une même table et un même logis; et que ce fut moi qui le premier formai le dessein de m'attacher à votre service. Souvenez-vous, je vous prie, que cet athlète qui combat aujourd'hui avec tant de courage pour les intérêts de votre gloire, a commencé avec moi à porter les armes. Vous nous avez promis, Seigneur, et je compte sur votre parole : *Que celui qui enseignera les autres, et qui ne fera pas lui-même ce qu'il aura enseigné, sera le dernier dans le royaume du ciel; mais que celui qui enseignera, et qui fera ce qu'il enseigne, sera très grand dans le royaume du ciel.* Que Bonose jouisse de la récompense due à sa vertu; que, revêtu de cette robe précieuse qu'il a méritée par un continuel martyre, il marche à la suite de l'Agneau. Quant à moi, Seigneur, je vous demande pour toute grâce, de pouvoir être aux pieds de vos saints. S'il a accompli ce que j'ai seulement souhaité de faire, accordez-moi le pardon que mérite ma foiblesse, et à lui, la récompense qui est due à son zèle.

Pag. 4.

Matth. v. 19

Apoc. xiv. 4

A deux dames françoises (1).

J'ai appris d'un de nos frères venu de France, que sa mère et sa sœur, la première veuve, la seconde vierge, demeuroient dans une même ville,

Pag. 729.

(1) *Ad matrem et filiam.*

mais séparées d'habitation; que là, sous le prétexte d'avoir de la compagnie, ou de leurs affaires, elles avoient chez elles quelques ecclésiastiques; d'où résultoit un scandale plus grand que celui de leur séparation. Je gémis en apprenant ces détails, et comme je gardois, en les écoutant, un silence plus expressif que les paroles, j'ai, me dit-il, une grâce à vous demander, c'est d'écrire à ces dames pour les engager à se rapprocher. La belle commission que vous me donnez-là, répliquai-je! Qui, moi! un étranger, un inconnu, je prétendrois amener une réconciliation qu'un fils et un frère n'ont pu obtenir! Il insista; je finis par céder à ses sollicitations.

Je dois d'abord vous prévenir, mesdames, et je vous supplie d'en être bien persuadées, que je suis loin, en vous écrivant, d'imaginer rien qui soit injurieux à votre réputation. Tout ce que j'appréhende, c'est que vous donniez à d'autres lieu de soupçonner que vos affections se portent ailleurs. S'il avoit pu entrer un moment dans ma pensée que vous eussiez (ce qu'à Dieu ne plaise!) de criminels attachements, je me garderois bien de vous écrire; on ne parle pas à des gens qui ne peuvent pas entendre. Le seul motif qui me met la plume à la main, c'est que, même sans avoir aucun reproche à vous faire, on peut le croire, et c'en est assez pour vous compromettre. Les noms de mère et de fille supposent les rapports les plus tendres, l'échange des services,

les plus doux nœuds de la nature, l'union la plus intime après celle qui nous engage à Dieu. Ce n'est pas un mérite de s'aimer; c'est un crime de se haïr. Jésus-Christ étoit soumis à ses parents; il respectoit comme sa mère celle qui tenoit la vie de lui-même. Vous le voyez au moment de la mort recommander à son disciple celle dont il n'avoit pas cessé de prendre soin durant sa vie.

Luc. II. 51.

Joann. XIX. 26.

Vous, mademoiselle, vous vous croyez trop à l'étroit auprès de celle qui a pu vous porter dans son sein. Vous y êtes bien restée durant l'espace de neuf mois; et aujourd'hui vous ne sauriez demeurer avec elle un seul jour sous le même toit! Est-ce qu'il vous est devenu impossible de soutenir ses regards? Est-ce que vous craignez d'avoir pour témoin celle qui vous ayant nourrie, élevée jusqu'à l'âge où vous êtes, vous connoît mieux que personne au monde? Si vous êtes innocente, qu'avez-vous à redouter de sa surveillance? Si vous ne l'êtes pas, pourquoi ne pas chercher dans un légitime mariage un asile qui vous sauve du naufrage? Je vous crois exempte de toute faute: mettez donc votre honneur en sûreté. Quelle nécessité y a-t-il pour vous d'habiter une maison où vous êtes chaque jour dans l'alternative de vaincre ou d'être vaincue? Dort-on bien tranquillement près d'une vipère? Elle ne vous mordra pas, mais vous devez le craindre (1).

(1) Cité par Bourdaloue, *Eloignement du monde*, *Dominic.*, t. III,

On gagne bien plus à ne pas connoître le péril, qu'à y échapper. Dans le premier cas, nulle inquiétude; dans l'autre, il faut être sur le qui vive. On jouit, loin du danger, du bonheur de l'ignorer; ailleurs, il faut s'en garantir.

Peut-être m'allez-vous dire que votre mère mène une conduite dissipée, toute mondaine. Quand cela seroit, vous en aurez plus de mérite à ne pas la quitter; rappelez-vous les soins qu'elle a donnés à votre enfance..... Mais, en supposant qu'il ne vous soit pas possible de demeurer ensemble, que ne vous mettez-vous dans la compagnie des vierges,
Pag. 731. dont la vie sainte assure la régularité de la vôtre, en vous présentant des émules de chasteté? Pourquoi au contraire vivre loin de votre mère, pour vous attacher à un homme qui, de son côté peut-être, a aussi sa mère et sa sœur, loin desquelles il vit? Oh! pour celui-là, dites-vous, je n'ai pas à me plaindre de son humeur. Mais d'où vient donc cette liaison? Si c'est vous qui êtes allé le chercher, je commence à deviner pourquoi vous avez quitté votre mère. Si la rencontre ne s'en est faite que depuis votre séparation d'avec elle, vous me donnez à penser ce qui vous manquoit dans la compagnie de

pag. 361; Segaud, tom. I, pag. 186; La Colombière, *Serm.*, tom. III, pag. 393. Développé par Massillon, *Confér. ecclés.*, tom. I, pag. 337 et suiv.

votre mère..... Vous me répondrez que vous avez pour vous le témoignage de votre conscience; que Dieu qui vous voit rend justice à vos sentiments, que vous vous embarrassez peu du qu'en dira-t-on. A cela je vous répondrai par ce mot de l'Apôtre : *Qu'il faut avoir soin de faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes* (1). Que l'on vous blâme de vivre en chrétien, de mener une vie chaste, de vous être séparée de votre mère pour entrer dans une communauté; bien loin de vous montrer sensible à de pareils reproches, faites-vous-en un titre de gloire.

Quel mal y a-t-il donc à demeurer dans la compagnie d'un homme consacré à Dieu ?

Un tel homme ne sépare jamais une fille d'avec sa mère; il honore et respecte l'une et l'autre.

Si cet homme, quel qu'il soit (je ne cherche pas à le connoître), est de même âge que vous, il doit respecter votre mère à l'égal de la sienne. S'il est plus âgé, qu'il vous traite comme sa fille, exerçant sur vous l'autorité d'un père. Vous exposeriez et sa réputation et la vôtre, si vous lui témoigniez plus d'attachement qu'à votre mère; vous laisseriez croire que c'est votre jeunesse qui a déterminé son choix. C'est là l'avis que j'aurois à vous donner, si

(1) Bourdaloue, *Société des justes avec les pécheurs*, *Dominic.*, tom. 1, pag. 260, 2[illegible]

vous n'étiez pas la sœur d'un homme engagé dans la vie religieuse, et si vous ne trouviez pas au sein de votre famille les secours dont vous pouvez avoir besoin. Mais hélas! pourquoi faut-il qu'un étranger vienne partager votre cœur avec une mère et un frère, surtout quand cette mère est veuve, et que ce frère est un religieux? J'aurois voulu n'avoir pas à vous rappeler que vous êtes fille et sœur. Si je vous parois trop exigeant, et qu'à tout prendre vous ne puissiez vous accommoder avec une mère, votre frère peut vous en dédommager. Si lui-même étoit d'une humeur peu traitable, croyez bien que vous auriez toujours plus à espérer du côté de votre mère. Vous êtes émue, vous pâlissez : je vois la rougeur s'imprimer sur votre visage: je vous devine. Il n'y a que l'attachement donné à un mari qui l'emporte sur celui qui est dû à une mère et à un frère.....

Vous m'allez dire : D'où me connoissez-vous ? et comment, à la distance où nous sommes l'un de l'autre, votre attention a-t-elle pu se porter sur moi ? Comment? Je le tiens de vos frères, qui m'en ont parlé les yeux pleins de larmes. Et, plût au Ciel que ce fussent des rapports infidèles ! Mais, croyez-moi, on ne pleure guères quand on dit faux. On ne voit pas sans douleur à la tête de votre maison un jeune intendant, à la fois pourvoyeur et maître, affectant de se rendre nécessaire, redouté des autres domestiques, qui ne le ménagent pas

dans leurs plaintes intéressées. On est plus porté à croire le mal que le bien ; et ce qui se débite dans la maison, fait bientôt la rumeur publique. Vos domestiques seroient-ils plus discrets à votre égard, quand vos propres parents ne vous épargnent pas ?

Si vous méprisez les avis que je vous donne, souffrez que j'élève ici ma voix avec une généreuse liberté, pour vous dire : Pourquoi vous emparez-vous du serviteur d'autrui ? Pourquoi enchaînez-vous à votre service celui qui appartient à Jésus-Christ ? etc.

Et vous aussi, madame, si votre âge vous met à Pag. 734.
couvert des traits de la médisance, c'est pousser trop loin la vengeance que de compromettre votre vertu. Ne donnez pas à votre fille le funeste exemple de s'éloigner de sa mère, en vous éloignant vous-même de votre fille... Que si elle craint de revenir auprès de vous, allez chez elle.

A Héliodore, pour l'engager à se rendre au désert.

Puisque, au moment de votre départ, vous me Pag. 6.
fîtes promettre de vous écrire aussitôt que je serois entré dans le désert, pour vous exhorter à m'y suivre, je m'acquitte aujourd'hui de ma promesse ; Pag. 7.
hâtez-vous de vous réunir à moi. N'allez pas rappeler l'embarras extrême où vous fûtes la première

fois. Le désert veut un complet dépouillement. Ne vous laissez point effrayer par les difficultés qui combattirent votre première résolution. Si vous croyez en Jésus-Christ, vous devez croire à sa parole : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu*, a-t-il dit, *et toutes ces choses vous seront données par surcroît*. Ne portez avec vous ni sac ni bâton ; on est toujours assez riche quand on est pauvre avec Jésus-Christ... Soldat sans courage, que faites-vous à l'ombre du toit paternel ? quel retranchement y faites-vous, pour vous mettre à couvert des traits de l'ennemi ? Quels hivers y passez-vous sous la tente ? N'entendez-vous pas la trompette qui sonne du haut du ciel ? Ne voyez-vous pas s'avancer sur les nues notre général qui vient les armes à la main pour combattre le monde ? De sa bouche sort le glaive à deux tranchants qui moissonne tout ce qu'il rencontre. Il fait beau vous voir, au sortir de votre chambre, marcher au combat, et quitter l'ombre pour aller braver l'ardeur du soleil ! Une lourde cuirasse ne va pas à un corps accoutumé à la mollesse des habits ; le casque est un fardeau bien pesant pour une tête qui ne se couvrit jamais que d'une étoffe légère ; une main qui dès long-temps ne s'est pas exercée, soutient bien difficilement le poids d'une épée. Ecoutez l'ordre de votre roi : *Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi ; et celui-là dissipe, qui n'amasse pas avec moi*. Souvenez-vous du jour

Math. vi. 33.

Apoc. i. 6.

Math. xii 30.

où, enrôlé sous son étendard et enseveli avec Jésus-Christ par le baptême, vous vous engageâtes par serment à le servir et à lui sacrifier père, mère, s'il le falloit. Le moment est arrivé. Le Démon, au fond de votre cœur, travaille à renverser Jésus-Christ. Quelques efforts que l'on fasse pour s'opposer à votre généreux dessein; dût une mère venir, les cheveux épars et les habits déchirés, vous supplier avec larmes; dût un père, prosterné à vos pieds, vous faire une barrière de son corps, franchissez tout, et courez, l'œil sec, intrépide, vous ranger sous l'enseigne de la croix. C'est une sorte de piété d'être cruel dans ce cas; et ce n'est qu'alors qu'il est permis de l'être. Un jour viendra que vous retournerez victorieux dans votre patrie; où vous entrerez dans la céleste Jérusalem avec la couronne promise au généreux soldat. Alors, devenu, avec saint Paul, citoyen du ciel, vous y demanderez le droit de cité pour vos parents, et pour moi-même, qui vous aurai mis sur la voie de la victoire.

Au reste, je n'ignore pas quelle est la nature des liens que vous avez à rompre. Je suis loin d'être insensible et de porter un cœur inaccessible à la pitié. J'ai passé comme vous par ces épreuves. C'est une sœur réduite à la solitude du veuvage, qui vous prodigue les plus douces caresses; ce sont des domestiques, compagnons de votre enfance, qui vous demandent à quels maîtres vous allez les abandon-

ner : de vieux serviteurs courbés sous le poids des ans, un gouverneur qui remplaça par ses tendres soins le père que vous n'avez plus, viennent faire retentir auprès de vous ce cri : Attendez ; il nous reste encore si peu à vivre ; que vos mains se réservent pour notre sépulture. Une mère éplorée réclamera au nom de la tendresse maternelle, et de ses cheveux blancs. On vous fera entendre que vous êtes l'unique appui de votre maison ; mais ces liens ne tiennent pas contre le véritable amour de Dieu. Je sais bien que l'Ecriture nous ordonne d'obéir à nos
Matth. x. 37. parents, mais je sais aussi que l'on ne peut, sans se perdre, les aimer plus que Jésus-Christ. Quoi ! vous voulez que je m'arrête aux larmes d'une mère, tandis que je vois mon ennemi tout prêt à m'ôter la vie ? vous voulez que j'abandonne le service de Jésus-Christ pour l'amour d'un père, moi qui, pour
Ibid. VIII. 22. l'amour de Jésus-Christ, dois lui refuser jusqu'aux devoirs de la sépulture, que ce même amour m'oblige néanmoins de rendre à tous les hommes. Le Sauveur ne se scandalisa-t-il pas des timides précau-
Ibid. XVI. 22. tions que son Apôtre saint Pierre prenoit pour l'empêcher d'aller à la mort ? Et lorsque les fidèles de Césarée voulurent détourner saint Paul d'aller à
Act. XXI. 13. Jérusalem, ne leur répondit-il pas : *C'est en vain que vous pleurez et que vous tâchez de m'attendrir ; car je suis tout prêt de souffrir dans Jérusalem, non-seulement la prison, mais la mort même, pour*

l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur! Lors donc que notre foi est attaquée par tous ces sentiments de piété et de tendresse, opposons-leur, comme un mur impénétrable, cette parole du Fils de Dieu : *Ceux-là sont mon père et ma mère, qui font la volonté de mon Père qui est dans le ciel.* Math. VII. 21.

Cela est bon, me direz-vous, lorsqu'il s'agit de s'exposer au martyre. Vous vous trompez, mon frère ; vous vous trompez, si vous croyez qu'il y ait un temps où le chrétien soit sans persécution. Jamais il n'est menacé plus dangereusement que quand il croit l'être le moins. L'ennemi du salut, semblable au lion rugissant, rôde sans cesse autour de nous, cherchant à dévorer sa proie; et vous vous croiriez en paix!.... D'un côté, c'est l'amour du plaisir qui me poursuit ; de l'autre, c'est l'avarice qui cherche à s'ouvrir un passage dans mon cœur ; c'est l'intempérance qui me porte à faire de mon ventre un Dieu auquel je sacrifie Jésus-Christ ; c'est la concupiscence qui me sollicite à violer le temple de l'Esprit Saint, et à le bannir de mon âme. Enfin, je me vois continuellement aux prises avec un ennemi qui se déguise sous mille noms et mille artifices divers. Et, misérable que je suis, je pourrois chanter victoire, quand je suis vaincu !... I. Petr. V. 8. Phil. III. 19.

Afin de détacher plus fortement son disciple de toute affection aux biens de ce monde, saint Jérôme ne craint

pas d'appeler du nom d'idolatrie tout amour pour les richesses ; l'idolatrie ne consistant pas seulement à jeter un peu d'encens dans le feu qui brûle sur les autels des fausses divinités, ou à recevoir, dans une coupe, du vin pour en faire de profanes libations. Pour nier que l'avarice ne soit pas, aux termes de saint Paul, une véritable idolatrie, il faudroit pouvoir donner le nom de justice à la trahison de Judas, qui vendit son maître pour trente deniers.

Colos. III. 5.

Le saint docteur étend le même reproche à toutes les passions auxquelles on s'abandonne au préjudice du culte souverain qui est dû à Dieu.

Pag. 9.

Que vous avez peu de zèle, pour un chrétien ! Voyez un saint Pierre, qui quitte ses filets; considérez un publicain qui abandonne son bureau, et devient aussitôt Apôtre. Le Fils de l'Homme n'a pas seulement où reposer sa tête ; et il vous faut de magnifiques habitations ! Comment pouvez-vous mettre votre espérance dans les biens de la terre, vous, destiné à partager un jour l'héritage de Jésus-Christ ?... Cessez donc de croire à la paix apparente du monde ; c'est une mer dont les eaux paroissent quelquefois aussi calmes que celles d'un lac, quand tout à coup, du sein de cette plaine, s'élèvent de hautes montagnes. Le danger ne se montre pas, il est caché au-dedans ; ce calme recèle une tempête (1).

Luc. IX. 58.

(1) Segaud, *sur les tentations*, *Carême*, tom. I, pag. 193.

Mais quoi! me direz-vous, est-il donc impossible de demeurer dans les villes sans cesser d'être chrétien? Vous n'êtes pas, mon cher frère, sur le même pied que les autres. Ecoutez ce que dit le Fils de Dieu : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-en le prix aux pauvres, puis venez et me suivez.* Vous avez fait vœu de tendre à la perfection; car, lorsque vous avez abandonné le siècle, et que *vous vous êtes fait eunuque pour le royaume du ciel*, vous vous êtes engagé en même temps à mener une vie parfaite. Or, un parfait serviteur de Jésus-Christ ne doit point avoir d'autre possession que Jésus-Christ même; ou, s'il possède quelque chose avec lui, il cesse d'être parfait. Si donc vous êtes parfait, vous ne devez plus désirer les biens de la terre; et si vous ne l'êtes pas, vous avez trompé Dieu.

Matth. XIX. 21.

Ibid. 12.

Vous ne manquerez pas de me répondre que vous ne possédez plus rien. Mais si cela est, que ne combattez-vous donc, puisque ce détachement universel vous rend si propre au combat? Peut-être croyez-vous pouvoir le faire avec plus d'avantage en restant dans votre patrie; mais Jésus-Christ n'a point fait de miracles dans la sienne. Pourquoi? Le voici, d'après l'oracle rendu par lui-même : C'est parce qu'*un prophète n'est jamais considéré dans son pays.* Je ne cherche point ma gloire, me direz-vous, et il me suffit du témoignage de ma conscience. Le Fils de

Luc. IV. 24.

Joan VI. 15. Dieu ne la cherchoit pas non plus, puisqu'il prit la fuite pour empêcher que le peuple ne le fît roi. Mais ce que l'on cesse d'honorer, on le méprise ; du mépris on en vient à l'insulte ; de là à la colère il n'y a qu'un pas ; et alors, plus de tranquillité d'esprit ; l'âme, jetée hors de son assiette, abandonne souvent les généreux desseins qu'elle avoit conçus. Les agitations la rendent foible et languissante ; ce qu'elle a perdu, elle l'a de moins ; et le moyen alors qu'elle soit parfaite ? De tout cela que conclure, si-
Pag. 10. non que le solitaire qui demeure dans son pays ne sauroit être parfait. Or, ne vouloir pas l'être, c'est prévariquer.

Repoussé de ce retranchement, vous irez vous replier sur les mœurs du clergé d'aujourd'hui. Il y a tant d'ecclésiastiques dans les villes : oserez-vous, m'allez-vous dire, censurer leur conduite? A Dieu ne plaise que je me permette de parler mal de ces hommes, les successeurs des Apôtres, qui ont l'honneur de consacrer le corps de Jésus-Christ par la vertu des paroles qu'ils prononçent, qui nous impriment le caractère de chrétiens, qui ont reçu les clefs du royaume du ciel, pour exercer sur la terre un jugement anticipé, et qui conservent par une vie chaste l'alliance qu'ils ont faite avec l'épouse de Jésus-Christ.

Mais je le répète, il n'en est pas du solitaire comme du prêtre. Les prêtres sont les pasteurs du

troupeau de Jésus-Christ ; je ne suis, moi, qu'une brebis de ce troupeau, qui reçois ma nourriture de leur main. Ils vivent de l'autel ; mais moi, si je manque à y porter mon offrande, je ne suis qu'un arbre stérile, bon seulement à être coupé. Il ne m'est pas permis de m'asseoir en la présence du prêtre ; et si je pèche, il peut me livrer au Démon pour mortifier ma chair, afin de sauver mon âme. Quiconque, dans l'ancienne loi, avoit manqué d'obéissance envers le prêtre, étoit condamné à être lapidé hors du camp, afin de laver dans son sang le mépris qu'il avoit fait de la dignité sacerdotale. Aujourd'hui, c'est par le glaive spirituel que le coupable est châtié ; il est chassé de l'Eglise et donné en proie au Démon. I. Cor. v. 5.

Que si vos frères vous engagent par leurs pieuses sollicitations à prendre le sacerdoce, je me réjouirai de votre élévation, mais je craindrai votre chute. Vous me direz peut-être que *désirer l'épiscopat c'est souhaiter une fonction et une œuvre sainte.* J'en tombe d'accord ; mais ajoutez ce qui suit : Il faut que *l'évêque soit irrépréhensible, qu'il soit sobre, chaste, prudent, grave et modeste, exerçant l'hospitalité, capable d'instruire ; qu'il ne soit ni sujet au vin, ni violent et emporté, mais équitable et modéré.....* Malheur donc à qui entreroit dans la salle du festin sans avoir la robe nuptiale ; car à quoi doit-il s'attendre, sinon qu'on lui dise aussitôt : I. Tim. III. 1. *Ibid.* 2. 3.

Matth. XXI. 22. *Mon ami, comment êtes-vous entré ici?* et que, n'ayant rien à répondre, le roi commande à ses officiers de l'emporter hors de la salle, pieds et mains liées, et de le jeter dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents?....

Tous ceux qui s'appellent évêques ne le sont point pour cela. Si vous jetez les yeux sur un saint Pierre, jetez-les aussi sur un Judas; si vous considérez un saint Etienne, regardez en même temps un Nicolas, contre qui le Seigneur a prononcé, Apoc. II. 6. dans l'Apocalypse, une sentence de condamnation; et qu'un solitaire tombe, le prêtre priera pour lui; mais qui priera pour le prêtre s'il vient lui-même à tomber?....

Que faites-vous dans le monde, ô mon frère, vous qui êtes plus grand que le monde? Jusques à quand demeurerez-vous à l'ombre des maisons? Jusques à quand serez-vous enfermé dans des villes d'où s'élève une noire fumée? Croyez-moi, il me semble être ici comme dans un nouveau jour. Déchargé que je suis du poids accablant de mon corps, je prends un essor plus libre pour m'élancer dans une région pure et sans nuages. Qu'appréhenderiez-vous encore? la pauvreté? Mais Jésus-Christ Matth. V. 3. appelle les pauvres bienheureux. Le travail? Mais l'athlète n'a droit à la couronne que quand il l'a gagnée par un laborieux exercice. Auriez-vous l'in-

quiétude des nécessités de la vie? Mais la foi ne redoute point la faim. Craignez-vous de coucher sur la terre nue, et de meurtrir votre corps déjà affaibli et desséché par une longue abstinence? Le Sauveur y reposera avec vous. N'envisageriez-vous qu'avec effroi la vaste étendue de ces déserts? Promenez-vous par la pensée dans les plaines riantes du paradis... Quelques difficultés qui vous arrêtent, l'Apôtre répond à tout par ce seul mot : *Toutes les souffrances de la vie présente sont sans proportion avec la gloire qui sera un jour découverte en nous.* Il y a, ô mon frère, trop de sensualité à vouloir jouir sur la terre, pour régner après cela dans le ciel avec Jésus-Christ. Rom. VIII. 18.

Un jour viendra que ce corps mortel et corruptible sera revêtu de l'incorruptibilité et de l'immortalité. Heureux alors le serviteur que son maître aura trouvé veillant! Le bruit de la trompette fatale s'est fait entendre, et ses accents ont glacé d'effroi tous les peuples de la terre; ils ont porté dans votre âme la joie et la consolation. A l'approche de son Juge, le monde fait retentir des hurlements lugubres. Eperdus, consternés, les hommes dont se composèrent les antiques générations, se frappent la poitrine. Ces fiers potentats des temps passés, dépouillés alors de toute leur puissance, tremblent et frissonnent. Elle y comparaîtra cette infâme Vénus avec son impudique fils, et ce Jupiter avec Luc. XII. 43. *Ibid.* XXI. 26

sa foudre, et ce fameux Platon avec son école. Vainement Aristote viendroit encore débiter ses subtils raisonnements; tandis que vous, pauvre et obscur solitaire, dans les transports de votre joie, vous leur
Pag. 12. direz : Le voilà ce crucifié qui s'immola pour mon salut; le voilà ce souverain Juge dont les premiers cris se firent entendre du fond d'une misérable étable; le
Matth. XIII. 55. voilà ce fils d'un charpentier et d'une femme pauvre, obligé à vivre du travail de ses mains ; ce Dieu qui, encore caché dans le sein de sa mère, fut contraint
Ibid. I. 14. de fuir en Egypte pour se dérober aux poursuites d'un mortel; ce Sauveur que l'on a vu couronné
Ibid. XXVII. 28. d'épines et couvert d'un méchant morceau d'écarlate. Ce n'étoit, à vous entendre, qu'un possédé du Dé-
Joann. VIII. 48. mon, qu'un Samaritain dont les miracles étoient l'œuvre du prestige. Contemplez, ô Juifs, ces mains que vous avez percées; considérez, ô Romains, ce côté que vous avez ouvert; et regardez bien si c'est
Math. XXVII. 63. là le même corps que vous accusiez ses disciples d'avoir enlevé secrètement durant la nuit (1).

(1) Bourdaloue a manqué ce beau mouvement, imité de Tertullien, qui auroit pu terminer avec éclat son sermon *sur le scandale de la croix et des humiliations de Jésus-Christ* (dernier sermon du premier volume des *Dominicales*). Le ministre Saurin ne manque guère de présenter de ces tableaux énergiques à la fin de ses *Exhortations*. C'est là même sa partie la plus brillante. Il les met habilement en opposition avec les vérités consolantes de la religion; et par là, faisant agir à la fois les deux mobiles les plus puissants du cœur humain, la crainte et l'espérance, il excitoit dans toutes les âmes un vif intérêt, qui se répandoit sans effort sur les principes qu'il avoit voulu établir.

A Népotien (1).

L'illustre solitaire donne les plus utiles conseils à tous ceux qui se destinent au saint ministère. Pag. 257.

Le mot *clerc*, ramené à son étymologie grecque et latine, veut dire lot et partage. Le nom de clerc donné aux ecclésiastiques, signifie donc, ou qu'ils appartiennent au Seigneur comme étant son partage, ou qu'eux-mêmes ont pris le Seigneur pour leur partage. Cela étant, l'ecclésiastique doit mener une vie telle que l'on reconnoisse, ou qu'il possède le Seigneur, ou que le Seigneur le possède. Celui qui possédant le Seigneur peut s'écrier avec le prophète : *Le Seigneur est mon partage*, ne doit posséder d'autre bien que lui ; puisque s'il possède encore autre chose, il ne sera plus vrai de dire de lui, que le Seigneur soit son partage. Pag. 259.

Si je suis la part du Seigneur, il faut donc que je ne prenne point de partage avec les autres tribus, mais qu'à l'exemple du lévite et du prêtre, je borne ma subsistance aux décimes que je reçois ; que, servant à l'autel, et nourri des oblations de l'autel, il me suffise d'avoir de quoi vivre, et que j'imite, par mon dénûment, Jésus-Christ dénué de

(1) Neveu du saint évêque Héliodore, un des amis de saint Jérôme. Il mourut jeune encore en 397. Saint Jérôme a fait son éloge funèbre.

Pag. 260. tout sur sa croix. Engagé comme vous l'êtes dans la milice de Jésus-Christ, ne pensez plus à faire aucun gain dans le siècle ; et qu'il ne soit pas dit que vous êtes dans l'Eglise plus riche que vous n'y étiez entré. Aujourd'hui, malheureusement, il n'est que trop commun de voir des religieux beaucoup plus à l'aise qu'ils ne l'étoient dans le monde, et des ecclésiastiques vivre sous Jésus-Christ pauvre, bien plus opulents qu'ils ne l'étoient sous la servitude du Démon riche et trompeur ; en sorte que l'Eglise gémit de voir dans l'opulence, des hommes qui n'étoient dans le monde que pour y mendier leur pain.

Appelez à votre table les pauvres, les pélerins ; et Jésus-Christ s'y trouvera avec eux.

Fuyez, comme un mal contagieux, la compagnie de tout ecclésiastique trafiquant des biens du sanctuaire, hier pauvre et obscur, et se montrant aujourd'hui dans l'opulence et dans l'éclat. Les meilleures inclinations se corrompent dans le commerce des méchants. Vous méprisez l'or, lui le recherche ; vous aimez la retraite, il lui faut à lui le grand monde. Avec cette différence dans la manière de voir, le moyen de vivre en paix ?

I. Cor. xv. 23.

N'ouvrez jamais, ou que bien rarement, au sexe l'entrée de votre cellule. Que toutes les jeunes personnes, celles mêmes qui sont consacrées à Jésus-Christ, vous soient également ou indifférentes

ou chères ; évitez de vous rencontrer avec aucune sous le même toit, et ne vous fiez point à l'habitude d'être chaste. Vous n'êtes ni plus saint que David, ni plus sage que Salomon. N'oubliez jamais qu'Adam seroit resté tranquille possesseur du paradis, s'il n'eût cédé à la séduction d'une femme. Si vous êtes malade, faites-vous assister par quelqu'un des frères, par votre mère, ou par une personne dont la réputation soit à l'abri de tout reproche. Si, parmi les membres de votre famille, il n'en est point de qui vous puissiez attendre ce service, l'Eglise entretient des pauvres dont les soins peuvent être reconnus, et vous ménager l'occasion d'une aumône. Obligé de recevoir des visites de veuve ou de vierge, évitez de vous rencontrer seul avec elles; et qu'il y ait continuellement un tiers entre elles et vous. Il y a toujours du danger à se trouver en présence d'une personne que l'on aime à regarder. Donnez-vous pour assistants des lévites remarquables par la modestie de leur habillement et la réserve de leurs mœurs, plutôt que par aucune recherche de parure. Mettez-vous à l'abri de tous les soupçons, et prévenez, par la plus sévère circonspection dans la conduite, tous les bruits injurieux qui pourroient s'élever ; fuyez jusqu'à l'ombre de la galanterie. Son langage ne s'accommode pas avec celui du chaste amour que nous devons à Dieu. Ni vous, ni aucun des saints, ne donnez lieu d'appréhender rien de ce

dont je parle ici; mais il n'y a pas de condition où il n'y ait mélange ; et la censure du vice fait l'apologie de la vertu.

Je le dis à notre honte : il est permis aux prêtres d'idoles, aux bateleurs, aux employés dans les jeux publics, aux femmes perdues, de recueillir des successions ; il n'y a que les clercs et les religieux à qui on le défend par une loi expresse ; et cette loi, ce ne sont pas les princes ennemis du christianisme qui l'ont portée, mais nos empereurs chrétiens. Je
Pag. 261. n'en accuse point la rigueur, ce dont je me plains, c'est que nous l'ayons rendue nécessaire. Quand je suis blessé, il faut bien cautériser la plaie; le mal, c'est d'avoir besoin de l'opération. On vouloit, du moins, par la sévérité de cette mesure, en prévenir le retour; précaution inutile; l'avarice l'emporte. Pour échapper à la loi, nous imaginons des fidéicommis; et comme si les ordonnances du prince valoient mieux que celles de Jésus-Christ, nous avons peur des lois, nous nous moquons de l'Evangile. Que l'Eglise hérite ; qu'avant tout elle soit mère.

La gloire de l'évêque est de pourvoir aux nécessités des pauvres. L'opprobre du sacerdoce, c'est de ne s'occuper que de ses propres richesses.

Lisez souvent, ce n'est pas dire assez, lisez toujours nos saintes Écritures. Apprenez pour instruire; acquérez par une continuelle étude cette exactitude de langage nourri de la saine doctrine, toujours

prêt à se répandre, et qui sort avec abondance de la plénitude de foi et d'espérance qui est en vous. Que vos œuvres ne soient pas en contradiction avec vos discours, de peur qu'en vous entendant parler dans l'église, on ne vienne à vous répondre secrètement : Pourquoi donc ne faites-vous pas le premier ce que vous dites? On est mal reçu de prêcher la pénitence avec toute l'apparence de l'embonpoint. La censure de l'avarice peut se rencontrer dans la bouche d'un voleur. Tout, dans le prêtre de Jésus-Christ, doit se trouver en parfaite harmonie, langage, pensées, extérieur. Soyez soumis à votre évêque, honorez-le, chérissez-le comme votre père spirituel.

Les évêques, de leur côté, doivent se considérer comme étant prêtres, non seigneurs. Qu'ils honorent les clercs comme appartenant au Seigneur, afin d'en recevoir l'honneur qui est dû à des évêques. On connoît ce mot de l'orateur Domitius (ou de Crassus) : Pourquoi vous reconnoîtrai-je pour empereur, quand vous ne me reconnoissez pas pour sénateur? C'est une coutume des plus condamnables que celle qui, dans certaines églises, interdit aux prêtres la permission de parler en présence des évêques; comme s'il y avoit de la part de ceux-ci jalousie secrète, et orgueilleux dédain. *Ce qui fait la gloire du Père*, a dit l'Esprit Saint, *c'est la sagesse du Fils*. Quand vous prêchez, que ce soit dans

Prov. XIII. I.

Pag. 262.

la vue d'exciter, non des applaudissements populaires, mais de secrets gémissements ; que les larmes de votre auditoire fassent l'éloge de vos discours. Le prêtre ne doit ouvrir la bouche que pour parler le langage de l'Ecriture. Je ne veux point d'un déclamateur haranguant à tort et à travers ; ce que je demande, c'est un interprète éclairé dans la doctrine du salut, un homme consommé dans la science de nos mystères saints. Laissez aux ignorants leur flux de paroles, leur facilité à s'exprimer, qui n'en impose qu'aux sots. Il n'y a rien d'aisé comme d'en faire accroire par la volubilité de son langage, à une multitude ignorante, d'autant plus portée à admirer qu'elle comprend moins.

Que l'évêque veille scrupuleusement sur celui à qui il commet le soin des pauvres et l'administration des aumônes. J'aime mieux n'avoir rien à donner que de demander pour garder, au mépris de toutes les bienséances. C'est une sorte d'orgueil d'affecter plus de clémence que n'en doit avoir le prêtre de Jésus-Christ. Tous les offices doivent être répartis entre les divers membres du corps de l'Eglise. Que
Pag. 263. le simple frère ne se regarde point comme un saint, parce qu'il n'a rien appris ; que l'orateur ne croie pas qu'il lui suffise d'être éloquent pour aspirer à la sainteté ; bien qu'à tout prendre, je préférasse encore être saint avec de la rusticité, qu'éloquent avec orgueil.

On se fait un mérite de construire des églises somptueuses que l'on orne de colonnes, que l'on enrichit de marbres précieux; d'y faire éclater l'or et les pierreries sur les lambris et sur les autels. On s'embarrasse peu de leur donner de bons ministres. Vainement vous m'objecteriez la magnificence du temple de Jérusalem. Dieu vouloit bien y consentir dans un temps où ses prêtres faisoient couler le sang des victimes dans des sacrifices que l'Apôtre déclare n'avoir été que figuratifs. Pour nous, jetons les yeux sur la croix de Jésus-Christ, et nous apprendrons à mieux apprécier les richesses. I. Cor. x. 11.

Evitez de manger chez les gens du monde, particulièrement chez les grands. Ne les recevez point à votre table : il répugne de voir à la porte du pontife d'un Dieu pauvre et crucifié, qui ne vécut que d'aumônes, la livrée d'un consul; et un gouverneur de province faire chez vous meilleure chère que chez lui-même. Allèguerez-vous pour prétexte de mieux servir les pauvres, en leur ménageant des protecteurs? Erreur. Même dans le monde, on accorde plus de considération à un ecclésiastique vertueux, qu'à celui qui est riche, et la sainteté de sa vie lui donne plus de crédit que son opulence. Au reste, que tel magistrat ne se rende accessible aux demandes qui lui sont adressées en faveur des pauvres, qu'au milieu d'un festin, je me passerai fort bien de ses services; et à son défaut, j'invoquerai

Jésus-Christ, en qui je suis sûr de trouver une ressource bien plus prompte et bien plus abondante.....

Pag. 264. Mesurez vos jeûnes sur vos forces ; qu'ils soient réglés par le véritable esprit de religion, accompagnés de pureté, de simplicité, d'innocence, de modération (1). Que sert, je vous prie, de s'abstenir d'huile, et de courir après les assaisonnements les plus recherchés? On met tous les jardins à contribution, plutôt que de s'en tenir à l'aliment le plus commun ; et avec toute notre sensualité, nous voulons encore passer pour être sobres.

N'affectez point de prier en public et aux coins des rues, de peur que les applaudissements des hommes n'empêchent vos prières de monter jusqu'à Dieu. N'imitez pas l'orgueil et la vaine ostentation des pharisiens, qui affectoient de porter les paroles de la loi écrites sur de larges pages de parchemin. Est-ce dans ces sortes de pratiques que consiste l'Evangile? Sont-ce là les maximes que la loi et les prophètes vous enseignent? Vous concevez bien, mon cher Népotien, ce que je passe ici sous silence ; et, par ce silence même, je vous en dis plus que par des paroles. Chaque espèce de vanité a ses règles et ses maximes particulières. Ah! qu'ils auroient bien mieux fait de porter la loi du Seigneur

(1) Le P. Lenfant, *Serm.*, tom. VII, pag. 63.

gravée au fond de leurs cœurs, que d'en étaler les œuvres aux yeux du monde, et de chercher l'approbation de Dieu, que de mendier celle des hommes!

Voulez-vous savoir quels sont les ornements qui plaisent à Dieu, et qui peuvent vous rendre agréable à ses yeux : C'est la justice, la prudence, la tempérance et la force. Ces vertus seront autant de pierres précieuses qui vous serviront à la fois et de parure et de défense. Pag. 265.

Soyez réservé, soit à parler, soit à écouter. Epargnez la réputation de vos frères; n'en parlez jamais qu'avec circonspection et retenue; soyez persuadé qu'en parlant mal de votre prochain, vous vous condamnez vous-même, et que vous n'êtes pas exempt des mêmes travers que vous lui reprochez. — J'écoute, je ne parle point, je ne fais donc tort à personne? — Pitoyable excuse! Le médisant ne va pas chercher ceux qui n'ont nul plaisir à l'entendre. La flèche ne perce point la pierre; au contraire, la pierre la repousse et la renvoie à celui qui l'a décochée. Que le détracteur s'aperçoive, à l'air chagrin de votre visage, que vous ne l'écoutez pas; et il se condamnera au silence.

Au pape Damase (1).

Aujourd'hui que l'Orient, agité par ses anciennes et violentes contestations, déchire et met en pièces la robe sans couture de Notre Seigneur, que la vigne de Jésus-Christ est en proie aux renards, et
Jerem. II. 13. que, parmi tant de *citernes entr'ouvertes qui ne sauroient garder l'eau*, on a de la peine à découvrir
Cant. IV. 22. *où est la fontaine* scellée et le jardin fermé de l'Eglise, j'ai cru devoir m'adresser à la chaire de Pierre, consulter cette foi dont l'Apôtre saint Paul
Rom. I. 18. disoit qu'elle *étoit déjà célèbre par tout le monde*, et chercher la nourriture de mon âme dans le lieu même où j'ai été revêtu de Jésus-Christ. La vaste étendue de terres et de mers qui me séparent du lieu où vous êtes ne m'a point arrêté dans le projet
Matth. XIII. 46. d'acheter à tout prix la perle précieuse dont parle
Luc. XVII. 37. l'Evangile. En quelque lieu que *soit le corps, les aigles s'y rassemblent*.

Tandis que des enfants égarés dissipent le patrimoine de famille, vous seul conservez dans son intégrité l'héritage que nous ont laissé nos pères. Votre terre, toujours féconde, produit sans aucun

(1) Damase le fixa auprès de sa personne en qualité de secrétaire. Il mourut à Rome en 384. Sur la question dont il s'agit dans cette lettre, on peut consulter Fleury, *Hist. ecclés.*, tom. IV, pag. 59; et Tillemont, *Mém.*, tom. XII, pag. 45—49.

alliage et rend au centuple la semence que le Seigneur y a jetée ; tandis que dans la nôtre, le pur froment, étouffé sous les sillons, dégénère en un stérile ivraie. C'est l'Occident qui voit aujourd'hui le soleil de justice se lever à son horizon ; au lieu que dans l'Orient, l'orgueilleux Lucifer, tombé du ciel, prétend établir son trône par-dessus les astres. Vous êtes *la lumière du monde, le sel de la terre;* vous êtes *les vases d'or et d'argent ;* nous ne sommes, nous, que les vases d'argile et de bois qui doivent être brisés avec une verge de fer, ou jetés au feu éternel.

Matth. v. 14.

II. Tim. ii. 21.

Si, d'une part, l'éclat de votre dignité m'éblouit, de l'autre, je me sens attiré par votre paternelle bonté. Humble brebis, victime dévouée, je viens m'offrir au grand-prêtre, implorer l'assistance du pasteur. Qu'importe ce que l'envie puisse en dire? qu'importe que l'on m'accuse ou de témérité ou d'adulation, en portant mes regards sur l'éminente chaire où vous êtes assis ? je parle au successeur d'un pécheur, à un disciple de la croix. Ne reconnoissant personne avant Jésus-Christ, je ne communique qu'avec votre sainteté, c'est-à-dire qu'avec la chaire de Pierre. Je sais que l'Eglise est fondée sur cette pierre. Quiconque mange l'agneau hors de cette maison est un profane ; quiconque ne se trouvera point dans cette arche, périra, emporté par le déluge... Je ne connois ni Vital, ni Mélèce, ni

Luc. xi. 23. Paulin (1). *Qui n'amasse point avec vous, dissipe ;* c'est-à-dire, qui n'appartient point à Jésus-Christ, appartient à l'Ante-Christ.

Je ne puis le dire sans douleur : Après la décision du concile de Nicée ; après le décret du concile d'Alexandrie, fait du consentement des évêques d'Orient et d'Occident, l'évêque du parti arien (2), et son troupeau, épars dans les campagnes, veut me contraindre à reconnoître trois hypostases, moi, à qui ce langage est étranger. Qui sont, dites-moi, les Apôtres qui ont parlé de la sorte? quel nouveau Paul, quel autre docteur des nations a enseigné cette doctrine?...

Daignez m'instruire sur le parti que je dois prendre. Je ne crains pas de souscrire aux trois hypostases, si vous me le commandez (3).

(1) Ces trois évêques partageoient l'Eglise d'Antioche.

(2) Saint Jérôme veut parler de l'évêque saint Melèce, dont l'élection avoit été faite par les Ariens réunis aux catholiques. Ceux de sa communion s'assembloient dans une église des faubourgs de la ville. Les Ariens, déçus dans leurs espérances, firent une élection nouvelle, et nommèrent Euzoïus, Arien. Les orthodoxes, de leur côté, mécontents de l'influence que les Ariens avoient exercée, élurent Paulin pour évêque. Ce schisme eut des suites funestes.

(3) Voyez les réflexions de Tillemont sur cette lettre, tom. XII, pag. 45—50

Au prêtre Marc.

Je m'étois déterminé à ne répondre à mes enne- Pag. 21.
mis que par le silence. Chez les chrétiens, ce n'est pas celui qui souffre l'injustice qui est à plaindre, c'est celui qui la commet (1)... On me taxe d'hérésie, moi qui fais la profession publique de reconnoître la Trinité sainte et la pure consubstantialité des personnes divines. Que les Ariens le disent, ils ont raison; mais des orthodoxes! A ce compte, si je suis hérétique, il faut donc en accuser avec moi l'Occident, l'Egypte, Damase et Pierre. Pourquoi faire tomber ce reproche sur moi seul? Si le ruisseau ne donne qu'un foible courant d'eau, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, mais à sa source.

Je ne le dis qu'avec confusion. Du fond de nos obscures cellules, nous condamnons tout le genre humain. Enveloppés dans la cendre et le cilice, nous faisons le procès à l'épiscopat. Nous sied-il, sous l'habit de pénitent, d'étaler une morgue royale? La bure qui nous couvre, une haire et nos cheveux négligés, indiquent une vie condamnée aux gémissements, non faite pour l'orgueil du diadème.

(1) Ainsi un prédicateur fameux dans les communions protestantes, recommande-t-il de faire du bien à ses ennemis: « Car il est, dit-il, plus malheureux par le mal qu'il fait, que vous-même par le mal que vous souffrez. » (Claude, 2e *serm. sur le chap. II de saint Paul aux Ephésiens*, pag. 15.)

Du moins que l'on me permette de me taire. Pourquoi déchirer un homme qui mérite si peu d'avoir des jaloux? Je suis un hérétique : que vous importe? Vous l'avez dit; c'est assez d'une fois. Vous avez peur, apparemment, que je n'aille avec mon syriaque et mon grec, remuer les Eglises, soulever les peuples, les entraîner dans le schisme? Je n'ai rien dérobé à personne; je ne reçois rien que je ne l'aie gagné. Toutefois on ne me laisse pas
Pag. 22. tranquille au fond de mon désert. Ce sont tous les jours nouvelles sommations, pour justifier de ma foi. J'y acquiesce; on n'en veut pas. Je souscris à tout; on refuse d'y croire. Tout ce que l'on demande, c'est que je quitte la place. Déjà l'on est venu à bout de détacher d'auprès de moi ceux de nos frères que j'aimois le plus tendrement; ils m'ont quitté en me disant qu'il valoit mieux habiter au milieu de bêtes féroces qu'avec de pareils chrétiens. J'aurois fui moi-même, si je n'étois retenu par mes infirmités et par la rigueur de la saison.

A Pammaque (1), en lui adressant la Défense de ses livres contre Jovinien.

Pag. 243. A chaque ouvrage qui sort de ma plume, amis, ennemis, tout le monde, par une disposition d'esprit bien différente, s'empresse d'en répandre et

(1) Sénateur, illustre par sa piété, qui l'a fait mettre au nombre des saints; l'un des plus illustres amis de saint Jérôme.

d'en faire circuler les copies, et de porter à l'excès la louange ou le blâme, au gré du sentiment qui l'inspire.

J'ai traduit du grec en latin divers livres de l'Ecriture. Lisez-les, vous vous assurerez par vous-même de la difficulté qu'il y a de bien entendre l'Ecriture, surtout les Prophètes.

N'y cherchez point l'élégance du style; quelque poli et délicat que soit un écrivain ecclésiastique, il doit éviter et cacher soigneusement les ornements d'une éloquence mondaine, et se regarder comme un maître qui parle à tous les hommes en général, non comme un philosophe tenant école pour quelques disciples oisifs.

A Dominien.

J'avois donc perdu l'esprit, d'imaginer qu'il étoit impossible d'acquérir de la science sans avoir rien appris. Vainement j'ai pâli sur les livres, j'ai fréquenté les écoles, j'ai eu pour maître un Grégoire de Nazianze, un Didyme, et les plus savants hébreux; vainement j'ai consumé ma vie entière, depuis ma plus tendre enfance jusqu'à l'âge où je suis, dans l'étude et la méditation journalière de la loi et des prophètes, des évangélistes et des Apôtres. Un homme s'est rencontré, interprète de l'Ecriture par inspiration, formé par son seul génie, con- Pag. 246.

sommé dans la science sans avoir jamais eu de maître, plus profond à lui seul que tous les autres ensemble qui se sont le plus laborieusement exercés sur l'intelligence de nos Livres saints, près de qui pâlissent, et l'éloquence de Cicéron, et la subtilité d'Aristote, et le savoir des Platon, des Aristarque, des Didyme. Grâces à son érudition ; voilà le monde qui échappe à son ignorance..... Donnez-lui cet avis charitable : qu'il ne se mette pas comme il fait en contradiction avec lui-même ; qu'il respecte par ses actions et ses discours ce qu'il professe par son habit. On me dit qu'il fréquente avec complaisance les maisons des veuves et des vierges, sous prétexte de tenir école de philosophie, s'enfermant avec elles, leur apprenant à unir la virginité avec le mariage, à ménager la fleur de leur jeunesse, à ne se refuser point les mets et les vins délicats, les parures et les parfums ; mais les durs sacrifices de la chasteté, de l'abstinence, c'est autre chose : que du moins il ose produire ce qu'il en-
Pag. 247. seigne en secret. Qu'il apprenne, ce téméraire jeune homme, qu'autre chose est de paroître dans les cercles, autre chose de se mesurer à la tribune ou dans l'arène, et qu'il y a quelque différence entre parler de nos dogmes sacrés en présence d'une jeunesse frivole, et traiter de ces sortes de matières devant ce qu'il y a de plus savant. Quoi qu'il en soit, s'il s'opiniâtre à ne vouloir pas me combattre au-

trement que par des calomnies, qu'il entende ma profession de foi. Tout en louant la virginité, je ne condamne point le mariage (1).

A Ripaire (*sur le culte des saintes reliques*).

Vous me mandez que Vigilance renouvelle ses attaques impures contre le culte que nous rendons aux restes des saints martyrs, le taxant de superstition et d'idolatrie. Quel travers d'esprit! Quel déplorable aveuglement de ne pas voir que parler ainsi c'est s'exposer soi-même au reproche de ressembler au Samaritain et au Juif superstitieux, attaché à la lettre et non à l'esprit, chez qui les morts passoient pour impurs, et qui auroient appréhendé de se souiller en touchant à quelque chose qui leur eût appartenu. Pour nous, nous n'adorons ni les reliques des martyrs, ni le soleil et la lune, ni les Anges et les Chérubins, ni aucuns *noms de dignité qui peuvent être dans le siècle présent ou le siècle futur*. Nous ne rendons point à la créature le culte souverain qui est dû au seul Créateur béni dans tous les siècles. Nous honorons les reliques des martyrs, afin d'adorer celui pour lequel ils ont souffert le martyre; nous honorons les serviteurs, afin que l'honneur que nous leur rendons retourne au Seigneur qui dit :

Pag. 278.

Pag. 279.

Ephes. I. 21.

(1) *Et, ut certius sententiam meam teneat, volo omnes qui propter nocturnos forsitan metus soli cubitare non possunt, uxores ducere.*

Matth. x 40. *Celui qui vous reçoit me reçoit.* Quoi donc, les restes d'un saint Pierre et d'un saint Paul seroient-ils impurs? Le corps de Moïse l'étoit-il, lui qui, selon le texte hébreu, a été enseveli par le Seigneur lui-même (1)?

Quand nous entrons dans les églises dédiées aux Apôtres, aux prophètes, aux saints confesseurs, ce seroient donc autant d'actes d'idolatrie que nous commettons? Nous sommes donc idolâtres toutes les fois que nous allumons des cierges autour de leurs tombeaux? Dans ce cas, le corps même du Sauveur descendu dans le sépulchre étoit devenu impur; et les Anges qui s'y montrèrent vêtus d'habits blancs, en auroient donc contracté la souillure en s'approchant d'un corps impur? Falloit-il qu'après tant de siècles ce prétendu Vigilance (2) vint nous débiter ses rêveries, ou plutôt exhaler ses blasphêmes? Falloit-il qu'à l'exemple d'un Julien, ce cruel persécuteur du christianisme, il osât porter une main impie sur les basiliques des martyrs, et les transformer en temples d'idôles? Je m'étonne de l'indulgence de l'évêque diocésain, de n'avoir pas encore déployé la vigueur de l'autorité ecclésiastique pour châtier un pareil scandale.

S'il n'est pas permis d'honorer les saintes reliques,

(1) Dans la version des Septante, Moïse fut enseveli par son peuple.

(2) Allusion au mot *Vigilantius*, qui ramène à l'étymologie latine *vigilare*.

pourquoi est il écrit : *La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur.* Si les ossements des morts souillent ceux qui les touchent, comment Elisée, étant dans le tombeau, a-t-il pu ressusciter un mort? Comment ce corps qui, selon Vigilance, étoit impur, a-t-il pu donner la vie? Le camp d'Israël et tout le peuple de Dieu fut donc souillé par le transport qui y fut fait des cendres de Joseph et des patriarches dans le désert?

Ps. CXV. 6.
IV. Reg. XIII. 21.
Exod. XIII. 19.

Joseph lui-même, qui figuroit Jésus-Christ, commit donc un acte d'impiété quand il fit transporter avec un si pompeux cortége les ossements de Jacob à Hébron?

Gen. L. 12.

Bourdaloue établit, par la seule autorité de cette lettre, la vénération due aux saints, et l'efficacité des prières que nous leur adressons (1).

A Pammaque et autres (sur Origène).

Veut-on louer Origène? qu'on le loue comme je fais. Grand homme dès le berceau, digne fils d'un

Pag. 346.

(1) « Les saints prient pour nous. C'est un des dogmes de notre foi que l'hérésiarque Vigilantius osa contester, prétendant que ces bienheureux ne prennent aucun soin de tout ce qui se passe en ce monde, et qu'il n'en avoient aucune connoissance; car voilà la source où nos religionnaires ont puisé. Mais dès ces premiers temps, l'erreur fut confondue, et la vérité triompha. L'Epître LXVII de saint Jérôme en est un monument authentique. » (Bourdaloue, *Mystères* et *Serm. pour la Toussaint*, tom. I, pag. 324.)

martyr, il tint l'école ecclésiastique d'Alexandrie après le savant prêtre Clément. Son aversion pour le vice de l'impureté étoit portée si loin, que par un zèle respectable, mais non selon la science, il se mutila lui-même pour assurer sa chasteté. Il foula aux pieds les richesses du monde. Il savoit par cœur toute l'Ecriture, et passoit les jours et les nuits à l'expliquer. Nous avons de lui plusieurs milliers de discours sur cette matière; en outre, un nombre presque incalculable de traités qu'il a publiés sous le nom de tomes, et dont je ne parlerai pas ici, puisque ce n'est point le lieu de faire le catalogue de ses ouvrages. Est-il parmi nous personne capable de lire simplement autant qu'il a écrit? Qui n'admireroit l'ardeur infatigable avec laquelle il s'est livré à l'explication des Livres saints? Que l'on vienne nous objecter ses erreurs, je répondrai par ce mot du poète: *Le grand Homère sommeille par fois.* (Horace.) Il est bien difficile de ne pas se laisser surprendre par le sommeil quand on fait un si long ouvrage. Ne ressemblons point par les défauts à ceux à qui nous ne pouvons ressembler par leurs vertus. Il y a bien d'autres auteurs que lui, tant grecs que latins, qui ont erré, et qu'il n'est pas nécessaire de nommer, pour n'avoir pas l'air de vouloir justifier Origène par les erreurs des autres plutôt que par son propre mérite.

Vous m'allez dire : ce n'est pas là excuser Ori-

gène, c'est accuser les autres. Oui, si je ne convenois de ses erreurs. Mais puisque je les reconnois franchement, il m'est bien permis de le lire comme je lirais d'autres écrivains qui ont erré comme lui. Cela étant, pourquoi, m'objecterez-vous, vous déchaînez-vous contre lui seul? Parce que vous en faites un Apôtre. Modérez cette chaleur que vous mettez à le louer; et j'en parlerai avec plus de modération. Vous ne censurez, vous, les ouvrages des autres, que pour justifier les erreurs de celui-ci; vous ne le portez aux nues que pour faire croire qu'il est sans défauts.

Qui que vous soyez qui soutenez cette doctrine nouvelle, je vous conjure de ne point la débiter dans Rome, et de ménager davantage cette foi qui a reçu des louanges de la bouche de l'Apôtre. Pourquoi venez-vous, après quatre cents ans, nous enseigner des choses que nous avons ignorées jusqu'ici? Pourquoi chercher à introduire des dogmes dont un saint Pierre, un saint Paul n'ont pas jugé à propos de nous instruire? On s'en est bien passé jusqu'à présent; en étoit-on moins chrétien? Je veux conserver dans ma vieillesse la foi dans laquelle fût élevée mon enfance. Rom. 1. 8.

Que l'on me calomnie, que l'on me charge des qualifications les plus déshonorantes parce que je tiens au dogme de la résurrection de la chair. Non, je ne suis point l'ennemi de cette chair, dans la-

quelle Jésus-Christ est né, et ressuscité : non, je ne la dédaigne pas cette vile boue que Dieu a pétrie de ses mains, pour la transformer dans un vase destiné au royaume du ciel. Il me paroît étrange que vous, qui la méprisez tant, on vous voie la choyer si délicatement; que vous carressiez votre ennemie avec
Pag. 347. tant de soins : à moins que ce ne soit peut-être par
Matth. v. 44. respect pour le mot de l'Evangile : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du mal.* Ce que j'aime ici, c'est une chair chaste, mortifiée, une chair vierge. Ce n'est pas la chair en elle-même dont je me déclare le partisan, mais ses œuvres quand elles sont bonnes; celle qui sait bien qu'elle doit subir un jugement; celle qui, souffrant pour Jésus-Christ, brave les fouets des bourreaux et la flamme des bûchers.

On nous allègue que les ouvrages d'Origène auroient été altérés par les hérétiques venus après. Saint Jérôme croit ici la chose impossible. A cette assertion il oppose d'abord l'autorité d'Eusèbe de Césarée et du savant Didyme d'Alexandrie, qui confessent que c'étoient là les vrais sentiments d'Origène, et qui ont essayé de les défendre; puis l'aveu d'Origène lui-même, qui, dans une lettre adressée au pape Fabien, se repent, dit-il, de les avoir exprimés, rejetant sur Ambroise son ami la faute de leur publication. Il conteste même l'apologie que le saint martyr Pamphile en avoit publiée; autrement, dit-il, il seroit mis en contradiction, avec lui-même, et il la donne, soit à Eusèbe; soit à Didyme,

Au reste, si Pamphile en fut l'auteur, ce n'a pu être qu'avant son martyre ; et le martyre aura expié son erreur. Pag. 348.

Au même, sur le même sujet.

Saint Jérôme relève les erreurs principales, au nombre de huit, qu'il affirme avoir été la doctrine d'Origène, soutenue par lui dans son *Periarchon* et ses autres livres. Pag. 310.

Où sont ces écrivains ecclésiastiques des premiers temps, qui se croyoient obligés de répondre à une seule question par des volumes entiers ? Où est ce vaisseau d'élection, cette trompette évangélique, cette bouche par laquelle notre Lion fait entendre ses rugissements ; ce tonnerre qui a retenti parmi les nations, ce fleuve de l'éloquence chrétienne, ce Paul, en un mot, qui n'ose *pénétrer la profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ;* et qui admire plutôt qu'il n'explique *le mystère caché durant tous les siècles qui nous ont précédé?* Où est cet Isaïe, qui nous prédit l'enfantement d'une vierge, et qui, succombant sous le poids de cette seule question, s'écrie : *Qui racontera sa génération ?* Et voilà que de nos jours un homme s'est rencontré, qui, dans un seul discours, nous a expliqué tous les dogmes de la foi, et sans y laisser désormais le plus léger nuage ! Pag. 312. Rom. II. 33. Coloss. I. 26. Isa. LIII. 8.

Il accuse Origène d'avoir affoibli, par de captieuses

distinctions entre la chair et le corps, la foi de la résurrection, qu'il appelle, avec Tertullien, l'abrégé et l'essence de toute la doctrine chrétienne : *Omne christiani dogmatis sacramentum.*

Le saint docteur s'attache à prouver, par les témoignages de l'Ecriture, que nous ressusciterons dans la même chair que possédoient nos corps, seulement transformée dans une substance désormais incorruptible.

Jésus-Christ, transfiguré sur le Thabor, n'est point dépouillé de ses membres ; c'est avec sa même
Matth. IX. 2. chair, pénétrée de l'éclat du soleil, qu'il se montre aux yeux éblouis de ses Apôtres.

Gen. V. 4. IV. Reg. II. Hénoch et Élie étoient revêtus d'une chair mortelle lorsqu'ils furent enlevés au ciel. Affranchis qu'ils sont jusqu'à présent des lois de la mort, et déjà habitants du paradis, ils ont le même corps qu'ils avoient lorsque le Seigneur les enleva de la terre. Ils jouissent dans la compagnie de Dieu, de tous les avantages que nous tâchons de mériter par le jeûne, se nourrissant d'un pain céleste, se rassasiant de la parole de Dieu, et n'ayant point d'autre nourriture que le Seigneur même. Ecoutez ce que dit le Seigneur : *Ma chair se reposera dans l'es-*
Ps. XV. 9. *pérance ;* et dans un autre endroit : *Sa chair n'a*
Act. II. 31. *point éprouvé la corruption.* Voilà ce que dit l'Ecriture. Cependant vous ne nous parlez que de corps.
Ezec. XXXVII. Que ne nous citez vous plutôt le prophète Ézéchiel, qui nous représente des os sortant de leurs tombeaux,

se joignant les uns aux autres, et se tenant debout sur leurs pieds; des nerfs qui s'étendent sur ces os, des chairs qui les environnent, une peau qui les couvre? Que ne nous rapportez-vous l'exemple de Job qui, vainqueur des douleurs qu'il souffrait, se soutenoit au fort de ses disgrâces par l'espérance et la certitude de la résurrection future? *Qui m'accordera*, disoit-il, *que mes paroles soient écrites, qu'elles soient tracées dans un livre, et gravées sur une lame de plomb avec une plume de fer, ou sur la pierre avec le ciseau? Car je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour; que je serai encore revêtu de cette peau, et que je verrai Dieu dans cette chair; que je le verrai, dis-je, moi-même, et non pas un autre, et que je le contemplerai de mes propres yeux. C'est là l'espérance que j'ai, et qui reposera toujours dans mon cœur.* Qu'y a-t-il de plus formel et de mieux marqué que cette prophétie? Personne depuis Jésus-Christ n'a parlé de la résurrection d'une manière plus claire que ce prophète avant Jésus-Christ. Il veut que ses paroles demeurent éternellement, et qu'on les grave sur le plomb ou sur la pierre, afin qu'elles puissent échapper à la vicissitude des temps. Il est plein de l'espérance ou plutôt de la certitude de sa résurrection; il sait que Jésus-Christ son rédempteur est vivant. Le Seigneur n'avoit pas encore subi la mort; et déjà ce généreux

Job. XIX. 23 et seq.

athlète voyoit son Rédempteur sortir du tombeau, lorsqu'il dit : *Je serai encore revêtu de cette peau, et je verrai Dieu dans ma chair.* Etoit-ce qu'il aimât cette chair rongée d'ulcères, exhalant la pourriture et l'infection ? Non, sans doute ; mais, animé par l'espérance, il la voit renaître affranchie de ses maux, rendue à ses formes premières, dégagée de la corruption. Il n'est pas question ici de corps aérien, et qui tienne de la matière subtile dont se composent les esprits..... Ne semble-t-il pas que Job écrivoit dès lors contre Origène, et qu'il soutenoit un nouveau combat contre les hérétiques, pour défendre la vérité de cette chair dans laquelle il souffroit?..... Pour ruiner donc tous les retranchements d'une confession équivoque et artificieuse, voyez avec quelle précision il s'exprime, répétant jusqu'à plusieurs fois : *Je le verrai moi-même, et non un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux.* S'il ne doit point ressusciter avec le même corps qui a été gissant sur le fumier, s'il ne verra pas Dieu des mêmes yeux avec lesquels il voyoit les vers naître au sein de ses plaies pour le dévorer, où donc
Pag. 325. sera Job? Vous le détruisez pour lui substituer je ne sais quel fantôme. C'est comme si vous disiez qu'un vaisseau qu'on a radoubé après son naufrage, n'a aucune des parties dont il est composé..... La résurrection n'est plus qu'un mot vuide de sens, si vous en détachez la chair et les membres. Nous

ressusciterons dans le même sexe, avec le même corps ; devenus semblables aux Anges, dans ce sens que nous possèderons dans notre chair, toujours subsistante, le même privilége de gloire dont s'unissent ces substances immatérielles. Nous ressusciterons avec des corps affranchis des besoins de la vie présente. Pourquoi pas? puisque dès cette vie nos continuels efforts tendent à nous élever au-dessus de ces besoins, non pour être changés dans la nature des Anges, mais pour leur ressembler par le perfectionnement de la gloire et de l'immortalité qui nous sont promises.

Le païen conçoit difficilement une résurrection de la chair avec tout ce cortége d'infirmités qui l'accompagnent. « Comment supposer des corps qui n'éprouvent les révolutions de la chair. » Mais comment expliquer le prodige d'un peuple entier qui, pendant les quarante années de son séjour dans le désert, conserva les mêmes habits, et jusqu'à la même chaussure, sans nulle altération?

Quelle idée vous faites-vous donc de la puissance de Dieu, et de quel droit lui donnez-vous des bornes si étroites? Puisqu'il peut bien, non-seulement former une chair d'une autre chair, mais encore tirer le corps humain d'une source impure, ne peut-il pas aussi, en vertu de cette même puissance qui a tiré Pag. 326.
toutes choses du néant, redonner l'être à celles qui ont existé autrefois? Car enfin, il est plus aisé de

rétablir une chose dans son premier état, que de la tirer du néant. Lequel est le plus difficile à Dieu de suspendre sur rien le vaste globe de la terre, et de le tenir en balance sur les eaux, élément liquide et flottant, ou de garder pour la résurrection cette chair qu'il a faite? Vous lui accordez le plus difficile, et vous lui contesteriez ce qui l'est sans doute beaucoup moins?

Pourquoi vous étonner qu'à la résurrection les enfants et les vieillards aient l'âge d'un homme parfait, puisque Dieu, en formant l'homme de la terre, le créa en cet état, sans le faire passer par l'enfance et par la jeunesse?....

Luc. XII. 17. *Tous les cheveux de votre tête sont comptés*, nous dit Jésus-Christ. Si l'on compte nos cheveux, il est encore plus aisé de compter les autres membres bien plus durables. Or, il seroit inutile de les compter, s'ils devoient périr un jour..... Un temps vien-
Joan. V. 25. dra où *tous ceux qui sont dans les sépulchres entendront la voix de Dieu, et sortiront de leurs tombeaux*. Ils auront donc des oreilles pour entendre cette voix, et des pieds pour sortir de leurs tombeaux, comme il est arrivé à Lazare. Ils sortiront de leurs tombeaux, c'est-à-dire que les morts ressusciteront et sortiront des tombeaux où ils auront
Isa. XXVI. 20. été ensevelis, parce que, dit le prophète, la rosée que Dieu répand sur eux ranime leurs os..... Ils en sortiront comme de jeunes enfants dont on a délié

les membres garrottés dans leurs langes, et mis en liberté; leur cœur sera pénétré de joie, et leurs os se lèveront comme le soleil. *Toute chair paroîtra* devant le Seigneur. Les monstres des mers rejetteront à ses pieds tous les Jonas qu'ils avoient dévorés (1).

Saint Jérôme accumule les passages de l'Ecriture, tant de l'ancien que du nouveau Testament, à l'appui de cette vérité capitale. L'application qu'il en fait à la morale, n'est pas moins importante.

Animés de l'espérance de notre résurrection future, faisons servir les membres de notre corps à la justice pour notre sanctification, de même que nous les avons fait servir à l'impureté et à l'injustice, afin de mener une vie nouvelle après notre résurrection. Comme la vie de Jésus-Christ paroît dans notre chair mortelle, ainsi celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à nos corps mortels, parce que son Esprit habite en nous. Car il est bien juste qu'après avoir toujours

II. Cor. IV. 14.

Pag. 327.

(1) Image sublime, qui peut-être a inspiré à notre Bossuet cet élan plus sublime encore : « O mort, tu ne saurois nous anéantir : tu t'imagines que ces corps sont ta proie, parce que tu les tiens pour quelque temps en ta puissance : ce n'est qu'un dépôt que l'on consigne entre tes mains; tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien. Partant, ô abîmes, et vous, flammes dévorantes, et toi, terre, mère commune et sépulcre de tous les humains, vous rendrez ces corps que vous avez engloutis; et plutôt le monde sera bouleversé, qu'un seul de nos cheveux périsse. » (*Serm. sur la résurrection*, tom. VIII, pag. 48, 87, etc.)

porté en notre corps une image de la mort de Jésus-Christ, la vie de Jésus paroisse aussi dans notre corps mortel, c'est-à-dire dans une chair qui est mortelle de sa nature, mais que la grâce a rendue immortelle, etc.

A Antoine.

Pag. 17. Un jour que les Apôtres disputoient entre eux à qui auroit la prééminence, Notre Seigneur, pour leur donner une leçon d'humilité, prit un enfant par la main, en disant : *Si vous ne devenez comme un de ces petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* On auroit pu croire que ce commandement étoit plus facile à donner qu'à exécuter. Jésus-Christ voulut joindre l'exemple à la leçon, en lavant lui-même les pieds à ses Apôtres, en se laissant embrasser par le disciple qui le trahissoit, en daignant converser avec la Samaritaine, en permettant à Magdeleine de lui laver les pieds, tandis qu'il entretenoit ses Apôtres du royaume des cieux, en choisissant de pauvres femmes pour être les premières à qui il se fit voir après sa résurrection. Ce qui a fait perdre à Satan sa dignité d'Archange, ce fut le péché contraire à l'humilité. Pierre et Jacques, qui n'étoient que de simples pêcheurs, sont envoyés contre les sages du siècle ; pourquoi? Parce que, dit l'Ecriture, *Dieu résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles.* Apprenez, mon frère, combien il est dangereux d'avoir

Matth. XVIII 3.
Joan. XIII. 5.
Matth. XXVI. 49.
Joan. IV. 9.
Matth. XXVI. 7.
Ibid. XXVIII. 7.
Jacob. IV. 6.

Dieu pour ennemi. Dans l'Evangile, l'orgueilleux pharisien est réprouvé, l'humble publicain est exaucé. Voilà, si je ne me trompe, tout bien compté, dix lettres que je vous adresse sans que vous m'ayez fait un mot de réponse. Jésus-Christ Notre Seigneur ne dédaigne pas de converser avec de simples serviteurs; vous, mon frère, vous ne daignez pas répondre à votre frère! Vous vous récriez; vous m'allez dire que c'est montrer trop de ressentiment. Croyez-moi, si je n'y mettois pas encore de la réserve, je chargerois ma lettre de tant de reproches, que vous seriez bien contraint d'y répondre, ne seroit-ce que pour me témoigner votre humeur. Mais si l'homme se fâche, le chrétien pardonne; je vous renouvelle donc ma prière, et vous demande quelqu'amitié en retour de toute celle que j'ai pour vous. Luc. XVIII.

A Magnus, avocat romain.

Vous me demandez pourquoi il m'arrive assez souvent de citer les écrivains profanes. N'est-ce pas, me dites-vous, altérer la pureté de notre morale chrétienne par un alliage indécent avec le paganisme? Je répondrai sommairement à cette question : Vous ne me la feriez pas si, au lieu de ne lire que Cicéron, vous connoissiez mieux nos livres saints; vous y verriez que Moïse et les prophètes avoient quelquefois emprunté aux livres de la gen- Pag. 654.

tilité, que Salomon entretenoit correspondance avec les savants de Tyr. Il propose, dès le début de ses
Prov. I. 2. 3. Proverbes, de s'appliquer à pénétrer les paraboles et leurs sens mystérieux, les paroles des sages et leurs énigmes; ce qu'il entend des écrits des logi-
Pag. 655. ciens et des philosophes. L'Apôtre saint Paul cite un
Tit. I. 12. vers d'Epiménide dans son Epître à Tite, un autre
Act. XVII. 28. de Ménandre; dans son discours à l'Aréopage, il s'appuie du témoignage d'Aratus. David lui avoit appris à arracher l'épée de la main de son ennemi,
I. Reg. XVII. et à tuer l'orgueilleux Goliath de ses propres armes. Pourquoi trouver mauvais que je fasse servir la sagesse du siècle à l'ornement de la vérité; que j'émancipe l'esclave pour l'introduire dans la famille d'Israël? Lactance reproche à saint Cyprien, ce grand évêque, si célèbre par son éloquence et la gloire de sa confession, d'avoir employé, en écrivant contre Démétrien, le témoignage des philosophes et des poètes, plutôt que de s'en tenir à celui des prophètes et des Apôtres. C'est que Démétrien ne croyoit pas à ceux-ci, et que l'autorité des écrivains du paganisme étoit bien plus propre à le confondre. Celse et Porphyre se sont déchaînés, dans leurs livres, contre le christianisme: Origène a réfuté le premier, l'autre l'a été de la manière la plus solide par Méthodius, Eusèbe, Apollinaire. Pour y répondre, il falloit bien les lire. L'empereur Julien, pendant qu'il alloit à son expédition contre les Par-

thes, a publié sept livres des plus dégoûtantes calomnies contre Jésus-Christ; il s'étaie des fictions de ses poètes : c'étoit se percer de sa propre épée. Si j'entreprènois de lui répondre, je crois que vous me défendriez de m'armer contre lui de la massue d'Hercule, et de le battre en ruines, en lui opposant les philosophes de son école. Au reste, celui qu'il appeloit le Galiléen a bien su pourvoir lui-même à sa défense. Il s'est vengé lui seul de l'insolent blasphémateur, et a réduit au silence cette langue sacrilége, par le trait dont il le perça dès le commencement de son expédition. Joseph a composé deux livres en faveur de l'antiquité de sa nation, contre Appion, grammairien d'Alexandrie. Il cite à chaque page les écrivains profanes, et le fait avec tant d'érudition, que je m'étonne comment un Juif, aussi sérieusement appliqué dès son enfance à l'étude des Livres saints, a pu trouver le temps de connoître aussi bien tous les livres de la Grèce. Que dirai-je de Philon, que l'on nomme le Platon des Hébreux ?

Laissez-moi vous parler des autres. Quadrat, disciple des Apôtres, évêque d'Athènes, saisit le moment où l'empereur Adrien venoit assister aux mystères d'Eleusis, pour lui présenter sa défense du christianisme. Cet ouvrage excita une admiration telle pour le génie de l'auteur, que le prince fit cesser l'horrible persécution ouverte contre nous. Pag. 556.

Aristide, autre philosophe chrétien non moins éloquent, fit agréer au même empereur une nouvelle apologie de notre religion, toute composée de citations des philosophes profanes. Son exemple fut imité par Justin, lorsqu'il adressa à l'empereur Antonin-le-Pieux, à ses fils et au sénat, son livre contre les erreurs des gentils, où il venge la prétendue ignominie de la croix, et prêche la résurrection du Sauveur avec une liberté héroïque. De même, Méliton de Sardes, Apollinaire d'Hiéraple, Denys de Corinthe, Tatien, Bardesane, Irénée, qui succéda au martyr Pothin. Dans combien d'ouvrages n'ont-ils pas attaqué et poursuivi l'hérésie depuis son origine, et dans les écrits des philosophes qui en ont été la source! Démétrius, évêque d'Alexandrie, envoya Pantænus, dont il connoissoit l'érudition, sorti d'une école de stoïciens, prêcher l'Évangile aux philosophes de l'Inde. Clément, prêtre de l'église d'Alexandrie, selon moi le plus savant de nos écrivains, nous a donné huit livres de Stromates, et d'autres compositions. Rien de médiocre, rien qui n'appartienne à la philosophie. Origène a aussi ses Stromates, où il établit des rapprochements entre les chrétiens et les philosophes, et confirme la vérité de nos dogmes par les témoignages de Platon, d'Aristote, de Numénius et de Cornutus. Nous avons de Miltiade un excellent écrit contre les gentils; nous en avons d'Hippolyte et d'Apollonius, sénateurs de Rome; de

Jules l'Africain, qui s'est exercé sur la chronologie ; de Théodore, depuis appelé Grégoire ; tous dignes des temps apostoliques ; de Denys d'Alexandrie, d'Anatole, évêque de Laodicée ; de Pamphile, de Pierius, de Lucien, de Malchion, d'Eusèbe de Césarée, d'Eustathe d'Antioche, d'Athanase d'Alexandrie, d'Eusèbe d'Emèse, de Tryphille de Chypre, d'Astère et de Sérapion, de Tite de Bostre, de Basile à Césarée, de Grégoire à Nazianze, d'Amphiloque. Tous ces grands hommes étonnent par leur profonde connoissance dans les lettres profanes, autant que par leur érudition dans l'intelligence des Livres saints.

Je passe aux latins. Qui fut jamais plus savant et plus profond que Tertullien ? Son Apologétique, ses livres contre les gentils, renferment tout ce qu'il est possible de savoir dans le monde. Minucius, avocat romain, a épuisé dans son Octave toute la littérature profane. Arnobe nous a laissé sept livres contre le paganisme. Lactance, son disciple, divers traités, entre autres son livre des Institutions, abrégé des Dialogues de Cicéron. Le martyr Victorin a peu cité les profanes, j'en conviens ; c'est moins faute Pag. 657.
de volonté que d'occasion. Cyprien a prouvé que les idoles ne sont pas des dieux, avec une netteté, une intelligence de toutes les histoires, un choix d'images et de pensées au-dessus de tout éloge. De notre temps, Hilaire, évêque et confesseur de la foi, a re-

produit Quintilien, par le nombre comme par le style de ses livres, et laissé la preuve de sa capacité en fait de littérature profane, dans un petit écrit qu'il a composé contre le médecin Dioscore. Le prêtre Juvencus, qui vivoit du temps de Constantin, a fait en vers l'histoire de notre rédemption, et n'a pas craint de soumettre la majesté de l'Évangile à la cadence de la poésie. Je ne parle pas de beaucoup d'autres écrivains, morts ou vivants, dont l'opinion comme les talents sont assez connus par leurs ouvrages.

A Paulin. Même sujet.

Pag. 567. Tertullien abonde de pensées; mais il est difficile à entendre. Je compare saint Cyprien à ces belles sources qui épanchent leurs eaux égales et majestueuses. Uniquement occupé d'exhorter aux vertus chrétiennes, absorbé d'ailleurs par les persécutions du temps, il n'a pu se livrer au travail du commentaire sur l'Ecriture. Lactance nous rappelle la pompe de l'éloquence cicéronienne; mais il est plus heureux à battre en ruines les systèmes qu'il combat, qu'à établir les vérités qu'il défend. Arnobe me paroît inégal, diffus, dépourvu complétement de méthode. Il y a dans saint Hilaire une magnificence qui approche de la poésie, caractère général à sa nation; c'est toute l'élégance des compositions grecques : seulement il allonge quelquefois ses pé-

riodes, ce qui en rend la lecture difficile. Je ne dis rien des autres, morts ou vivants, j'en laisse le jugement à ceux qui viendront après nous.

Quant à vous (n'allez pas croire qu'ici l'expression de l'amitié soit celle du compliment), je vous le dirai franchement : Au plus heureux naturel, vous joignez une profonde instruction, vous vous exprimez avec autant d'aisance et de pureté que de justesse ; il ne vous manque qu'une intelligence plus consommée dans la science de nos saintes Ecritures (1).

A Eustochium (2).

Ecoutez ma fille, ouvrez les yeux et ayez l'oreille attentive, et oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi désirera de voir votre beauté. Pag. 27. Ps. XLIV. 12.

Ainsi Dieu parle à l'âme qu'il engage à quitter, comme Abraham, son pays et sa famille, à se déta-

(1) Voyez plus haut d'autres lettres adressées au même, pag. 73—100.

(2) Fille de sainte Paule, non moins pieuse et savante que sa mère. L'une et l'autre s'unirent à saint Jérôme pour fonder dans les environs de Bethléem, et diriger divers monastères. Voici comme il parle d'Eustochium, dans une de ses lettres : *O si videre sororem tuam, et illud oris eloquium coram audire te contingeret, cerneres in parvo corpusculo ingentes animos, audires totam veteris et novi testamenti suppellectilem ex illius corde fervere. Jejunia pro ludo habet, orationem pro deliciis.* (*Epist. ad Furiam.*, pag. 559.)

cher des Chaldéens, c'est-à-dire, d'après l'hébreu, des Démons, à établir sa demeure dans cette région des vivants, après laquelle soupiroit le même prophète quand il disoit : *Je crois fermement voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants,* Quoi! un père exhorter sa fille à quitter, à oublier même son père! Quel est donc le père dont il s'agit ici? Celui-là que Jésus-Christ et son Apôtre désignoient au peuple juif par ces paroles : *Vous êtes les enfants du Démon. Celui qui commet le péché est enfant du Démon....*

Ps. XXVI. 19.

Joan. VIII. 44.
I. Joan. III. 8.

Je n'ai point ici le dessein de vous flatter. Tout flatteur est un ennemi secret que l'on aime, mais qui perd. Je n'emprunterai point les ornements du discours pour vous élever à l'égal des Esprits célestes, et mettre le monde sous vos pieds; c'est de la crainte que je cherche à vous inspirer, non de l'orgueil. Vous avez un trésor, prenez garde qu'on ne vous l'enlève. La vie présente est une lice ouverte à tous les hommes. Ici des combats pour obtenir ailleurs la couronne. Tant que l'on marche à travers les serpents, on ne doit pas être sans défiance. *Mon glaive,* dit le Seigneur, *s'est enivré dans le Ciel.* Quelle paix y a-t-il à espérer sur une terre, l'aliment du serpent, féconde en ronces, en épines? Tout ici bas est plein d'ennemis : nous en trouvons à chaque pas. Notre chair fragile, réservée à la poussière qui l'attend sous peu de jours, soutient seule tous les as-

Pag. 28.

Isa XXXIV. 5.

sauts des puissances conjurées contre nous. Toutes les fois que leur multitude vous effraie, que la tentation fait sentir à votre âme son aiguillon brûlant; après que vous vous êtes dit à vous-même : *Que ferons-nous?* vous entendrez la voix d'Élisée vous répondre : *Cessez de craindre, car il y a ici plus de gens armés avec nous, qu'il n'y en a avec eux;* et le prophète unissant sa prière à la vôtre, demandera au Seigneur *d'ouvrir les yeux de sa servante pour qu'elle voie;* et alors vous verrez un char de feu tout prêt à vous enlever dans le ciel comme Élie; et dans les transports de votre joie, vous chanterez ce cantique : *Notre âme s'est échappée comme un passereau du filet des chasseurs; le filet a été brisé, et nous avons été délivrés.* Tout le temps que nous demeurons attachés à ce corps fragile et mortel, que nous portons notre trésor dans des vases d'argile, que la chair a des désirs contraires à ceux de l'Esprit, la victoire est toujours incertaine..... Le Démon ne s'attaque point aux infidèles, il en veut surtout aux forts. Tantôt c'est un Job qu'il veut renverser, tantôt ce sont des Apôtres qu'il demande à cribler après avoir fait sa proie du perfide Judas. Si l'Apôtre saint Paul, ce vaisseau d'élection, cet homme appelé à porter l'Évangile de Jésus-Christ parmi les nations, s'applique à réprimer les saillies d'une chair rébelle, à éteindre le feu des passions dont il se sent embrasé, à mortifier son corps et à

IV. Reg. VI. 16

Ps. CXIII. 7.

Pag. 29.

I. Cor. IX. 27.

le réduire en servitude, de peur qu'en prêchant aux autres il ne devienne lui-même réprouvé; si, malgré tant de précautions et d'abstinences, il ne laisse pas de sentir dans ses membres une loi qui combat la loi de l'Esprit, et qui l'assujettit à la loi du péché; si, après avoir souffert la faim, la soif, la nudité, les prisons, les fouets et les tourments, revenu enfin à lui-même, il s'écrie : *Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps de péché?* Croyez-vous devoir vivre sans crainte et sans inquiétude?....

Rom. VII. 14.

Ne donnez point aux mauvaises pensées le temps de se fortifier dans votre esprit; étouffez toutes les semences de Babylone qui n'enfantent que confusion et désordre; écrasez le monstre à son berceau; coupez à sa racine la tige étrangère qui se mêle au bon grain; brisez-la contre la pierre, qui est Jésus-Christ.

Pag. 30.

Oh! Combien de fois, depuis que je suis venu fixer ma demeure au désert, dans cette vaste solitude, qui, dévorée par des chaleurs sans relâche, ne présente aux solitaires qui l'habitent que les aspects les plus sauvages, combien de fois, dis-je, ne m'est-il pas arrivé de me croire transporté en imagination au sein de Rome et de ses délices (1)! Plongé que j'étois dans un abîme d'a-

(1) Cette éloquente description a été bien souvent reproduite dans

mertumes, je me laissois tomber au fond de ma cellule solitaire. Un rude sac couvroit mon corps hideux; ma peau noircie, desséchée, auroit offert l'aspect de l'un de ces hommes que brûlent les ardeurs du soleil d'Ethiopie, et me donnoit la figure livide d'un cadavre. Tout le jour dans les larmes, dans les gémissements. Et si durant la nuit le sommeil venoit parfois refermer ma paupière en dépit de toutes mes résistances, à peine avois-je la force de soutenir mon corps retombant sur une terre nue. Je ne vous dis rien de ma nourriture. Au désert, les malades eux-mêmes ne boivent que de l'eau; il y auroit une sorte de sensualité à rien prendre qui eût passé au feu. Eh bien! ce même homme qui, pour éviter les feux de l'enfer, s'étoit de lui-même condamné à s'ensevelir dans cette espèce de prison, où je n'avois pour compagnie que les bêtes féroces et venimeuses; son imagination le tranportoit parmi les danses des vierges romaines. Sous un visage défait, abattu par un jeûne opiniâtre, et dans une chair déjà morte avant sa destruction, brûloit une âme pleine de coupables souvenirs, et bouillonnant de désirs et de regrets. Implorant du secours,

nos chaires chrétiennes. Voyez Molinier, tom. I, 2e part., pag. 20. *Serm. sur l'impureté*; La Rue, *sur la mort*, *Caréme*, tom. I, pag. 13, 14; l'abbé Clément, *Caréme*, tom. II, pag. 62; Montargou, *Dictionn. apostol.*, tom. III, pag. 125, 125, 128. Elle sera toujours sûre de son effet. Plus d'une fois elle a inspiré l'éloquence, la poésie, la peinture elle-même.

et ne sachant plus où trouver un asile contre moi-même, j'allois et venois ; épuisé, je tombois aux pieds de la croix, baigné de mes pleurs, qui couloient à grands flots, et que j'essuyois de mes cheveux, luttant par les plus rudes austérités contre les révoltes de ma chair. Je ne rougis pas d'avouer ma misère : bien loin de là, je gémis de n'être plus ce que j'étois alors. Je me souviens d'avoir passé souvent les nuits à crier et à me frapper la poitrine, jusqu'à ce que le Seigneur, dissipant la tempête, eût rendu le calme à mes sens. Cependant je n'approchois de ma cellule même qu'avec effroi, comme si elle eût connu mes pensées ; et, m'armant contre moi-même de courroux et d'indignation, j'allois m'enfoncer dans le plus profond de ma solitude. D'autres fois, égaré sur la cime des montagnes, perdu dans les obscurités du vallon, ou dans les antres des rochers, c'étoit là que je priois, là que je matois cette chair criminelle, et je ne dis rien dont je ne puisse prendre le Seigneur à témoin. Après que mes larmes avoient coulé en abondance, après que mes yeux s'étoient long-temps reposés sur le ciel, plus d'une fois aussi il m'est arrivé de me croire transporté parmi les chœurs des Anges, et, dans les transports d'une joie ineffable, je m'écriois : *Nous courons après vous, attirés par l'odeur de vos parfums.*

Cant. 1. 3.

Or, si telles sont les épreuves d'un solitaire qu'as-

siègent et poursuivent sans cesse les criminelles pensées jusque dans une chair consumée par les rigueurs de la pénitence, quelles ne doivent pas être celles d'une jeune personne jetée au milieu du monde et de ses plaisirs ! L'Apôtre nous l'apprend : *Elle est morte, bien qu'avec une apparence de vie.* I. Tim. V. 23
Si donc je suis capable de donner quelque conseil, si l'on veut m'en croire sur la funeste expérience que j'en ai faite moi-même : le premier avis que je donnerai à toute vierge qui s'est consacrée à Jésus-Christ, c'est de fuir les poisons de l'intempérance. L'imtempérance est le premier trait que le Démon décoche dans le cœur de la jeunesse. Moins dangereuses sont les tortures de l'avarice, les gonflements de l'orgueil, les amorces de l'ambition. On peut aisément se garantir des autres ; cet ennemi là, nous le portons au fond de nous-mêmes. Intempérance et jeunesse, double foyer où s'allume l'impureté ! A quoi bon jeter de l'huile sur le feu ? Pourquoi fournir de nouvelles matières combustibles à une chair déjà embrasée ?..... C'est par le jeûne que l'on rentre dans ce paradis d'où l'intem- Pag. 31
pérance nous a chassés. Que si vous me dites qu'une personne de votre rang est obligée de tenir table, qu'il lui est impossible de mener une vie si austère et si répugnante à la nature ; je vous répliquerai : Vivez donc selon les lois du monde, puisque vous ne sauriez vivre selon la loi de Dieu. Ce n'est pas

que Dieu, qui a créé toutes choses pour notre usage,
Pag. 32. prenne plaisir à nous voir dévorés par une faim cruelle, épuisés par de longues abstinences, consumés par des jeûnes rigoureux ; mais c'est qu'il est impossible de conserver autrement la pureté du cœur. Le Démon n'est fort et puissant contre nous que par les révoltes que la concupiscence excite dans nos membres. En voulez-vous la preuve par des exemples tirés de l'histoire? Un Samson, plus fort que les lions, plus ferme que les rochers, qui, seul et sans armes, faisoit fuir devant lui mille ennemis, s'amollit dans les bras de Dalila. Un David, ce prince selon le cœur de Dieu, le prophète de Jésus-Christ, se laisse prendre aux charmes de Bethsabée, et se rend coupable à la fois d'adultère et d'homicide. Il suffit d'un regard, sans sortir de sa maison, pour trouver la mort. Un Salomon, par la bouche de qui la sagesse elle-même s'étoit expliquée, se laisse séduire et enchanter par l'amour des femmes, il abandonne le Seigneur.

Je ne saurois vous dire combien nous voyons tous les jours de vierges qui succombent ; combien désertent le sein maternel de l'Eglise ; sur combien d'âmes qui brilloient à l'égal des astres, leur superbe ennemi établit son trône ; dans combien de cœurs, impénétrables comme la pierre, l'ancien serpent trouve le moyen de s'ouvrir un passage, et d'y faire sa retraite. Il en est qui, veuves avant le mariage,

cachent sous un habit simple et modeste les désordres d'une vie toute corrompue. Elles vous diront : « *Tout est pur pour ceux qui sont purs ;* j'ai pour Rom. XIV. 20.
» moi ma conscience ; Dieu ne demande que des » cœurs purs. A quoi bon s'abstenir de viandes que » Dieu a créées pour mon usage ?... » N'avoir sur ses habits que quelques petits filets de pourpre, se coiffer négligemment pour laisser flotter ses che- Pag. 33.
veux, faire paroître dans son allure une nonchalance et une délicatesse affectée, voilà en quoi consiste toute leur virginité. Qu'elles se parent du nom de vierges pour mettre leur déshonneur à plus haut prix, et qu'elles trouvent des apologistes parmi ceux qui leur ressemblent, pour moi, je me fais gloire de n'avoir pas leurs suffrages...

Maintenant je reviens à vous, chère Eustochium. Vous êtes, parmi la jeune noblesse de Rome, la première qui vous soyez consacrée à Dieu par le vœu de virginité. Plus l'état que vous avez embrassé est sublime et parfait, plus aussi vous devez craindre de perdre à la fois les avantages de la vie présente et les biens de la vie future. Une expérience domestique a dû vous apprendre combien les plaisirs du mariage sont courts et fragiles, et de combien de chagrins ils sont empoisonnés. Votre sœur Blésille, votre aînée dans l'ordre de la nature, votre inférieure dans l'ordre de la vocation, est devenue veuve après sept mois. Que la condition des hommes

est à plaindre, et que leur destinée est incertaine! Blésille se voit privée par un même coup et des douceurs du mariage, et de la couronne de la virginité...

Fuyez tout commerce avec les personnes mariées, fuyez la fréquentation des grands. Ne vous exposez point à voir souvent ce que vous avez méprisé pour être vierge. L'on se fait dans le monde un honneur d'avoir pour mari un magistrat, un homme constitué en dignité; l'épouse d'un empereur voit ses antichambres obsédés de gens empressés à lui faire la cour; animez-vous d'un noble et saint orgueil, vous, l'épouse du Roi des rois; ne dérogez pas à votre auguste alliance en vous abaissant à porter des hommages à d'autres qu'au divin époux dont vous avez fait choix. Evitez même celles qui sont veuves par nécessité plutôt que par choix; elles changent
Pag. 34. de costume et non point de mœurs. Donnez-vous pour compagnes de jeunes personnes mortifiées par le jeûne, qui portent sur leur visage pâle et défait l'empreinte de la pénitence, éprouvées par la régularité de leur vie. Ne vous montrez en public que rarement; n'allez pas visiter ailleurs que dans votre appartement nos saints martyrs. On ne manque jamais de prétextes pour aller dehors, quand on s'en est fait un besoin. Appliquez-vous à la lecture, apprenez par cœur. Que le sommeil ne vous surprenne qu'un livre à la main, et que votre tête, tombant

accablée de lassitude, rencontre nos saintes Ecritures. Jeûnez habituellement, et ne mangez jamais jusqu'à n'avoir plus faim. A quoi sert de rester deux ou trois jours sans manger, si après cela on s'en dédommage en mangeant avec excès? L'âme s'épuise sous le poids des aliments, comme une terre chargée de pluies languit, et n'est féconde qu'en mauvaises herbes.

Il est bien difficile de n'aimer rien. Le cœur humain ne peut se passer d'un objet vers qui son affection se porte (1). L'amour spirituel triomphe de l'amour charnel. Un désir s'éteint par un autre; ce que l'un perd, l'autre le gagne.

En donnant à la virginité une haute préférence sur le mariage, saint Jerôme répond à l'objection : Est-ce que Dieu n'a pas aussi sanctifié le mariage? Pag. 35.

Préférer l'un, n'est pas déprécier l'autre. On n'établit point de comparaison entre ce qui est mal et ce qui est bien. Les femmes mariées peuvent se faire honneur de l'être, mais après les vierges. Dieu a dit : *Croissez et multipliez, et peuplez la terre*. Que ceux-là donc croissent et multiplient qui doivent peupler la terre. Les personnes qui, comme Gen. I. 28.

(1) Mot que Massillon semble avoir traduit par cette pensée : « Il » faut aux cœurs, et aux cœurs surtout d'un certain caractère, un » objet déclaré qui les occupe et les intéresse » (*Serm. sur la tiédeur*, *Carême*, tom. III, pag. 49.)

vous, ont embrassé le parti de la virginité, appartiennent au ciel. Remarquez bien que le commandement, *Croissez et multipliez*, n'a commencé son
Ibid. III. 7. exécution qu'après que l'homme, chassé du paradis, eut été dépouillé de la justice originelle, et couvert de feuilles de figuier, indice des désirs déréglés qu'inspire le mariage. Que ceux-là s'engagent dans le mariage, qui ont été condamnés à manger
Ibid. 17-19. leur pain à la sueur de leur front, à cultiver une terre ingrate qui ne leur rend que des ronces et des épines, où leur semence est étouffée par des herbes
Matth. XIX. 11. parasites. La mienne me rend au centuple. *Tous ne sont pas capables de cette résolution,* mais seulement *ceux qui ont reçu ce don.* Il est des eunuques qui le sont par nécessité, moi par choix. Ève étoit vierge dans le paradis terrestre. Le mariage n'a commencé qu'a-
Gen. III. 7. près que nos premiers parents eurent besoin de se couvrir de peaux de bêtes. Vous habitez un paradis; maintenez votre prérogative, et dites avec
Ps. CXIV. 7. le roi prophète : *Retourne, ô mon âme, au lieu de ton repos.* Une preuve sensible que la virginité est comme naturelle à l'homme, et que le mariage n'est que la suite et l'effet de sa désobéisance, c'est que le mariage produit des enfants vierges, et qu'il donne dans son fruit ce qu'il a perdu dans sa ra-
Isa. XI 1. cine. *Il sortira un rejeton de la racine de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine.* Ce rejeton est la mère de Notre Seigneur, rejeton simple, pur, franc,

qui n'est mêlé d'aucun germe étranger, et qui, seul, sans secours d'aucune autre créature, a produit son fruit par une fécondité semblable en quelque façon à celle de Dieu même. Je loue les noces, je loue le mariage, mais c'est parce qu'il produit des vierges, comme le buisson épineux qui porte des roses, la terre qui produit l'or, la nacre où se forment les perles. Qui met la main à la charrue compte-t-il ne pas la quitter? Et s'il travaille, n'est-ce pas pour se reposer après? On ne sauroit avoir plus de respect pour le mariage qu'en aimant beaucoup les fruits qu'il produit. O mère! pourquoi envier le bonheur de votre fille? C'est vous qui l'avez nourrie de votre lait et de votre propre substance; vous qui l'avez formée de votre propre chair, vue croître sur votre sein, l'avez conservée vierge en l'environnant de vos maternelles sollicitudes. Vous lui en voulez d'avoir aimé mieux être l'épouse d'un monarque que d'un plébéien. Plaignez-vous que, par cette alliance, elle vous ait introduite vous-même dans la famille de Dieu.

Pag. 36.

Quant aux vierges, dit l'Apôtre saint Paul, *je n'ai point reçu de commandement du Seigneur.* Pourquoi? parce que ce n'étoit point par un commandement exprès du Seigneur, mais par son propre choix que cet Apôtre avoit embrassé la virginité. On a prétendu que saint Paul avoit été marié; cette opinion est démentie par son témoignage : *Je*

I. Cor. VII. 25.

Ibid. 8. *voudrois*, dit-il, *que tous les hommes fussent en*
Ibid. 9. *l'état où je suis*. Et plus bas : *Quant aux personnes qui ne sont point mariées ou qui sont veuves, je vous déclare qu'il leur est avantageux de demeurer en cet état, comme j'y demeure moi-même*. Pourquoi donc n'a-t-il pas reçu de commandement du Seigneur par rapport à la virginité ? Parce qu'il y a plus de mérite à faire ce qu'on n'est pas obligé. Faire de la virginité un commandement précis et rigoureux, c'eût été attenter au mariage, aller contre le vœu de la nature, vouloir que les hommes fussent des Anges sur la terre, et condamner en quelque sorte l'ouvrage du Créateur.

Elie et Elisée ont vécu vierges, ainsi que plusieurs autres prophètes, Jérémie entre autres, à qui
Jerem. XVI. 2. il avoit été dit : *Ne vous mariez point*. Dieu, qui l'avoit sanctifié dans le sein de sa mère, lui défend le mariage. L'approche de la captivité étoit un motif de plus pour le lui défendre ; ce que saint Paul
I. Cor. VII. 18. insinue par ces paroles : *Je crois qu'il est avantageux à cause des fâcheuses nécessités de la vie présente, de ne point se marier*. Quelles sont-elles, ces nécessités qui repoussent les plaisirs du mariage ? c'est,
Ibid. 29. ajoute-t-il, que *le temps est court ;* qu'en conséquence, *ceux qui ont des femmes doivent être comme s'ils n'en avoient pas*. Nous aussi, nous sommes à la veille de voir arriver Nabuchodonosor. Le lion est sorti déjà de sa tanière. Irai-je me marier pour

donner des esclaves à la tyrannie, et mettre au monde des enfants à qui s'appliquent ces lamentables paroles : *La langue de l'enfant qui étoit à la mamelle s'est attachée à son palais, dans son extrême soif; les petits ont demandé du pain, et il n'y avoit personne pour leur en donner.* Thren. IV. 4

Autrefois il n'y avoit chez le peuple de Dieu, que des hommes qui fissent profession de continence. Ève n'en continuoit pas moins d'enfanter dans les douleurs. Mais depuis qu'une autre vierge a conçu le fruit de vie, le Dieu fort, le père d'un siècle futur; la sentence de malédiction a été cassée. Eve fut un principe de mort, Marie une source de vie; et parce que la virginité a commencé par une femme, elle s'est soutenue avec plus d'éclat parmi les femmes. Le Fils de Dieu, venu dans le monde, a voulu s'y faire une famille nouvelle, et se donner des Anges pour le servir sur la terre, comme il y en a qui l'adorent dans le ciel. Alors, on a vu une chaste Judith couper la tête d'Holopherne, Jacques et Jean abandonner tout pour s'attacher au Sauveur. Marc. I. 13. Pag. 37.

Inconvénients du mariage. Saint Jérôme indique son livre contre Helvidius, où il les a exposés avec étendue.

Nous ne nous contentons pas de louer la virginité, nous en pratiquons les saintes règles. Il ne suffiroit pas de connoître ce qui est bien, la raison seule nous l'apprend; il faut s'y maintenir, et pour cela

il en coûte. Le salut n'est attaché qu'à la persévérance.

Ne prêtez jamais l'oreille aux paroles déshonnêtes. Souvent on ne s'en permettra en votre présence que pour vous éprouver ; on essaie l'impression qu'elles feront sur vous. Si votre pudeur ne s'en alarme pas, vous aimez que l'on rie, que l'on plaisante; on applaudira à ce que vous direz : vous dites non, on dit non. On se récriera que vous avez de la piété avec de l'enjoûment, la candeur et la grâce de l'innocence. Voilà, dira-t-on, la vraie dévotion ; ce n'est point là la vertu farouche, atrabilaire et repoussante de telle et telle qui n'est restée vierge que faute de trouver personne qui la voulût épouser. — Un secret penchant nous pousse au mal ; nous écoutons volontiers ceux qui nous flattent. On répond bien qu'on ne mérite pas ces compliments ; on ne les entend point sans rougir : on ne laisse pas d'en savourer l'encens au-dedans de son cœur.

Pag. 38.

L'épouse de Jésus-Christ, telle que l'arche d'alliance, doit être toute d'or au dehors comme au dedans ; il n'y avoit dans l'arche que les tables du Testament. Ainsi, nulle pensée étrangère ne doit déshonorer une âme où le Seigneur vient se reposer comme sur son propitiatoire.

Exod. xxv. 17.

Point de liens qui vous doivent arrêter, ni mère, ni sœur, ni parente, ni frère. Le Seigneur a besoin de vous. C'est un Dieu jaloux ; il ne peut souffrir que

Exod. xxxiv. 14.

la maison qui lui est consacrée soit changée dans un lieu de négoce. Aux soins empressés de Marthe, il préfère le repos de Marie assise à ses pieds. Joann. II. 16. Luc. X. 42.

Renfermée dans votre intérieur, abandonnez-vous aux saintes effusions du chaste amour qui vous unit à lui. Vous priez, c'est vous qui lui parlez; vous lisez, c'est lui qui vous parle.

Ecoutez donc, ma chère Eustochium, ma fille, ma dame, ma compagne, ma sœur; ma fille, par votre âge; ma dame, par votre mérite; ma compagne, par la commune profession de la vie religieuse; ma sœur, par le lien de la charité; écoutez ce que dit Isaïe : *Mon peuple, entrez dans vos chambres, fermez vos portes, et demeurez caché jusqu'à ce que la colère du Seigneur soit passée.* Laissez les vierges folles aller çà et là; mais vous, demeurez avec votre époux dans le secret de votre maison. Daniel se retiroit au haut de sa maison pour prier; car il ne pouvoit rester en bas; et il ouvroit ses fenêtres du côté de Jérusalem. Ouvrez donc aussi vos fenêtres pour laisser entrer la lumière dans votre chambre, et pour voir la cité du Seigneur. Mais n'ouvrez pas ces fenêtres dont un prophète a dit : La mort est entrée par vos fenêtres. Pag. 39 Isa. XXVI. 20. (Septante.) Matth. XXV. 3. Dan. VI. 10. Jerem. IX. 21

Soyez aussi toujours en garde contre les surprises de la vaine gloire. *Comment pourriez-vous croire*, disoit Jésus-Christ aux Juifs, *vous qui recherchez la vaine estime des hommes?* Apprenez de là com- Joan. V. 44.

bien doit être dangereux un vice avec lequel il n'y
Jerem. XVII. 14. a plus de foi. Répétons avec le prophète : *C'est en vous, Seigneur, que je mets toute ma gloire ;* avec
I. Cor. I. 31. l'Apôtre : *Que celui qui se glorifie, ne se glorifie*
Gal. I. 10. *que dans le Seigneur. Si je voulois encore plaire aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jésus-Christ.* Quand vous faites l'aumône, n'ayez pour témoin que Dieu seul ; quand vous jeûnez, ayez un visage gai et joyeux. N'affectez dans votre mise ni recherche, ni négligence, ni aucune singularité, pour ne point attirer les regards (1). Nul désir de

(1) Saint Jérôme ne permet à la piété chrétienne rien d'affecté, nulle singularité, rien de rebutant, ni d'âpre, ni de farouche. A Dieu ne plaise, que nous blâmions l'austérité, l'abstinence, la solitude, l'esprit de pénitence et de mortification, vertus nécessaires à l'âme et consacrées par Jésus-Christ. A Dieu ne plaise, non plus, que pour entretenir le commerce et la société de la vie, nous permettions au chrétien de s'accommoder aux mœurs du temps ! Ce n'est pas à lui à céder au vice, mais à faire aimer la vertu. Or, pour la faire aimer, qu'y a-t-il à faire ? qu'à la pratiquer telle qu'elle est ? Une vertu tout unie est toujours de bonne foi ; et la bonne foi est ce qui plaît, ce qui engage et ce qui entraîne les cœurs. Deux de nos prédicateurs modernes ont développé cette morale avec éloquence, et c'est notre saint docteur qui leur a fourni, à l'un et à l'autre, l'autorité dont ils l'appuient. Le premier, le P. La Rue, dans un sermon *sur les moyens de se sanctifier dans le monde*, s'exprime ainsi : « Pourquoi vous distinguer par un extérieur » grossier ? Cette affectation, dit saint Jérôme, convient aussi mal au » chrétien que la molle propreté, l'air chagrin aussi peu que l'air en- » joué, l'incivilité aussi peu que la petitesse étudiée : *Nec affectatæ* » *sordes*, etc. C'est la morale de saint Jérôme. Il ne parle point au- » trement. Son zèle se déployoit contre ceux qui ne connoissent point » d'autre sainteté que celle qui est hérissée d'impolitesse, de rusti-

paroître ni plus dévote ni plus humble qu'il ne faut ; ne cherchez point la gloire en faisant semblant de la fuir. Il arrive trop souvent qu'avec l'air de renfermer dans l'ombre ses aumônes et ses jeûnes,

» cité et de dureté : *Tam crassæ rusticitatis, quam illi solam pro sanc-* » *titate habent.* Tout solitaire qu'il étoit, austère et rigoureux à lui-» même, il gardoit dans sa conduite un tempérament de prudence et » de simplicité qui rendoit la pénitence même désirable, et faisoit » souhaiter d'être austère comme lui. » (*Avent*, pag, 43.)

« Notre loi, dit M. l'ancien évêque de Senez (de Beauvais), dans un » sermon *sur les vertus sociales*, notre loi n'est incompatible qu'avec » les vices ; elle ne corrige point les abus par d'autres excès ; elle laisse » *au fanatisme et à la superstition* cette rusticité cynique qui, selon la » remarque d'un saint docteur, fait peut-être toute la vertu, toute la » sainteté des esprits durs et farouches : *Tam crassæ rusticitatis, quam* » *illi solam pro sanctitate habent.* » (Tom. III, pag. 14 et 15.) Observez que la censure de saint Jérôme ne porte que sur l'habillement ; ses imitateurs l'ont étendue, et plus particulièrement sur le caractère. Autrement le bienheureux Joseph Labre, saint François d'Assise, saint Jean Calybite, ne seroient pas à l'abri du reproche ; et pourtant il n'y avoit *ni fanatisme*, *ni superstition* dans leur manière de se vêtir, ou plutôt de se dépouiller. M. l'évêque de Senez borne sa censure à la rusticité de mœurs et de langage, qui est en effet aussi contraire à l'esprit de l'Evangile, qu'à celui de la société où nous vivons : *Quæcumque honesta, quæcumque amabilia.* Et encore, dirons-nous avec le sage : *Vir amabilis ad societatem.* Et la preuve que telle étoit la morale de saint Jérôme et du pieux évêque son interprète : transcrivons un autre morceau du même discours, qui lui a été également fourni par notre saint docteur : « Ecoutez, dit-il, le témoignage d'un saint, aussi célèbre » par l'austérité de ses mœurs que par son érudition.... Enfermé » dans la caverne de Bethléem, et partagé entre les fatigues de l'étude » et celles de la pénitence, Jérôme est consulté par des personnes ver-» tueuses, alarmées de vivre au milieu du tumulte du monde et de » ses dangers. Ames pieuses, qui pourriez éprouver aussi les mêmes

avec une apparence de pauvreté volontaire, on est d'autant plus jaloux de suffrages, que l'on en semble moins curieux. Raffinement de vanité qui court après l'estime des hommes, en paroissant vouloir s'y dérober. Il est bien plus commun de rencontrer des personnes supérieures aux passions violentes ou abjectes dont nous sommes agités, que l'on n'en voit qui sachent se défendre des piéges de la vanité. Comme le plus beau visage est celui qui a le moins de défauts, ainsi l'homme le plus humble est celui
Pag. 40. qui a moins de vanité. Je ne vous recommanderai pas de ne vous point glorifier de vos richesses, de votre naissance; de ne point vous croire supérieure aux autres; je sais quelle est votre modestie; non, l'orgueil, qui a précipité le Démon, n'a point d'accès dans votre cœur; je m'abstiendrai donc d'en parler. Ma seule crainte seroit que le mépris même que vous avez fait de la vanité mondaine, ne vous inspirât une autre vanité; que vous ne missiez une complaisance secrète à fixer les regards par l'humilité de votre extérieur, par cela même que vous avez renoncé à les attirer par le faste des habits; que

» alarmes, entendez la réponse du saint solitaire : Il n'importe où vo-
» tre corps habite, pourvu que votre âme soit hors du siècle : *Nil re-*
» *fert, ubi sitis; extra sæculum sitis.* Ce n'est point la solitude, c'est
» la vertu qui fait les saints; vivre en solitaire au milieu du monde,
» est aussi contraire à l'ordre du Ciel, que de vivre en homme du
» monde au milieu du cloître. » (*Serm.*, tom. III, pag. 11—13.)

vous ne vous croyiez obligée, en présence des frères et des sœurs, de prendre la dernière place, de parler d'un ton de voix foible et languissant, pour témoigner combien le jeûne vous a épuisée, et de vous appuyer sur le bras d'une autre, comme une personne prête à tomber en défaillance... Je n'entre pas dans plus de détails, pour n'avoir point l'air de faire une satire plutôt que de donner de simples conseils.

Un autre reproche qui s'adresse aux personnes de ma profession, c'est qu'il s'y rencontre des hommes qui ne se poussent dans les ordres sacrés que pour se ménager des rapports plus intimes avec les personnes du sexe. Ceux-là, tout occupés de leur parure, on les prendroit pour des fiancés plutôt que pour des prêtres. Tout ce qu'ils ont de science se borne à connoître les noms des dames, leurs demeures, leurs habitudes. Leur bouche ne s'ouvre Pag. 41.
que pour lancer le sarcasme, déchirer sans pitié toutes les réputations. Aperçoivent-ils quelque meuble à leur convenance? ils le louent, ils l'admirent, ils y portent les mains. Vous les rencontrez partout. Point de nouvelles qu'ils ne sachent; les premiers à les débiter, à enchérir sur les relations que l'on en fait. Ce sont les directeurs à la mode. On les ménage, on trembleroit de leur déplaire.

Etes-vous dans l'ignorance ou dans le doute sur quelque difficulté de l'Écriture? consultez quelqu'un dont la réputation soit bien établie, dont

l'âge repousse tout soupçon. Que si vous n'en connoissez point de ce caractère, il vaut mieux ignorer simplement que de savoir avec risque. Songez que tout est piége dans le chemin où vous marchez, et que plus d'une vierge émérite, à la suite d'une vie tout entière irréprochable, a échoué aux portes de la mort.

La gloire des vierges est d'inspirer aux autres l'estime de la virginité. Si vous en voyez quelqu'une chancelante, mal affermie dans la foi, tendez-lui la main, prodiguez-lui caresses et consolations; faites-vous auprès de Dieu un titre de la maintenir dans son devoir. Si quelqu'autre, pour échapper à la servitude, demandoit à entrer en religion, répondez-
I. Cor. VII. 9. lui ingénument ce mot de saint Paul : *Il vaut mieux se marier que brûler.*

Pag. 41. Ne vous piquez point d'érudition; laissez à d'autres la manie du bel esprit, et l'art de tourner un vers lyrique. Qu'y a-t-il de commun entre nos sacrés cantiques et les chants de la poésie romaine, entre l'éloquence de la tribune profane et la doctrine d'un saint Paul? Ne serait-on pas scandalisé de vous voir assise dans un lieu consacré aux idoles,
Tit. I. 15. quoique tout soit pur pour ceux qui sont purs, et qu'on ne doive rien rejeter de ce qui se mange
I. Cor. X. 21. avec action de grâce. Cependant, il ne nous est pas permis de boire à la fois le calice de Jésus-Christ et le calice des Démons.

Je vais vous rapporter la-dessus une anecdote qui n'est pas à ma louange. Il y a plusieurs années qu'ayant quitté patrie, père, mère, sœur, parents, et, ce dont il est plus difficile encore de se détacher, l'habitude d'une table splendide, dans l'intention d'aller à Jérusalem pour y servir Dieu, et m'enrôler dans la milice céleste ; j'avois emporté avec moi les livres que j'avois amassés à Rome avec beaucoup de soin et de travail, et dont je ne pouvois me passer. Telle étoit alors ma misère et l'excès de ma passion ; je jeûnois pour lire Cicéron. Après de longues et de fréquentes veilles, après des torrents de larmes, que le souvenir de mes premières fautes faisoit couler au fond de mon cœur, je me mettois à lire Platon ; et lorsque, rentrant en moi-même, je commençois la lecture de quelqu'un de nos prophètes, leur style inculte me repoussoit. Aveugle que j'étois, et incapable de voir la lumière, j'accusois le soleil au lieu de m'en prendre à moi seul. Séduit et trompé de la sorte par les artifices de l'ancien serpent, j'eus, vers la mi-carême, une fièvre qui, pénétrant jusqu'à la moelle des os mon corps épuisé par de continuelles austérités, et me tourmentant jour et nuit avec une violence incroyable, me dessécha au point de n'avoir plus que les os. Ma foiblesse laissoit croire que j'allois mourir. On disposoit mes funérailles ; mon corps étoit glacé ; le principe de la vie étoit à peine soutenu par un reste de

chaleur qui se faisoit reconnoître à quelques battements de cœur ; tout à coup il me survint un ravissement où je me vis transporté en esprit par-devant un tribunal. Là, ébloui de l'éclat qui jaillissoit du trône où le Juge étoit assis, et se réfléchissoit sur tous les assistants, je tombai prosterné contre terre, n'osant
Pag. 43. seulement pas lever les yeux, quand, interrogé de quelle profession j'étois, je répondis que j'étois chrétien. Tu mens, me répliqua le Juge, tu n'es pas un
Math. VI. 21. chrétien, mais un cicéronien ; car *où est ton trésor, là aussi est ton cœur.* Je n'avois rien à répondre. Muet, déchiré par les remords de ma conscience, d'une manière plus sanglante encore que par les coups de fouet qui me furent réellement infligés
Ps. VI. 5. par ordre du Juge, je pensai à ce verset du psalmiste : *Qui publiera vos louanges dans l'enfer, ô Seigneur.* Je n'avois de force que pour m'écrier avec de profonds gémissements : *Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi.* C'étoient là les seules paroles que je pusse faire entendre ; et je les répétois à mesure que les coups redoubloient. A la fin, on demanda ma grâce, en faveur de ma jeunesse ; on promit pour moi que je ne lirois plus aucun des auteurs profanes, sous peine d'être puni avec encore plus de sévérité. Je le promis moi-même avec serment ; et je fus remis en liberté. Ma syncope finie, je me retrouvai sur la terre, les yeux baignés de larmes, qui coulèrent en si grande abondance, que

les assistants s'en étonnèrent, et purent aisément reconnoître combien je venois d'avoir à souffrir. N'étoit-ce là qu'un songe tel que ces visions qui nous trompent durant le sommeil? J'en atteste ce tribunal redoutable devant lequel je me suis vu prosterné, et le rigoureux jugement qui m'a imprimé une telle frayeur. Fasse le ciel que je n'aie à subir jamais pareille question! Je sentois encore, à mon réveil, la douleur des coups que l'on m'avoit donnés, et dont mes épaules étoient toutes meurtries. De ce moment, je m'appliquai à l'étude des Livres sacrés avec plus d'ardeur que je n'en avois mis auparavant à celle des écrivains profanes.

Un vice dont vous devez vous garantir avec soin, c'est l'avarice. Je ne parle pas de celle qui porte à désirer le bien d'autrui : les lois civiles sont les premières à la flétrir; mais de celle qui consiste à ménager trop son propre bien, dont on n'est que le dépositaire. Les seuls biens qui soient à notre possession, ce sont les biens spirituels. *On ne peut servir deux maîtres*, nous dit Jésus-Christ, *il faut aimer l'un et haïr l'autre*. Matth. v. 24. Les soins que l'on se donne pour avoir de quoi vivre, épines qui étouffent la foi, racines empoisonnées que produit l'avarice, occupation qui n'est digne que d'une âme païenne.

Nous connoissons des dames qui ont des livres enrichis de pierreries, écrits en caractères d'or, sur du parchemin de couleur de pourpre, pendant que

Jésus-Christ nu expire de froid à leur porte. Font-elles l'aumône? c'est à son de trompe. Donnent-elles à manger à ceux qui ont faim? il y a près
Pag. 44. d'elles un crieur à gages pour publier leur charité....

Un solitaire, économe plutôt qu'avare, avoit laissé en mourant cent écus, qu'il avoit amassés en faisant des filets. On tint conseil sur l'usage à faire de cet argent. Parmi les solitaires, les uns opinoient pour qu'il fût distribué aux pauvres; d'autres, qu'on le donnât à l'Eglise; quelques-uns étoient d'avis qu'il fût envoyé à la famille du défunt. Macaire, Pambo, Isidore, les autres pères, inspirés du Saint-
Act. VIII. 20. Esprit, prononcèrent qu'il falloit enterrer cet argent avec le mort, en disant : *Que ton argent périsse avec toi.* Cette sentence, où il n'y avoit rien que d'équitable, fit une telle impression dans l'âme des solitaires de l'Egypte, que tous auroient regardé comme un crime de laisser seulement un écu en mourant...

Pag. 46. Loin de vous tout jugement téméraire. Vous jeûneriez plusieurs jours de suite, ne vous croyez point pour cela valoir mieux que les autres. Vous jeûnez, et vous vous mettez en colère. Tel autre ne jeûne pas, mais il est doux et complaisant. Vous êtes mortifiée d'esprit et de corps; mais vous exhalez en murmures, en querelles domestiques, la contrainte où vous jettent les exercices de pénitence que vous

vous imposez ; tel autre, plus réservé dans ses abstinences comme dans ses repas, rend grâces à Dieu de tout. Est-ce jeûner, dites-moi, que de conserver des ressentiments, je ne dis pas jusqu'au coucher du soleil, mais durant des mois entiers?

Attention à vous-même ; ne cherchez votre gloire que dans les bonnes œuvres que vous faites, jamais Pag. 47. dans les chutes que font les autres. Ne vous réglez point sur celles qui, tout entières à leurs sensualités, ne s'occupent qu'à compter leurs revenus, à supputer à quoi se monte par jour la dépense de leur maison. La chute du perfide Judas n'a pas entraîné les autres Apôtres dans le précipice. La foi des fidèles n'a pas fait naufrage avec Phigelle et Alexandre. Ne me dites pas : Celle-ci, celle-là se fait honneur de son bien ; on la considère, elle tient maison ouverte. En est-elle pour cela moins vierge ? — En êtes-vous bien sûre? Dieu a d'autres yeux que nous. L'homme ne voit que la surface ; Dieu voit dans l'intérieur. Pour être vierge de corps, l'est-elle d'esprit? j'en doute. C'est là néanmoins l'idée que l'Apôtre nous donne d'une véritable vierge. Au reste, laissez la jouir de l'estime des hommes et démentir l'oracle de l'Apôtre. Pour nous, nos modèles ce sont les saints... Attachons-nous à Jésus-Christ. Pag. 48. La seule marque de reconnoissance que nous puissions rendre à tout ce qu'il a fait pour nous, c'est de lui donner sang pour sang. Est-il un saint qui ait

été couronné sans avoir combattu? tous ont souffert; leur partage sur la terre, c'est l'adversité. Salomon est le seul qui ait vécu dans les délices ; et peut-être ce sont ses délices qui l'ont perdu. Le royaume du ciel ne se donne qu'à ceux qui l'arrachent avec violence. Elevez-vous en esprit jusqu'à ce royaume du ciel ; sortez de cette prison du corps, pour contempler les récompenses que l'œil n'a point vues, etc. L'heureux jour que celui où la sainte Mère de Jésus-Christ viendra à votre rencontre, accompagnée des chœurs des vierges ; où l'époux céleste viendra lui-même au-devant de vous, faisant retentir l'hymne de la victoire! Quand donc la vanité mondaine fera quelque impression sur votre cœur, que le siècle étalera à vos yeux ses pompes et sa gloire, élevez-vous en esprit jusqu'au ciel ; commencez à être ce que vous devez être un jour.

Math. XI. 12.

Conseils à de jeunes dames romaines pour les engager à ne pas se remarier.

Pag. 554. et suiv.

Que les personnes engagées dans les liens du mariage, et asservies aux œuvres de la chair, prêtent à la concupiscence de nouveaux aliments par la délicatesse de la table ; vous, veuve chrétienne, qui avez enseveli toutes les voluptés dans le même tombeau où reposent les cendres de votre époux ; vous, dont les larmes répandues sur sa couche funèbre

ont effacé les couleurs empruntées dont s'ornoit votre visage; qui avez remplacé les pompes mondaines par les lugubres vêtements du veuvage; le seul besoin que vous deviez connoître, c'est de persévérer dans la continence. La pâleur et le négligé du deuil, voilà désormais vos décorations. Qu'iriez-vous faire dans le bain? y ranimer les ardeurs du sang et les feux de la jeunesse... Si la nature elle-même semble condamner les plaisirs dans la veuve profane, l'Evangile peut-il en permettre à la veuve chrétienne, laquelle doit le dépôt de sa pudicité, non pas seulement à l'homme qu'elle n'a plus, mais au Dieu avec qui elle espère de régner. Pag. 667.

N'allez pas croire que je vous tienne un langage fait seulement pour de jeunes personnes, et que, sous le prétexte d'avis généraux, je cherche à pallier une leçon directe. Ce n'est point censure de ma part, mais crainte. Et plaise au Ciel que vous ne soupçonniez pas même ce que je crains! C'est quelque chose de si délicat que l'honneur! C'est une fleur précieuse que le plus léger souffle flétrit et corrompt, surtout quand l'âge conspire avec la foiblesse naturelle, et que l'on n'est plus soutenu par l'autorité tutélaire d'un époux. Que fera une jeune veuve, exposée sans cesse au milieu d'un nombreux domestique et de troupes d'hommes empressés à la servir? Non pas qu'elle doive les mépriser parce qu'ils sont ses serviteurs; à Dieu ne plaise! mais ce

sont des hommes. S'il est de sa dignité qu'elle ait un grand nombre de serviteurs, que ne donne-t-elle l'intendance de sa maison à quelque vieillard de mœurs éprouvées? Je sais que plusieurs dames, vivant chez elles dans une grande retraite, n'ont pas laissé de compromettre leur réputation parce qu'elles avoient des domestiques suspects par la recherche de leur mise, par leur jeunesse, par la confiance où ils étoient de n'être pas indifférents à leurs maî-
Pag. 668. tresses... On juge de la conduite des maîtres par celle des domestiques. Tout est à craindre de tout ce qui peut se supposer. Il est difficile, et pour parler plus vrai, il est impossible de garder son cœur inaccessible à ces premières étincelles des passions naissantes, qu'il est également malheureux et de combattre et de nourrir... Ce qui se dit d'une passion peut s'appliquer à toutes. Il est dans la nature de l'homme d'éprouver le sentiment de la colère; dans celle du chrétien de ne s'y pas livrer. De même toute chair se sent emportée par les désirs de la chair, et un attrait funeste pousse l'âme vers des plaisirs où elle trouve la mort. Notre devoir est de surmonter nos appétits charnels par une force supérieure, celle de l'amour de Dieu, et de comprimer l'impétuosité de nos sens, en les enchaînant par le frein des privations... Nous sommes tous pétris du même limon, tous composés des mêmes éléments, sortis du même principe. La passion exerce son

empire sous la bure comme sous la soie; elle ne ménage ni la pourpre des monarques, ni les haillons du mendiant. Il vaut mieux que l'estomac souffre que la raison; être le maître de ses sens qu'en être l'esclave; broncher dans sa marche que chanceler dans l'honneur. Prévenons la blessure, elle ne se guérit pas sans souffrance.

Saint Jérôme fortifie cette doctrine par des maximes et des exemples tirés des Livres saints (sur les secondes noces), qui fournissent à la controverse d'amples matériaux, mais qui deviennent étrangers à notre objet. Ce que nous venons d'en citer lui appartient, et l'on a pu pressentir quelle féconde extension notre ministère peut lui donner, comme le P. Cheminais l'a fait, en citant saint Jérôme. (*Serm. sur la vigilance chrétienne*, tom. III, pag. 115—117.)

A Asella. (Il répond à divers reproches qui lui étoient faits.)

Pag. 65.

Lorsque je passe dans l'esprit de quelques-uns pour un homme souillé de crimes, pour un scélérat (ce qui toutefois est encore beaucoup au-dessous de ce que je mérite), c'est néanmoins en user d'une manière bien chrétienne, que de juger favorablement, comme vous faites, de ceux qui sont véritablement méchants. Un jour, un jour viendra, où l'innocence sera reconnue, et nous gémirons, vous et Pag. 66.
moi, sur les tourments de ceux qui auront été condamnés. On me fait passer pour un infâme, pour un

fourbe, pour un homme artificieux. Quelques-uns m'accabloient d'honnêtetés et de flatteries, tandis qu'ils déchiroient ma réputation impitoyablement. L'un trouvoit à redire à mon allure, à mon rire; l'autre remarquoit dans les traits de mon visage je ne sais quoi de choquant. Mes manières simples et naturelles paroissoient à d'autres suspectes et affectées.... Je me suis trouvé plusieurs fois au milieu d'un cercle de vierges; j'ai expliqué souvent à quelques-unes l'Ecriture Sainte du mieux qu'il m'a été possible. Cette étude nous obligeoit à de fréquentes conférences; l'assiduité donnoit lieu à la familiarité, et la familiarité à la confiance. Mais qu'elles rendent témoignage si jamais elles ont remarqué dans ma conduite rien qui ne fût pas digne d'un chrétien? Ai-je jamais reçu de l'argent de qui que ce soit? N'ai-je pas toujours rejeté avec dédain les présents, de quelque nature qu'ils fussent, qu'on a voulu me faire? Ai-je laissé jamais échapper la moindre parole équivoque dans mes discours, ou la plus légère émotion coupable dans mes regards? Mon sexe seul fait tout mon crime; encore ne me l'objecte-t-on, ce crime, qu'à l'occasion du voyage que Paule et Mélanie ont fait à Jérusalem. Je pardonne à mes ennemis d'avoir ajouté foi à celui qui m'a calomnié avec tant d'injustice; mais puisqu'aujourd'hui l'imposteur désavoue tout ce qu'il avoit inventé contre moi, pourquoi refuse-t-on de le croire? Si ce n'est peut-

être qu'on aime mieux croire des impostures, parce qu'on trouve plus de plaisir à les entendre, et qu'on force même les autres à les débiter. Avant que j'eusse l'honneur de connoître sainte Paule, tout Rome m'estimoit; c'étoit à qui me prodigueroit le plus de louanges.... Touché que j'étois du mérite d'une dame aussi vertueuse, aussi sainte, à peine ai-je commencé à la voir et à lui donner des marques d'estime et de respect, qu'aussitôt tout mon mérite a disparu, toutes mes vertus se sont évanouies.

Mais, qu'il me soit permis de le demander, m'a-t-on vu entrer chez quelque dame d'une conduite peu régulière? Me suis-je attaché à celles qui se distinguoient par la magnificence de leurs habits, par l'éclat de leurs pierreries, par les grâces extérieures, par leurs richesses et leur qualité? N'y avoit-il dans Rome qu'une femme pénitente et morfiée qui fût capable de me toucher? Une femme desséchée par des austérités continuelles, une femme qui ne connoissoit d'autres passe-temps que l'oraison, d'autres cantiques que les psaumes, d'autre entretien que l'Evangile, d'autres plaisirs que la continence, d'autre nourriture que le jeûne: n'y avoit-il qu'une femme de ce caractère qui pût avoir de l'attrait pour moi?... O envie, qui commences par te déchirer toi-même! O ruses et artifices du Démon, qui fait à la sainteté une guerre continuelle! De toutes les dames romaines, Paule et Mélanie sont

les seules qui soient devenues la fable de la ville; elles qui, en abandonnant leurs biens, ont porté devant tout le monde la croix du Sauveur, comme l'étendard de la piété et de la religion. Si elles fréquentoient les sociétés, si elles savoient profiter des moyens que leurs richesses et le veuvage leur fournissent de vivre avec plus de liberté, on auroit pour elle des respects, des égards; ce seroient des saintes. Mais elles, elles veulent plaire et séduire sous le sac et sous la cendre; elles veulent aller en enfer avec tous leurs jeûnes et leurs mortifications, comme si elles ne pouvoient pas se damner dans le grand monde. Encore, si c'étoient des païens ou des Juifs qui condamnassent leur conduite, elles auroient du moins la consolation de n'avoir pour ennemis que les ennemis de Jésus-Christ. Mais ce qu'il y a de plus criminel et de plus affligeant, c'est que ce sont des chrétiens, qui, au lieu de penser à arracher la poutre qui est dans leurs propres yeux, cherchent à découvrir une paille
Pag. 67. cachée dans l'œil de leur prochain, déchirent cruellement la réputation des fidèles sectateurs de la piété, et s'imaginent remédier à leurs maux en décriant la sainteté, en censurant les plus pures vertus, en grossissant le nombre de ceux qui se perdent, en vivant dans le libertinage.

Noble Assella, c'est ainsi que je vous écris à la hâte, au moment de m'embarquer, triste, les yeux

baignés de larmes, rendant grâces à Dieu d'avoir été jugé digne d'être haï du monde. Insensé que j'étois ! je voulois chanter le cantique du Seigneur sur une terre étrangère, et j'ai abandonné le mont Sinaï pour les vaines espérances de l'Egypte. Je ne me souvenois plus du voyageur de l'Evangile, qui, à peine sorti de Jérusalem, tombe dans les mains des voleurs, qui le dépouillent, le chargent de coups, et le laissent pour mort.

Ps. CXXXVI. 4.

Luc. X. 30.

Que nous importent au reste ces malignes imputations? Saint Paul, Jésus-Christ lui-même, n'en ont pas été exempts. Dieu veuille que je ne sois exposé qu'à *des tentations humaines et ordinaires!* Quelle part ai-je encore eue aux souffrances de Jésus-Christ, moi qui combats sous l'étendard de la croix? Mes ennemis ont jeté sur moi la honte d'un faux crime ; mais je sais qu'à travers la bonne et la mauvaise renommée on arrive également au royaume des cieux. Saluez Paule et Eustochium, mes filles en Jésus-Christ, en dépit de tout ce que le monde en dira. Saluez Albina leur mère, Marcelle, Marceline, Félicité, et dites leur bien : Nous serons tous un jour devant le tribunal de Dieu, où chacun comparoîtra avec ses œuvres. Adieu, modèle de la vertu la plus pure ; souvenez-vous de moi, et par vos prières, apaisez les flots sur ma route.

I. Cor. X. 13.

Saint Jérôme avoit bien des ennemis. Il ne pouvoit plaire qu'aux gens de bien, et il le savoit. Le siècle ne

pardonne pas à ceux qui le contredisent. L'amour-propre, le plus irritable de tous les ennemis, fait moins encore de grâce à ce qui le blesse. La médiocrité ne voit pas sans une haine secrète le talent qui l'offusque, et la vertu qui l'humilie. L'énergie avec laquelle le saint docteur combattoit jusqu'à l'ombre de l'erreur, quelque part qu'elle se rencontrât, ne laissoit à ses adversaires que la ressource, ou de reconnoître leurs torts, ou de se venger de leurs défaites par des calomnies. Ce parti étoit le plus facile et le plus ordinairement adopté. Voici les consolations qu'il propose au prêtre, comme lui victime de la calomnie :

Un faux bruit ne dure guères, et la conduite que l'on mène est toujours la meilleure apologie de la conduite que l'on a menée. Il n'est pas possible de parcourir la carrière de cette vie, sans y recevoir quelqu'atteinte de la médisance; et la vaine consolation des méchants a toujours été de dire du mal des bons. Ils s'imaginent que la multitude de ceux qui pèchent diminue et couvre leurs propres péchés. Mais la flamme qu'allume la médisance s'éteint bientôt quand elle n'est pas entretenue par les défauts de notre vie. Quelle arme lui devons-nous opposer? Pas d'autre que le silence. Qui vaut mieux pour le chrétien, ou de faire le mal, ou de l'endurer; d'accuser ou de pardonner? L'Eglise de Jésus-Christ n'a su jamais que répandre son propre sang; jamais celui de ses ennemis. C'est en souffrant les

outrages et les persécutions qu'elle s'est affermie. Ses martyrs lui ont valu ses couronnes (*).

A Eustochium, sur les solitaires d'Egypte.

Nous avons dans l'Egypte trois sortes de solitaires : les cénobites, appelés, dans la langue du pays, *Sauses;* ceux-là vivent en communauté; les anachorètes, qui vivent isolément dans le désert, sans aucun commerce avec les hommes; on en compte une troisième espèce que l'on nomme *Remoboth*, demeurant deux ou trois ensemble, rarement en plus grand nombre; ceux-là ne connoissent ni règle ni discipline. Ils mettent en commun le produit de leur travail pour fournir à leur subsistance, et ne s'éloignent guère des villes et des bourgs. Tout est chez eux affectation : de grandes manches, de larges sandales, des robes d'une étoffe grossière. Visiter les vierges, médire des ecclésiastiques, s'enivrer les jours de fêtes; voilà leur vie. Pag. 44. Pag. 45.

Laissant donc à part ces prétendus moines, que j'appellerai plutôt les fléaux de l'état religieux, venons à ces cénobites, en bien plus grand nombre, qui vivent en communauté. Le premier devoir à quoi ils s'engagent, et qui fait le lien de leur société, est d'obéir à leurs supérieurs, et d'exécuter fidèlement tout ce qu'ils ordonnent. Ils se distribuent par décuries et par centuries, toutes sous la présidence de l'un d'entre eux. Chacun d'eux a sa

(*) *Epist.* XXXIX *advers. error. Joann. Jerosol.*, p. 337, 338.

cellule particulière. Il ne leur est point permis de se joindre ensemble avant l'heure de none. Le décurion seul a la liberté de faire des visites chez les frères, pour calmer les inquiétudes de conscience qu'ils peuvent avoir. A l'heure de none, on se réunit tous ensemble pour la psalmodie et la lecture des Livres saints. Après quoi, tous étant assis, celui qu'ils appellent *Père* commence l'exhortation. Tandis qu'il parle, c'est un recueillement tel, que vous n'entendez pas le plus léger bruit, pas le moindre mouvement; tous ont les yeux baissés à terre; on ne se permettroit pas même de cracher. On n'applaudit à celui qui parle que par les larmes dont tous les yeux sont mouillés, et qui coulent sur les visages, en silence, étouffant jusqu'aux soupirs que la componction fait naître. Que l'exhortation porte sur le royaume de Jésus-Christ, sur la future béatitude et la gloire à venir, vous les verriez alors les yeux levés vers le ciel, et laissant échapper quelques soupirs, dire en eux-mêmes : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, afin que je puisse m'envoler et me reposer?* A la suite de cet exercice, chaque décurie à part se rend au réfectoire, où chacun sert sa semaine. Durant le repas règne le plus profond silence. Toute la nourriture consiste dans du pain, des légumes et des herbes dont un peu de sel fait tout l'assaisonnement. Le vin n'est permis qu'aux vieillards ou aux plus jeunes, comme soutien pour les uns, comme remède pour les autres. Le repas

Ps. LIV. 6.

fini, on rend grâces, et l'on se rend dans les cellules jusqu'à vêpres... Tous les jours chacun reçoit sa tâche; le travail fait est porté à l'économe, qui en rend compte tous les mois au supérieur. Si l'un d'eux vient à tomber malade, il est transporté dans une chambre plus spacieuse, où il est servi par les anciens, avec des soins qui ne lui laissent désirer Pag. 46.
ni les délices des villes, ni les tendres empressements d'une mère. Le dimanche est consacré tout entier à la prière et à de saintes lectures, comme on ne manque pas de le faire tous les autres jours de la semaine, après que l'ouvrage est fini. On apprend chaque jour par cœur des versets de l'Ecriture. On jeûne également toute l'année. Durant le carême, on peut redoubler de mortifications et d'austérités (1).

A Marcelle, et autres.

Que faisons-nous qui approche de ce qu'ont fait Pag. 51.
les Apôtres? Nous les voyons abandonner leurs bar- Matth. IV. 20.
ques, leurs filets, jusqu'à leur père déjà avancé en âge. Jésus-Christ ne permet pas à l'un de ses disciples de retourner dans sa maison pour mettre ordre à ses affaires, et dire adieu à ses parents. Il refuse à *Ibid.* VIII. 22.
un autre la permission d'aller ensevelir son père,

(1) Bourdaloue a soin de proposer l'exemple de ces solitaires dans un de ses sermons *sur l'état religieux*, *Panégyr.*, tom. II, pag. 246.

nous apprenant par là que c'est une espèce de piété que d'être cruel envers ses parents.

Pag. 578. Renoncer à ses biens, ce n'est que le commencement de la piété, ce n'en est point la perfection. Le paganisme nous montreroit des sages qui l'ont fait. S'offrir soi-même et tout entier à Dieu, voilà ce qui s'appelle être chrétien, être le véritable Apôtre de Jésus-Christ.

A la vierge Démétriade.

Pag. 792. Le jeûne n'est point la perfection, il n'est que le fondement des vertus chrétiennes. J'en dis autant de la charité, sans laquelle on ne peut arriver à la possession de Dieu, mais qui ne suffit pas encore toute seule pour nous mériter la couronne... *Si vous*
Matth. XIX. 21. *voulez être parfait*, nous dit Jésus-Christ. *Si vous voulez;* il ne contraint personne; il se borne à proposer la récompense. Que demande-t-il donc? *Si vous voulez être parfait, vendez tout* ce que vous avez; *vendez*, non une partie, mais *tout;* et après que vous les aurez vendus, *donnez-en le prix.* A qui? non pas aux riches, non pas à vos parents pour satisfaire les caprices de leur luxe, mais aux indigents, pour soulager leurs misères. Lorsque le sang du Sauveur étoit encore tout fumant, que la foi naissante des premiers chrétiens n'avoit rien encore perdu de sa première ferveur; tous les fidèles,

comme nous le lisons au livre des Actes, vendoient leurs héritages, et, pour faire voir combien l'on doit mépriser les richesses de la terre, ils en mettoient le prix aux pieds des Apôtres; puis on le distribuoit à tous en proportion des besoins. Mais Ananie et Saphire usèrent de leurs biens avec plus de ménagement et de réserve, ou pour mieux dire, avec plus de perfidie et de déguisement. Voici ce qui fit leur crime; car, après avoir fait vœu de consacrer leur héritage au Seigneur, ils ne laissèrent pas d'en conserver quelque part, comme leur appartenant en propre, et non pas à celui à qui ils les avoient consacrés, se réservant ainsi une partie d'un bien qui ne leur appartenoit plus, apparemment par précaution contre le besoin, comme si avec de la foi on pouvoit craindre de manquer jamais. Aussi reçurent-ils sur l'heure le châtiment de leur prévarication, non par un jugement cruel, mais par une punition exemplaire. Au reste ce ne fut pas l'Apôtre saint Pierre qui prononça contre eux l'arrêt de mort, comme Porphyre a l'injustice de l'avancer; il ne fit que dénoncer aux coupables le jugement de Dieu, que l'inspiration prophétique lui avoit fait voir tout prêt à fondre sur eux, afin que le châtiment de leur infidélité fût une leçon pour tous les siècles.

Act. IV. 34. 35.

Ibid. V.

Saint Jérôme ne dissimule pas les dangers de la retraite, et d'une trop grande abstinence.

Pag 794. J'ai connu des solitaires de l'un et de l'autre sexe qui se sont affoibli l'esprit par une abstinence indiscrète et démesurée, particulièrement ceux qui habitoient des cellules froides et humides.

Il veut que le travail des mains soit mêlé à la prière et aux exercices de l'esprit; et répète à la vierge Démétriade les conseils qu'il avoit donnés à la sainte veuve Eustochium (1). Nul excès, nulle singularité. A une perfection imaginaire, presque pharisaïque, il oppose, dans une de ses Lettres, la vraie piété chrétienne, toujours simple, menant une vie ordinaire aux yeux des hommes, et gardant pour les yeux de Dieu le grand et l'extraordinaire. Il en apporte un exemple mémorable, tiré de la cour. «Nébride, dans l'éclat des dignités, l'embarras du gouvernement et le tumulte des armées, paroissoit servir l'empereur; il servoit un bien plus grand maître. Il contentoit le monde, et ne cherchoit qu'à plaire à Dieu. Le monde voyoit au dehors le courtisan assidu du premier prince de la terre; mais Dieu voyoit dans le cœur de ce courtisan l'homme humilié et crucifié. Ainsi l'épée, l'écharpe, la cuirasse, les gardes qui l'environnoient ne nuisoient point à sa vertu; tandis que d'autres, sous les dehors d'une fausse humilité perdent le fruit de leurs peines, parce que, paroissant servir Dieu, ils ne servent que leur vanité (2). »

Pag. 664.

(1) Lettre XVIII à Eustoch, pag. 38.

(2) Lettre LXXX à Salvine, traduit par La Rue, *Avent*, pag. 45.

ARTICLE II.

LETTRES CONTENANT DES ÉLOGES FUNÈBRES.

On se tromperoit étrangement de croire que ce docteur si austère, ce semble, dans son langage, n'ait pu jamais permettre à son cœur de s'attendrir. Nous avons de lui plusieurs lettres de consolation, adressées à des veuves, à d'autres personnes dans l'affliction. Ce sont autant de modèles. Après la mort de Nébride, saint Jérôme s'empresse d'écrire à Salvine dont il avoit été l'époux (1). Voici dans quels termes.

Peut-être, en acquittant un devoir, m'accusera-t-on d'une secrète ambition; et quand je ne fais qu'obéir à l'exemple et à la parole de celui qui nous a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*, peut-être me taxera-t-on de chercher à faire ma cour, à m'introduire auprès des grands, à capter leur bienveillance, sous le prétexte d'adresser des consolations à un cœur affligé. Pag. 663. Matth. XI. 29.

Après avoir repoussé ce soupçon:

C'est, poursuit-il, la nature des choses, non la qualité des personnes, qui doit faire la règle de nos

(1) Nébride, neveu de l'impératrice, avoit été marié par Théodose à Salvine, petite-fille d'un roi de Mauritanie.

jugements. Ce n'est point un crime d'être riche, quand on fait un bon usage de sa richesse; pas plus que ce n'est pour le pauvre un mérite de l'être, quand il pèche.

Celle à qui j'écris sait être pauvre au milieu de ses richesses, au point d'ignorer même ce qu'elle possède. Je compte ses vertus, non ses trésors. Jamais je n'eus l'honneur de la voir, et je ne connois d'elle que ce que la renommée publie de ses belles qualités. Tout en pleurant la perte de son époux avec une tendresse digne de servir de modèle à toutes les épouses, elle l'a soutenue avec la constance d'une âme forte qui voit dans cet événement une absence, non une séparation. La grandeur de sa perte a servi au triomphe de sa piété. Salvine a pleuré son cher Nébride, mais sans cesser de croire qu'elle le possède toujours dans Jésus-Christ...

Suit l'éloge de Nébride, semé de traits délicats.

Pag. 666. Allié à des princes d'un sang royal, il les aimoit comme ses frères, les respectoit comme ses maîtres, reconnoissant que tout le bonheur de sa vie étoit attaché à leur conservation. Il sut si bien gagner l'estime et l'amitié de leurs officiers et de tous les autres courtisans, que ceux qui lui étoient inférieurs en mérite croyoient l'égaler en dignité. Il est bien difficile de s'élever par sa vertu au-dessus de sa propre gloire, et de s'attirer l'affection de ceux sur

qui l'on a quelque degré de supériorité. Quelle est la veuve et l'orphelin qui aient imploré son crédit sans trouver en lui un protecteur, un père? C'étoit à lui que tous les évêques d'Orient adressoient les prières des malheureux, et les soupirs de tous ceux qu'on opprimoit. Dans toutes les grâces qu'il demandoit à l'empereur, il n'avoit en vue que le soulagement des pauvres, la délivrance des captifs, la consolation des affligés. Aussi les princes se faisoient-ils un plaisir d'accorder ce qu'ils savoient devoir profiter, non pas à un seul, mais à plusieurs.

Mais à quoi m'arrêté-je? hélas! *Toute chair n'est ici-bas que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur de l'herbe.* Ce qui étoit terre est retourné au sein de la terre. Il s'est endormi dans le Seigneur; il est allé se réunir à ses pères, comme rassasié de la vie, et las de voir la lumière. Il a fourni, en peu de temps, la carrière d'une longue vie, nous laissant à sa place d'aimables enfants, la vive image de celui qui leur donna le jour. Pour un seul absent, Dieu vous a donné deux enfants; il a multiplié par-là les objets de votre tendresse et de votre amour, etc. Isa. XL. 6.

Ailleurs saint Jérôme déplore avec la plus vive sensibilité la perte d'une jeune dame, enlevée à la fleur de son âge. C'est la lettre célèbre adressée à sainte Paule, sur la mort de Blésille sa fille (1). Après que sa propre

(1) Voyez Tillemont, *Mém.*, tom. XII, pag. 87, et la *Vie de sainte*

douleur s'est épanchée dans les termes les plus pathétitiques, il propose à tous les cœurs affligés les consolants motifs que la religion seule est en possession d'offrir.

A Paule, sur la mort de Blésille sa fille.

Pag. 54. 62. — *Qui donnera de l'eau à ma tête, et une fontaine de larmes à mes yeux pour pleurer,* non pas, comme Jérémie, la mort des enfants de mon peuple, ni, comme le Sauveur, les malheurs de Jérusalem, mais la sainteté, la miséricorde, l'innocence, la chasteté, et les vertus ensevelies toutes à la fois avec Blésille dans un même tombeau?

La perte d'une fille chérie est pour une mère le plus grand de tous les désastres : elle ne peut être bien déplorée que par la plus éclatante douleur et les larmes les plus abondantes. C'est pour cela que saint Jérôme emprunte la voix du prophète, qui a su le mieux égaler les lamentations aux calamités. En s'associant aux regrets d'une mère, il se ménage le droit de combattre sa douleur, et de lui parler le langage sévère de la religion, quand le moment en sera venu. Jusque là, bien loin de chercher à arrêter ses larmes, il les excite même par le tableau des vertus de Blésille.

Il entre dans le détail, et développe le récit des qualités aimables et brillantes qui la rendoient respectable et chère, et interrompt son éloge pour s'écrier encore :

Paule, dans Butler et Godescard, tom. 1, pag. 390, 26 janvier, jour où l'on célèbre sa fête.

Ici, je sens les larmes couler de mes yeux et inonder mon visage ; les sanglots étouffent ma voix, et la douleur qui m'accable moi-même m'empêche de parler.

Saint Jérôme, à peine convalescent d'une maladie grave, étoit obligé de dicter ses lettres.

Ce mouvement naturel ou étudié est d'un grand effet. Cette mère désolée n'est pas la seule qui ait besoin de consolation. Jérôme lui-même paroît implorer la sienne. C'est là déjà une distraction qui commence à affoiblir la douleur de Paule en la partageant. Bientôt il revient sur l'image des vertus chrétiennes de Blésille ; et, après avoir rapporté quelques-unes de ses paroles les plus édifiantes, tout à coup il la voit, en récompense de sa piété, transportée dans le ciel.

A peine Blésille, déchargée du poids d'une chair mortelle, eut-elle quitté le lieu de son exil pour retourner à son Créateur, qu'on se disposa à célébrer ses funérailles avec la pompe ordinaire. Plusieurs personnes distinguées par leur naissance marchoient à la tête du cortège; à leur suite s'avançoit le cercueil couvert d'un drap d'or. A la vue de ce pompeux appareil, il me sembla entendre Blésille crier du haut du ciel : Tous ces vains ornements ne m'appartiennent pas ; ce ne sont point là les habits que j'ai portés ; je ne les reconnois pas.

Il est plus difficile de louer avec plus de délicatesse la modestie d'une vierge chrétienne. Toutefois ce cercueil,

ce drap mortuaire, dont la magnificence, bien qu'elle contraste avec l'humilité de la défunte, ne fait que rappeler à ceux qui lui survivent les espérances qui viennent de s'anéantir sous les mains de la mort, cette victime immolée au printemps de sa vie, à vingt ans! toutes ces images funèbres ne sont elles pas plus propres à ranimer la douleur de Paule? Saint Jérôme l'a senti; et il s'empresse d'offrir à cette même douleur un autre objet :

Mais, que fais-je? je veux arrêter les larmes d'une mère affligée, et je ne saurois m'empêcher d'en répandre moi-même. Il me seroit impossible de dissimuler ici les sentiments qui m'oppressent, et dans cette lettre, pas un caractère qui ne soit imprégné de mes larmes. Qui les pourroit condamner? Jésus-Christ lui-même n'en versa-t-il pas sur le corps de Lazare? il pleura son ami. Hélas! que l'on s'entend mal à consoler les autres, quand on succombe soi-même sous le poids de sa propre affliction! Jésus-Christ, dans la compagnie de qui votre fille se trouve mantenant, et les saints Anges à qui elle est réunie, me sont témoins que je partage avec vous vos peines et vos chagrins. Je sens que j'étois son père et son nourricier selon l'esprit; et je ne puis m'empêcher de m'écrier avec nos Livres saints, etc.

Il accumule des passages de Job, de Jérémie, de David, s'appliquant à lui-même les textes, par lesquels ces saints patriarches exprimoient leurs souffrances. L'aspect de calamités étrangères est une sorte d'adoucis-

sement à celles que l'on endure. Saint Jérôme choisit parmi ses plaintes celles qui semblent accuser la Providence elle-même, toujours avec la précaution de ne point paroître soupçonner que Paule, vertueuse comme elle est, puisse les laisser échapper de sa bouche.

Ne suis-je point moi-même tenté plus d'une fois d'aller me briser contre cet écueil : pourquoi voit-on dans la prospérité des hommes qui ont vieilli dans le crime? Pourquoi donc, dans le jeune âge, avec toute la fleur de l'innocence, être moissonné avant le temps? Pourquoi trop souvent voit-on les maladies s'accumuler sur l'enfant au berceau, tandis que l'impie, l'adultère et l'assassin, le sacrilège blasphémateur, prolonge sa carrière à l'abri des infirmités et des besoins?

Le saint docteur résout l'objection par des raisonnements puisés dans les plus hauts principes de la religion et de l'autorité.

Dieu est essentiellement bon : donc tout ce qu'il fait ne peut être que bon. Quand il m'afflige, puis-je douter qu'il n'ait ses raisons? Parce que je les ignore, est-ce pour moi un motif de croire qu'il n'en ait point? La perte d'un époux me livre à la solitude du veuvage ; je pleure : mais Dieu l'a voulu : c'en est assez pour relever mon courage. La mort m'enlève un fils unique. Le coup est dur : il cesse d'être accablant quand je pense que c'est Dieu qui

reprend ce qu'il m'avoit prêté. Qu'il m'afflige par la privation de la vue, de l'ouïe, il ne me laissera pas sans quelque dédommagement : après tout, la pensée de Dieu m'éleve au-dessus. Que je sois réduit à souffrir la pauvreté, la faim, le froid, la nudité, la maladie : la mort ne viendra-t-elle pas mettre fin à mes souffrances? Un mal n'est jamais bien long, pour qui s'attend à une vie meilleure. David s'écrioit : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont pleins d'équité.* Un tel langage ne convient qu'à celui qui, dans toutes les adversités, rend gloire au Seigneur, et, ne les imputant qu'à soi-même, en prend encore occasion de bénir la divine miséricorde. Qui se vante de croire en Jésus-Christ doit, en toute circonstance, trouver bon ce que Jésus-Christ fait. Je suis en santé, j'en rends grâce au Dieu qui m'a créé; malade, j'en remercie la volonté du Seigneur. Car, *alors que je suis dans l'infirmité, je suis fort; et c'est dans la foiblesse de la chair que la vertu se perfectionne.* L'Apôtre essuyoit des contradictions, et demandoit jusqu'à trois fois au Seigneur de l'en affranchir. On lui répond : *Ma grâce te suffit;* et pour prévenir l'orgueil que ses révélations auroient pu lui donner, on le rappelle au sentiment de la foiblesse humaine, comme autrefois, lorsqu'on recevoit les honneurs du triomphe, on voyoit, assis sur le même char de victoire qui portoit le triomphateur, un homme qui lui

Ps. CXVIII. 137.

II. Cor. XII. 10.

Ibid. 9.

crioit à chacune des acclamations du peuple : Souvenez-vous que vous êtes homme : *Memento te esse hominem.* Pourquoi se révolter contre un mal inévitable? Pourquoi pleurer celui que la mort nous enlève? Ce mortel pouvoit-il échapper à la mort? Sommes-nous au monde pour y vivre éternellement? Abraham, Moïse, Isaac, saint Pierre, saint Jacques, saint Jean, saint Paul, ce vaisseau d'élection, Jésus-Christ lui-même, n'ont-ils pas tous été sujets à la mort? — Mais, pourquoi mourir si jeune? — Ecoutons l'oracle de la sagesse : Peut-être que le Seigneur ne l'a enlevé du monde que pour le garantir de la contagion et de la malignité du siècle, et qu'il s'est hâté de retirer du monde une âme qui lui étoit agréable, de peur que, s'il la laissoit longtemps sur la terre, elle ne s'engageât dans des routes écartées et dans de longs égarements. Ceux dont nous devons déplorer la triste destinée, ce sont ceux qui ne meurent que pour aller subir des supplices éternels; mais, pour nous, qui devons aller au-devant de l'époux céleste, au milieu des chœurs des bienheureux, regardons une longue vie comme un fardeau pesant et comme une véritable mort. Qu'est-ce que la vie présente, quelle qu'en puisse être la durée? Rien qu'un exil où nous sommes étrangers... Sap. IV, 14.

Après avoir ainsi fortifié l'âme chrétienne par ces

fortes et sublimes leçons, saint Jérôme emprunte la voix du plus saint de tous les docteurs, du céleste Epoux à qui Blésille s'étoit consacrée, de Jésus-Christ lui-même.

« Eh quoi! Paule! vous vous laissez emporter » contre moi, parce que votre fille est présentement » toute à moi; et, par des larmes criminelles que » vous répandez sans mesure et sans soumission, » vous offensez le divin Epoux qui possède le sujet » de votre douleur et de vos regrets. »

Bourdaloue profitant de cette prosopopée dans un de ses sermons (1), ne lui a emprunté que ce seul trait. En voici d'autres qui ne sont pas moins frappants.

Pouvez-vous pénétrer les desseins que j'ai sur votre famille? Quoi! par une excessive tristesse, vous allez jusqu'au dégoût de la vie, vous privant de la nourriture! Je n'aime point cette espèce de frugalité; et, jeûner de la sorte, c'est se déclarer mon ennemie. Je ne puis recevoir dans mon sein une âme qui se détache du corps malgré moi et contre mes ordres. Que la folle philosophie du siècle se vante d'avoir des martyrs de ce caractère. Moi, le martyre que je demande, c'est une soumission absolue à ma volonté.

Si vous étiez bien persuadée que votre fille est

(1) *Serm. sur les devoirs des pères*, *Dominic.*, tom. 1, pag. 24.

vivante, vous ne plaindriez pas son sort, puisqu'elle n'a fait que passer d'une vie pleine de misères à une autre plus heureuse. Que les païens pleurent leurs morts : ils sont sans espérance. Que les justes de la loi ancienne aient fait éclater leur douleur à la mort de leurs proches, Jésus-Christ n'avoit pas encore ouvert la porte du paradis, ni éteint par son sang cette épée de feu mise dans les mains d'un Chérubin pour en défendre l'entrée. Mais depuis que le véritable Josué vous a mis en possession de la terre promise, la douleur elle-même doit être mêlée de joie... Il n'y a, pour le chrétien, de mort réelle que le péché.

Je ne vous ai présenté jusqu'ici, continue le saint docteur, que les motifs généraux applicables à toutes les classes de chrétiens. Il en est pour vous de particuliers. Vous avez renoncé au monde : à l'exemple d'Abraham, vous êtes dans la disposition de quitter patrie, famille, pour la terre promise. Comment donc vous permettre un excès de douleur que vous seriez la première à blâmer dans une autre? C'est, m'allez-vous dire, que vous ne pouvez vous détacher de la pensée de votre fille ; son image vous poursuit sans cesse et partout. Je pardonne aux larmes d'une mère ; seulement j'en blâme l'excès. Vous l'êtes ; pleurez : mais vous êtes aussi chrétienne et religieuse : ces titres passent avant tout. En touchant la blessure, vous l'aigrissez, vous ne la guérissez

Gen. XII.

pas. Retracez à votre mémoire, Job survivant à ses fils, frappé dans sa personne, mais toujours ferme, invincible au milieu des maux qui fondent sur lui. — Vous m'allez répondre : c'étoit un juste que Dieu éprouvoit. — Choisissez donc; de deux choses l'une : ou vous lui ressemblez, et Dieu vous éprouve aussi-bien que lui; ou vous ne lui ressemblez pas, et Dieu vous en punit (1).

Mais ce n'est pas encore assez de faire luire à travers les ombres de la mort les rayons des célestes espérances. Que ce tombeau même devienne un char de triomphe; que cette victime de la mort devienne à son tour un prédicateur éloquent des vérités les plus consolantes de la religion, et du néant des affections humaines. Par une

(1) Bourdaloue présente ce dilemne dans ces termes : « Choisissez, » et tenez-vous-en, pour vous soutenir, à l'une de ces deux réflexions : » Ou, par le bon témoignage de votre conscience, et sans blesser les » sentiments de l'humilité chrétienne, vous vous considérez comme » juste, et alors votre consolation doit être que Dieu perfectionne votre » vertu, qu'il la met en œuvre, et lui fait sans cesse acquérir de nou- » veaux degrés; ou le souvenir de vos chutes, et la connoissance de » vos foiblesses vous porte à vous regarder comme criminelle, et dans » cette vue, vous devez, pour soulager votre peine, et pour vous la » rendre, non-seulement supportable, mais aimable, penser que Dieu » vous corrige, et qu'il vous donne de quoi satisfaire à peu de frais. » (*Dominic.*, tom. 1, pag. 158, 169.) Le P. Beauregard fait plus, il fonde sur ce dilemne tout le plan et les divisions de son sermon *sur les souffrances : Si peccatrix emendaris, si justa probaris*, ajoutant : « Je vous applique cette réponse du saint docteur; car aujourd'hui les chrétiens ne sont plus partagés qu'en deux classes, les pécheurs et les pénitents. » (Analyse, pag. 154.)

nouvelle prosopopée, saint Jérôme fait intervenir Blésille à côté de sa mère; il la fait descendre du sein de la céleste gloire qu'elle habite, pour dire à cette mère affligée :

« Si jamais vous m'avez aimée, ô ma mère; si » vous m'avez nourrie de votre lait, et élevée dans la » pratique de la vertu par vos sages conseils, ne » m'enviez point la gloire que je possède, et n'ir- » ritez point contre vous le Seigneur, par des plain- » tes et des murmures qui l'obligeroient à nous sé- » parer l'une de l'autre pour toujours. Ne pensez » pas que je sois seule. Si je vous ai perdue, j'ai » retrouvé ici une autre famille : je suis dans la » compagnie de la Mère du Sauveur, et des bien- » heureux. Vous me plaignez de ce que je ne suis » plus au monde; c'est vous bien plutôt, ô ma » mère! qu'il faut plaindre d'être encore retenue » captive dans ce monde... »

Saint Jérôme termine ainsi cette éloque lettre :

Votre fille prie le Seigneur pour vous; et comme je connois son cœur, je suis persuadé qu'elle emploie aussi son crédit auprès de Dieu, pour m'obtenir, à moi-même, le pardon de mes péchés... C'est pourquoi je lui promets de lui consacrer tous mes travaux, et d'employer mon esprit et ma langue à publier ses louanges. Il n'y aura dans mes ouvrages aucune page qui ne soit marquée du nom de Blé-

sille. J'apprendrai aux vierges, aux veuves, aux solitaires et aux évêques le mérite de cette vertueuse dame. L'immortalité de son nom la dédommagera du peu de temps qu'elle a vécu sur la terre. Elle vit dans le ciel avec Jésus-Christ, et elle vivra encore dans la bouche des hommes.

Éloge funèbre de sainte Paule.

Saint Jérôme a consacré la mémoire de sainte Paule par une oraison funèbre, adressée en forme de lettre à sa fille Eustochium. C'est un simple récit historique des vertus toutes saintes de cette illustre veuve, morte à Bethléem, admirée des évêques, regrettée des vierges, pleurée par les pauvres et les solitaires, surtout par saint Jérôme qui, pour se consoler de cette perte, eut besoin de toute la force que lui donnoient la religion et son propre caractère. Cet éloge de sainte Paule ne lui coûta que deux nuits. Ce fut l'effusion de son cœur plutôt qu'une production de ses réflexions et de son esprit.

Mais l'esprit de saint Jérôme perçoit malgré lui-même dans toutes ses productions. On lui pouvoit appliquer ce qu'il dit ici du soin que son héroïne mettoit à fuir la gloire. « La gloire suit la vertu comme l'ombre suit le corps; et comme elle s'éloigne de ceux qui la poursuivent, aussi cherche-t-elle ceux qui la méprisent. » Aussi le saint docteur est-il d'autant plus éloquent qu'il cherche moins à le paroître. Nous donnons ici quelques traits de cet éloge.

Saint Jérôme commence par déplorer pathétiquement

une perte qui a jeté, non pas seulement la fille de cette vertueuse veuve, mais l'Eglise tout entière dans le deuil.

Quand tous mes membres, quand chacune des Pag. 669.
parties de mon corps se changeroient en autant de langues, leur concert n'exprimeroit encore que bien foiblement les vertus de celle que nous pleurons (1). Illustre par l'éclat de son extraction, plus illustre encore par l'éminence de sa sainteté, d'abord, des premières dans Rome par l'opulence de sa maison, bientôt, plus honorée par la pauvreté chrétienne qu'elle embrassa, Paule, qui comptoit parmi ses aïeux
les Gracques et les Scipions, Paule, l'héritière d'un Pag. 670
Paul-Emile, de qui elle portoit le nom, préféra Bethléem à la capitale du monde, et vint échanger des lambris dorés contre une abjecte chaumière. Mais non. Loin de nous affliger de la perte que nous venons de faire, rendons plutôt grâces à celui qui nous l'avoit donnée, et qui ne nous l'a pas enlevée; car nous la possédons toujours. Paule vit dans le sein de Dieu, elle n'a fait que se réunir à lui; tout ce qui retourne à ce centre de vie doit être mis au rang des biens qui ne cessent pas de nous apartenir.

Suit le tableau de ses vertus. L'orateur prend à té-

(1) L'expression n'a rien d'hyperbolique; elle est empruntée à la poésie latine : *Non mihi si linguæ centum sint, oraque centum*, qui l'avoit rendue en quelque sorte populaire.

moin de la vérité de son récit, Jesus-Christ même, et l'Ange qui fut préposé à la garde de cette héroïne chrétienne. Ce n'est là, dit-il, qu'une simple histoire, non
Pag. 683. un panégyrique. Ses aumônes et son désintéressement :

Elle a laissé tous les siens pauvres, et elle est morte plus pauvre qu'eux.

Son humilité, qui a obtenu sa récompense même sur la terre :

Pag. 271. Les fruits de bénédiction que le Sauveur des hommes a promis à ceux qui le servent, il les réalise même dès la vie présente. Paule avoit méprisé la pompe et la gloire d'une seule cité; elle a conquis l'estime de l'univers entier. Durant qu'elle habitoit Rome, Rome seule la connoissoit; depuis qu'elle est venue s'ensevelir dans Bethléem, elle fait l'admiration, non-seulement des Romains, mais des peuples les plus barbares. Est-il en effet quelque nation du monde d'où l'on ne vienne visiter les saints lieux? La merveille dont les regards y fussent frappés le plus vivement, quelle étoit-elle? Notre sainte femme. Plus elle s'humilioit, plus elle paroissoit grande à tous les yeux. Ainsi la gloire se dérobe à ceux qui la cherchent; elle accompagne celui qui la fuit.

Après la mort de son époux, Paule, long-temps inconsolable, résolut de se consacrer tout entière au Seigneur par l'exercice des vertus qui lui sont le plus chères.

Sa libéralité se répandoit au loin sur les infortunés qui ne lui étoient pas connus. Toujours occupée du soin de chercher et de découvrir tous les pauvres de la ville, elle se seroit crue malheureuse, si d'autres qu'elle les avoit soulagés dans leurs maladies, ou secourus dans leurs misères. Se dépouillant, se déshéritant elle-même sur la terre, afin de s'assurer, à elle et à ses enfants, l'héritage du ciel.

Ce n'étoit pas dans la capitale du monde, avec les bienséances de son rang, que Paule pouvoit trouver la retraite à laquelle son cœur aspiroit.

Son dessein étoit formé, rien ne put la retenir. Pag. 672.
Elle brûloit d'aller vivre loin du monde et de tous les liens du siècle, dans la terre qu'avoient habitée les Paul et les Antoine. Supérieure à tous les mouvements de la nature, elle partit, accompagnée de sa fille Eustochium.

Les principales circonstances de son voyage sont marquées par de savantes allusions aux antiquités des villes et des lieux, ou par d'édifiantes réflexions.

Enfin elle arrive à Bethléem. Pag. 678.

Saint Jérôme raconte ce qu'il a vu de ses charités, de ses mortifications, de sa patience dans les épreuves diverses qu'elle eut à surmonter, de la sagesse avec laquelle se gouvernoient sous sa conduite les communautés qu'elle avoit fondées.

Un prédicateur moderne propose l'exemple de cette sainte veuve : « Considérez la manière dont saint Jérôme

Pag. 678. nous apprend qu'elle se traitoit dans son veuvage : *Ita levia peccata plangebat, ut illam gravissimorum criminum crederes ream.* Elle s'affligeoit, dit-il, et elle pleuroit avec tant d'abondance pour de légères fautes, que l'on eût cru, à la voir, qu'elle avoit commis les plus grands crimes. Nous la priions, ajoute ce Père, de modérer ses austérités ; « Laissez-moi, nous répondoit-elle, défigurer un visage que j'ai autrefois fardé contre le commandement de Dieu. Il faut que j'afflige ce corps qui a goûté trop de délices ; il faut que j'expie la longueur de mes divertissements et de mes ris par des pleurs continus; il faut que l'âpreté et la rudesse des cilices succède à la mollesse et à la somptuosité des habits, dont je me suis vêtue. Je ne veux plaire maintenant qu'à Jésus-Christ (1). »

Un autre rappelle l'influence du bon exemple qu'elle donnoit à sa communauté : « Elle vouloit les accoutumer au travail ; et, pour les exciter, de quel moyen se servoit-elle ? Ce n'étoit, dit saint Jérôme, ni les ordres, ni les réprimandes, ni les menaces, mais l'exemple. La première à tout, elle animoit tout. On la voyoit sans cesse occupée, et sa vigilance, son action continuelle réveilloit les lâches, et confondoit leur paresse. La seule pudeur étoit pour chacune l'aiguillon le plus piquant, et bien loin d'estimer rien d'indigne d'elles, elles auroient regardé comme l'indignité la plus condamnable de s'épargner elles-mêmes, et de vouloir, par une orgueilleuse délicatesse, se dispenser de quelque office moins relevé :

(1) Fromentières, *Carême*, tom. 1, pag. 256. Il poursuit par une opposition véhémente de cette délicatesse de conscience avec les mœurs des chrétiennes de nos jours.

Pudore et exemplo eas ad laborem provocans, non terrore (1). »

Aussi miséricordieuse pour les autres qu'austère pour elle-même, sa sévérité n'altéroit en rien sa douceur et sa tendre humanité, ni sa profonde humilité n'empêchoit point qu'elle ne cultivât son esprit par la lecture et la science de la religion, qu'elle voulut apprendre dans ses sources sacrées. Pag. 683 Pag. 686.

Elle savoit l'Ecriture entière par cœur. L'histoire sainte la charmoit. C'étoit, disoit-elle, le fondement de toute vérité, la base de tout l'édifice spirituel. Elle s'étoit rendue la connoissance de l'hébreu familière, au point de chanter les psaumes dans cette langue, avec la plus parfaite pureté.

La sainte ne se reposoit que sur la terre dure, qu'elle couvroit d'un cilice, si encore c'est reposer que de passer, comme elle faisoit, les jours et les nuits dans une oraison continuelle.

Une vie si pleine fut couronnée par une mort douce.

Je lui demandois si elle souffroit; elle me répondit en grec qu'elle ne ressentoit aucune peine, et qu'elle ne voyoit rien que de calme et de tranquille. Ce furent les dernières paroles qu'elle proféra. Ses yeux s'étoient fermés : il n'y avoit plus rien sur la terre qui fût digne d'arrêter ses regards.

(1) Cheminais, *Serm.*, t. IV, p. 307, 308.

Il m'a donc échappé, ce mot que je redoutois de prononcer, comme si, en le dissimulant, ou bien en m'arrêtant sur son éloge, j'avois pu en détourner le coup fatal. Eh! le moyen de raconter d'un œil sec les derniers moments de Paule? Elle fut atteinte d'une maladie bientôt déclarée incurable, ou plutôt, « Paule avoit trouvé ce qu'elle souhaitoit, qui étoit de nous quitter sur la terre, et de s'aller pleinement rejoindre à Dieu dans le ciel (1). » Cette
Pag. 687. maladie fut, pour Eustochium, l'occasion de manifester plus que jamais sa piété filiale, par le zèle et la délicatesse de ses soins, prodiguant à sa mère tous les services, même les plus rebutants, ne permettant à personne de se substituer à sa place, au point que tout ce qu'une autre eût fait pour sa mère, elle l'eût regardé comme une soustraction faite à sa propre récompense. Par combien de vœux et de secrets gémissements elle sollicitoit la divine miséricorde de lui conserver cette mère chérie, ou bien de ne pas la laisser lui survivre, et qu'un même tombeau servît à toutes deux! Mais, ô fatale et déplorable condition de tout ce qui est humain! ô néant de l'homme, qui, s'il n'étoit réparé par l'espérance de l'immortalité promise à nos âmes, nous confondroit avec les animaux rampant sur la terre,

(1) Traduit et développé par Molinier, *Serm. chois.*, tom. VIII pag. 184.

pour ne faire de tous ensemble qu'une même poussière! Paule cependant sentoit le froid de la mort circuler dans ses membres, et combattre le foible reste de chaleur qui l'animoit encore. Son âme étoit prête à lui échapper; et, comme si elle n'eût fait que quitter des étrangers pour aller rejoindre ses proches (1), on l'entendoit répéter tout bas ces paroles du psalmiste : *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire. Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des armées! Mon âme désire vivement d'entrer dans la maison du Seigneur; elle languit et se consume dans l'ardeur de ses désirs. J'aime mieux être la dernière dans la maison de mon Dieu, que de demeurer dans les tentes des pécheurs.* Ce qu'elle ne cessa de faire, lors même que nous ne pouvions plus l'entendre.

Ps. XXV. 8.

Ps. LXXXIII. 1. 11.

Après qu'elle eut expiré, point de ces clameurs lugubres, de ces cris perçants, qui d'ordinaire accompagnent la mort des hommes du siècle; mais des chœurs nombreux firent retentir, en diverses langues, le chant des hymnes sacrés.

L'évêque de Jérusalem, ceux des autres villes, avec un grand nombre de prêtres, de diacres, de vierges et de solitaires, étoient accourus à cette pompe triomphale. Des évêques se chargèrent du corps; ils courbèrent leurs épaules sous ce précieux fardeau. D'autres alloient en avant, tenant à la main

(1) *Ibid.*, pag. 185.

des flambeaux et des cierges allumés ; d'autres suivoient en chantant des psaumes. Ce fut en cet appareil que le corps fut porté au milieu de l'église de la Sainte-Crèche. La Palestine tout entière sembloit présente à ces obsèques. On se seroit cru coupable d'infidélité, de ne pas rendre ce dernier hommage à une si éclatante vertu. Les veuves et les pauvres montroient les habits dont elle les avoit revêtus. Tous l'appeloient, à haute voix, leur mère et leur nourrice. Tout pâle qu'il étoit, son visage n'avoit
Pag. 688. point changé; au contraire, il s'y mêloit je ne sais quoi de grave et de majestueux, qui faisoit croire, non pas qu'elle fût morte, mais qu'elle n'étoit qu'endormie. L'on chanta des psaumes en hébreu, en grec, en latin, en syriaque, non-seulement durant les trois jours que le corps resta exposé, jusqu'à celui où elle fut mise dans un caveau près de la crèche du Sauveur, mais encore durant toute la semaine entière. Tous ceux qui s'y rendirent croyoient pleurer leurs propres funérailles.

Mêmes motifs de consolation exprimés avec une égale sensibilité dans la lettre à la veuve Théodora, sur la mort de Licinius, son frère adoptif. Jésus-Christ
Pag. 580. n'a subi la mort que pour triompher de la mort.... Plus de mort pour le chrétien ; ce que nous appelons de ce nom n'est qu'un sommeil. Du haut du ciel où il est allé recevoir le prix du vainqueur, il abaisse sur vous ses regards, il vous tend une main secourable ; il vous prépare une place à ses côtés, etc.

Eloge funèbre de Népotien (1), *adressé à Héliodore son oncle.*

Un grand sujet ne va pas à un esprit borné. Dans une entreprise au-dessus de sa portée, ses propres efforts trahissent sa foiblesse ; et plus la matière est relevée, plus le poids en retombe sur la médiocrité qui essaie vainement de monter à sa hauteur. Népotien, mon fils, le vôtre, notre bien à tous deux, qui appartenoit à Jésus-Christ, et sur qui, par cela même, nous avions encore plus de droits, Népotien nous a abandonnés, nous, sur le déclin de la vie, en proie aux regrets de sa perte, et plongés à jamais dans la plus amère affliction. A la place de ce brillant espoir, qui nous promettoit un successeur, il ne nous reste qu'un tombeau. A qui désormais Jérôme consacrera-t-il ses veilles laborieuses? Dans le sein de qui ses pensées les plus secrètes aimeront-elles à s'épancher? Où est-il, cet instigateur de mes travaux, qui les animoit par des sons plus doux que les derniers chants du cygne? Mon esprit accablé demeure sans force, ma main est tremblante, un voile épais s'est appesanti sur mes yeux, ma langue est incapable de rien articuler. En vain voudrois-je parler : Népotien ne m'entend plus. Pag. 266.

(1) Le même à qui est adressée la lettre, insérée plus haut, p. 157. *Epist.* XXXIV, tom. IV, pag. 267 et seq.

Tout autour de moi me semble muet. Ma plume elle-même, languissante et morne, le papier, obscurci par mes pleurs, se refusent à retracer l'expression de ma pensée, comme s'ils partageoient le sentiment de ma douleur. Chaque fois que j'essaie de lui donner un libre cours, et de répandre quelques fleurs sur cette tombe chérie, aussitôt mes yeux se remplissent de larmes, et ma tristesse, qui se réveille, me replonge avec lui dans la même poussière. Autrefois, c'étoient les enfants qui venoient faire à la tribune l'éloge de leurs pères, en présence de leurs dépouilles mortelles, et faire entendre des hymnes lugubres, pour exciter à les pleurer et à gémir avec eux. Aujourd'hui, l'ordre des choses est interverti, et, par un funeste échange, la nature s'est écartée de son cours ordinaire. Le tribut que la jeunesse devoit à nos cheveux blancs, c'est nous qui le payons à la jeunesse. Que ferai-je donc? mêlerai-je mes larmes à vos pleurs? Mais
I. Thess. IV. j'entends la voix de l'Apôtre qui les condamne, en nous disant que, pour les chrétiens, la mort n'est qu'un sommeil. Ainsi, dans l'Évangile, notre Maî-
Math. V. 39. tre avoit dit : *Cette fille n'est point morte, mais*
Joan. XI. 11. *elle sommeille.* Lazare n'étoit qu'*endormi*, quand il fut ressuscité. Dois-je ouvrir mon cœur à la joie, dans la pensée que Dieu l'a appelé à lui, parce qu'il
Sap. IV. 11. l'aimoit, et de *peur que cette âme pure ne fût souillée par la malignité du siècle?* Ah! j'ai beau vouloir

retenir mes larmes, je les sens qui inondent mon visage. La profonde affliction qui m'accable absorbe les lumières de ma foi ; elle prévaut sur les conseils de la loi évangélique et sur l'espérance de la résurrection à venir. Cruelle et impitoyable mort, qui sépares les frères d'avec les frères, et qui romps les liens qu'avoit tissus l'amitié ! *Le Seigneur*, dit le prophète, *a fait venir un vent brûlant* qui s'est élevé du fond du désert, qui a mis tous les ruisseaux à sec, et a tari jusqu'à la source elle-même. Oui, tu as englouti notre Jonas, mais il n'a été que déposé dans ton sein ; il y est vivant encore ; il y est entré avec le simulacre de la mort, pour calmer, par son sacrifice, les flots soulevés du siècle, et sauver notre Ninive par sa prédication. Il est, oui, il est un vainqueur qui a triomphé de toi, qui t'a percée de son glaive. Tel que le prophète dans sa fuite, il quittoit sa maison, il abandonnoit son céleste héritage, pour venir ici-bas se livrer aux perfides mains qui cherchoient à le perdre ; c'étoit lui qui autrefois te faisoit déclarer, par la bouche du prophète Osée, cet arrêt menaçant : *O mort ! je serai un jour ta mort ; ô enfer, je serai ta ruine.* L'oracle s'est justifié. En mourant, il t'a donné la mort ; en mourant, il nous a donné la vie. Tu l'as cru dévoré ; c'est lui qui t'a dévorée toi-même. Le corps mortel dont il s'étoit revêtu, il parut l'abandonner à tes fureurs ; et, au moment où tu croyois

Pag. 267.

Osée. XIII. 15.

Jon. II. 11.

Ibid. III.

Osée. XIII. 14.

en faire ta proie, il a laissé au fond de tes entrailles l'aiguillon qui t'immole à ton tour.

O Christ, Sauveur! nous vous rendons grâces, nous qui sommes vos créatures, de nous avoir fait triompher, par votre mort, d'un aussi formidable ennemi. Avant sa défaite, quoi de plus misérable que l'homme, qui, écrasé sous le terrible anathême d'une mort éternelle, ne goûtoit le sentiment de la vie que pour penser qu'il devoit mourir? *Car*, dit l'Apôtre, *depuis Adam jusqu'à Moïse, la mort a exercé son empire sur ceux mêmes qui n'ont point péché par une transgression de la loi de Dieu*, comme avoit fait Adam. Si Abraham, Isaac et Jacob sont descendus aux enfers, qui a pu monter au ciel? Si des hommes justes, les amis de Dieu, enveloppés dans un crime étranger, l'ont été aussi dans le même châtiment, quelle aura donc été la destinée de ces impies qui ont dit au fond de leur cœur : *Il n'y a point de Dieu;* qui se sont abandonnés à la corruption et aux abominations de leurs désirs déréglés; qui se sont écartés du droit chemin et rendus inutiles, et qui, depuis le premier jusqu'au dernier, n'ont fait aucun bien?.. Jésus-Christ meurt, les portes du royaume des cieux nous sont r'ouvertes. Plus d'épée de feu, plus de Chérubin préposé à sa garde qui nous en défende l'entrée. Tels sont les bienfaits qui nous sont promis au jour de la résurrection. Et n'en soyons point surpris, quand

Rom. v. 14.

Ps. XIII. 1. 13.

nous entendons l'Ecriture nous dire que ceux qui, vivant dans la chair, ne vivent point selon la chair, sont déjà citoyens du ciel ; quand Jésus-Christ lui-même déclare à ses disciples, encore détenus dans les liens du corps, *qu'ils portent dans eux-mêmes le royaume de Dieu.* Luc. XVII. 21.

Ajoutez à cela, qu'avant la résurrection de Jésus-Christ, le privilége où étoient les Juifs, seuls dans l'univers, de connoître Dieu et de glorifier son nom, n'empêchoit point qu'ils ne fussent exclus du royaume du ciel. Que devenoient donc tous ces hommes répandus sur toute la surface du monde, Pag. 268. depuis l'Inde jusqu'à la Grande-Bretagne, et depuis les climats glacés du Nord jusqu'aux plages embrasées qui bordent l'Océan atlantique, toute cette foule prodigieuse de peuples, tant de nations aussi innombrables dans leur multitude que différentes dans leur langage, dans leurs mœurs, dans leurs habillements et leur armure (*) ; tous vivant comme des animaux sans raison (car voilà où en est réduit tout homme qui vit étranger à la connoissance de son Créateur)? Maintenant, le mystère de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ est connu d'une extrémité à l'autre de l'univers. Pas une langue, pas une bouche qui n'ait appris à répéter le

(*) Imité de Virgile : *Quam variæ linguis, habitu tam vestis et armis.* (Æneid., lib. VIII.)

nom de Jésus-Christ. Je ne parle pas des Hébreux, des Grecs et des Latins, dont il consacra par avance
Joan. XIX. la religion et la foi, par l'inscription placée au haut de sa croix. Ce dogme, que l'âme immortelle survit à la séparation d'avec le corps, ce dogme sur lequel Pythagore n'a débité que des chimères, que nia Démocrite, dont Socrate ne s'entretint dans sa prison que pour se consoler de la mort à laquelle il étoit condamné, les Indiens, les Perses, les Goths, les Egyptiens, en raisonnent aujourd'hui en véritables philosophes. Les Besses (1), et ces hordes sauvages (2), aussi féroces que les animaux dont la dépouille leur sert de vêtement, lesquels, autrefois, se faisoient une religion d'immoler des victimes humaines aux mânes de leurs morts, la croix en a triomphé; nos hymnes sacrées ont adouci la rudesse de leur langage comme de leurs mœurs. Aujourd'hui, le nom de notre Jésus est le refrain de tous les peuples du monde.

Mais, que fais-je? où m'entraînent ces écarts? quel dessein m'étois-je proposé? qu'avois-je à dire? oublié-je les préceptes de l'art de parler? et ma voix,

(1) Peuples de la Thrace, chez qui sembloit s'être perpétué l'esprit féroce de l'un de leurs premiers rois, nommé Diomède, célèbre par ses cruautés, dont Hercule le punit.

(2) Attesté par toute l'antiquité. Virgile : *Viventes rapit inferias, quos immolet umbris.* (Æn., liv. x.) Pelloutier, Vossius, Turretin, Huet, etc., en ont recueilli les témoignages.

étouffée par mon chagrin, ou interrompue par mes sanglots et noyée dans mes larmes, a-t-elle perdu la trace de mes idées? quel profit recueillé-je de ces études si chères à mon enfance, de cette sentence célèbre de Télamon et d'Anaxagore : Je savois bien que j'étois père d'un homme mortel? J'ai lu l'ouvrage de Crantor, où Cicéron alla chercher des adoucissements à sa douleur. J'ai parcouru les traités divers de consolation qu'ont écrit les Platon, les Diogène, les Clitomaque, les Carnéades, les Posidonius, en sorte que je pourrois suppléer à la stérilité de mon propre génie, par l'abondance du leur. Ils nous mettent sous les yeux une foule de traits héroïques, particulièrement l'exemple de Périclès et de Xénophon, élevés à l'école de Socrate, dont l'un parut à la tribune, une couronne sur la tête, au moment même où il venoit de perdre ses deux fils; l'autre, à l'autel même où il sacrifioit, apprenant la mort de son fils, ôta la couronne qu'il portoit, puis la remit aussitôt sur sa tête, quand on lui eut dit que ce fils avoit péri généreusement sur le champ de bataille... De tels exemples sont faits pour nous couvrir de confusion, si la foi chrétienne n'obtient pas ce qui a signalé la vertu païenne. Rentrons donc au sein de la famille. Non, ce n'est pas à nous à pleurer, avec Jacob et David, nos enfants qui ne sont pas morts dans la servitude de la loi. Avec Pag. 269.
Jésus-Christ, ne les voyons mourir que pour res-

susciter. Ce qui attriste le Juif fait la joie du chrétien. *Le soir*, dit le psalmiste, *nous serons dans les larmes, et le matin dans la joie. La nuit est déjà fort avancée, et le jour s'approche.*. Aussi voyons-nous qu'Israël pleura la mort de Moïse, et que Josué (figure de Jésus) fut enseveli sur la montagne, sans être pleuré. Du temps que j'étois à Rome, je recueillis les divers passages de l'Ecriture, applicables à ce sujet, que j'adressai à Paule, pour la consoler de la mort de sa fille Blésille. Ici, je vais procéder au même but, mais par une autre voie, pour éviter l'inconvénient des répétitions.

Ps. XIX. 6.
Rom. XIII. 12.
Deut. XXXIV. 6.
Jos. XXIV 30.

Nous sommes bien persuadés, vous et moi, que notre cher Népotien est avec Jésus-Christ, et dans la compagnie des saints. Ce qui fut sur la terre, durant son séjour au milieu de nous, l'objet de ses recherches et de ses affections les plus chères, mais qu'alors il ne pouvoit entrevoir que dans l'éloignement, il le voit maintenant, il le possède, il s'écrie : *Tout ce que nous avions entendu raconter de la cité du Dieu des vertus, nous le voyons de nos yeux, au sein même de la cité de notre Dieu.* Néanmoins nous gémissons sous le poids de la douleur que son absence nous cause. Ce n'est pas lui, c'est nous que nous plaignons : plus est grande la félicité dont il jouit, plus nous nous affligeons de ne la point partager avec lui. Les sœurs de Lazare pleuroient sa mort, bien qu'assurées de sa résurrection. Le Sau-

Ps. XLVII. 9.
Joan. XI. 19.

veur lui-même, au moment de le rendre à la vie, témoigna par des pleurs qu'il n'étoit pas étranger aux sentiments de l'humanité. L'Apôtre de Jésus-Christ, le même qui demandoit avec tant d'ardeur d'*être dégagé des liens du corps pour etre uni à Jésus-Christ*, et disoit, *Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain*, rend graces à Dieu qu'Epaphras, qui touchoit aux portes de la mort, lui ait été rendu, parce que sa perte eût été pour lui un surcroît d'affliction. Étoit-ce défiance des promesses de la foi? non, sans doute; mais l'expression de sa charité. Combien donc, vous, son oncle et son évêque, et par là son père dans l'ordre de la nature et de la grâce, combien, dis-je, ne devez-vous pas ressentir encore plus vivement l'amertume d'une séparation qui laisse votre cœur déchiré et privé d'une partie de vous-même? mais je vous en supplie, mettez de la réserve dans votre douleur : *Rien de trop*, a dit un sage d'autrefois (1). Permettez que l'on applique sur votre blessure quelqu'appareil; prêtez l'oreille à l'éloge d'un neveu dont la vertu vous donna de si douces consolations, Pensez à Népotien, moins pour regretter ce que vous avez perdu que pour vous réjouir de l'avoir possédé. Agréez cette foible esquisse, si loin d'être un portrait fidèle;

Ibid. 35.

Phil. I. 21.

Ibid. 23.

Ibid. XI. 27.

(1) *Ne quid nimis.* (Bias.) Voyez dans notre édition des *Fables de Lafontaine*, tom. II, pag. 215, les notes sur la fable qui porte ce titre.

c'est moins ce qu'il est possible de faire, que ce que je voudrois exécuter.

Un usage établi par les régles de l'art veut que le panégyriste remonte jusqu'aux ancêtres de celui qu'il célèbre ; qu'il en parcoure les actions mémorables, pour descendre ensuite, comme par degrés, à son sujet. Le motif de cet usage est de faire réfléchir sur lui l'éclat de ceux dont il descend, comme n'ayant point dégénéré de leur vertu, en leur prêtant lui-même sa propre gloire pour couvrir leur médiocrité. Moi, je ne mêlerai point à l'éloge des qualités réelles de Népotien celui des avantages de la chair et du sang, pour qui il n'eut que du mépris. Je ne vanterai pas la noblesse de son extraction ; c'étoit un bien qu'il ne s'étoit pas donné (1). Abraham et Isaac, ces saints patriarches, eurent pour fils Ismael et Esaü, qui ne leur ressembloient pas. Au contraire, l'Apôtre met au rang des justes, Jephté, dont la naissance fut illégitime..... Remontons jusqu'au temps où Népotien, échappé des liens de la première enfance, semble sorti tout à coup des eaux du Jourdain, régénéré à une vie nouvelle.

Hebr. XI. 31.

D'autres vous rappelleroient peut-être que, faisant tout céder à l'intérêt de son salut, vous abandonnâtes l'Orient et la solitude, où nous vivions en-

(1) De même, dans l'éloge de sainte Paule : *Alii altius repetant... Nos nihil laudabimus, nisi quod proprium est, et de purissimo sanctimentis fonte profectus.* (Tom. IV, pag. 670.)

semble dans la plus étroite amitié, me flattant de l'espérance de vous revoir; vous alliez porter vos premiers soins à une sœur restée veuve avec un enfant au berceau; et au cas où elle se refuseroit à vos conseils, vous songiez du moins à conserver un neveu qui vous étoit si cher. C'étoit de ce même enfant que je vous disois dans mes pressentiments : *Quelques caresses qu'il vous fasse pour vous retenir*, etc. On vous rappelleroit encore qu'étant au service des empereurs, il portoit un rude cilice sous la cuirasse et sous le lin; qu'il ne paroissoit en présence de ces maîtres du monde, qu'avec un visage creusé par le jeûne; que sous les livrées du siècle, il servoit un autre maître, et qu'il n'avoit embrassé cette profession que pour être en état de secourir les veuves, les orphelins, les opprimés et les indigents. Quant à moi, je ne saurois approuver ces réserves qui empêchent d'être tout à Dieu. L'Écriture, après avoir loué le centurion Corneille comme un homme juste, nous parle immédiatement après de son baptême. Néanmoins, je ne laisse pas de compter pour beaucoup ces heureux commencements d'une foi naissante; ils présagent que le même homme qui a servi avec dévoûment un prince étranger, saura bien mériter la couronne, dès qu'il servira sous les enseignes de son propre roi.

Pag. 270.

Act. x. 12.

Ibid. 47.

Ayant quitté le baudrier pour prendre l'habit d'une autre profession, Népotien commença par

distribuer aux pauvres tout l'argent qui lui revenoit de son service militaire. Il avoit lu dans l'Évangile :

Matth. XIX. 21. *Si quelqu'un veut être parfait, qu'il vende tout ce qu'il possède, qu'il en donne aux pauvres le prix, et*

Ibid. VI. 24. *qu'il me suive*, et encore : *On ne sauroit appartenir à deux maîtres, aimer tout à la fois Dieu et l'argent.* Il ne se réserva qu'une tunique grossière, et un seul habit d'une aussi médiocre étoffe, uniquement pour se garantir du froid, s'habillant à la mode du pays, évitant toute affectation, soit dans la recherche, soit dans la négligence. Quel que fût le désir qui le sollicitoit journellement de se retirer dans quelqu'un des monastères de l'Égypte, ou de visiter les solitaires de la Mésopotamie, ou du moins d'aller mener une vie cachée dans ces îles de la Dalmatie, qui ne sont séparées de la terre ferme que par le détroit d'Albino, il étoit combattu par sa tendresse pour un oncle, pour un évêque, dont la vie lui présentoit, sans sortir de chez lui, le modèle de toutes les vertus. Il y retrouvoit à la fois et le solitaire et l'évêque, l'un pour marcher sur ses traces, l'autre pour déférer à ses conseils. Il n'en étoit pas des rapports qui les unissoient comme de tant d'autres, où l'habitude d'être ensemble amène la familiarité, et celle-ci le mépris. Népotien avoit pour son oncle les égards d'un fils pour son père, et ses hommages alloient jusqu'à l'admiration, croyant chaque jour le voir pour la première fois.

Enfin il s'engagea dans l'état ecclésiastique ; et, après avoir passé par les degrés ordinaires, il fut ordonné prêtre. Bon Dieu ! vous futes témoin de ses gémissements, des sanglots échappés de son cœur, des abstinences qu'il s'imposa, de son empressement à fuir tous les regards. Pour la première fois, et alors seulement, il parut irrité contre son oncle. Il se plaignoit que le sacerdoce fût pour lui un trop lourd fardeau ; il accusoit sa jeunesse. Mais sa résistance elle-même ne faisoit que redoubler l'empressement général. Par ses refus, il acquéroit de nouveaux titres ; et plus il se recrioit sur son indignité, plus il achevoit de s'en montrer digne. Nous avons vu de nos jours un autre Timothée ; nous avons vu la sagesse suppléer à l'expérience que donnent les cheveux blancs, et un nouveau Moïse élever au rang des prêtres un jeune homme en qui il avoit découvert toute la maturité de la vieillesse.

Népotien donc, envisageant dans le sacerdoce, moins une dignité qu'une charge, mit ses premiers soins à vaincre, par l'humilité, l'envie que sa promotion pouvoit avoir suscitée; évitant tout ce qui pouvoit fournir l'occasion d'un soupçon injurieux, désarmant par sa prudente réserve, la malignité à qui sa jeunesse faisoit ombrage, assistant les pauvres, visitant les malades, offrant sa maison pour asile, faisant les avances, se réjouissant avec ceux qui étoient dans la joie, s'affligeant avec les affligés.

Aux aveugles, il servoit de guide ; ceux qui avoient faim, il les nourrissoit ; les malheureux, il soutenoit leurs espérances, et essuyoit leurs larmes. A voir chacune de ses vertus dans le détail, on eût dit que la perfection où il l'avoit portée lui eût fait négliger la culture des autres. Parmi ses collègues, toujours le premier à l'œuvre, se mettant le dernier par le rang. Ce qu'il faisoit de bien, c'étoit à l'évêque qu'il en rapportoit l'honneur; ce qui avoit pris une marche contraire à ses vœux, l'évêque n'y étoit pour rien ; c'étoit à lui que la faute en devoit être imputée. En public, il ne voyoit que l'évêque, en particulier, il aimoit à retrouver son pere. L'austérité de ses mœurs étoit tempérée par un air toujours riant. Sa joie intérieure se laissoit deviner par un doux sourire, jamais par des éclats. Les veuves et les vierges consacrées à Jésus-Christ, il les honoroit comme ses mères, les exhortoit comme ses sœurs, sans jamais compromettre la bienséance.

Chez lui, sitôt qu'il pouvoit n'être plus homme public, c'étoient les austérités du plus fervent solitaire. Prières fréquentes, prolongées dans la nuit, larmes qui n'avoient que Dieu pour témoin, jeûnes rigoureux, autant du moins que ses forces épuisées
Pag 271. par le travail pouvoient le lui permettre. Point d'autre table que celle de son oncle ; il mangeoit un peu de tout ce que l'on y servoit, satisfaisant tout à la fois, et à la convenance et à la sobriété. Durant

le repas, on ne parloit que pour y proposer des questions sur l'Ecriture ; lui, il écoutoit avec plaisir, répondoit avec modestie, ne soutenant que ce qui étoit vrai, réfutant, mais sans emportement, ce qui étoit faux, disputant, mais pour instruire, non pour confondre, déclarant avec une candeur qui convient si bien au jeune âge, de qui étoit ce qu'il avançoit, et par là se dérobant à la gloire de passer pour savant, quand il faisoit paroître une érudition profonde. C'est là, disoit-il, l'opinion de Tertullien, ou de saint Cyprien ; la pensée de Lactance ou de saint Hilaire ; voilà ce qu'ont dit Minutius Felix, Victorin, Arnobe. Moi-même, à cause de mes liaisons avec son oncle, qui me rendoient si cher à son cœur, il me faisoit aussi l'honneur de me citer. Ses lectures et la méditation habituelle des Livres saints en avoient fait une bibliothèque sacrée. Combien de fois ne m'a-t-il pas écrit de de-là les mers, pour me demander quelqu'un de mes ouvrages ? C'étoient les empressements et les instances du solliciteur dont parle l'Évangile, qui ne laissoit pas dormir son ami, ainsi que de cette veuve réclamant contre la dureté de son juge. Ma propre délicatesse repoussant par mon silence, plutôt que par un refus direct, l'honorable vœu qu'il exprimoit, il fit intervenir auprès de moi son oncle, comme pouvant intercéder plus librement pour autrui, et l'obtenir plus aisément en considération de sa di-

Luc. XVIII.

gnité. Je me prêtai donc à ses désirs, et lui adressai un opuscule, monument éternel de notre amitié. Ce foible présent étoit pour lui, disoit-il, un trésor préférable à toutes les richesses des Crésus et des Darius. Sans cesse il l'avoit sous les yeux, le tenoit à la main ; sans cesse il le portoit dans son sein, il en citoit des passages ; au lit, il le lisoit encore et s'endormoit en le lisant. Il en parloit à ses amis, aux étrangers qui venoient lui rendre visite. Ce témoignage reçu de moi l'enivroit de joie..... D'où provenoit cette affection, sinon d'un grand fond d'amour de Dieu? cette application assidue à méditer la loi de Jésus-Christ, sinon de son attachement à la personne du divin Législateur?....

Ce que je vais dire semblera minutieux auprès de ce que je viens de raconter. Mais le caractère perce et se ressemble jusque dans les moindres détails. Ce n'est point seulement l'aspect du ciel (et de tant de merveilles répandues dans la nature) qui nous fait reconnoître la toute-puissance du Créateur ; il ne se laisse pas moins admirer dans celles de ses productions dont les noms mêmes nous échappent. De même, l'âme pleine de Dieu apporte aux plus petites choses la même attention qu'aux plus grandes, instruite qu'elle est qu'il nous sera demandé compte même d'une parole oiseuse. Persuadé de cette vérité, Népotien avoit soin que l'autel, le sanctuaire, les vases sacrés, que les murailles, que

Matth. XII. 36.

le pavé de l'église fussent proprement entretenus ; que le portier fût exact à son office ; que toutes les cérémonies se fissent avec décence. Rien pour lui d'indifférent, les moindres détails, comme les plus importants devoirs. Dans quelqu'endroit de l'église que l'on cherchât Népotien, on étoit sûr de l'y trouver.... L'Ecriture parle avec éloges de Beseléel, d'Hyram, né d'une femme tyrienne, remplis de la sagesse et de l'Esprit de Dieu, pour avoir travaillé, l'un à la décoration du tabernacle, l'autre à celle du temple. Comme on voit les terres fortes nourricières produire d'elles-mêmes des herbages étrangers, ainsi du fond des âmes généreuses, et de la plénitude de vertus qui les pénètre, se répand une sève féconde qui fait éclore des talents divers. D'où vient que la Grèce a comblé d'éloges le philosophe (Hippias) qui se vantoit d'avoir fait de ses propres mains tout ce qui servoit à son usage, jusqu'à son anneau et son manteau. Nous pouvons bien donner ici la même louange à un prêtre qui se plaisoit à orner les chapelles de son église et les autels des martyrs de fleurs et de guirlandes, témoignant son zèle pour la maison de Dieu, en n'y présentant aux regards que des objets capables de les attacher. Courage, ô excellent jeune homme ! Quels heureux présages pour l'avenir, que de tels commencements !

Exod. XXXVII
III. Reg. v.
Pag. 272.

Mais, ô misérable condition humaine ! et combien

notre vie, quelle qu'elle soit, loin de Jésus-Christ, n'est qu'un néant! Que ne peut ici ma plume arrêter ou suspendre mon discours! Je tremble d'arriver à ce funeste dénoûment, comme si, en différant d'en parler, il étoit en mon pouvoir de l'éloigner, et de prolonger une vie sitôt échappée! Oui, *toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur des champs*. Que sont devenus les traits de ce beau visage, ces proportions si régulières, tout ce corps qui enveloppoit si dignement une si belle âme? Hélas! nous le voyions se flétrir et s'abattre sous l'haleine d'un vent meurtrier qui dévoroit par degrés ce lys éclatant de blancheur, et remplaçoit par la pâleur de la mort la pourpre de son teint. Les ardeurs brûlantes de la fièvre desséchoient dans ses veines les principes de la vie; sa voix languissante s'efforçoit de consoler son oncle accablé de tristesse. Son visage étoit encore serein; autour de lui tous les yeux étoient baignés de larmes; lui seul avoit le sourire sur les lèvres. Malgré sa foiblesse, il se servoit lui-même, présentoit la main à ceux qui étoient auprès de lui, s'apercevoit de mille choses qui échappoient aux autres, se soulevoit sur son lit comme pour aller au-devant de ceux qui venoient le visiter. Il avoit l'air d'un homme, non pas qui va mourir, mais changer de demeure, et qui ne se sépare de ses amis que pour en aller retrouver d'autres. Ici je sens mes larmes rouler le long de mes

Isa. XL. 6.

jones ; et j'ai beau vouloir me commander à moi-même, il me devient impossible de renfermer ma douleur au-dedans de moi. Encore à ces cruelles extrémités (pouvois-je m'y attendre?) Népotien se souvenoit de notre amitié. Dans les déchirements de l'agonie, il goûtoit quelque plaisir à se rappeler nos études. Saisissant la main de son oncle : « Envoyez-lui, disoit-il, à mon cher Jérôme, cette tunique que je portois à l'autel. Mon père par son âge, Jérôme étoit mon frère par les rapports du ministère saint. Toute l'affection que votre neveu attendoit de vous, transportez-la à un ami qui vous est déjà si cher.» Ce furent là ses dernières paroles; il expira en serrant la main de son oncle, et me laissant ce gage de souvenir.

Ce n'étoit pas sans doute à pareil prix que vous souhaitiez recueillir les témoignages de l'affection de vos concitoyens ; et les sentiments qu'ils vous prodiguèrent vous auroient flatté davantage dans des circonstances plus heureuses. Mais s'ils eussent été plus agréables dans la prospérité, ils ont aussi dans l'adversité quelque chose de plus consolant. Toute la ville, l'Italie entière a pleuré Népotien. Son corps fut rendu à la terre, son âme à Jésus-Christ. Vous aviez à regretter un parent, l'Eglise son prêtre. Vous avez été devancé par celui qui devoit vous remplacer. Tous les suffrages l'appeloient à être ce que vous êtes. Les philosophes font sonner bien haut

cette maxime de Platon : Que la vie du sage est une méditation continuelle de la mort (1). Combien l'A-
I.Cor.xv.13. pôtre a enchéri sur cette parole, par celle-ci : *Il n'y a point de jour que je ne meure pour votre gloire.* Il y a loin de l'essai à l'action ; de vivre pour mourir, à mourir en vivant. Dans le premier cas, la mort sera l'écueil de la gloire ; dans l'autre, c'est une succession de gloire toujours nouvelle. Nous devons donc méditer à l'avance ce que nous serons un jour, et bientôt, que nous le voulions ou ne le
Pag. 273. voulions pas. Nous prolongerions notre carrière par-delà neuf cents années, comme avant le déluge, et au temps de Mathusalé ; la plus longue durée, quand elle a fini, n'est plus rien. Toute la différence entre l'homme qui n'a vécu que dix ans, et celui qui en a vécu mille, une fois arrivés au terme inévitable où la mort nous mène, c'est que le dernier sort du monde chargé de plus de péchés... On lit dans un ancien poète (Nævius) : La condition des mortels les soumet à bien des maux. Un autre (Hésiode) a dit : Que c'étoit à la naissance qu'il falloit pleurer, et se réjouir à la mort (2). Ennius a donc eu raison de dire : Un des rapports sous lesquels il vaut mieux être homme du peuple que roi, c'est que l'homme du peuple peut pleurer, le roi ne le peut pas. J'ajoute : moins encore l'évêque. Car un roi commande

(1) Dans son Phédon.

(2) Saint Jérôme cite encore les vers de Virgile, dans ses *Géorgiques*

à des hommes contraints de plier sous son autorité ; c'est par la crainte qu'il se fait obéir ; sa surveillance ne va pas au-delà des corps condamnés à mourir. Mais l'évêque, rien que de libre dans l'obéissance qu'on lui accorde ; c'est lui qui est le tributaire de tous ; c'est l'intérêt des âmes qui lui est confié. Tous les regards sont aujourd'hui fixés sur vous. Vos exemples domestiques, vos plus simples paroles, exposées au grand jour, font la règle sur laquelle se composent les mœurs publiques. Ce que vous faites, chacun se croit autorisé à le faire. Gardez-vous de vous rien permettre qui puisse ou justifier la malignité de la censure, ou engager dans le mal ceux qui voudroient vous imiter. Faites ce que vous pouvez, par-delà même ce que vous pouvez, pour surmonter la sensibilité de votre cœur. Arrêtez le cours de ces larmes qui vous échappent avec tant d'abondance, de peur que l'excès de votre tendresse ne passe dans l'esprit des infidèles pour désespoir. Voyez dans la mort de Népotien une absence qui l'éloigne de vous, non une destruction qui l'anéan-

(liv. III) : *Optima quæque dies*, etc., ainsi traduits par l'abbé Delille :

Hélas! nos plus beaux jours s'envolent les premiers.
Un essaim de douleurs bientôt nous environne ;
La vieillesse nous glace et la mort nous moissonne.

De semblables citations ne seroient plus admises aujourd'hui : les Pères, et saint Jérome en particulier, nous dispensent d'alléguer des témoignages profanes.

tisse; une séparation qui aura son terme, non une perte qui n'en ait point.

Que fais-je encore? eh! pourquoi parler toujours d'une douleur que le temps et la raison doivent avoir déjà calmée, plutôt que de vous appeler au spectacle que mettent sous nos yeux les calamités du siècle présent, et les infortunes de nos maîtres, pour vous faire comprendre que nous devons moins plaindre celui qui n'en est pas le témoin, que l'en féliciter (1)? L'empereur Constance, protecteur de l'hérésie arienne, est mort au petit bourg de Mopsueste, au milieu des préparatifs qu'il faisoit pour aller porter la guerre aux Perses, et en mourant, il a le chagrin de laisser l'empire à son ennemi. Julien, traître envers son âme, le fléau du nom chrétien, est tombé dans la Médie, sous la main de ce même Jésus qu'il avoit apostasié dans la Gaule; et l'ambition d'ajouter à l'empire des conquêtes nouvelles lui a fait perdre ses anciens domaines. Jovien, à peine monté sur le trône, en tombe victime de la vapeur du charbon, et signale à l'univers la fragilité des grandeurs humaines. Valentinien, après avoir vu ravager le pays qui lui avait donné naissance, est emporté par un vomissement de sang, et laisse sa patrie sans vengeance. Son frère Valens, vaincu par les Goths dans

(1) Ailleurs, le même saint docteur dit : *Felix morte sua qui non vidit patriam corruentem.* (*Epist.* XCVII *ad Demetriad.*, pag. 785.)

la Thrace, trouve au même lieu sa mort et son tombeau. Gratien, trahi par ses propres soldats, ne trouve d'asile dans aucune des villes qui se rencontrent sur son passage; il est en proie aux outrages de ses ennemis et les murailles de la ville de Lyon portent encore les marques sanglantes de la main qui l'assassina. Le jeune Valentinien, à peine au sortir du berceau, réduit à fuir, à errer de pays en pays, ne recouvre l'empire acheté par des torrents de sang, que pour le perdre avec la vie, peu loin de la même ville où fumoit encore le sang de son frère; et son cadavre, outragé sans pudeur, suspendu à un gibet, demeure sans sépulture. Que dirai-je de Procope, de Maxime, d'Eugène, dont le règne en avoit fait la terreur du monde? Pris, traînés sous les yeux de leurs vainqueurs, tous trois, ce qui est le comble de l'infortune, après une si grande élévation, eurent à essuyer, avant la mort, toutes les indignités de la servitude.

L'on me dira : ce sont là des disgrâces à quoi la condition des rois est exposée; la foudre tombe d'ordinaire sur les plus hautes montagnes. Et bien! rentrons dans les classes privées. Sans parler même de ceux que nous avons vus tomber depuis deux ans, ni de tant d'autres victimes : bornons nous à trois, pris parmi les consulaires. Abundantius, exilé à Pytiunte, y manque de tout. Rufin est décapité; sa tête, suspendue au bout d'une pique, est promenée Pag. 274.

dans les rues de Constantinople ; et, pour se jouer de son insatiable avarice, on a vu sa main droite portée sanglante de maison en maison, semblant y mendier encore des impôts (1). Timasius, précipité tout à coup du faîte des grandeurs, se croit à l'abri de nouveaux coups, parce qu'il traîne à Assa une vie perdue dans l'obscurité. Ce ne sont pas, au reste, à des infortunes particulières que je m'arrête, c'est toute la condition humaine dont je déplore la fragilité (2). Je reste épouvanté à l'aspect de ces ruines contemporaines amoncelées sous nos yeux. Depuis vingt ans et plus, le sang romain inonde l'espace qui sépare Constantinople des Alpes Juliennes. La Scythie,

(1) Le poète Claudien a délayé la même image dans cette longue suite de vers :

Dextera quin etiam ludo concussa vagatur,
Æra petens, pænasque animi persolvit avari,
Terribili lucro, vivos que imitata retentus,
Cogitur adductis digitos inflectere nervis.....
Illa manus, quæ sceptra sibi gestanda parabat,
Cujus se toties submisit ad oscula supplex
Nobilitas, inhumata diù miseroque revulsa
Corpore, feralem quæstum post fata reposcit.
(*In Rufin.*, lib. II, *ad finem.*)

Mais la belle expression de saint Jérôme : *Abscissa manus dextera, ad dedecus insatiabilis avaritiæ, ostiatim stipem mendicavit*, ne s'y trouve pas.

(2) Ce lugubre inventaire des calamités humaines (expression de Bossuet) a fourni à l'ancien évêque de Senez l'idée de l'un de ses plus beaux sermons. (Tom. I *sur le néant des choses humaines.*)

la Thrace, la Macédoine, la Dardanie, la Dacie, Thessalonique, l'Achaïe, l'Épire, la Dalmatie, l'une et l'autre Pannonie, sont toutes à la fois ravagées, disputées, envahies par les Goths, par les Sarmates, par les Quades, les Alains, les Huns, les Vandales, les Marcomans. Combien de dames illustres, de vierges consacrées au Seigneur, combien de personnes également respectables par le sang et par leurs vertus, n'ont elles pas été le jouet de leurs brutales fureurs! Combien d'évêques traînés en captivité, d'Apôtres massacrés, d'églises dépeuplées, de temples saints renversés, d'autels transformés par ces barbares en écuries! Les reliques des martyrs ont été enlevées de leurs tombeaux. Partout le deuil et les gémissements, partout l'image multipliée de la mort. D'une extrémité à l'autre du monde, l'empire s'écroule : il n'y a que notre orgueil qui marche tête levée au milieu de tant de ruines. Quelle noblesse de courage peut rester à Corinthe, à Athènes, à Lacédémone, aux peuples de l'Arcadie, de la Grèce entière, aujourd'hui qu'ils sont sous le joug des Barbares! Et pourtant je n'ai fait qu'indiquer quelques villes, autrefois en possession de souverainetés considérables. L'Orient sembloit à couvert de ces malheurs; ils ne l'atteignoient que par les nouvelles qui s'en répandoient au loin; et voilà que, durant le cours de l'année qui vient de s'écouler, des loups sortis, non de l'Arabie, mais

du milieu des rochers les plus reculés du Caucase, sont venus fondre sur ses vastes provinces avec la rapidité du torrent. Que de monastères sont devenus leur proie! que de fleuves ils ont fait rougir de sang humain! Antioche assiégée par eux, toutes les villes que baignent l'Halis, le Cydnus, l'Oronte et l'Euphrate, menacées par leurs armes; des troupeaux de captifs emmenés loin de leur pays; l'Arabie, la Phénicie, la Palestine, l'Egypte, muettes d'épouvante. Non, quand j'aurois cent langues et cent bouches, quand j'aurois une voix éclatante comme l'airain, je ne suffirois pas à raconter tant de maux (1). Mais ce n'est pas une histoire que j'ai entrepris de faire; seulement, je rappelle nos disgrâces pour les pleurer. Un Thucydide, un Salluste pourroient à peine en ébaucher l'esquisse.

Combien donc Népotien n'est-il pas heureux de n'en avoir pas été le témoin, de n'en avoir point entendu le récit. C'est nous qui sommes malheureux (2) d'avoir à les endurer, ou à gémir sur ceux de nos frères qu'elles frappent! Cependant nous n'en aimons pas moins la vie; et, dans notre opinion, ceux que la mort en affranchit sont plus dignes de compassion que d'envie. Il y a long-temps que Dieu

(1) Virgil., *Æneid.*, lib. VI.

(2) *Nos dolendi magis, qui quotidie stamus in prælio peccatorum, vitiis sordidamur, accipimus vulnera.* (Hieron., *Epist.* LIII *ad Theod de obitu Lucinii*, tom. IV, pag. 580.)

nous fait sentir le poids de sa colère, et nous ne songeons point à l'apaiser. Ce sont nos péchés qui font et les victoires des Barbares et les désastres des armées romaines; et comme si le glaive étranger ne suffisoit pas encore à nos calamités, nous nous déchirons encore par les discordes civiles, plus meurtrières que l'ennemi. Ainsi, pour châtier le coupable Israël, le Seigneur déléguoit ses vengeances à Nabuchodonosor, qu'il en fait déclarer le ministre. Jerem. XXV. 9. Nous, tel est notre malheur, que Dieu, irrité contre nos crimes, et ne daignant pas nous punir lui-même, nous abandonne aux fureurs des Barbares. Dieu se laisse fléchir par la pénitence d'Ezéchias, et dans une seule nuit, un Ange lui suffit pour exterminer quatre-vingt-cinq mille Assyriens. II. Paral. XXVI. 21. Josaphat chanta les louanges du Seigneur, et le Seigneur triompha pour Josaphat. *Ibid.* XVII. Moïse défit les Amalécites, Exod. XVII. 11. non par le glaive, mais par la prière. Châtiment digne de notre orgueil! nous voulions nous élever, nous sommes à terre. O honte! ô aveuglement qui surpasse toute créance! Les légions romaines, sous qui plia l'univers tout entier, vaincues et tremblantes à la vue d'un ennemi qui a peine à se tenir sur ses pieds, et se croit mort sitôt qu'il touche à terre (1)! et nous sommes sourds encore à la voix des

(1) Jornandès, au chap. LIV de son *Hist. des Goths*, dit que les Huns étoient sans cesse à cheval, même dans la nuit. C'est ce qui fait dire à saint Jérôme qu'ils n'osoient toucher à terre. (Roussel.)

Isa. xxx 17. prophètes qui nous disent : *Qu'un seul homme en feroit fuir des milliers!* C'est à la racine du mal qu'il faudroit porter le fer ; et nous n'y pensons pas !.....

J'ai passé les bornes que prescrit une lettre de condoléance ; et en voulant vous empêcher de pleurer une seule mort, je n'ai pu me défendre de pleurer celle du genre humain. On dit que Xercès, ce puissant monarque des Perses, qui aplanit des montagnes et combla des mers, considérant d'un lieu élevé l'immense multitude de ses soldats, et cette armée innombrable qu'il traînoit à sa suite, répandit des larmes, en pensant que de tant de milliers d'hommes ramassés sous ses yeux, il n'y en auroit pas un seul dans cent ans (1). O ! si, d'un lieu élevé, nous pouvions vous et moi découvrir toute la terre ; nous verrions le monde tout entier enseveli dans ses propres ruines ; nations contre nations, royaumes contre royaumes ; ici des tortures et des massacres ; là des naufrages et des troupeaux de captifs ; ici une génération qui s'élève, là une autre qui s'engloutit dans la tombe ; ici l'ivresse de la joie, là les éclats de la douleur ; ici d'insolentes prospérités, là tous les excès de la misère. Nous verrions, non pas seulement l'armée de Xercès, mais tout ce qu'il y a d'hommes respirant aujourd'hui sur la terre, con-

(1) Imité par l'ancien évêque de Senez, *Serm. sur le néant des choses humaines*, tom. 1, pag. 213.

damné à devenir dans peu la proie de la mort. Arrêtons-nous ; il n'est point d'expression qui réponde à la grandeur d'un tel sujet, et tout discours succombe ici sous le poids de la pensée.

Revenons sur nous-mêmes, descendons des régions supérieures où nous nous étions élevés, pour abaisser nos regards sur notre propre existence. Dites-moi, je vous prie, avez-vous remarqué jamais par quelle gradation, comment vous avez passé successivement du berceau à l'enfance, puis à l'adolescence, puis à l'âge mûr, de là, enfin, à la vieillesse. Chaque jour nous mourons, chaque jour nous changeons, et néanmoins nous nous croyons éternels. Le temps même que j'emploie ici à dicter, à écrire, à retoucher et à corriger ce que j'écris, ne fait plus partie de ma vie. Chaque point que tracent mes copistes est autant de moins pour la durée de mon existence (1). Nous nous écrivons souvent ; nos lettres passent les mers : et chaque pas que le vaisseau fait sur l'onde qu'il sillonne, en emporte un moment avec soi. Le seul produit réel qui nous reste, est l'étroite union que l'amour de Jésus-Christ a formée entre nous. *La charité*, dit l'Apôtre, *est patiente, elle est in-* I. Cor. XIII. 4.

(1) La même pensée se retrouve dans l'*Eloge de sainte Marcelle*, pag. 781. Elle est tirée de Perse : *Disertissimi præceptum satirici*, dit saint Jérôme :

Vive memor lethi ; fugit hora : hoc quod loquor inde est.
(Satir. v.)

dulgente, elle ne connoît point de jalousie, elle n'agit point au hasard, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle supporte tout, elle croit tout, espère tout, et ne finit jamais, toujours vivante au fond du cœur. Par elle, notre cher Népotien, bien qu'absent, est toujours avec nous; par elle, bien que de si longs espaces nous séparent, il nous rapproche et nous serre intimement. Il est le gage de notre mutuelle affection. Qu'un même esprit nous unisse, qu'un même sentiment nous anime. Prenons exemple sur le saint évêque Chromatien, qui soutint avec une si héroïque résignation la perte de son frère. Que le nom de notre fils, de Népotien, se retrouve sans cesse sous notre plume et sur nos lèvres. La mort nous a enlevé sa présence : que nos souvenirs nous le rendent. Et si sa conversation nous manque, que jamais du moins il ne manque à nos conversations.

Eloge de sainte Fabiole à Oceanus (1).

Pag. 657. Vous me demandez l'éloge de Fabiole, l'héroïne du christianisme, l'objet de l'admiration des infidèles, des larmes et des gémissements des pauvres

(1) Fabiole étoit de l'ancienne famille des Fabius, illustrée par tant de victoires et de consulats. Mariée très jeune, elle s'étoit vue forcée, par les mauvaises mœurs de son époux, de s'en séparer par un divorce légal. Les lois civiles lui permettant de passer à de secondes noces, elle contracta un nouveau mariage. Mais son second mari étant mort, elle témoigna les plus vifs regrets d'avoir transgressé, en l'épousant,

et des solitaires, dont elle fut le soutien et la consolatrice. Par où commencerai-je, qui n'obscurcisse la gloire de ce qui suivra? Parlerai-je de ses austérités? elles furent encore surpassées par ses charités. De son humilité? l'ardeur de sa foi eut quelque chose de plus éclatant. Dirai-je que, pour condamner le luxe et la vanité des femmes du siècle, elle choisissoit de préférence les vêtements qui la confondoient avec les derniers du peuple? Mais il y a plus de mérite à surmonter l'orgueil de l'esprit, qu'à mépriser la pompe des habits. On se défait plus aisément de son or et de ses pierreries, que de l'ambition et de la vanité. On renonce à la parure pour tirer vanité d'une superbe indifférence, et, sous le masque de la pauvreté, mendier les regards et les applaudissements. Une vertu modeste, renfermée dans le secret de la conscience, ne veut que Dieu seul pour juge et pour témoin.

D'autres commenceroient son éloge par le pom-

les lois de l'Evangile. Pour expier sa faute, elle fit une pénitence publique des plus austères. Elle vendit ensuite tous ses biens, dont elle employa le prix à fonder un hôpital pour les malades, qu'elle servoit de ses propres mains; ainsi qu'à assister plusieurs monastères, bâtis sur les côtes de Toscane, et à soulager un grand nombre de pauvres de l'italie et de la Palestine. Elle mourut à Rome, vers l'an 400, ou 401. Tillemont la qualifie sainte. (Voyez *Mém. ecclés.*, tom. XII, pag. 649, note LXVI, et son article, *ibid.*, pag. 189, 291.) Mais Baronius, ni les autres agiographes qui l'ont suivi ne la mettent dans le Martyrologe. Ferrarius, dans son *Martyrologe universel*, indique sa fête au 27 décembre.

peux récit de son illustration domestique ; on ne manqueroit pas de rappeler ce fameux Quintus-Fabius-Maximus, dont les sages lenteurs réparèrent la fortune de Rome, et cette longue suite d'aïeux
Pag. 668. qui portèrent avec tant de gloire le nom de Fabius, tant de combats mémorables, de victoires éclatantes ; on remonteroit à la tige, pour se dispenser de parler des descendants. Moi qui ne considère que l'étable de Bethléem et la crèche du Sauveur, je ferai voir dans la servante de Jésus-Christ, non la noblesse antique de sa race, mais la seule humilité par laquelle elle a édifié l'Eglise.

Je sens que, dès les premiers pas, je vais être arrêté par l'objection de son second mariage après son divorce ; en conséquence, je ne parlerai de sa pénitence qu'après avoir justifié sa faute en expliquant sa conduite.

Le saint docteur l'attribue en grande partie à l'ignorance où elle étoit de la discipline évangélique.

Autre est ici la loi de Jésus-Christ, autre est la loi des Césars. Le Code de Papinien permet ce que défend la doctrine de saint Paul... Fabiole se laissa persuader qu'elle avoit été en droit de se séparer de son premier mari ; et ne sachant point jusqu'où s'étendoient les obligations de la morale chrétienne, qui défend, sous quelque prétexte que ce soit, à toute femme de se remarier du vivant de son

époux, elle reçut, sans y penser, une blessure, en voulant éviter celles dont le Démon la menaçoit.

Sa nouvelle chaîne rompue par la mort de son second mari, Fabiole expia sa faute par toutes les rigueurs de la pénitence. On la vit se couvrir d'un sac, se tenir la veille de la fête de Pâques au rang des pénitents, à la porte de la basilique de Latran (1), à la vue de toute la ville, les cheveux traînants, la tête couverte de cendre, prosternée à terre, s'humiliant en présence de l'évêque, des prêtres, et de tout le peuple, qui ne pouvoient voir ce profond abaissement sans en être touchés jusqu'aux larmes... Pénitence comparable à celle de saint Pierre après son triple reniement, de David après son crime.

Après avoir vendu ses biens, qui étoient considérables, Fabiole en consacra l'emploi à la fondation d'un hôpital.

Entreprendrai-je de décrire les nombreuses calamités qui viennent se rassembler dans ce séjour de la souffrance : des membres mutilés, des corps hydropiques, d'autres rongés par la maladie, exténués par la corruption ? Fabiole ne dédaignoit pas Pag. 660.

(1) Bâtie sur le mont Célien, ainsi appelée du nom de Plautius Lateranus, qui y eut la tête tranchée par l'ordre de Néron, pour avoir conspiré contre l'empereur. Constantin y fit bâtir la magnifique église qui s'y voit encore aujourd'hui sous l'invocation de saint Jean.

de les porter sur ses propres épaules, de panser de ses mains des plaies dégoûtantes, dont la simple vue eût été révoltante pour tout autre, d'approcher des lèvres des mourants le breuvage ou l'aliment salutaires. Je sais qu'il est des riches religieux, et même en assez grand nombre, dont la bienfaisance s'exerce à l'égard des pauvres ; mais une répugnance naturelle les éloigne de ces sortes de pratiques ; c'est par des mains étrangères qu'ils remplissent ce ministère de la charité envers les malades qu'ils assistent de leur argent, à défaut de services personnels. Je ne les en blâme point ; mais comme je pardonne à leur délicatesse, aussi m'est-il bien permis de louer avec effusion la sainte ferveur, et l'amour de la perfection évangélique qui s'élèvent au-dessus de ces préventions. L'héroïsme de la foi sait les braver.

La charité s'élève au-dessus des foiblesses de la nature. Elle sait en quoi le mauvais riche de l'Evangile manqua autrefois à Lazare, et à quel châtiment il fut condamné. Ce pauvre que nous dédaignons, sur qui notre vue elle-même tremble de s'arrêter, et dont le simple aperçu nous soulève le cœur, il est notre semblable ; c'est un homme pétri du même limon que nous, composé des mêmes éléments. Ce qu'il endure ne peut-il pas nous arriver à nous-mêmes? Mettons-nous à sa place : ses maux deviennent les nôtres, et la dureté

de nos sentiments à l'égard du pauvre cèdera bientôt à l'intérêt du sentiment que nous avons pour nous-mêmes.

Notre sainte veuve ne s'est pas moins montrée charitable à l'égard des ecclésiastiques, des solitaires et des vierges. Quel monastère n'a pas ressenti les effets de sa libéralité? donnant des vêtements et des secours à ceux qui étoient nus et dans la souffrance, se prodiguant à toutes les infortunes. Rome elle-même n'étoit pas encore un théâtre assez étendu pour son ardente charité. On l'a vue parcourir, soit en personne, soit par de fidèles dépositaires, les îles et les côtes de la mer de Toscane, le pays des Volsques, pour répandre partout ses bienfaits.

Saint Jérôme rappelle son application à l'étude des saintes Ecritures, et ses savants entretiens avec elle sur divers points de l'érudition sacrée.

Tout à coup vint à se répandre la nouvelle, Pag. 661. apportée de divers côtés, que les Huns, peuple reculé aux extrémités des Palus-Méotides, entre les glaces du Tanaïs et la féroce nation des Massagètes, avoit franchi les rochers du Caucase, que l'on nomme les barrières d'Alexandre, pour se jeter dans nos provinces : l'alarme et l'épouvante se répandirent à la fois dans tout l'Orient. Ils y venoient par essaims, montés sur de légers che-

vaux qui les faisoient voir à la fois en mille endroits divers, portant partout le carnage et la consternation. Hérodote raconte que, sous le règne de Darius, roi des Mèdes, ces mêmes peuples tinrent durant vingt ans tout l'Orient sous leur domination, et que l'Egypte et l'Ethiopie s'étoient soumises à leur payer tribut. Dieu veuille que l'empire romain ne revoie plus ces hordes féroces !

Ces barbares, prévenant par la rapidité de leur marche, le bruit qui s'étoit répandu de leur irruption, on étoit surpris de les voir au moment où on s'y attendoit le moins. Religion, dignité, rien n'étoit respecté. Les enfants au berceau imploroient vainement la pitié, ils trouvoient la mort avant même d'avoir pu goûter la vie, et tomboient sous le fer meurtrier avant d'avoir pu pressentir leur malheur. Le bruit commun étoit qu'ils se portoient sur Jérusalem, dans l'espérance d'y faire un riche butin. On s'occupoit à en réparer les murs fort négligés durant la paix. Antioche étoit assiégée. La ville de Tyr travailloit à se retrancher dans son ancienne isle, en rompant cette langue de terre qui la joint au continent.

Au milieu de ces alarmes, nous crûmes devoir mettre en mer malgré le mauvais temps. Les tempêtes nous paroissoient moins redoutables que l'ennemi. Ce qui nous occupoit, c'étoit moins le soin de notre propre conservation que l'honneur

des vierges. Ce qui ajoutoit à l'embarras de notre situation, c'étoient les dissensions qui régnoient parmi nous ; et nos discordes nous exposoient plus encore que les hostilités étrangères. Pour moi, je ne pouvois me résoudre à quitter l'Orient où je m'étois établi, et où j'étois retenu par l'amour que j'ai toujours eu pour les saintes Ecritures. Mais Fabiole, qui portoit tout avec elle, et qui étoit étrangère partout, retourna à Rome pour vivre pauvre dans une ville qui l'avoit vue si opulente, se reléguant dans un réduit d'emprunt, elle qui ouvroit sa maison à une si nombreuse affluence ; et distribuer aux pauvres, sous les yeux des Romains, les biens dont ces mêmes Romains l'avoient vue faire un si généreux sacrifice. Rome recouvra ce qu'elle avoit perdu ; moi, j'eus à regretter pour les lieux saints un de ses plus précieux ornements.

Je laisse à d'autres l'éloge de sa tendre commisération pour les pauvres, de son humilité, de sa foi ; je me bornerai à celui de sa ferveur. Oubliant la délicatesse de son sexe, elle ne soupiroit qu'après la solitude, heureuse de vivre là où étoient toutes ses affections. Les résistances de l'amitié ne purent fléchir sa résolution. Rome n'étoit pour elle qu'une prison à quoi elle brûloit d'échapper. Elle eût regardé comme une sorte d'infidélité de mettre de l'économie dans ses charités, et de ne distribuer ses aumônes qu'avec réserve. Ne s'en rapportant point

Pag. 662.

aux autres sur la distribution de ses bienfaits, elle vouloit qu'ils fussent répandus de ses propres mains ; et, non contente de tout donner, elle eût consenti elle-même à s'appauvrir, au point de solliciter l'obole du pauvre pour mieux ressembler à Jésus-Christ.

Rien donc ne l'arrêtoit sur la terre, et elle étoit tellement impatiente d'en sortir, qu'à tout moment elle paroissoit prête au départ. Aussi la mort ne pouvoit-elle la surprendre... Dégagée de tous les liens qui pouvoient la retenir, cette sainte âme prit librement son essor vers le ciel.

La narration des obsèques de Fabiole est décrite dans un style en quelque sorte poétique. Le nom seul de l'illustre descendante des Scipion et des Fabius amenoit naturellement cette élévation de langage qui donne au récit qu'en fait saint Jérôme la pompe d'un hymne. Aussi emprunte-t-il les expressions des poètes romains pour célébrer cet événement.

Rome témoigna bien à la mort de Fabiole qu'elle connoissoit tout le prix de celle qu'elle avoit possédée. Fabiole n'avoit pas encore rendu le dernier soupir, que déjà la renommée, avant-courière de cette triste nouvelle, avoit rassemblé tout son peuple auprès du lit, où bientôt elle expira. De tous côtés le chant des psaumes fit retentir les voûtes des temples. Des chœurs de jeunes gens et de vieillards se partagent pour chanter à la fois ses louanges. Moins éclatants furent autrefois les triomphes obtenus par

un Furius, par un Papirius, un Scipion, un Pompée, après leurs victoires sur les Gaulois, les Samnites, sur Numance et les peuples du Pont. Ces grands hommes n'avoient vaincu que des corps : Fabiole avoit soumis les esprits de ténèbres. Je crois entendre encore le retentissement de tout ce peuple qui affluoit pour voir ses obsèques. Les places publiques, les galeries, les toits mêmes des maisons ne suffisoient pas à l'empressement de ces milliers de spectateurs. Rome alors vit tous les peuples du monde, rassemblés dans ses murs, ne faire qu'un seul peuple. Chacun croyoit avoir part à la gloire de cette vénérable pénitente. S'étonneroit-on que la terre s'associât à la joie de son triomphe, quand le Ciel s'étoit réjoui de sa conversion ?

Éloge funèbre de Pauline, adressé à Pammaque son époux (1).

Lorsqu'une blessure, perdant son caractère malfaisant, a commencé à se guérir, le médecin qui entreprend de redonner aux chairs leur teinte brillante, court risque de ranimer la douleur. Ainsi, venant, après un silence de deux années, vous offrir des consolations, j'appréhende que mes services importuns ne fassent qu'aigrir la plaie de votre Pag. 582.

(1) Pauline étoit l'une des filles de sainte Paule, et de Toxoce, qui prétendoit tirer son origine d'Enée et des Jules.

cœur, après que le temps et la raison commençoient à la guérir. Car, où est l'homme, quelque dur, quelqu'insensible qu'il puisse être, eût-il sucé pour lait le sang d'une tigresse, qui pût entendre sans verser des larmes prononcer le nom de votre chère Pauline? Quels yeux pouvoient, sans s'attendrir, voir cette rose naissante déjà si vive avant d'avoir eu le temps de s'épanouir, et de développer la pompe de son feuillage, se flétrir tout à coup et se dessécher? Elle n'est plus cette femme où se réunissoient les plus précieux trésors. Hélas! ce qui fait mieux connoître le prix de la santé, ce sont les langueurs qui la consument. On ne sent jamais plus vivement la valeur d'un bien que quand on ne l'a plus.

Après avoir parlé d'une naissance illustre par la gloire des ancêtres.

Quand je parle de la sorte, je ne prétends pas tant relever le mérite de Paule par l'éclat de sa naissance, que par le mépris qu'elle en a fait. Les hommes du siècle honorent ceux qui peuvent vanter ces avantages; nous réservons nos louanges pour ceux qui ont su les mépriser pour le nom de Jésus-Christ: et autant nous faisons peu de cas de ceux qui y font consister leur mérite, autant nous louons ceux qui les ont possédés sans les estimer.

Saint Jérôme ne tarit pas sur l'éloge des œuvres de charité.

Célébrant les vertus d'une sainte veuve morte sans enfants, cette circonstance lui fournit cette heureuse transition :

Tels sont les enfants que Pauline a laissés en mourant; c'étoient ceux qu'elle avoit le plus désirés durant sa vie. *Réjouissez-vous, stérile, vous qui n'enfantez point; chantez des cantiques de louanges vous qui n'avez point d'enfants*, parce qu'en mourant, vous avez mis au monde autant d'enfants que Rome comptoit de pauvres. Ces riches ornements, qui servoient autrefois à sa parure, appaisent aujourd'hui la faim des indigents. Ces étoffes de soie, et ces magnifiques broderies, transformées en tissus de laine, défendent contre le froid, et ne sont plus aujourd'hui l'enveloppe de la vanité. Ce qui entretenoit le luxe et la mollesse, est consacré aux besoins de la vertu malheureuse. Cet aveugle tendant la main pour recevoir l'aumône, et la demandant à grands cris là où il n'y avoit personne pour la lui donner, Pauline en a fait son héritier. Ce pauvre estropié, dont le corps mutilé ne se traîne qu'avec effort, il marche soutenu par les mains délicates de Pauline. Sa maison, jusques là assiégée par des essaims de courtisans, est devenue l'asile, le séjour des malheureux. Ici, un hydropique portant la mort dans son sein ; là, un muet demandant la charité avec une expression d'autant plus vive que sa langue lui refuse toute ex-

Pag. 583.

Isa. LIV. 1.

pression ; ailleurs, un enfant infortuné qui l'implore à son entrée dans la vie, moins pour lui que pour les auteurs de ses misères ; ou bien un malade languissant, et qui survit à son propre cadavre.

Tel est le cortége au milieu duquel la charité prend son essor vers le ciel.

L'orateur mêle adroitement l'éloge de Pammaque à celui de la défunte.

Pag. 584. Avant de s'attacher sans partage au service de Jésus Christ, Pammaque étoit considéré au sénat. il avoit été élevé à la dignité consulaire. Combien d'autres avoient joui du même honneur! Il étoit le premier de sa compagnie ; mais le premier parmi des égaux, il marchait avant tous les autres ; d'autres venoient après lui : toute distinction qui se partage s'affoiblit. Aujourd'hui, on ne parle que de Pammaque dans toutes les églises. On ignoroit qu'il fût si riche ; on admire combien il s'est fait pauvre.

Le reste de l'ouvrage renferme des conseils de perfection évangélique.

Quelquefois une fausse bienséance fait succomber ceux que la violence des tourments n'avoit pu abattre.

Pag. 587. C'est une sorte de sacrilége de donner le bien des pauvres à ceux qui ne sont pas pauvre. Mais observez qu'il ne suffit pas, pour aspirer à quelque

perfection, de mépriser les richesses, de distribuer tout son bien, de rejeter ce que l'on peut et perdre et trouver en un moment. Cratès de Thèbes, Antisthènes et d'autres philosophes décriés pour leur mœurs, ont porté jusque là le désintéressement. Le disciple de Jésus-Christ doit aller plus loin dans les voies de la perfection que ces sages mondains qui se rendoient esclaves de la vanité, et mendioient l'estime et les applaudissements des hommes. Si vous ne suivez Jésus-Christ, en vain mépriserez-vous toutes les richesses de la terre. Or, suivre Jésus-Christ, c'est quitter le péché et embrasser la vertu. Voilà ce trésor que l'on trouve dans le champ des saintes Ecritures; voilà cette perle précieuse pour laquelle on donne tout ce que l'on possède.... Nous délions sans beaucoup de peine les nœuds qui nous attachent aux objets extérieurs; mais il nous en coûte bien davantage pour rompre ceux que la nature a formés....

Matth. XIII. 46.

Ne faites pas vanité d'être le premier des sénateurs qui ait embrassé la vie monastique: cet état ne doit vous inspirer que des sentiments d'humilité. Songez que le Fils de Dieu s'est fait homme, et que vos humiliations, quelque profondes qu'elles puissent être, ne sauroient jamais aller aussi loin que celles par où Jésus-Christ a passé. Vous auriez beau marcher nu-pieds, porter une bure grossière, vous confondre avec les pauvres, aller chercher l'indi-

Job. xxix. 15. gent jusque dans son obscur réduit, être l'œil de l'aveugle, la main du foible, le pied du boiteux; tout cela est-il comparable aux liens, aux soufflets, aux crachats, aux fouets, à la croix et à la mort que Jésus-Christ à soufferts. Mais quand bien même vous auriez fait tout ce que je viens de dire, toujours resteriez-vous au-dessous de la vertu de Pauline et d'Eustochium. Si elles ne vous surpassent point par la grandeur de courage, du moins la délicatesse de leur sexe donne à leur ferveur une distinction et un mérite que la vôtre n'a point. Je n'étois pas à Rome du vivant de Toxoce, votre beau-père, et du temps où ces dames étoient encore engagées dans le commerce du monde; je demeurois alors dans le désert: et plût à Dieu que je n'en fusse jamais sorti alors! Mais j'ai appris qu'elles ne pouvoient aller à pied dans les rues, qu'elles s'y faisoient porter par des esclaves, pour ne point se salir ou se fatiguer, qu'une robe de soie étoit pour elles un pesant fardeau, que le soleil
Pag. 588. les incommodoit. Aujourd'hui, dans le costume le plus simple et le plus négligé, on les voit, s'élevant au-dessus des foiblesses naturelles de leur sexe, descendre avec empressement aux détails les plus rudes. Elles pourroient bien s'en reposer sur d'autres de ces soins laborieux. Non! elles ne veulent pas céder le mérite des exercices extérieurs à des filles sur qui elles ont d'ailleurs de si grands avantages par les vertus de l'esprit et du cœur.

A Julien.

J'ai appris qu'une mort précipitée, après vous avoir ravi presqu'en même temps, deux filles à peine sorties du berceau, vous avoit aussi enlevé Faustine, votre chaste et fidèle épouse, qui étoit votre sœur par la foi, et qui seule pouvoit vous consoler de la perte de vos enfants. C'est là ce qui s'appelle tomber entre les mains des voleurs, au sortir du naufrage. On m'a ajouté que cette disgrâce avoit été suivie de la perte de vos biens ; que votre pays avoit été ravagé par les Barbares, vos terres enveloppées dans la ruine de votre province, vos troupeaux enlevés, vos domestiques tués ou menés en esclavage, et qu'une jeune fille qui vous restoit, et que tant de malheurs rendoient plus chère, étoit mariée à un jeune homme de qualité qui, pour ne rien dire de plus, augmentoit vos chagrins au lieu de les adoucir. Pag. 750.

Voilà les épreuves où Dieu vous a mis ; voilà les combats que vous avez eus à soutenir contre l'ancien ennemi. Ils sont rudes à la vérité, si vous n'envisagez que vous seul ; mais portez les yeux sur un héros qui les a soutenus avec un courage invincible : ce ne sont là que des jeux, que des combats en peinture. Vous voyez bien que je veux parler du patriarche Job. Ce saint homme eut la douleur

de ne pouvoir donner à ses enfants d'autre sépulture que les ruines mêmes de sa maison, sous lesquelles ils avoient été écrasés; et déchirant ses habits pour faire voir qu'il étoit père, il se jeta par terre et adora Dieu, en disant : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu; que le nom du Seigneur soit béni!* Pour vous, vous avez eu la consolation de rendre les derniers devoirs à votre femme et à vos enfants parmi une foule de parents et d'amis qui prenoient part à votre douleur....

Job. I. 21.

Vous me direz qu'il n'appartient qu'aux Apôtres, et à ceux qui aspirent à la perfection, de vivre dans un si grand détachement des choses de la terre. Mais pourquoi ne voudriez-vous pas être parfait? Jetez les yeux sur le saint homme Pammaque et sur Paulin, ce prêtre d'une foi si vive et si ardente. Ils ne se sont pas contentés d'avoir donné à Dieu tout ce qu'ils possédoient; ils lui ont encore consacré leurs propres personnes. Si vous êtes homme de qualité, leur naissance n'est pas moins illustre que la vôtre; riche et grand selon le monde, ils ne vous cèdent point en cela; ou plutôt, ils ont renoncé aux honneurs et aux biens de la terre pour mener une vie pauvre et obscure. Mais c'est là même ce qui fait aujourd'hui leur gloire et leur richesse; jamais ils n'ont été ni plus grands ni plus riches que depuis qu'ils sont devenus pauvres et méprisa-

bles aux yeux du monde pour l'amour de Jésus-Christ.

Quand même vous distribueriez tous vos biens aux pauvres, vous ne pouvez les répandre que sur un petit nombre de misérables ; et il y en aura toujours une infinité qui ne se ressentiront point de vos bienfaits. Car toutes les richesses d'un Crésus et d'un Darius ne suffiroient pas pour subvenir aux nécessités de tous les pauvres qui sont au monde. Mais si vous vous consacrez vous-même au Seigneur, et si, à l'exemple des Apôtres, vous renoncez à tout pour suivre Jésus-Christ, vous comprendrez alors ce qui manquoit à votre vertu, et combien vous étiez éloigné de la véritable perfection.

Ne vous contentez donc pas d'offrir à Dieu des biens qu'un voleur, un ennemi, une confiscation peuvent vous enlever, des biens qui nous échappent souvent dans le temps même que nous les possédons, et qui, semblables aux flots de la mer, passent tour-à-tour à de nouveaux maîtres ; des biens enfin que vous serez obligé malgré vous d'abandonner en mourant. Mais offrez-lui des biens qui vous accompagneront jusqu'au tombeau, ou plutôt qui vous suivront jusque dans le Ciel.

Je ne prétends point par là vous dérober la gloire de vos bonnes charités et de vos aumônes ; mais je ne veux point que vous viviez en solitaire parmi les gens du monde, ni en homme du monde parmi les solitaires.

Saint Jérôme nous a laissé encore d'autres éloges funèbres (1), tous empreints du même génie. Mais, comme il le dit lui-même. Avec des nuances diverses, selon la qualité des personnes; tous tombés, pour ainsi dire, de sa plume et de son cœur avec l'abandon d'une sensibilité qui s'associe véritablement aux pertes qu'elle déplore; tous pénétrés de ce profond esprit religieux qui fait le caractère particulier de ce saint docteur, et féconde son éloquence. La vérité seule conduit sa plume, tant dans les louanges qu'elle distribue, que dans les consolations qu'elle présente.

Nous allons en extraire les passages qui nous ont paru les plus mémorables, en les ramenant à des points généraux. Bien qu'ils ne soient pas tous également applicables à notre ministère, ils servent toujours à enrichir l'imagination.

A Marcelle, au sujet d'Asella (2).

Il trace en peu de mots le portrait de la vertueuse Asella, une de ces illustres romaines qui s'étoient mises sous sa direction, et dont la vie, comme il dit au commencement de son éloge, méritoit d'être proposée comme un modèle de perfection.

Pag. 53. Jamais on ne sut mieux qu'elle assortir l'agrément au sérieux, l'austérité des mœurs à la grâce du langage. Jamais on ne donna ni plus de gravité

(1) *De excitu Leæ*, p. 51.

(2) Elle a été mise au nombre des saintes, et l'Eglise romaine célèbre sa fête le 6 décembre.

à la joie, ni plus de charmes à la mélancolie. Elle n'ouvre pas la bouche : l'air de son visage a parlé, et son silence même est éloquent.

Quoiqu'ici l'expression latine soit un jeu de mots, défaut qui se rencontre moins fréquemment dans saint Jérôme que dans les autres écrivains de ce siècle, la beauté de la pensée doit le lui faire pardonner.

Un mot lui suffit pour peindre les austérités auxquelles Asella se livroit, et les douceurs qu'elle y trouvoit.

Une cellule étroite étoit pour elle tout le paradis. Le même coin de terre lui servoit et de lit et d'oratoire. Le jeûne faisoit ses délices ; elle se rassasioit par les privations, et quand enfin elle cédoit au besoin de prendre quelqu'aliment, c'étoit moins pour se nourrir que pour soutenir les défaillances de la nature.

Les personnes mêmes à qui elle se sentoit le plus tendrement attachée, elle ne se permettoit pas de les voir. Se montroit-elle en public? elle évitoit toute conversation. Elle avoit besoin de contenir la sainte ardeur qui la portoit à se rendre aux tombeaux des martyrs ; et sa joie étoit d'autant plus vive qu'elle avoit été moins remarquée.

Il y a une sorte de martyre attaché à la continence. Pag. 786.

La pénitence est une planche dans le naufrage ; mais la vierge n'en doit point avoir besoin.

ARTICLE III.

Lettres sur l'éducation.

(Leçon donnée dans le Cours d'éloquence sacrée).

Saint Jérôme, du fond de sa solitude, adressa à plusieurs dames romaines de la plus haute distinction, des avis pour l'éducation de leurs filles. Ses lettres à ce sujet peuvent être regardées comme des traités excellents, où notre ministère trouvera les plus précieuses richesses. Ils n'ont été dédaignés que par des esprits frivoles, ou par ces modernes réformateurs qui ont porté la faulx jusque dans le champ sacré de l'éducation ; comme si ce n'étoit pas assez d'avoir corrompu les pères, sans attenter encore à l'innocence des enfants.

Le prédicateur chrétien se propose de traiter cette importante matière. Après que l'Écriture, particulièrement quelqu'un des livres sapientiaux, lui a fourni son texte et ses méditations, le plan, la disposition et les idées générales de son discours ; le meilleur conseil à lui donner, c'est de semer, dans le cours de sa composition, les sages maximes, les images sentencieuses, les brillantes expressions que saint Jérôme a répandues dans ses lettres à Læta, à Eustochium, à Salvine, à Gaudence, sur ce sujet. Qu'il s'appuie dès l'abord du nom et de l'autorité de cet éloquent apôtre du désert. Il commencera par proclamer la religion comme l'unique fondement de la morale nécessaire à tous les âges, et surtout au premier âge de la vie, à raison de

l'influence que ses premières impressions exercent sur tout le reste, des écueils qui l'environnent, de la séduction où tous les objets extérieurs entraînent son inexpérience, et du besoin de servir Dieu dès sa jeunesse. Qu'il rappelle les pères et mères, les instituteurs, aux devoirs sacrés que leur impose le précieux dépôt qui leur est confié, et dont il leur sera demandé un compte rigoureux (1). De cette vérité capitale sortiront toutes les règles à établir pour une bonne éducation. Parce que les prémices de toutes choses sont dues spécialement au Seigneur, les premières pensées et les premières paroles de l'enfant doivent être consacrées par la piété. La joie d'une mère chrétienne sera d'entendre son fils, sa fille, prononcer d'une voix foible et d'une langue bégayante, le doux nom de Jésus-Christ, à qui ils ont été voués dans le saint baptême; les sons encore mal articulés de cette langue délicate, s'essayer par de pieux cantiques (2). Aussitôt qu'il devient possible d'exercer la mémoire de l'enfant, saint Jérôme veut que l'on s'empresse de diriger vers la connoissance de la loi chrétienne, les premières lueurs de son intelligence. Pour cela, qu'on lui mette en main quelques livres de notre loi chrétienne, choisis du moins parmi nos livres historiques de l'ancien et du nouveau Testament; semences fécondes dont les fruits sont réservés à l'avenir; quelques versets de l'Écriture, qu'il récitera régulièrement, qui seront comme sa tâche de chaque jour, et

(1) *Lubricum adolescentiæ iter*, etc. (*Ad Chrom.*, pag. 14.) *Si perfectu ætas et sui juris imputatur parentibus, quanto magis lacteus et fragilis.... Sic erudienda est anima quæ futura est templum Dei.* (*Ep.* LVII *ad Læt.*, pag. 592.) *Non est parvi apud Deum meriti bene filios educare.* (*Ad Salvin.*, pag. 566.)

(2) *In cunis et crepitaculis balbutiente lingua nomen Christi resonabit.* (*Ad Læt.*, p. 595.) *Adhuc tenera lingua psalmis dulcibus imbuatur.* (*Ibid.*)

comme un bouquet composé de fleurs cueillies dans les saintes Écritures, qu'il offrira chaque matin à sa mère ou à son instituteur. Que ce soient là ses premiers joyaux, et sa parure la plus chérie, les jeux habituels qui l'occupent, au moment où il s'endort, et à celui où il se réveille (1). Donnez-lui en l'exemple; il vous imitera sans nul effort.

Peut-être, Messieurs, ces détails si respectables dans la pratique, si nécessaires à recommander dans tous nos entretiens, peut-être paroîtroient-ils minutieux dans la bouche du prédicateur. Du moins, on conviendra qu'ils ne seroient pas déplacés dans celle du missionnaire et dans la familiarité du prône. Mais, sans même avoir le besoin de les indiquer, tout prédicateur peut en faire ressortir un fonds d'instruction générale renfermée dans ce seul mot de saint Jérôme : Que l'étude de la loi divine doit précéder toute autre science, et commencer à faire l'occupation chérie de la jeunesse, l'ornement de sa mémoire et la plus belle parure de son esprit. Tandis qu'on se hâte de charger l'imagination et la mémoire des enfants de tant de connoissances stériles ou dangereuses, que souvent même on les épuise par des études prématurées, qu'on leur enseigne avec tant de soin les absurdes mensonges de l'ancienne mythologie (2), se peut-il que des parents chrétiens leur laissent igno-

(1) *Discat memoriter psalterium; evangelia, apostolos et prophetas sui cordis thesaurum faciat.* (*Ep. ad Gaudent.*, pag. 798.) *Prophetarum scilicet atque apostolorum, et omnis ab Adamo patriarcharum series de Matthæo Lucaque descendat, ut dum nihil aliud agit, futuræ memoriæ præparetur.* (*Ad Læt.*, pag. 594; *ad Gaud.*, pag. 797.) *Reddat tibi pensum quotidie de scripturarum floribus carptum.* (*Ad Læt.*, p. 594.) *Pro gemmis et serico divinos codices amet.* (*Ibid*, et *ad Salv.*, p. 668.)

(2) *Audiat profunda apostoli, quæ anilibus magis fabulis delectatur.* (*Ad Gaud.*, p. 797.)

rer les principes de cette divine science, sans laquelle toute la sagesse humaine n'est elle-même qu'erreur et que vanité?

Prédicateur de Jésus-Christ, ne craignez point de déroger à la dignité de votre ministère, en retraçant avec force aux pères et mères de ces enfants ce qu'à leur tour ils doivent inculquer fortement à ceux-ci. Qu'ils reçoivent de vous les importantes leçons qu'ils ont à transmettre à leur jeune famille. Qu'elle apprenne de leur bouche ce qu'ils auront appris de la vôtre : qu'ils doivent être dans l'intérieur de leur maison ce que vous êtes du haut de la tribune évangélique; que c'est donc pour eux autant que pour vous-même une obligation étroite d'avoir continuellement sous les yeux, et de mettre sous l'œil de leurs enfants, Jésus-Christ auteur et consommateur de notre foi, qui, s'étant fait enfant, croissoit en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Insistez sur le devoir des pères et mères, de rapporter tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, en présence de leurs enfants, à Jésus-Christ, centre de toute la religion; choisissant parmi les discours et les actions de l'Homme-Dieu, ce qui est le plus proportionné à la portée de l'enfant, le plus accessible à son imitation. S'il sent au fond de son cœur quelque mouvement d'indocilité contre les ordres de ses parents, qu'il s'accoutume à voir Jésus-Christ, le maître des rois et de la nature, humblement soumis à ses parents. S'il s'impatiente de souffrir quelque incommodité, il se rappellera le souvenir de Jésus-Christ sur sa croix. S'il ne peut se résoudre à quelque travail rebutant, il saura que Jésus-Christ a travaillé durant trente ans dans un atelier obscur. S'il veut être loué, estimé, il n'oubliera pas les opprobres dont le Sauveur a voulu être rassassié. S'il ne peut s'accorder avec ceux qui l'environnent, il considèrera Jésus-Christ con-

Hebr. XII. 2.

Luc. II. 52.

Ibid. II. 51.

versant avec les pécheurs et les hypocrites les plus abominables. S'il témoigne quelque ressentiment, il ne sortira pas du pied de cette croix où Jésus-Christ meurt en pardonnant à ses bourreaux, sans s'estimer heureux d'avoir à pardonner. S'il se laisse emporter à une joie immodérée, formé par vos exhortations journalières, il se retracera la douceur et la modestie de Jésus-Christ, dont toute la vie a été si grave et si sérieuse. Il se retracera souvent à lui-même ce que Jésus-Christ penseroit, ce qu'il diroit de nos conversations, de nos amusements et de nos occupations les plus sérieuses, s'il étoit encore visible au milieu de nous? Quel seroit, se demandera-t-il à lui-même, notre étonnement, s'il paroissoit tout à coup au milieu de nous, lorsque nous vivons dans le profond oubli de sa loi? Mais n'est-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort, et au monde entier, quand l'heure secrète du jugement universel sera venue? « Au lieu, comme le dit » l'abbé Clément, dans un sermon sur ce même sujet, » composé d'après les textes de saint Jérôme, au lieu donc » d'ébranler ces cerveaux tendres encore par de vaines » frayeurs qui ne peuvent que les affoiblir: s'il faut les » étonner par la crainte, on ne fera tonner à leurs oreilles » que la voix de la religion (1). » Alors, il faut peindre le renversement de la machine de l'univers, le soleil obscurci, les étoiles tombant de leurs places, les éléments embrasés, s'écoulant comme des fleuves de feu, les fondements de la terre ébranlés jusqu'au centre. De quels

(1) *Ad Gaudent.*, pag. 797; l'abbé Clément, *Carême*, tom. II, pag. 409, 410. Voyez aussi les excellents conseils sur l'éducation, publiés dans l'*Instruction* de M. l'abbé Mérant *pour la première communion*, pag. 359; Joli, *Dominic.*, tom. I, pag. 257 et suiv., analysant la lettre de saint Jérôme à Læta.

yeux, ajoutera ce père, cet instituteur devenu l'organe du ministre évangélique, de quels yeux devons-nous regarder ce ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, et tous les autres objets qui nous environnent, puisqu'ils sont réservés au feu? Montrez ensuite les tombeaux ouverts, les morts qui rassembleront les débris de leurs corps, Jésus-Christ qui descendra sur les nues avec une haute majesté, ce livre ouvert où sont écrites jusqu'aux plus secrètes pensées des cœurs, cette sentence prononcée à la face de toutes les nations et de tous les siècles, cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les justes, et pour les faire régner avec Jésus-Christ sur le même trône; enfin, cet étang de feu et de soufre, cette nuit et cette horreur éternelles, ce grincement de dents et cette rage commune avec les Démons, qui sera le partage des âmes pécheresses.

Ces lignes éloquentes que vous venez d'entendre, elles ne sont que le commentaire naturel des préceptes de saint Jérôme, exprimés avec une si énergique concision. Nous les transcrivons d'après le célèbre archevêque de Cambrai (1); mais Fénelon, en les faisant sortir de son cœur plutôt encore que de son esprit, n'a fait que les emprunter à notre saint docteur.

Voilà les grandes instructions que nous devons donner aux pères et mères et aux instituteurs, du haut de la chaire sacrée, pour qu'ils en fassent, et le code et la règle journalière de leurs propres leçons, s'ils veulent remplir dignement le caractère auguste dont ils sont revêtus, celui de représentants, d'images de Dieu même auprès de leurs enfants, dépositaires de leurs âmes, chargés, comme l'a dit l'Apôtre

(1) *De l'éducation des filles*, pag. 160—164, édit. Paris, 1763.

saint Paul, de les *enfanter une seconde fois, jusqu'à ce que*
Gal. IV. 19. *Jésus-Christ soit formé dans leurs cœurs.*

Il n'est que trop commun d'entendre dire aujourd'hui dans le monde, qu'il est bon d'apprendre de bonne heure à la jeunesse certaines choses qu'elle ne manquera pas de connoître dans la suite. Maxime empoisonnée, système sorti des enfers, qu'un orateur éloquent du dernier siècle expose et qu'il déplore dans ces termes : « N'avons-nous » pas même la douleur de voir quelquefois des pères assez » insensés, assez indignes pour se complaire à voir revivre, » dans leurs enfants, leurs erreurs et les passions de leur jeu- » nesse? Mais, ô crime incroyable et réservé à nos jours ! ce » siècle a vu, et il en a frémi, il a vu des pères autoriser » eux-mêmes le désordre de leurs fils, les initier eux-mêmes » dans les honteux mystères de la dissolution. Athènes, » poursuit-il, n'avoit point de lois contre le parricide ; et » nous n'avons point d'anathême contre ce parricide de la » vertu (1) ! »

Oui, Messieurs, nous en avons. Faites retentir, du haut de la tribune sainte, d'abord l'anathême de Jésus-
Marc. IX. 41. Christ contre quiconque scandalise le plus petit enfant. Si l'oracle du Sauveur ne vous suffit pas encore pour ébranler ces consciences criminelles, faites paroître à vos côtés le vertueux solitaire de Bethléem, armé de ses foudres pour tonner contre cette odieuse dépravation. Répondez avec lui qu'elle retombera sur leurs coupables auteurs et sur les victimes, par une trop fidèle imitation (2) ; qu'il est bien

(1) L'ancien évêque de Senez, *Serm. sur l'éducation*, t. III, p. 159.

(2) *Proclivis est puerilis ætas ad malorum imitationem, et quorum virtutes assequi nequeas, cito imitaris vitia... Tam bona ejus quam mala ejus parentibus imputantur.* (*Ad Læt.*, p. 593.)

plus sûr, pour se contenir, d'ignorer les choses dont la connoissance nous porteroit à les rechercher, et que l'ignorance est la meilleure garantie de l'innocence; qu'il y eut toujours une bien funeste témérité de s'apprivoiser avec le crime, que le commettre, ce n'est point apprendre à le redouter; et que ce sont là de ces expériences qu'il faudra bientôt expier douloureusement (1).

Ne craignez pas d'insister avec saint Jérôme sur l'emploi du temps, et sur le caractère des exercices qui doivent remplir tous les moments de la journée de votre élève. Commandez, au nom des plus précieux intérêts, que l'on fasse succéder assiduement la lecture à la prière, et la prière à l'étude, d'entremêler les occupations domestiques aux exercices religieux, à varier ainsi le temps, à le multiplier: il paraîtra court lorsqu'il sera rempli de tant de diverses occupations (2).

Surtout, éloignez de ses regards et de ses mains ces œuvres de théâtre qui ne respirent que le mensonge et la corruption (3) : l'imprudent! il approcheroit de ses lèvres une coupe qui lui paroîtroit ne contenir que du miel, et ne recèleroit que du poison (4). Imprimez à son âme l'aversion la plus invincible pour toute parole déshonnête, pour les chansons profanes; qu'il en ignore jusqu'au nom, s'il

(1) *Quid igitur? luxuriandum est in pueritia, ut postea luxuria fortius contemnatur?* (*Ad Gaud.*, p. 797.) *Licet quidam putent majoris esse virtutis præsentem contemnere voluptatem, tamen ego arbitror securioris continentiæ esse nescire quod quæras.* (*Ad Læt.*, p. 594.) Neuville, *Serm. sur l'éducation*, *Avent*, pag. 287 et suiv.; et *sur la nécessité de servir Dieu dès la jeunesse*, *Carême*, pag. 357 et suiv.; La Rue, *Panégyrique de sainte Agnès*, t. 1, p. 354.

(2) *Ad Læt.*, pag. 595.

(3) *Nihil artium scenicarum.* (*Ad Salvin.*, pag. 668.)

(4) *Mella putant venena noxia.* (*Ad Læt.*, pag. 597.)

est possible, ou qu'il ne les connoisse que pour en détester et les auteurs et les organes (1). Armez-le d'une prudente défiance et d'une sainte rigueur contre ces jeux futiles de l'esprit qui consument un temps précieux, ou prêtent à la vanité des amorces dangereuses, en se livrant à des compositions prématurées d'ouvrages de prose ou de vers qui introduisent au sein du christianisme un langage tout païen (2): il ne peut rien y avoir de commun entre des chants profanes et les chastes accords de la lyre de David. Comment pouvoir allier Horace avec David, Virgile avec les saints évangélistes? Vous avez beau prétendre vous sauver par l'intention, c'est toujours un scandale de voir la vierge de Jésus-Christ, une âme chrétienne, dans un lieu consacré aux idoles. Quoique tout soit pur pour ceux qui sont purs, il ne nous est pas permis de boire en même temps le calice du Seigneur et le calice des Démons (3).

Dans un sermon *sur l'éducation*, M. l'ancien évêque de Senez, s'adressant aux mères chrétiennes, leur disoit: « Quel est le plan que vous devez vous prescrire à vous-» mêmes, pour travailler efficacement à former l'esprit et » le cœur de vos filles? Plusieurs écrivains célèbres vous » l'ont déjà tracé. Après avoir travaillé à former les sages, » les héros, les rois, ces génies sublimes n'ont point dé-» daigné de descendre à l'éducation d'un sexe dévoué à » des objets moins éclatants. Consultez les écrits qu'ils ont

(1) *Turpia verba non intelligat, cantica mundi ignoret.* (*Ibid.*, pag. 592.)

(2) *Nec tibi diserta multum velis videri, aut lyricis festiva carminibus, metro ludere.* (*ad Eustoch.*, pag. 42.)

(3) *Quid facit cum psalterio Horatius, cum evangeliis Maro? Nonne scandalizatur frater, si te viderit in idolio recumbentem?.... Simul bibere non debemus calicem Christi et calicem Dæmoniorum.* (*Ibid.*)

» laissés à la postérité, sur une question si importante » pour vous, ces écrits trop peu connus, et qui devroient » être dans les mains de toutes les mères. Je ne puis en ce » moment vous donner une plus utile leçon, que de vous » renvoyer aux sages leçons de ces grands hommes (1). » Il est clair que l'orateur indique ici le Traité de l'*éducation des filles*, par Fénelon, et l'excellent chapitre de M. Rollin, dans son *Traité des études*, où il convient, avec son ingénuité ordinaire, « qu'il a singulièrement profité des » lettres de saint Jérôme à Læta, et à d'autres mères chré- » tiennes (2). » L'autorité d'un homme tel que Rollin prête assurément un grand poids au conseil que nous vous donnons, de ne pas chercher ailleurs que dans ces lettres les matériaux nécessaires à la composition d'un sermon à ce sujet; et vous nous saurez gré de continuer à vous offrir, réunies dans un même cadre, toutes les richesses que vous n'aurez plus après cela qu'à mettre en œuvre, et à distribuer dans votre composition.

Cependant le moment est venu de choisir entre l'éducation publique et l'éducation privée. Notre saint docteur tranche la question. Selon lui, ce n'est pas sous les yeux de leurs parents que les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe doivent être élevés. Que les maisons consacrées au Seigneur soient le premier asile qui s'ouvre à l'innocence, et, en quelque sorte, le berceau où les enfants de l'un et de l'autre sexe reçoivent le lait de la doctrine salutaire. (3). Les regrets que leur absence coûtera à leurs parents sont

(1) *Serm.*, tom. III, pag. 187.

(2) Tom. I, in-4°, pag. 21 et suiv.

(3) Nous pouvons bien appliquer à tous deux ce que saint Jérôme dit de l'importance de confier ses enfants à des mains religieuses, et dans

encore préférables aux alarmes continuelles que leur causeroit le péril où les engage le séjour habituel des maisons séculières et des écoles secondaires, livrées à la dissipation, et trop souvent à la licence(1). Pourtant des enfants ne sauroient rester totalement étrangers à leurs familles. Il faut bien qu'ils y reviennent de temps à autre. Mais alors, de combien de précautions ne faut-il pas environner leur innocence, pour que rien ne parvienne à leurs oreilles de contraire à l'honnêteté chrétienne. Ni concert profane, ni propos équivoque; qu'il n'entende et ne dise jamais lui-même rien qui ne respire la crainte du Seigneur; que tout langage contraire à la décence soit pour lui un langage étranger et inconnu, auquel il ne comprend rien, qu'il ignore absolument (2); ce qui ouvre au prédicateur un vaste champ pour tonner contre la licence des mœurs actuelles. Combien de paroles imprudentes ne laisse-t-on pas échapper devant eux sans en prévoir les suites, et qu'ils savent déjà trop bien deviner, grâce à leur pénétration naturelle et à la malheureuse facilité qui les entraîne vers le mal bien plus aisément que vers le bien! Vous rompez la digue et ouvrez à cette onde un chemin sur le sable; elle s'y précipite. L'exemple de vos vertus les auroit assurés dans le

des maisons où tout respire la piété : *Nutriatur in monasterio, sit inter virginum choros.* (*Ad Læt.*, pag. 596.) Oui, nous répondra-t-on, pour les couvents de filles, mais les colléges d'aujourd'hui ?

(1) *Melius est tibi desiderare absentem, quam pavere ad singula.* (*Ad Læt.*, p. 596.)

(2) *Surda sit ad organa. Tibia, lyra, cythara cur facta sint nesciat.* (*Ad Læt.*, pag. 594.) *Nihil aliud discat audire, nihil loqui, nisi quod ad timorem Dei pertinet.* (*Ibid.*, pag. 592.) *Nullum impudicum verbum noverit; et si forte in tumultu familiæ decurrentis aliquid audiet, non intelligat.* (*Ad Gaudent.*, pag. 798.)

bien : l'exemple contraire les pousse dans le mal (1). Ne dit-on pas tous les jours qu'il n'est plus aujourd'hui d'enfants novices pour le mal ? A qui s'en prendre ? à la négligence des parents. Ils s'alarment à l'ombre seule du danger qui menace leur santé ; ils dorment sur les dangers bien plus grands qui menacent leur salut (2)! et si, à cet âge si tendre et si dénué d'expérience sur tout le reste, on en voit souvent de plus avancés dans la science fatale de commettre le crime que des hommes mêmes à qui l'usage ordinaire du monde a dû en faire connoître tout le désordre, toute la contagion qui y règne, faut-il s'étonner que, au sein même des familles chrétiennes, il y en ait un si grand nombre qui, malgré la petitesse de leur corps, soient déjà de si grands pécheurs? Leur langue débile peut à peine articuler quelques sons, qu'on leur avoit appris déjà l'art de séduire par les charmes dangereux du geste et de la voix. Leur imagination commence à peine à éclore, que, sous le prétexte d'en aider le développement, on leur avoit déjà mis dans les mains des fictions dangereuses; qu'on les traîne à des spectacles encore plus dangereux, écoles perfides d'où ils sortent savants pour le crime. Parce que le poison est déguisé sous de trompeuses couleurs, en est-il moins meurtrier? Le vice grossier feroit horreur : caché sous un masque de vertu, il corrompt bien plus sûrement les cœurs (3).

Saint Jérôme ne dédaigne pas d'entrer dans les plus petits détails mêmes de la première éducation, à l'exemple

(1) *Ad Læt.*, pag. 593, *ad Gaudent.*, pag. 798; *ad Salvin,*, p. 666.

(2) *Si sollicita provides ne filia percutiatur a vipera, cur non eadem cura provideas ne feriatur malleo universæ terræ, ne bibat de aureo calice Babylonis ?* (*Ad Læt.*, pag. 593.)

(3) *Venena non dantur nisi melle circumlita, et vitia non decipiunt nisi sub specie umbraque virtutum.* (*Ad Læt.*, pag. 593.)

de Quintilien, de Rollin, de Fénelon. Ses sages conseils s'adressent à tous les sexes, comme à toutes les conditions (1).

Qu'ils contractent de bonne heure l'habitude et le goût du travail. Le dégoût pour l'étude, quand on le prend dans la jeunesse, devient par la suite une incurable prévention (2).

Insistez, avec le saint docteur, sur le choix des maîtres. Dites, avec lui, à cette mère chrétienne : S'il est vrai que vous trouvant engagée dans le siècle, obligée à des devoirs de société qui vous jettent dans un cercle continuel de distractions, vous ne puissiez prendre sur vous le soin de veiller personnellement sur l'éducation de vos enfants, d'en diriger tous les exercices, à la bonne heure ; ne vous chargez point d'un fardeau au-dessus de vos seules forces. Appelez auprès de vous un homme capable de soutenir dignement le poids de l'autorité de père et de la sollicitude maternelle, un homme d'un âge mûr, recommandé par la gravité de ses mœurs et la solidité de sa doctrine (3); un homme qui ne fasse point un métier des nobles fonctions que vous lui déléguez, et qui n'ait pas la prétention de croire qu'il déroge et se rapetisse, en se consacrant à de petits détails qui servent de fondement à d'aussi grandes choses (4) ; dont enfin les discours, les manières et les

(1) *Ad utrumque sexum, non solum ad vas infirmum noster sermo dirigitur.* (*Ad. Gaud.*, p. 798.)

(2) *Cavendum imprimis ne oderit studia, ne amaritudo eorum percepta in infantia ultra rudes annos transeat.* (*Ad Læt.*, 591.)

(3) *Magister probæ ætatis et vitæ eruditionisque est eligendus.* (*Ibid.*, pag. 592.) *Præponatur ei probæ fidei et morum*, etc. (*Ibid.*, p. 595.)

(4) *Non sunt contemnenda quasi parva sine quibus magna constare nequeunt.* (*Ibid.*)

démarches soient autant de leçons de vertu (1). Pères et mères, veillez avec la même attention sur le choix des compagnons qui croissent à côté de vos enfants : ne permettez pas à leurs cœurs de s'ouvrir indiscrètement à des amitiés humaines, propres à les égarer dans les sentiers du vice. Ne souffrez point auprès d'eux des domestiques suspects, lesquels, infectés de la corruption du siècle, leur en inspireroient bientôt les maximes, et corromproient leur innocence par une funeste contagion (2). De près, de loin, surveillez vous-mêmes leurs études, leurs jeux, leurs habillements, leur nourriture : leurs études, afin qu'ils ne soient pas exposés à rien apprendre qu'ils fussent obligés d'oublier dans un âge plus avancé; qu'ils s'accoutument à faire par amour ce qu'ils font par devoir; qu'ils regardent l'étude plutôt comme un divertissement que comme un travail, auquel ils s'appliquent par inclination, et non par nécessité (3); leurs jeux, en écartant tous les divertissements où règnent le désordre et la confusion (4); leurs vêtements : la modestie chrétienne réprouve tout excès, elle ne veut ni le faste des parures, ni la malpropreté dans les habillements; évitant sans affectation et la recherche d'une mise trop élégante, et la négligence d'une mise désordonnée; la première attire sur les pas d'une jeune personne les libertins, qui ne la respectent pas; l'autre fait

(1) *Trade comitem sanctitatis... Elige probatæ in Domino continentiæ.* (*Ibid.*, p. 595.)

(2) *Nesciat, imo timeat cum pueris ludere... Nunquam juveneulos videat.... Non habeat colloquia sæcularium... Si forte in tumultu familiæ decurrentis,* etc. (*Ad Gaudent.*, p. 798; *ad Læt.*, p. 595.)

(3) *Amet quod cogitur discere, ut non opus sit, sed delectatio, non necessitas, sed voluntas.* (*Ad Gaudent.*, p. 797.)

(4) *Non familiæ perstrepentis lusibus misceatur.* (*Ibid.*, pag. 798.)

voir qu'elle ne se respecte pas elle-même (1); leur nourriture : éloignez-les des tables somptueuses et des grands repas : craignez pour vos enfants l'affluence des convives et les piéges de la sensualité. Il est bon d'avoir encore faim au sortir de table; il est bon qu'ils éprouvent quelquefois même des privations, afin de n'oublier jamais qu'ils sont sur la terre aux mêmes conditions que tant d'autres, à qui la nature a refusé même le nécesaire. A ceux qui vous diront que l'opulence de la condition, les bienséances du rang, l'habitude d'une vie délicate exigent d'eux une nourriture plus recherchée, répondez hardiment par le précepte de l Évangile : Il faut choisir entre Jésus-Christ et le monde. S'il est indifférent à Dieu que votre estomac soit plus ou moins chargé, il ne le lui est pas que vous soyez plus ou moins à lui ; et il n'y a que la sobriété et l'abstinence qui soient la sauvegarde de la pureté des sens et de la fidélité à son service (2).

Que l'on insinue de bonne heure dans ces jeunes âmes la fidélité pour le prince, le respect pour les lois, le zèle pour la patrie (3). Accoutumez leurs yeux innocents à pleurer avec vous les infortunes des malheureux ; formez leurs foibles mains à répandre des aumônes et des bienfaits. N'appréhendez pas de remuer fortement leurs cœurs, d'ébranler leur imagination par le récit des calamités publiques et des fléaux divers dont les vengeances du ciel

(1) *Ad Læt.*, p. 592 ; *ad Eustoch.*, p. 51 ; *ad Gaud.*, p. 799.

(2) *Ad Læt.*, p. 594, 595.

(3) *Discas cui imperatori, cui exercitui tyruncula nutriatur.* (*Ad Læt.* p. 593.) Par ces mots *imperator, exercitus*, le saint docteur entend, il est vrai, un autre prince et d'autres légions, mais rien n'empêche qu'on ne leur donne encore plus d'extension; et l'on ne s'éloignera pas de sa doctrine.

punissent les royaumes et les peuples infidèles. Peignez avec le saint enthousiasme de la vertu et de l'éloquence, et les crimes et les châtiments (1). Dites-leur : « Tels sont les coupables excès auxquels nos pères se sont abandonnés. Tel est le funeste héritage qu'ils ont laissé à leur postérité. Hélas ! on voit tous ces désordres ; on en gémit : mais cependant on les laisse impunis, parce que la multitude des libertins autorise le libertinage. O Dieu ! jusqu'où ne portons-nous pas le crime et l'impiété ? Aujourd'hui le monde disparoît et périt à nos yeux ; et cependant nos crimes subsistent toujours parmi ses ruines. Nous vivons comme si nous devions mourir demain, ou plutôt nous nous établissons sur la terre comme si nous devions y vivre éternellement. On voit briller l'or sur les murailles, sur les lambris, sur les chapiteaux des colonnes ; tandis que Jésus-Christ, tout nu et mourant de faim, expire à notre porte en la personne du pauvre. Barbare insensibilité, que le Ciel punit par nos désastres (2) !

Ne nous lassons pas, Messieurs, dans de pareilles matières, de retracer fortement les menaces du Seigneur, qui poursuit non seulement les crimes des pères sur les enfants, mais punit les enfants eux-mêmes dans la personne des pères. Le grand-prêtre Héli fut déclaré coupable des crimes de ses enfants, nous dit encore saint Jérôme, et tous les prédicateurs l'ont redit après lui. Eh ! de quoi s'étoit-il rendu si coupable ? d'avoir aimé ses enfants plus que le Seigneur : *Magis honorasti filios quam me.* La trop grande piété envers ses enfants est donc une impiété vérita- II. Reg. II. 29.

(1) Saint Jérôme en rapporte des exemples remarquables dans sa lettre à Læta, p. 593 ; voyez Neuville, *sur l'éducation*, *Avent*, p. 300.

(2) *Videntur hæc, planguntur, et non vindicantur; quia multitudo peccantium peccandi licentiam subministrat.* (*Ad Gaudent.*, pag. 799.)

ble envers Dieu. Cependant Héli manquoit-il de donner à ses fils de sévères avertissements, bien que mêlés de tendresse? Non. Écoutons le texte sacré : Qu'entends-je dire
Ibid. 3 de vous, mes enfants : *Quarè facitis res quas ego audio pessimas?* leur disoit-il : Quelle réputation vous faites-vous dans Israël? Quoi! vous faites prévariquer les peuples, vous qui devriez être ses guides? *Nolite, filii mei.* Corrigez-vous donc, mes enfans, et n'attirez pas sur vous les fléaux du Seigneur, dont le terrible contre-coup frappera le cœur de votre père plus vivement que le coup ne pourra vous frapper vous-mêmes. « Rien de plus tendre assurément que ces reproches; mais les cœurs d'Ophni et de Phinées n'étoient plus sensibles à la tendresse : *Non audierunt vocem patris sui.* Ophni et Phinées périront sous la main du Seigneur. Héli périra lui-même. Enfants, retenez cet exemple, pour avoir obligation à ceux qui vous conduisent, de leur sévérité même. Une correction sévère auroit sauvé ces deux malheureux fils. Mais vous, pères et mères, retenez cet exemple : ne laissez point au Seigneur le soin de punir vos enfants. Regardez, comme un des principaux devoirs de la tendresse même, de les soustraire à son courroux (1). »

Mais encore une fois (et loin de vous la fausse délicatesse de craindre de se répéter), dans une si importante matière, la plus utile de toutes les prédications, c'est l'exemple. Oui, répétons, répétons sans cesse à ces parents

(1) Saint Jérôme, *Ad Læt.*, pag. 593; l'abbé Clément, *Carême*, tom. II, pag. 426, 427; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. II, pag. 324—376. Un exemple contemporain, non moins effrayant, est celui que Joli, évêque d'Agen, a cru devoir rapporter, sur la foi du même saint Jérôme, dans un sermon *contre le luxe*, *Dominic.*, tom. IV, pag. 133.

chrétiens, qu'ils doivent commencer par veiller sur eux-mêmes, par régler leur propre conduite, de manière à ne se permettre, en présence de leurs enfants, aucune parole qui ne soit une leçon, aucune action qui ne soit un bon exemple (1). « A la vue de modèles si respectables et si chers, » leur jeune cœur s'enflammera d'une tendre et noble ému- » lation; et leur amour pour leurs parents se confondra » avec l'amour sacré de la vertu (2).

Rendons le précepte plus imposant encore, en le mettant en opposition avec la conduite inconséquente de la plupart des pères et des mères. En voici un modèle : « Comment oserez- » vous leur recommander la pudeur, si votre extérieur an- » nonce l'indécence; la patience et la douceur, si vous laissez » éclater devant eux votre humeur et votre colère: la mo- » destie, si vous étalez le faste et l'arrogance; la franchise, » si vous trahissez la vérité; l'amour du travail, si vous » n'êtes occupés que de vos plaisirs; la sensiblité, la charité, » si vous rebutez les malheureux qui vous implorent? Quand » ils se voient imposer mille pénibles devoirs dont l'âge » raisonnable s'est affranchi, que pourront-ils penser, » sinon que ce sont des servitudes odieuses imposées au » plus foible par le caprice du plus fort? Ils éluderont les » leçons, et suivront les exemples (3). »

Le P. de La Rue a dit aussi : « Une mère occupée de

(1) *Te habeat magistram, te rudis imitetur infantia, nihil in te et patre suo videat quod si viderit peccet. Mementote vos, parentes, magis exemplis doceri posse quam voce.* (*Ad Læt.*, pag. 594.) Fromentières, *Carême*, tom. III, pag. 497 ; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. II, pag. 343.

(2) L'ancien évêque de Senez, tom. III, pag. 202, 283; de même l'abbé Clement, tom. II, pag. 412.

(3) Les mêmes.

» l'amour du monde, obsédée de l'esprit de vanité, donnera-
» t-elle à sa fille qui la voit, des préceptes de modestie? Lui
» fera-t-elle un monstre des mêmes choses dont elle se fait
» un jeu? Lui défendra-t-elle par autorité ce qu'elle per-
» suadera par pratique (1)? »

Cependant on nous dit éternellement qu'il faut bien élever ses enfants pour le monde et pour la société. Saint Jérôme a prévu l'objection; et il nous met en main une première réponse également sage et décisive. « Ce n'est pas,
» dit M. Rollin, que ce saint docteur veuille qu'on tienne
» une jeune fille dans un état entièrement opposé à celui du
» monde pour l'habillement et les manières, ni qu'on lui
» refuse les ornements qui conviennent à son âge et à sa
» condition. Ce refus ne serviroit qu'à irriter ses désirs, et
» à les rendre plus violents. Elle verra les autres mieux
» parées qu'elle et leur portera envie; le sexe aime naturel-
» lement la parure; une mère sage accordera à cette pente
» naturelle ce qui ne sera point contraire aux règles de la
» modestie chrétienne. Sa vue sera, en lui permettant l'u-
» sage de ces ornements, de lui en inspirer peu à peu le dé-
» goût et le mépris; et elle aura soin de faire en sorte que
» des personnes respectées dans le monde, louent, en pré-
» sence de sa fille, celles qui seront vêtues plus modes-
» tement: *Quin potius habendo satietur, et cernat laudari*
» *alias quæ ista non habeant; meliusque est ut satiata con-*
» *temnat, quam non habendo, habere desideret* (2). »

Creusez encore plus avant, Messieurs, ajoutez avec un moderne prédicateur: « Il faut bien former un enfant pour

(1) *Carême*, tom. 1, pag. 442

(2) *Traité des études*, tom. 1, in-4°, pag. 22; saint Jérôme, *ad Gaudent*, pag. 797.

» le monde au milieu duquel il doit vivre. Mais quoi ! disciples de Jésus-Christ, est-ce de Dieu ou du monde que » vous avez reçu cet enfant? Est-ce à Dieu, est-ce au » monde qu'il fut dévoué dès sa naissance? Est-ce Dieu ou » le monde qui le jugera, qui décidera de son éternité ? Et » dois-je croire que vous conserviez encore quelque trace » de christianisme, quand vous réglez ainsi, selon les idées » du monde, l'éducation d'un enfant chrétien ? Il faut bien » former un enfant pour le monde. Non, jamais il ne fallut » former des enfants chrétiens à s'entêter du monde et de » ses plaisirs, du monde et de ses honneurs, du monde et » de ses fortunes périssables ; jamais il ne fallut former des » enfants chrétiens à se faire une sorte de religion des » faux principes, des maximes erronées du monde, à con- » tracter les vices et les passions du monde, à s'égarer » enfin et à se perdre avec le monde (1). »

M. Rollin observe que saint Jérôme avoit puisé dans Quintilien plusieurs des importantes leçons qu'il donne sur l'éducation de la jeunesse (2). La remarque est vraie. Notre savant docteur, à qui l'érudition profane étoit aussi familière que la littérature sacrée, nous a laissé dans son propre exemple un modèle de l'usage que nous pouvons faire des écrits des sages du paganisme, quand leur morale est conforme à celle de l'Évangile. Alors ils nous prêtent, non-seulement des autorités, mais de ces arguments appelés *a fortiori*. C'est ainsi que, dans un des plus éloquents passages de son discours sur l'éducation, le P. de Neuville, remontant à la source, a cité Quintilien au lieu de saint

(1) Le Chapelain, *Serm.*, t. v, p. 174, 175. Saint Jérôme : *Quæ de repromissione nata est, dignam habeat ortu suo institutionem parentum.* (*Ad Lætam*, p. 591.)

(2) Rollin, *supr.*

Jérôme, persuadé avec raison que la vérité auroit encore plus de force dans la bouche d'un étranger. « Permettez-» moi, dit le moderne orateur, de citer un auteur profane, » Quintilien. Il voyoit la licence, l'avarice, la volupté in-» troduites dans Rome; il présageoit la chute prochaine » de ce grand empire qui, après avoir soumis par la force » de ses armes tant de peuples et tant de royaumes, alloit » tomber sous le poids de ses vices. O Romains, s'écrioit-il, » vous ne trouvez plus dans vos enfants le courage de vos » ancêtres! Quel soin prenez-vous de leur transmettre ce » précieux héritage? Qui de vous s'applique à former leur » esprit et leurs mœurs? Que dis-je! plût au Ciel que les » parents ne fussent pas eux mêmes les corrupteurs de la » jeunesse! plût au Ciel que la vertu des enfants n'eût rien à » redouter des vices des pères! *Utinam liberorum mores* » *ipsi non perderemus.* Nous laissons languir leurs pre-» mières années dans le sein des délices: *Infantiam statim* » *deliciis soluimus.* Quelle pudeur devons-nous attendre » d'une fille qu'on accoutume à se parer avant qu'elle se » connoisse; à qui l'on vante la beauté comme l'unique or-» nement, le talent de plaire comme l'unique mérite de » son sexe et de son âge? Quelle sera un jour l'avidité insa-» tiable pour l'or et l'argent dans le fils auquel on loue » sans cesse les richesses plus que l'équité, l'opulence plus » que la probité, les biens plus que les vertus? Malheu-» reux enfants! ils voient les folles amours, l'intempé-» rance outrée, les haines sanguinaires d'un père impie; » ils entendent les chansons dissolues qui font la joie de » nos repas: *convivium obscenis canticis strepit*; ils appren-» nent à être vicieux avant que l'âge ait pu leur apprendre » ce que c'est que le vice; ils s'y accoutument avant de le » connoître, et ils le connoissent, sans espérance, presque

» sans pouvoir de s'en corriger, après s'y être accoutumés » de bonne heure : *discunt hoc miseri, antequam sciant* » *esse vitia*. Ensuite, Rome demande des juges intègres, » des soldats intrépides, des citoyens vertueux. Elle est » indignée de ne pas voir renaître les beaux jours de sa » gloire et de ses triomphes. Non, ce n'est point ainsi que » fut élevée cette vaillante jeunesse qui fonda la puissance » romaine sur les débris des nations. Que les pères nous » retracent les mœurs de Rome naissante : les enfants nous » rendront les jours de Rome triomphante (1). »

Ce morceau plein de verve et d'enthousiasme pourroit être traduit à son tour par des textes de saint Jérôme. Que dis-je, Messieurs, la chose est déjà faite : Votre mémoire vous a déjà rappelé la plupart de ces traits, comme les ayant entendus d'après saint Jérôme.

Un prédicateur qui dut à ses talents et à ses vertus sa promotion à l'épiscopat, M. Joly, a inséré dans un sermon *sur les devoirs des personnes mariées*, une grande partie de la lettre de saint Jérôme à Læta ; et il étoit tellement assuré de l'effet qu'elle devoit produire sur son auditoire, qu'il l'a réservée pour sa péroraison (2).

Suite des Lettres de saint Jérôme.

Parmi les lettres du saint docteur, il s'en rencontre qui portent d'autres noms que le sien. Une des plus belles de cette vaste collection, est celle qui est adressée par les saintes femmes Paule et Eustochium à sainte Marcelle, pour l'engager à venir se réunir à elles dans la ville

(1) *Avent*, pag. 318 et suiv. Saint Jerome semble avoir imité ce mouvement dans les derniers paragraphes de sa lettre à Gaudence, pag. 799, 800.

(2) *Dominic.*, pag. 257. Paris. 1734

de Jérusalem, près du tombeau du Sauveur (1). Elle est incontestablement du saint solitaire, dont il est bien facile d'y reconnoître l'érudition et l'éloquence. Le crime affreux dont cette ville avoit été le théâtre avoit attiré sur elle, non - seulement les vengeances du Ciel, mais les malédictions de la terre, et la piété elle-même s'alarmoit du séjour dans une cité où, s'il y avoit eu autrefois une abondance de grâces ; il y avoit eu aussi, comme saint Jérôme l'observe, surabondance de péchés. Quelle prédilection pouvoit donc mériter une contrée dépouillée de ce qu'elle avoit de plus saint, depuis que son Dieu avoit rompu son alliance avec elle, et que les faveurs dont il l'avoit comblée avoient passé aux gentils par le ministère des Apôtres? L'objection étoit plausible, mais non pas sans réponse.

Pag. 548. Si Jésus-Christ n'avoit pas aimé Jérusalem, la ruine et les malheurs dont cette ville criminelle étoit menacée lui auroient-ils fait verser des larmes? Luc. xix 41. Il pleura la mort de Lazare, parce qu'il l'aimoit. Joan. xi. 35. Au reste, faites réflexion, poursuit-il, que ce n'étoit pas la ville, mais le peuple qui étoit coupable. La ville n'est tombée au pouvoir de ses ennemis qu'après que tous ses citoyens ont été massacrés. Si elle a été entièrement ruinée, ç'a été pour châtier les Juifs; si le temple a été détruit, ç'a été pour abolir les sacrifices de l'ancienne loi, qui

(1) Martianay, qui l'a transcrite dans son édition de saint Jérôme, semble douter quelle soit de lui (tom. IV, part. II, pag. 545). L'abbé Duguet l'a insérée presque en entier dans son Explication de la Passion (*Côté ouvert*, 2e part., pag. 10 et suiv.)

n'étoient que les ombres et les figures de celui de la nouvelle alliance. Mais, après tout, à considérer l'état présent de cette ville, il est certain qu'elle est plus auguste aujourd'hui qu'elle n'a jamais été. Les Juifs avoient autrefois une grande vénération pour le Saint des Saints où étoient déposés les Chérubins, le propitiatoire, l'arche d'alliance, la manne, l'autel d'or, et la verge d'Aaron. Mais le sépulcre du Fils de Dieu ne vous paroît-il pas plus digne de vénération que tout cela? Nous n'entrons jamais dans ce lieu saint que nous ne voyions le Sauveur enveloppé d'un linceul, l'Ange assis à ses pieds, et le suaire plié tout proche de sa tête... Cette terre, disent quelques-uns, est une terre maudite, parce qu'elle a été teinte du sang du Sauveur. Mais comment donc peut-on appeler des lieux de bénédiction, ceux où saint Pierre et saint Paul, ces chefs de l'armée chrétienne, ont répandu leur sang pour Jésus-Christ? —Mais pourquoi refuserions-nous aux supplices du maître qui est Dieu, la gloire que l'on attache au martyre des serviteurs, qui ne sont que des hommes mortels? Quoi! l'on croira que le sépulcre où le Sauveur du monde a été enfermé n'est digne d'aucun respect, tandis qu'on a de la vénération pour les tombeaux des martyrs, qu'on se met de leurs cendres sur les yeux, et qu'on les baise même, quand on a la liberté de le faire? Si on ne veut pas nous en croire, qu'on en croie

du moins le Démon et ses Anges. Quand on les chasse du corps des possédés en présence du saint sépulcre, on les y voit comme des criminels devant le tribunal de Jésus-Christ, tremblants, rugissants, et se repentant, mais trop tard, d'avoir crucifié celui dont ils ne sauroient souffrir la présence.

Saint Jérôme fortifie ce raisonnement de l'exemple de tant de saints évêques, de pieux et fervents solitaires qui se rendirent à Jérusalem des extrémités du monde, et de toutes les parties de la terre. Leur langue, dit-il, est différente, mais leur religion est la même. On y entend chanter les louanges de Dieu par autant de cœurs qu'on y voit de nations différentes...

Pag. 551

Mais pour en venir au lieu où Jésus-Christ a pris naissance, et où la sainte Vierge le mit au monde (car on prend plaisir à louer ce qu'on possède), de quels termes pouvons-nous nous servir pour vous en donner une juste idée? Il vaut mieux honorer, par un respectueux silence, cette crèche où le Sauveur, encore enfant, jeta ses premiers cris, que d'en faire un éloge qui ne réponde pas à la dignité d'un lieu si saint et si auguste. Point ici de ces vastes galeries, de ces lambris dorés, de ces magnifiques maisons qui ne sont ornées, pour ainsi dire, que des peines des misérables et des travaux des criminels. Point de ces superbes bâtiments, que l'on prendroit pour autant de palais, et que de simples particuliers ont élevés,

afin qu'un corps de boue, qui n'est digne que de mépris, ait le plaisir de se promener dans de riches appartements, et d'en préférer la beauté à la beauté du ciel; comme s'il n'y avoit rien au monde de plus beau et de plus digne de nos regards que le monde même! Ici, nous avons sous les yeux le lieu où le Créateur du ciel est né, où il a été enveloppé de langes, reconnu par les pasteurs, découvert par une étoile, adoré par les Mages.... Ici, rien que de champêtre. Hors le temps de la psalmodie, un profond silence y règne partout. De quelque côté que l'on se tourne, on entend le laboureur chanter *alleluia* en menant sa charrue, le moissonneur tout en eau, soulager son travail par le chant des psaumes, et le vigneron chanter quelques cantiques de David en taillant sa vigne.

C'étoient les exercices des saints solitaires, mêlant, dans ces temps reculés, le travail des mains aux occupations de la vie cénobitique. Saint Jérôme finit sa lettre en parcourant les divers lieux de la contrée célèbre par les événements qui s'y étoient passés, d'après l'histoire tant de l'ancien que du nouveau Testament.

Il y a dans cette description plus d'un trait à recueillir: par exemple, les reproches si éloquents que nous venons de transcrire sur le luxe de nos habitations. Le parallèle entre les figures consacrées par le culte mosaïque, et les réalités augustes que possède le culte chrétien, a été saisi plus d'une fois par nos prédicateurs, et appliqué aux discours sur le respect dû aux églises, sur le sacrifice de la messe. Mais

l'orateur qui nous paroît avoir fait l'emploi le plus heureux de cette lettre que nous indiquons ici, c'est le P. Segaud, dans un beau sermon *sur le respect et la fréquentation des temples*. Voici comme il s'exprime, d'après saint Jérôme : Quand les fidèles des premiers siècles, après mille périls, avoient le bonheur d'aborder la Terre-Sainte, et de voir ces lieux consacrés par les vestiges d'un Dieu, ils oublioient sans peine amis, biens, famille, tout ce qu'ils avoient quitté, pour ne plus penser qu'à ce qu'ils avoient trouvé. Chaque pas étoit pour eux un repos délicieux. Ils y contemploient à loisir tout ce qui s'y étoit passé de mémorable. Il n'étoit coin si reculé de cet heureux climat qu'ils ne visitassent, retraite si cachée qu'ils ne découvrissent, monuments si effacés qu'ils ne respectassent. C'étoit peu de les voir une fois ; ils ne se lassoient point de les revoir encore, et toujours avec une nouvelle attention. Ici, disoient-ils, Jésus est né, là il est mort ; sur ce chemin, il donna la vue à un aveugle-né ; sur le bord de cette piscine, il guérit un paralytique abandonné ; à cet endroit, il renvoya la femme adultère sans la condamner ; dans cet autre, il chassa sept démons du corps de la fameuse pécheresse. Ils juroient, à la grotte de Bethléem, dit saint Jérôme, qu'ils entendoient les cris de Jésus naissant, et les cantiques des Anges ; qu'ils voyoient Marie et Joseph aux côtés de l'enfant, et à ses pieds les pasteurs et les mages. A la montagne des Olives, ils faisoient redire aux rochers les plaintives paroles de Jésus agonisant, ils redemandoient à la terre sa sueur et son sang, et comme s'ils les eussent vus couler, ils y mêloient leurs larmes. Au Calvaire, la terre trembloit à leurs yeux, les cieux se couvroient de ténèbres, et leur Sauveur, immolé pour leur amour, sembloit rendre encore pour eux les derniers soupirs (*).

(1) *Carême*, tom. I, pag. 228, 229.

Nous arrêtons ici l'aperçu des lettres de saint Jérôme et des emprunts que le ministère de la prédication peut y faire. Il nous suffit d'ouvrir la voie, et d'y avoir tracé un sentier assez large. Cette seule partie de ses ouvrages absorberoit un temps considérable, si l'on vouloit les parcourir en détail. Indépendamment des avantages qu'elle présente à l'éloquence, cette étude ne peut manquer d'être des plus utiles à quiconque n'y chercheroit que ce qui se rapporte à la critique, à la philosophie sacrée, à l'histoire des démêlés de saint Jérôme avec Ruffin, au sujet de l'origénisme. Les lettres du saint docteur sur cette fameuse contestation peuvent fournir matière à d'heureuses applications. Un de nos prédicateurs modernes en a profité habilement pour recommander aux justes de bannir les méchants de leur familiarité. Voici ce morceau. Il est tiré d'un *Panégyrique de saint Étienne*, par le P. de La Rue, et fondé sur la maxime de nos livres saints : *Declinate a me, maligni.* « Jérôme, dit cet orateur, étoit un génie à l'épreuve des artifices et de la contagion du vice, aussi-bien que de l'erreur. Quelles liaisons n'avoit-il pas avec Ruffin, l'un des plus grands hommes de son siècle en doctrine et en piété ! Leur correspondance éclatoit dans toute la terre par les louanges qu'ils se donnoient l'un à l'autre dans leurs écrits. Mais Jérôme ayant découvert que Ruffin s'autorisoit de leur commune intelligence et de leur étroite amitié, pour semer plus aisément les erreurs d'Origène, dont il étoit infecté; avec quel éclat rompit-il tous les liens qui les unissoient ensemble ! Que d'écrits ! que d'invectives ! quel bruit dans tout le monde chrétien ! Le bruit fut tel, qu'il passa jusqu'en Afrique, et alarma le grand Augustin. Que ne fit-il point pour réconcilier ces deux savants hommes? Mais quel moyen, disoit Jérôme, de ren-

Ps. CXVIII. 115.

trer en intelligence avec celui qui n'y est pas avec l'Église et avec Dieu ? Augustin craignoit le scandale qui naîtroit de la désunion de Jérôme et de Ruffin ; et Jérôme craignoit le scandale qui naîtroit de leur union. Augustin couroit au secours de la charité blessée : Jérôme couroit au secours de la foi que l'on trahissoit. Augustin, moins instruit des mauvais sentiments de Ruffin, souhaitoit qu'on gardât avec lui quelques mesures ; et Jérôme, éclairé sur la conduite captieuse et dangereuse de Ruffin, ne vouloit pas servir de piége à la simplicité des fidèles, ni souffrir que Ruffin pût accréditer ses erreurs par sa correspondance avec Jérôme, implacable ennemi de toutes sortes d'erreurs. L'événement fit voir que sa conduite étoit la plus sûre, et que ceux qui font profession de vertu ne lui peuvent faire plus de tort que par la familiarité des personnes vicieuses (1). »

L'argument du P. de La Rue est solide : l'application générale qu'il en tire est d'un excellent conseil. Resteroit à savoir si le fond même du procès, et si les formes employées par saint Jérôme ne prêteroient point matière à discussion. Mais outre que cette question nous est étrangère, et qu'elle partage encore aujourd'hui les écrivains mêmes qui l'ont examinée avec le plus de sang-froid (2), nous croyons qu'à Dieu seul en doit être laissé le juge-

(1) *Avent*, pag. 438, 439.

(2) Ceux qui seroient curieux de l'approfondir trouveront d'assez amples matériaux, tant dans l'*Origenes defensus* du P. Halloix (vol. in-4°, 1633), dans les savantes *Préfaces* de Huet, des PP. Martiany et de La Rue, à la tête de leurs éditions de saint Jérôme et d'Origène, que dans le recueil des Pièces justificatives, composant le 2e vol. de la *Vie de Ruffin*, par D. Gervaise, et la xie Dissert. de l'abbé Duguet (*Confér. ecclés.*, tom. 1, pag. 211 et suiv.)

ment. Que dis-je? il s'en est expliqué par la voie de son Église : Jérôme a été mis par elle au nombre des saints : Ruffin n'est compté que parmi les savants.

Le même orateur a su trouver dans une des lettres ou traités adressés à Vigilance, un beau développement d'une pensée délicate de saint Jérôme contre les jugements téméraires. « Vous croyez voir du désordre partout, c'est que votre imagination en est remplie, et que vous en appliquez l'idée à tous les objets qui se trouvent sous vos yeux. Vous croyez que tout le monde vous trompe : c'est que votre génie vous porte à tromper. Vous trouvez dans les entretiens et le commerce du monde un air d'intrigue, de mystère, de galanterie, répandu de tous côtés : c'est que ces mêmes passions ou dominent en vous, ou y sont encore sous la cendre ; ou que si la pénitence en a étouffé le feu, vous vous retracez dans autrui l'image de vos foiblesses. Et peut-être vous faites-vous une indigne occupation de vous figurer tout le monde tel que vous êtes, ou que vous avez été. Par là, dit saint Jérôme, que montrez-vous? votre probité, votre zèle pour la vertu? Non, mais que vous vivez mal, ou que vous avez mal vécu : *Ostendentes quam sancti vivant, qui male de omnibus suspicantur* (1). »

Outre les citations répandues dans le cours de cet article, nous rappellerons d'autres textes qui ont fourni d'autres imitations non moins heureuses ; par exemple : le terrible arrêt prononcé par saint Jérôme contre les spectacles. L'abbé Clément le répète dans un sermon à ce sujet : « Que dirai-je de ces danses animées, de ces symphonies molles et séduisantes? N'est-ce pas Satan lui-

(1) *Carême*, tom. III, pag. tom. III, pag. 461.

même qui vient danser à ces accords? *His tripudiis Diabolus saltat* (1). Sentence que l'on peut fortifier par d'autres textes du saint docteur sur la même matière, comme l'a fait Bossuet dans l'endroit où il explique si lumineusement la pensée du saint, sur ce que l'on appelle *bouffonneries* (2). Le P. Lenfant applique avec le même succès une autre parole de saint Jérôme : « La présence du Sauveur, dit-il, faisoit le tourment des Démons : *Præsentia Salvatoris tormenta Dæmonum.* Ce qui de nos jours, agite encore le démon de l'impiété, c'est la vue des disciples nombreux et fidèles de Jésus-Christ qui en connoissent la voix, etc. (3). Imiter ainsi, c'est créer. Nous citerons encore Cheminais, dans un sermon sur la vigilance chrétienne, soutenu de traits énergiques empruntés au saint docteur : « Les paroles, les conversations tendres et passionnées, les présents, les rendez-vous et mille autres choses que saint Jérôme appelle les derniers symptômes d'une virginité prête à expirer : *Morituræ virginitatis indicia* (4). »

Bourdalone, Fromentières, Segaud, La Rue, tous nos prédicateurs les plus célèbres, nous offrent de ces emprunts, qui donnent à leurs discours une si puissante autorité.

Nous aurons encore l'occasion d'en produire de nouveaux.

(1) *Carême*, tom. II, pag. 203.

(2) *Réflexions sur la comédie*, tom. VII, in-4°, pag. 681.

(3) *Serm. sur l'exemple du grand monde*, t. VII, pag. 482.

(4) *Serm.*, tom. III, pag. 129.

ARTICLE IV.

Extraits du Commentaire de saint Jérôme sur les livres saints.

La vie présente n'étant qu'une vicissitude perpétuelle de biens et de maux, le juste doit s'attendre à toutes sortes d'événements, et demander au Seigneur la grâce de conserver une parfaite égalité dans l'une et l'autre fortune; car celui qui craint Dieu, ne se laisse ni enfler par la prospérité, ni abattre par l'adversité.

Si les hommes qui jouissent de la vie sont regardés comme très peu de chose et comme une vanité (aux termes de l'Ecclésiaste), nous pouvons dire Ch. I. vers. 2. que ceux qui sont dans le tombeau, parmi les morts, sont *la vanité des vanités*, c'est-à-dire la plus grande des vanités.

Il nous arrive souvent d'admirer la beauté d'une lampe qui fait briller sa lumière au milieu des ténèbres; mais cette lumière disparoît entièrement, et devient inutile, sitôt que le soleil fait éclater ses rayons sur la terre. Les étoiles mêmes, qui sont si brillantes pendant la nuit, perdent tout leur éclat, et semblent n'être plus, dès que le soleil a commencé à les obscurcir par sa lumière. La même chose m'arrive aussi quand je m'arrête à considérer

la beauté et la diversité infinie des créatures. J'admire les éléments et tous les grands corps de la nature; mais, faisant réflexion sur leur peu de durée, et les voyant se précipiter vers leur fin, sachant, d'ailleurs, qu'il n'y a que Dieu seul qui soit toujours ce qu'il a été de toute éternité, je ne puis m'empêcher de dire et de répéter encore : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.*

Vers. 4. *Une race passe, et une autre lui succède; mais la terre demeure ferme dans sa durée.* Depuis le commencement du monde, les hommes sont dans une perpétuelle révolution. La mort des uns nous prive de la compagnie de ceux que nous avions coutume de voir; et la naissance de beaucoup d'autres nous fait voir des personnes qui n'avoient pas encore paru sur la terre. Mais y eut-il jamais de vanité et de misère plus réelle que celle-ci? L'homme, couronné de gloire, comme étant le maître et le roi de la terre, passe comme une ombre, et est bientôt réduit en poudre; pendant que la terre, qui n'étoit faite que pour l'homme, demeure toujours stable et ne connoît point de changement dans sa durée.

Le soleil, que Dieu a donné aux hommes pour éclairer leurs pas, les avertit lui-même chaque jour par son lever et par son coucher, que le monde passe et qu'il tend vers sa fin. Car dès que ce bel astre a plongé son chariot de feu dans l'Océan, il court, par des routes qui nous sont inconnues, se

rendre au lieu d'où il étoit sorti ; et il n'a pas plus tôt achevé le tour qu'il fait pendant la nuit, qu'on le voit se presser de sortir du côté de l'orient, comme s'il sortoit de son lit nuptial. Tous ces mouvements réguliers et toutes ces vicissitudes journalières nous prêchent continuellement que nous ne faisons que passer, et que notre vie s'écoule sans que nous nous en apercevions.

Souvenez-vous que Jésus-Christ a mis sa tente dans le soleil, et que par conséquent celui qui n'a point les qualités de cet astre, je veux dire la clarté, la régularité et la persévérance du soleil, ne pourra jamais être le lieu de la demeure du Sauveur. Ps. XVIII. 6.

Ayez du respect pour la sagesse, dit l'Ecriture, *aimez-là, et elle vous embrassera.* Elle vous recevra entre ses bras, et vous serrera dans son sein comme une mère pleine de tendresse embrasse ses enfants. Il est vrai que l'esprit de l'homme est trop foible pour s'élever toujours en haut, et pour ne s'occuper sans cesse que des mystères sublimes de l'Essence divine. Cette continuelle application aux choses célestes n'est pas de cette vie ; nous sommes obligés, malgré nous, de nous relâcher des exercices de la contemplation, et d'avoir soin des nécessités du corps. C'est pourquoi il y a temps d'embrasser la sagesse, et de vaquer à la considération des choses spirituelles ; mais il y a temps aussi Prov. IV. 6.

de nous en éloigner et de quitter ces nobles occupations, pour secourir une nature et un corps fragile, aux besoins duquel nous devons accorder tout ce qui est nécessaire à la vie, excepté ce qui pourroit déplaire à Dieu, et nous faire tomber dans le péché.

Les différents arts ne peuvent s'apprendre que sous la conduite de quelque habile maître. Il n'y a que l'art de prêcher les verités divines qu'on regarde avec mépris ; qu'on croit si facile que chacun peut s'en mêler, sans avoir eu de précepteur, pour se rendre capable d'instruire les autres.

Il est bon et avantageux de faire du bien aux justes ; mais il n'est pas défendu, ni contraire à la justice, de faire du bien aux méchants et aux pécheurs.

Il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher que Dieu ne nous ravisse notre âme, quand il lui commande de sortir de notre corps. On a beau faire pour la retenir : dès que la mort, l'ennemi impitoyable de notre vie, se présente de la part de notre Créateur, il faut céder. Nulle trève, nulle grâce. Les plus puissants monarques, les conquérants impies qui ont tout ravagé sur la terre, ne peuvent aller au-devant de la mort pour l'arrêter et lui résister. Ils seront réduits en poudre, et gissants dans la terre comme tout le reste.

Un peu de simplicité sied bien à l'homme sage.

Lorsqu'on l'outrage, il doit remettre les intérêts de sa gloire et le soin de sa vengeance entre les mains de Dieu, et endurer que les hommes regardent sa patience comme une folie, plutôt que de rendre le mal et de se venger lui-même sous le spécieux prétexte de conserver son honneur et sa réputation de sagesse.

La connoissance pleine des secrets de Dieu est réservée pour l'autre vie; et elle marchera comme un flambeau devant les justes, lorsqu'ils sortiront de ce monde pour aller paroître devant Dieu, parce qu'alors sera le temps du jugement, au lieu que cette vie est le lieu des combats. Ainsi, tous ceux qui souffrent présentement sont incertains si c'est l'amour de Dieu qui les éprouve comme il éprouvoit Job, ou si ce n'est point un effet de la colère de Dieu qui hait tous les pécheurs, et ne peut laisser aucun crime impuni.

Les hommes sont sujets à être surpris par des morts précipitées; mais quelque remplis qu'ils soient de malice et de perversité, ils peuvent, durant qu'ils sont dans ce monde, devenir bons et justes: ce qui n'est plus possible après que la mort les en a séparés, parce que les morts ne sont plus capables de faire de bonnes œuvres. Un pécheur donc qui jouit de la vie, peut devenir plus parfait qu'un juste qui n'est plus de ce monde, pourvu néanmoins qu'il se convertisse, et qu'il veuille pra-

tiquer et imiter les vertus de l'homme juste qui repose dans le tombeau.

Ne parler que pour plaire et charmer ses auditeurs, c'est se montrer indigne du ministère que l'on remplit. Les paroles des vrais sages doivent être autant d'aiguillons qui percent bien avant dans les cœurs, pour les pénétrer de la crainte des jugements de Dieu.

Tout est piège ici-bas pour l'homme; et souvent les plus grands périls naissent des grâces les plus relevées. Une âme trouve des pièges et des sujets de tentation dans les plaisirs de l'esprit, aussi bien que dans les plaisirs des sens : elle a besoin, parmi les consolations qu'elle goûte, que Dieu l'exerce par des épreuves continuelles, afin de la tenir dans l'humilité, et de la préserver du poison de l'orgueil (*).

Le prophète royal, dans les transports de sa reconnoissance, s'écrioit : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur.* Qu'est-ce que le calice du salut, ou plutôt le calice de Jésus, comme porte le texte original? Le Sauveur lui-même a pris soin de nous l'apprendre, lorsqu'il a fait à Dieu cette prière : *O mon père, éloignez de moi ce calice, s'il est pos-*

Ps. CXV. 12.

Matth. XXVI. 39.

(*) Tiré du Commentaire sur l'Ecclésiaste.

sible. Et ailleurs, en disant à ses Apôtres : *Pouvez-vous boire mon calice?* Et de suite il ajoute : *Oui, vous boirez mon calice*. Que signifie ce langage, sinon que le calice du Sauveur Jésus, c'est le martyre. *Ibid.* xx. 22. 23.

Rien n'est plus beau, rien n'est plus grand que le martyre. Par lui, l'homme rend à Dieu ce qu'il en a reçu. Le Christ a souffert pour lui, et lui à son tour souffre pour le nom de Jésus-Christ. Le martyre ne peut rien rendre de plus à son Dieu, et Dieu lui-même, ayant égard à la condition de l'homme, ne peut rien exiger de plus, et se contente d'un pareil sacrifice. Il voit que son serviteur lui offre et lui immole tout ce qu'il a, et il est satisfait. Il sait qu'il n'y a aucune proportion entre Dieu et sa créature. Quoi de plus incompréhensible en effet? C'est un Dieu qui a souffert pour les hommes, un maître pour son esclave, un juste pour un pécheur. Quelle proportion peut-il y avoir entre le sacrifice de l'homme et le sacrifice de Dieu? A la rigueur, il ne sauroit y en avoir. Mais Dieu, dont la clémence est sans bornes, considère que son serviteur n'a rien de plus à lui offrir, et reçoit, en échange de ses souffrances, le martyre, et les souffrances de ce même serviteur, comme s'il y avoit proportion et égalité. C'est un riche dont la charité a conservé la vie à un pauvre, dénué de tout secours. Quelque temps

après, ce riche bienfaiteur, avec toute sa famille, est conduit, par un concours de circonstances extraordinaires, dans la cabane de ce pauvre infortuné; il n'a rien qu'il puisse lui offrir à manger ni à lui ni à sa famille. Que fait-il? il s'empresse auprès de son bienfaiteur; il l'invite par les paroles les plus engageantes : Seigneur, dit-il, daignez entrer dans la maison d'un homme qui vous doit tout. En un mot, sa bonne volonté se peint dans tout ce qu'il dit et dans tout ce qu'il fait; et puis-
Marc. XII. 43. que, semblable à cette veuve qui jetoit deux deniers dans le trésor, il n'a rien de plus ni à donner ni à faire, le riche se contente de sa bonne volonté, et n'exige de lui rien de plus. Voilà ce qui arrive lorsque, dans le transport de son dévouement, un chrétien s'écrie : *Je prendrai le calice du salut*. Encore reconnoît-il avec humilité que le mérite de son héroïsme ne vient pas de lui, mais de la grâce divine. C'est toujours Jésus qui triomphe et qui est couronné dans son martyre (*).

Sur les paroles d'Isaïe : *Je vis le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé.* (Isa. VI. 1.)

Dan. XII. Daniel vit aussi le Seigneur, mais non pas sur un trône sublime et élevé. Dans un autre prophète :
Joël. III. 2. *Je viendrai, dit le Seigneur, et je m'assiérai sur*

(*) Tiré du Commentaire sur les Psaumes.

mon trône pour juger tous les peuples dans la vallée de Josaphat. Un pécheur, tel que moi, voit le Seigneur assis, non pas sur une colonne ou sur une montagne, mais dans la vallée de Josaphat, où il doit juger tout le monde. Un homme juste, au contraire, tel qu'étoit Isaïe, le voit assis sur un trône sublime et élevé.

Donnons encore à ses paroles un autre sens : Lorsque je me représente Dieu, dans sa gloire, régnant sur les Trônes, sur les Dominations, sur les Anges et les autres Esprits célestes, son trône me paroît sublime et élevé : mais lorsque je le considère dans la conduite de l'univers, et que je le vois descendre ici-bas pour sauver les hommes, il me semble que son trône touche presque sur la terre.

Sur le Saint-Esprit. De même que le Verbe est nommé, tantôt la lumière, tantôt la vie, tantôt la résurrection, sans qu'il y ait plusieurs Verbes; de même aussi appelons-nous l'Esprit Saint, Esprit de sagesse, d'intelligence, de crainte de Dieu, sans que pour cela il y ait plusieurs Esprits Saints. Cette diversité dans les noms n'en suppose point dans la substance; c'est toujours un seul et même Esprit, qui est le principe et la source de tous les biens et de toutes les vertus. C'est là l'Esprit que l'Ecriture appelle l'Esprit de Jésus-Christ.

Celui donc qui n'appartient pas à Jésus-Christ,

ne peut avoir en partage ni la sagesse, ni l'intelligence, ni le conseil, ni la force, ni la science, ni la piété, ni la crainte du Seigneur. C'est l'Esprit de Jésus-Christ qui est l'auteur et le dispensateur de tous ces dons ; c'est lui qui devoit se reposer sur la
Isa. xi 10. fleur mystérieuse annoncée comme devant elle-même sortir de Jessé, et par conséquent de David. Il s'y est en effet reposé au moment où le Sauveur
Luc. iii. 22. fut baptisé par Jean-Baptiste : *Lorsque le Seigneur fut sorti du fleuve, l'Esprit Saint descendit en forme de colombe, et se reposa sur lui.* Il sembloit par là lui dire : O Fils de Dieu ! avec quelle ardeur, avec quelle impatience je vous ai attendu dans la personne de tous les prophètes ! Que je soupirois après votre venue pour me reposer délicieusement sur vous ! Votre âme est le lieu de mon repos, et vous êtes le Fils unique de Dieu. Je ne viens point pour habiter dans vous pour quelques moments, et puis m'en retourner au ciel : j'y viens fixer ma demeure pour toujours; des liens indissolubles m'unissent à jamais à vous (*).

Le mensonge n'ose se produire que sous les apparences de la vérité, et ce n'est que sous ce masque qu'il peut réussir à en imposer aux simples.

La vérité peut être emprisonnée, chargée de fers ; elle ne peut être vaincue. Il lui suffit du petit nombre de ceux qui la suivent, et ne s'épou

(*) Tiré du Commentaire sur Isaïe

vante point de la multitude de ceux qui la combattent.

C'est aux mauvais prêtres qu'il faut s'en prendre de la perte des peuples.

« Retirez-vous, disent ces pasteurs superbes, ne soyez pas si hardis que d'avoir aucun commerce avec nous; vos plaies sont incurables. Jamais de semblables paroles n'éclaireront des aveugles, ne guériront des malades, ne fortifieront les foibles; au contraire, elles achèveront de les tuer et de précipiter dans le désespoir ceux qui seront déjà découragés. Les bons pasteurs, mesurant la foiblesse des autres par la leur propre, s'étudieront plutôt à retirer les pécheurs de leur égarement, avec douceur et humilité, qu'à pousser, par une excessive sévérité, dans le précipice de la perdition, ceux qui y sont chancelants et prêts à tomber (1). »

C'est un effet de la colère de Dieu, quand un peuple pervers et incrédule écoute plutôt les faux prophètes que les véritables.

Il faut que les bonnes œuvres soutiennent et fortifient la prière ; et que la prière soutienne et fortifie les bonnes œuvres.

Sur l'usure. « Il y en a qui s'imaginent qu'il n'y a d'usure que dans les prêts d'argent ; mais nos Livres saints condamnent en toutes sortes de choses la pratique d'exiger plus qu'on n'a donné. Et en effet, nous

(1) Traduit par Tricalet, *Bibliothèque portative*, tom. III, pag. 495.

voyons que, dans la campagne, on a accoutumé de prendre de l'usure du blé, du millet, du vin, de l'huile, et de tous les autres fruits de la terre, ou, comme l'appelle l'Ecriture, la surabondance. Par exemple, on prêtera en hiver dix boisseaux de grain, et on en recevra quinze dans le temps de la moisson; qui est une moitié de plus que ce qu'on avoit prêté : de sorte que ceux qui n'en exigent qu'un quart se croient les plus justes du monde; et voici comme ils ont accoutumé de raisonner : Le boisseau que j'ai donné en a produit dix à celui qui l'a reçu : n'est-il donc pas juste que je reprenne pour moi un demi-boisseau de plus sur celui qui, par ma libéralité, a profité de neuf boisseaux et demi? Mais ne vous y trompez pas, leur répond l'Apôtre : on ne se moque point de Dieu impunément; car je demanderai volontiers à cet usurier si charitable s'il a prêté à un riche ou à un pauvre? Si c'est à un riche, j'ai à lui dire qu'il ne devoit pas lui prêter; et si c'est à une personne qui étoit dans le besoin, je lui demanderai pourquoi il a donc exigé au-delà de ce qu'il avoit prêté? Il y en a d'autres qui, au lieu d'argent, reçoivent des présents de diverses sortes, sans vouloir comprendre que tout ce que l'on répète au-delà de ce qu'on leur a prêté, doit être appelé usure et surabondance (1). »

Levit. XXV. 37.

Gal. VI. 7.

(1) Tricalet, *Bibliothèque portative des Pères*, t. III, p. 694

Si des prêtres, des faux prophètes, ou une populace séduite ou emportée s'élève contre nous dans des occasions où nous sommes obligés de prendre le parti de la vérité et de la loi du Seigneur, mettons-nous au-dessus des contradictions et des craintes humaines; ne songeons qu'à exécuter les ordres du Seigneur; et, uniquement occupés des biens de la vie future, méprisons les maux et les disgrâces de la vie présente. Que si nous nous trouvons dans des conjonctures fâcheuses qui nous obligent de céder à l'orage, tâchons de nous accommoder au temps, toutefois sans jamais abandonner la vérité; car c'est une espèce de folie d'insulter avec orgueil à une puissance supérieure; et c'est sagesse de se dérober à un péril inévitable, quand on peut le faire sans blesser les intérêts de la vérité (*).

Rien de plus grand que le sacerdoce, rien aussi de plus terrible que la chute du prêtre. Si donc il y a lieu de se réjouir de son élévation, l'on doit aussi trembler qu'il ne vienne à tomber de si haut (**).

Du moment où il n'y a plus de science dans l'Eglise, la vertu disparoît, la piété et la chasteté s'anéantissent.

« Le Seigneur veut perdre les Juifs qui l'ont

(*) Tiré du Commentaire sur Jérémie.

(**) Tiré du Commentaire sur Ezéchiel.

méprisé; il fait dire par son prophète : Les gonds de ce temple s'ébranleront et feront du bruit pour m'en demander vengeance; et la vengeance que je prépare à ces misérables endurcis, est un silence qui régnera de toutes parts. Je ne leur parlerai plus; qu'ils se conduisent comme ils pourront. Ils refusent de m'écouter, je ne leur dirai plus rien; et je jure que je n'oublierai jamais le mépris qu'ils ont fait de mes ministres. J'enverrai la famine sur leur terre, non la famine du pain et la soif de l'eau; ces fléaux pourroient les faire rentrer dans leurs devoirs; mais la famine et la soif de ma parole, famine et soif qui les désoleront, et qui les feront tomber sans que jamais ils se relèvent (*) (1). »

Réjouissez-vous, lorsque Dieu exerce sur vous ses jugements et vous éprouve par les disgrâces de la vie présente : je ne vous dis pas de ne point pleurer; car, *heureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés;* je vous avertis seulement de ne point pleurer pour les choses de ce siècle (**).

Matth. v. 4.

Mettez, comme les Apôtres, votre gloire et votre félicité dans les opprobres que vous souffrez pour le nom de Jésus-Christ. Félicitez-vous, comme saint Paul, des tribulations et des disgrâces qui vous

(*) Tiré du Commentaire sur Amos.

(1) Traduit par Joli, *Serm. de la surdité spirit.*, *Dominic.*, tom. 1, pag. 465.

(**) Tiré du Commentaire sur Michée.

éprouvent : regardez-les comme une honorable distinction et un glorieux privilége. C'est là pour l'âme chrétienne un noble orgueil et une sublime ambition (*).

Jésus-Christ veut que nous ayons tout à la fois et la simplicité de la colombe, et la prudence du serpent; c'est-à-dire, que nous évitions et de tendre des piéges aux autres, et de donner dans ceux que l'on pourroit nous tendre. Une prudence sans bonté est malice, et une simplicité sans prudence est folie.

Dieu ne nous châtie point pour nous perdre, mais pour nous corriger. Quand il se montre sévère et rigoureux à notre égard, c'est qu'il veut nous faire rentrer dans les voies de la piété et de la pénitence. Les juges de la terre regardent la sévérité des lois comme une justice ; mais la loi de la justice de Dieu est de sauver ceux qu'il châtie (**).

Il sied mal à un ministre de l'Evangile de vivre dans les délices et de faire l'éloge du jeûne. Destiné à remplir les fonctions et la place des Apôtres, il ne doit pas se contenter de débiter leurs maximes, il doit encore suivre leurs exemples et pratiquer leurs vertus (***).

Sur cette parole du tentateur : *Si cadens adoraveris me :* si vous tombez à mes pieds pour m'adorer : T. IV, p. 12 et seq. Matth. IV. 9.

(*) Tiré du Commentaire sur Sophonie.

(**) Tiré du Commentaire sur Osée

(***) Tirée du Commentaire sur Aggée.

Il est donc vrai que l'on n'adore le Démon qu'après s'être laissé tomber à terre.

Pag. 15. Que vous sert de procurer la paix aux autres, quand vous laissez votre propre cœur en proie à la guerre que lui font tous les vices?

Pag. 16. Sur cette parole : Quiconque dira à son frère :
Matth. v. 12. *Raca* (vous êtes un fou). Nous ne reconnoissons pour frères que ceux qui ont le même Père que nous. Cet homme qui croit au même Dieu que vous; qui, comme vous, proclame Jésus-Christ comme étant la sagesse de Dieu, comment le pouvez-vous taxer de folie?

Pag. 18. La vérité évangélique n'admet nulle espèce de serment; la simple parole du chrétien en doit tenir lieu.

Ibid. vi. 24. Vous ne sauriez servir Dieu et l'argent : *non po-*
Pag. 22. *testis servire Deo et Mammonæ.* Que l'avare entende ces paroles; qu'il les comprenne bien, celui-là que son nom de chrétien doit convaincre qu'il ne peut servir tout ensemble Jésus-Christ et les richesses. Le Seigneur ne dit pas néanmoins ici : Vous ne devez point avoir de richesses; mais vous ne devez point les servir. Car celui qui est le serviteur et l'esclave des richesses les conserve comme un serviteur et un esclave; mais celui qui a secoué le joug de cette honteuse servitude, les donne et les distribue comme en étant le maître.

Contre le précepte de l'aumône, on pourroit allé-

guer ce prétexte : Je n'ai pas de quoi la faire ; je suis trop pauvre moi-même pour exercer l'hospitalité. Jésus-Christ y a répondu par ce commandement dont l'observation est si facile : Donnez seulement de bon cœur un verre d'eau froide. Il ne demande pas même un verre d'eau chaude, pour ne pas laisser sujet de dire qu'on est pauvre au point de n'avoir ni feu ni bois. Matth. x. 42.

Jésus-Christ nous défend toute parole oiseuse, c'est-à-dire celle qui n'est d'aucune utilité ni pour celui qui la dit, ni pour celui qui l'entend. Mais des bouffonneries, mais ces paroles équivoques, qui excitent le rire ou portent à une curiosité immodeste ; ce n'est plus là seulement proférer des paroles oiseuses, c'est se rendre hautement criminel. *Ibid.* XII. 36. Pag. 50.

C'est là, dit l'Evangile, qu'il y aura *des pleurs et des grincements de dents*. Puisqu'il y a des pleurs et des grincements de dents, il faut en conclure avec certitude que nous ressusciterons dans la même chair que la mort avoit dissoute. *Ibid.* XIII. 50. Pag 27.

C'est aux pasteurs qu'il faut s'en prendre des calamités qui affligent le troupeau. Pag. 34.

Point d'affection sincère parmi ceux où la foi est différente. Pag. 37.

Les Apôtres sont dispersés par toute la Judée. Dieu le permettoit, pour que leur fuite et leur dispersion donnât à l'Evangile le moyen de se répandre.

Pag. 40. *Odium in suos, pietas in Deum est.*

Pag. 65. Pierre, marchant sur les eaux, sent qu'il enfonce,
Ibid. XIV. 30. et s'écrie : *Seigneur, sauvez-moi.* Sa foi étoit vive ; mais la foiblesse humaine l'entraînoit. Son maître l'abandonne un moment à la tentation pour augmenter sa foi, et lui faire entendre qu'il devra son salut, non à la facilité de sa demande, mais à la protection du Seigneur.

Tolérants à l'excès dans ce qui compromet l'honneur de Dieu : vifs, emportés, vindicatifs jusqu'à la haine, dans ce qui touche notre amour-propre.

Pag. 88 Il ne suffit point, pour être parfait, de vendre ce que l'on a : il faut, de plus, marcher à la suite
Pag. 89. du Seigneur. Il est plus facile d'endosser l'habit de pénitent que de renoncer à son plaisir.

Jésus-Christ ne dit point, il est impossible, mais,
Ibid. XIV. 13. il est *difficile* à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Par ce mot, il ne suppose pas la chose absolument impossible, il indique seulement qu'elle est rare (1).

(1) Bourdaloue, commençant son discours *sur les richesses*, dit : « Il » étoit difficile que saint Jérôme, malgré toute son autorité, évitât la » censure des riches du siècle, quand il a dit généralement, et sans » nulle modification, que tout homme riche est, ou injuste dans sa » personne, ou héritier de l'injustice et de l'iniquité d'autrui : *Omnis* » *dives aut iniquus est, aut iniqui hæres.* Cette proposition, ajoute no- » tre sage prédicateur, a paru dure et odieuse : quelques-uns même » l'ont condamnée comme indiscrète et fausse : mais je doute qu'en la

Le plus grand des miracles qu'ait faits Jésus-Christ, c'est, suivant les uns, la résurrection de Lazare ; selon d'autres la guérison de l'aveugle-né, ou bien sa transfiguration sur le Thabor. Moi, je mets à la tête des œuvres les plus merveilleuses du Sauveur, sa conduite dans le Temple, au jour où il en chassa les profanateurs. Point de témoignage plus éclatant de sa divinité ; pas même l'oracle par lequel Dieu son Père déclara, sur les bords du Jourdain, que c'étoit là son fils bien-aimé. Un homme, tout seul, dont tout l'extérieur n'avoit rien d'imposant, à la veille du jour où il va être traîné à la mort, et suspendu à un gibet, triompher de la sorte de la cupidité et de la haine des scribes et des pharisiens déchaînés contre sa personne, commander à une passion aussi orageuse que l'amour du gain, et, sans autre moyen que le fouet dont il est armé, disperser et mettre en fuite toute une multitude, renverser les comptoirs des marchands, exécuter à lui seul ce que feroit à peine une armée entière : un tel prodige ne s'explique que par la toute-puissance divine. De ses yeux échappoit un feu vraiment céleste ; la majesté divine respiroit tout entière sur son visage.

Pag. 98

Ibid. XXI. 12.

Ibid. III. 17.

« condamnant, ils l'aient approfondie avec des lumières aussi pures, » et un sens aussi exact et aussi solide que ce Père, dont un des caractères particuliers a été la science et l'usage du monde. » (*Carême*, tom. II, pag. 5.)

Pag. 121. Que sert-il de reconnoître de bouche celui que vous désavouez par vos œuvres ?

Ibid. XXV. 24. Le méchant serviteur de l'Evangile ose répondre à son maître : *Vous moissonnez là où vous n'avez*

Pag. 123. *point semé.* Ces paroles donnent à entendre que le Seigneur ne rejette point les bonnes actions quand il s'en rencontre même chez les sages et les philosophes de la gentilité ; qu'il met de la différence entre ceux qui vivent bien et ceux qui vivent mal ; et que, dans la comparaison qui s'établira entre les uns et les autres (au jour du dernier jugement), ceux qui ont connu la loi écrite et l'ont négligée, seront traités avec bien plus de rigueur que ceux qui, n'ayant connu que la loi naturelle, ont vécu conformément à ses principes.

Pag. 124. Remarquez-le bien, lecteur : les paroles de l'Evangile (sur les peines de l'enfer) sont précises ; ce sont des supplices éternels après la mort. Vie éternelle dont rien ne sauroit plus altérer la durée.

Ibid. XXVI. 12. Sur les paroles : *Mittens hæc unguentum hoc super corpus meum ad sepeliendum me fecit.* Ce

Pag. 126. que vous accusez d'être une dépense superflue n'est qu'une anticipation à ma sépulture. Pourquoi vous étonner que cette femme me donne ce témoignage sensible de sa foi, quand moi je vais tout à l'heure donner mon sang pour elle? Admirez la préscience de Jésus-Christ : il va mourir dans deux jours; et

il sait à l'avance que son Evangile sera prêché par tout l'univers. *Ibid.* 13.

L'esprit est prompt, mais la chair est foible. Avis à ces téméraires qui s'imaginent pouvoir exécuter tout ce qu'ils désirent. Autant nous présumons de l'activité de notre esprit, autant devons-nous être en défiance sur la fragilité de la chair. *Ibid.* XXVI. 41. Pag. 130.

L'impureté, ennemie de Dieu, ennemie de toutes les vertus, dissipe tout le bien qui nous vient de la bonté de Dieu notre père; et, en nous flattant par une apparence de plaisir, nous empêche de songer à l'indigence réelle qu'elle nous prépare. Pag. 152.

L'aliment des Démons, quel est-il? Les chants de la poésie profane, les recherches d'une sagesse mondaine, l'étude d'une vaine et orgueilleuse éloquence. On se laisse prendre à leurs charmes décevants; on s'en laisse chatouiller agréablement les oreilles; le cœur ne s'en défend pas, il se trouve subjugué et enchaîné tout entier. Quand vous aurez consommé de longues veilles à ces études, vous n'en recueillez qu'un vain bruit de paroles, sans nulle substance solide. Rien de réel, rien de propre à vous former aux règles de la vérité et de la justice. Loin d'une bouche chrétienne ces invocations sacriléges d'un Jupiter prétendu tout puissant, et autres noms semblables, qui insultent à la Divinité. Aujourd'hui, quel renversement! on voit les prêtres du Seigneur, dédaignant les saints écrits des évangélistes et des prophètes, avoir à la main des œuvres Pag. 153.

de théâtre, en faire leur lecture, réciter les vers impurs des chantres de la galanterie, et se faire un coupable plaisir de ce que nous ne permettons au premier âge que parce que nous ne pouvons l'empêcher.

Marc. VIII. 34. *Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive.* Voici le
Pag. 192. sens de cette exhortation du Sauveur : Le service de Dieu ne veut pas une vie molle et délicate. On n'est chrétien qu'au prix de son sang. Pour gagner son âme dans la vie future, il faut la perdre dans la vie présente. Pas de jour où le fidèle disciple de Jésus-Christ n'ait à porter sa croix, à se renoncer soi-même. Vous fûtes adonné au plaisir : devenu chaste, refusez-vous à tout plaisir. Vous étiez timide, pusillanime : la force nouvelle dont vous êtes revêtu doit absorber jusqu'au souvenir de votre ancienne foiblesse. Ce qui est vrai, non-seulement pour les temps de persécution, et quand il faut prouver sa foi par l'effusion de son sang, mais dans toutes les circonstances (*).

Après trois ans, je suis venu à Jérusalem voir
T. IV. part. I, Pag. 235. *Pierre* (dit saint Paul); non son visage; on ne suppose
Gal. I. 15. pas que la gravité de cet Apôtre lui eût permis de se préparer si long-temps à l'avance pour n'aller voir dans Pierre rien que d'humain. Il vouloit le voir des mêmes yeux dont il lisoit ses épîtres; des mêmes yeux

(*) Tiré du commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu.

dont nous le voyons lui-même quand nous lisons les siennes; non pour rien apprendre de sa bouche, Paul avoit eu le même maître que Pierre; mais pour lui rendre hommage comme à son aîné dans l'apostolat...

Chers petits enfants pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous. Combien n'en coûte-t-il pas pour mettre un enfant au monde ! Triste conséquence du fatal arrêt porté contre toute la race humaine à son principe : *Tu enfanteras dans la douleur.* L'Apôtre, voulant faire voir quelle doit être la sollicitude des maîtres chrétiens pour leurs disciples, se compare non-seulement à un père, mais à une mère. Où voyons-nous aujourd'hui des pasteurs tellement occupés du salut des fidèles confiés à leurs soins, qu'ils éprouvent, non durant quelques moments, mais pendant tout le cours de leur vie, les douleurs de l'enfantement pour les former à Jésus-Christ?...

Gal. IV. 19.

Pag. 277.

Gen. III. 16

La loi de Moïse avoit été donnée au peuple juif, impatient de toute discipline, comme un surveillant sévère et attentif qui devoit avoir sans cesse l'œil sur lui, et le préparer ainsi à croire les mystères de la nouvelle alliance. Cette nouvelle alliance une fois conclue entre Dieu et les hommes, les fonctions de ce surveillant sont devenues inutiles, puisque nous croyons en Jésus-Christ. Arrivés

Pag. 264.

ainsi à la maturité de l'âge, nous n'avons plus besoin d'une surveillance étrangère pour nous contenir dans le devoir, pour défendre nos intérêts : nous sommes les vrais enfants de Dieu, non point par cette loi qui est abolie, mais par la foi en Jésus-Christ. Si quelqu'un parvenu comme nous à la maturité de l'âge, lorsqu'il reçoit déjà les noms d'héritier, de fils, veut néanmoins s'obstiner à rester sous l'autorité d'un surveillant, qu'il sache qu'il ne peut plus vivre sous des lois qui n'étoient faites que pour l'enfance. Ces lois ne conviennent plus au monde tel qu'il est. Comment accomplir aujourd'hui ce commandement de la loi : *Tous les mâles se présenteront trois fois chaque année en la présence du Seigneur ton Dieu*; puisque Jérusalem et son temple ne sont plus que des cendres dispersées çà et là? Où sont maintenant ces victimes établies pour obtenir la rémission des péchés? Où est ce feu éternel des holocaustes, qui rivalisoit en quelque sorte avec les astres des cieux, puisque l'autel même n'existe plus? Il arriveroit donc de là que l'on ne seroit plus sous l'autorité ni du père ni du surveillant, puisque la loi ne peut plus s'exécuter depuis qu'elle a été remplacée par la foi, et que l'on cesse d'avoir la foi, lorsqu'on s'obstine à demeurer sous la surveillance de la loi.

Exod. XXIII. 17.

Pag. 283 La démence des Juifs nous étonne. Ils mettent à mort le Seigneur, après qu'ils avoient persécuté les

prophètes et les Apôtres. Ils persistent dans leur opiniâtre révolte contre Dieu ; et nous verrons, l'histoire à la main, que les Juifs ont persécuté les chrétiens avec plus de fureur que ne faisoient les païens eux-mêmes. Encore aujourd'hui, sous nos yeux, sous le nom de chrétiens, combien de persécuteurs du christianisme lui font une guerre déclarée, en s'élevant contre ceux qui vivent selon ses saintes maximes !....

Toute l'économie du monde visible ou invisible, soit avant, soit depuis la création, se rapportoit à l'avènement de Jésus-Christ sur la terre. La croix de Jésus-Christ, voilà le centre auquel tout vient aboutir, le sommaire de toute l'histoire du monde... Pag. 330.

L'humilité consiste moins dans le langage que dans les sentiments du cœur. C'est un profond assentiment de l'esprit qui nous persuade que nous ne savons rien, que nous ne sommes rien. C'est cette douceur, inaccessible aux orages des passions, aux mouvements de la colère et de l'impatience ; celle-là à qui le Seigneur promet qu'en récompense il lui sera donné la terre pour partage ; c'est-à-dire que celui qui la possède aura l'empire sur ses sens.... Pag. 360.

Pour vous, ce n'est pas ce que vous avez appris dans l'école de Jésus-Christ, puisque vous y avez entendu prêcher, et y avez appris, selon la vérité de sa doctrine, etc. Apprendre dans l'école de Jé-Christ, c'est s'instruire à la pratique de sa sagesse, Pag. 369. Ephes. IV.

de sa justice, de sa patience. Qui sera véritablement le disciple de Jésus-Christ, celui-là ne marchera point dans la vanité de ses propres pensées, ni dans les ténèbres dont notre intelligence est offusquée, ni dans les sentiers qui le détournent de la ressemblance avec la vie de Jésus-Christ. Pour lui, plus de ténèbres, plus d'ignorance, plus d'aveuglement de cœur. Il commandera à tous les désirs, et triomphera de tous les appétits de la chair. Que s'il venoit à succomber à quelque passion, il pleurera sur sa blessure, il sera déchiré par les reproches de sa conscience, comme ayant perdu sa liberté, et l'intégrité de son innocence...

Le païen, le juif, le publicain, louent Dieu dans la prospérité ; la vertu propre du chrétien est de le bénir dans l'adversité et parmi les plus cruelles disgrâces. Supporter avec fermeté la perte de tout ce que l'on a de plus cher au monde, c'est porter la croix de Jésus-Christ, c'est suivre le Sauveur...

Pag. 372. Celui donc qui peut retracer les vertus de Jésus-Christ, doux et humble de cœur comme lui, donner sa vie pour ses frères, ainsi que Jésus-Christ l'a fait pour ses brebis, ne répondre aux insultes que par le silence, aux plus mauvais traitements que par des paroles de bénédiction, voilà le chrétien vraiment renouvelé, celui qui a droit de dire avec l'Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

Ne donnez point de lieu et d'entrée au Démon qui rôde autour de nous, semblable au lion rugissant, pour se ménager un accès dans notre âme. Il n'y fait pas aussitôt irruption ; mais il commence par lancer de loin des traits, par jeter à l'avance au fond du cœur des pensées coupables. Pour peu que l'on s'y arrête avec complaisance, qu'on les entretienne, il saura bien en profiter pour s'y introduire en personne, et s'emparer du cœur tout entier. Pag. 374. Ephes. II. 17. I. Petr. v. 8.

Saint Paul veut que l'évêque exerce l'hospitalité. Si c'est là un devoir même pour le simple laïque, à plus forte raison pour l'évêque, dont la maison doit être un refuge ouvert à tout le monde. Le laïque obéit au précepte en recevant un ou deux étrangers : l'évêque qui ne les reçoit pas tous, manque à l'humanité... I. Tim. III. 2. Pag. 417.

Il nous arrive souvent de disputer sur les livres de la Loi, moins pour découvrir la vérité, que pour faire parade de notre science. A quoi sert de tant s'emporter? Une discussion simple et modérée est bien plus capable de vous ramener au sentiment de votre adversaire, si c'est lui qui a raison, ou de le ramener au vôtre, si c'est lui qui a tort... Pag. 438.

Combien il est rare de rencontrer de ces chrétiens vraiment fidèles, qui comptent pour rien tout désir de gloire, toute estime des hommes! Parce qu'on jeûne, ce n'est pas toujours dans la vue de Dieu ; parce que l'on donne à l'indigent, ce n'est pas faire Pag. 299.

l'aumône chrétienne. Les vices avoisinent de près les vertus. Ce n'est pas chose aisée de se contenter d'avoir Dieu pour Juge...

Pag. 301. Tâchons de vivre en paix avec tout le monde et de ne point nous faire d'ennemis. Mais si en disant la vérité, nous nous attirons la haine de quelqu'un, ce n'est pas nous qui sommes ses ennemis, c'est lui qui est ennemi de Dieu.

Pag. 296. Nous pratiquons, du moins en partie, les commandements les plus difficiles que la loi de Dieu nous impose ; le précepte de la charité, le plus facile de tous, et sans lequel tout ce que nous pouvons faire devient inutile, est le seul que nous négligeons. Les veilles mortifient la chair, le jeûne nous épuise, les aumônes nous coûtent, le martyre, quelque vive et ardente que soit notre foi, met notre constance à de douloureuses et cruelles épreuves. Cependant, il est des chrétiens qui remplissent tous ces devoirs. On ne néglige que celui de la charité, tout facile et aimable qu'il est. Où est, en effet, celui qui, à l'exemple de saint Paul, désire d'être anathême et séparé de Jésus-Christ pour ses frères? Qui verse des larmes avec ceux qui pleurent, et se réjouit avec ceux qui sont dans la joie? Qui ressent les peines qu'on fait aux autres, et qui souffre une espèce de mort, quand il voit mourir son frère (*) ?

(*) Tiré du commentaire sur les Epîtres de saint Paul

AUTRES OUVRAGES.

Saint Jérôme, historien.

Saint Jérôme s'étoit proposé de publier une histoire ecclésiastique depuis Jésus-Christ jusqu'à son temps. Elle devoit être le développement de cette proposition, qu'il énonce dans ces termes :

L'Eglise de Jésus-Christ s'est accrue par les persécutions. C'est par le sang de ses martyrs qu'elle a acquis ses couronnes. Depuis qu'après avoir été embrassée par les princes chrétiens, elle a augmenté en puissance et en richesses, elle a diminué en vertus. Pag. 438.

Ce dessein est resté sans exécution. Peut-être pourrions nous regarder comme des fragments de cet ouvrage les Vies particulières que nous avons de saint Paul et de saint Hilarion, ermites, et du moine Malchus (1).

La première (*Vie de saint Paul*) est terminée par cette réflexion.

Je le demande à ces heureux du siècle, qui se bâtissent des palais de marbre, qui enferment dans un seul collier de diamants le prix de plusieurs riches héritages, et possèdent tant de biens qu'ils n'en savent pas le compte ; je leur demande ce qui a manqué jamais à ce vieillard qui n'avoit rien. T. IV, part. II. Pag. 74.

(1) Nous rapporterons plus bas un morceau historique sur l'Arianisme.

Vous buvez dans des coupes de pierres précieuses; et lui, avec le creux de sa main, satisfaisoit au besoin de la nature. Vous vous parez avec des robes tissues d'or; et lui n'a pas eu le plus vil habit qu'eût pu porter le moindre de vos esclaves. Mais, par un changement étrange, le paradis a été ouvert à cet homme si pauvre; et vous, avec votre magnificence, vous serez précipités dans les flammes éternelles. Tout nu qu'il étoit, il a conservé cette robe blanche dont Jésus-Christ l'avoit revêtu au baptême; et vous, avec des habits somptueux, vous l'avez perdue. Paul, n'étant recouvert que d'une vile poussière, se relèvera un jour pour ressusciter en gloire; et ces tombeaux fastueux qui vous enferment aujourd'hui, ne vous empêcheront pas de brûler avec toutes vos richesses. Ayez pitié de vous-mêmes, je vous prie, et épargnez au moins ces biens que vous aimez tant. Pourquoi ensevelissez-vous vos morts dans des draps d'or et de soie? Pourquoi votre vanité ne cesse-t-elle pas même au milieu de vos soupirs et de vos larmes? Est-ce que vous croyez que les corps des riches ne sauroient pourrir que dans des étoffes précieuses. Qui que vous soyez qui lirez ceci, je vous conjure de vous souvenir du pécheur Jérôme, lequel, si Dieu lui en avoit donné le choix, aimeroit incomparablement mieux la tunique de Paul avec ses mérites, que la pompe des rois avec toute leur puissance.

La Vie de saint Hilarion est le récit de ses austérités et de ses miracles (1).

La dernière, celle du moine Malchus, étant moins connue, au point qu'elle ne se trouve pas même dans la nouvelle édition des Vies des saints de Butler et Godescard, nous allons en présenter une analyse succinte.

Malchus étoit Tyrien de nation, et né, comme l'on croit, dans le bourg de Marone, à trente milles d'Antioche, du côté de l'Orient. Son père et sa mère, qui n'avoient point d'héritiers, vouloient le contraindre de se marier; mais, préférant la virginité au mariage, il se retira dans le désert de Chalcide, et y vécut sous la conduite de quelques solitaires, gagnant sa vie comme eux par le travail des mains, et domptant sa chair par les jeûnes. Quelques années après, il lui vint dans l'esprit de retourner dans son pays, pour consoler sa mère devenue veuve, et pour vendre, après sa mort, le peu d'héritage qu'il en espéroit, afin d'en donner une partie aux pauvres, et d'employer l'autre à bâtir un monastère. Le supérieur des solitaires, à qui il communiqua son dessein, essaya de l'en dissuader, mais inutilement. Malchus se refusant à ses raisons, partit du désert, et fut pris et dépouillé en chemin par les Ismaélites. Son maître lui donna la charge

Pag. 90 et suiv.

(1) Elle a été traduite par Arnauld d'Andilly, au 1er volume de ses *Vies des Pères du désert*.

d'un troupeau de brebis. Cette occupation le consoloit dans sa captivité, parce qu'elle lui présentoit quelque conformité avec Jacob et Moïse, autrefois pasteurs de brebis dans le désert. Il vivoit de lait, priant souvent et chantant des psaumes qu'il avoit appris durant son séjour au monastère. Son maître voyant son troupeau se multiplier entre ses mains, voulut récompenser sa fidélité, en lui donnant pour femme une esclave qu'il avoit faite, en même temps que Malchus lui-même étoit tombé en son pouvoir. Malchus le refusa, disant qu'il ne lui étoit pas permis, étant chrétien, d'épouser la femme d'un homme vivant. Cette femme avoit en effet son mari, esclave, comme elle, sous un autre maître. L'Ismaélite, mécontent de sa résistance, menaça de le tuer, s'il ne la prenoit avec lui. Malchus parut y consentir; mais, s'étant trouvés tous les deux dans les mêmes sentiments de piété, ils vécurent ensemble comme frère et sœur. Plusieurs jours se passèrent de la sorte; et leur maître appaisé n'avoit aucune défiance. Les deux solitaires en profitèrent pour concerter un projet de fuite qu'ils mirent bientôt à exécution. Ils s'échappèrent, et, à la faveur de deux peaux de boucs qu'ils enflèrent, ils traversèrent un fleuve qui étoit à dix milles de là. Cependant leur maître ne tarda pas à être informé de leur évasion, et se mit à les poursuivre, accompagné d'un de ses domestiques, montés l'un et

l'autre sur des chameaux. Le troisième jour, il étoit prêt à les atteindre, et se disposoit à les sacrifier tous deux à sa vengeance. Dieu ne le permit pas. Nos fugitifs, se voyant sur le point d'être saisis, se cachent au fond d'une caverne, seule retraite qui s'offrit à eux dans le désert. Mais ils avoient été aperçus. Ceux qui les pousuivoient y descendirent presque aussitôt qu'eux, et les cherchèrent long-temps, mais sans les pouvoir découvrir. Dieu, qui les couvroit de ses ailes, avoit aveuglé leurs ennemis, devenus furieux d'avoir manqué leur proie. Le Seigneur mit fin aux alarmes de ses serviteurs. Du fond de la caverne sortit une lionne qui, s'étant jetée sur le maître et son domestique, les dévora. Malchus et sa compagne quittèrent paisiblement leur retraite, montèrent sur les chameaux, et, après avoir passé le désert, ils arrivèrent le dixième jour au camp des Romains. Envoyés de là à Sabinien, qui commandoit en Mésopotamie, ils y vendirent leurs chameaux. Malchus retourna au désert de Chalcide, et mit cette femme entre les mains de quelques vierges très vertueuses, l'aimant comme sa sœur, et la respectant avec encore plus de retenue que si elle eût été sa sœur.

Saint Jérôme affirme tenir toutes ces circonstances de Malchus lui-même, dont il raconte l'histoire avec tous les charmes du style de la narration.

Je crois pouvoir répondre que personne ne lira

ce récit sans intérêt. Pourquoi refuserions-nous à nos auditeurs la justice de croire qu'il pût également les intérsser? Le merveilleux a toujours des droits sur nos cœurs, surtout lorsque, comme celui-ci, il ne s'éloigne pas absolument de l'ordre naturel. Un nom tel que celui de saint Jérôme suffit bien sans doute pour balancer le pyrrhonisme, qui refuse de croire à nos miracles. La leçon résultante de ces événements seroit d'autant plus utile à l'auditeur, que c'est lui qui se la fait à lui-même; outre qu'elle n'exclue pas les raisonnements, dont le prédicateur ne manqueroit pas de la fortifier. Ces sortes de récits, familiers à saint Augustin, se rencontrent assez fréquemment dans nos modernes, et particulièrement dans le P. Bourdaloue, qui n'a pas cru déroger à la gravité de son ministère, en les prononçant devant les rois de la terre et les savants du siècle.

A la suite de ces Vies, nous rencontrons le Traité célèbre des *Ecrivains ecclésiastiques*. Il s'ouvre par ce généreux défi.

Pag. 98. Apprenons à tous nos détracteurs, un Celse, un Porphyre, un Julien, et à tous leurs disciples, qui s'imaginent que notre Eglise n'a pas un philosophe, pas un orateur, pas un docteur savant; apprenons-leur combien d'illustres génies ont été employés à la bâtir, à l'édifier, à la décorer. Qu'ils cessent d'accuser notre foi chrétienne d'une grossière simplicité, et qu'ils reconnoissent bien plutôt que l'ignorance est de leur côté.

Il est composé de cent trente-cinq articles. Le savant

auteur y donne la liste des ouvrages et des écrivains les plus célèbres qui avoient paru jusqu'à lui, les apprécie le plus souvent avec une justesse de critique qui a fixé sur chacun d'eux le jugement de la postérité. Le prédicateur qui les cite ne manquera pas d'en appuyer l'autorité du suffrage d'un homme tel que saint Jérôme. Ce traité fut traduit en grec du vivant de saint Jérôme, par le prêtre Sophrone. On a depuis contesté l'authenticité de cette version. Isaac Vossius, dans ses notes sur saint Ignace, publiées en 1646, l'attribuoit à Erasme. On lui pouvoit répondre qu'elle se trouvoit, dès 1512, dans la bibliothèque des frères prêcheurs de Bâle, avant la naissance d'Erasme. (Voyez l'ouvrage intitulé : *Singularités historiques*, par de Lyron, tom. 1, pag, 487.)

Extraits des livres contre Helvidius, Jovinien, Jean de Jérusalem (1).

Reprochez-nous les humiliations du Sauveur : nous sommes loin d'en rougir; nous n'avons garde de les dissimuler. Plus il a souffert pour moi, et plus je lui suis redevable. Pouvez-vous rien nous objecter de plus humiliant que sa croix? C'est là ce qui fait l'objet de notre foi; c'est par cette croix que nous triomphons de nos ennemis. Pag. 181.

Vous contestez à Marie sa perpétuelle virginité. Je soutiens bien davantage : que Joseph lui-même est Pag. 142.

(1) Helvidius avançoit que la sainte Vierge Marie avoit eu d'autres fils après Jésus-Christ. Jovinien déprécioit la virginité. Jean de Jérusalem paroissoit soutenir les erreurs attribuées à Origènes. Nous ne nous arrêterons pas sur la réfutation d'Helvidius.

toujours resté vierge, grâce à Marie, afin qu'un fils vierge naquît de leur virginale union. Joseph fut moins l'époux de Marie que le dépositaire de sa virginité. Celui qui mérita d'être appelé le père du Seigneur, devoit rester vierge comme sa chaste mère.

Être vierge, c'est être chaste de corps et d'esprit. Il ne serviroit de rien d'être pur dans sa chair, si l'on ne l'étoit pas dans l'esprit (1).

Pag. 155 Jovinien triomphe de ces paroles de l'Apôtre : *Quant aux vierges, je n'ai point reçu de commandement du Seigneur ; mais voici le conseil que je donne*, etc. Saint Paul n'hésite pas, dit-il, en parlant du mariage ; il n'a pas cette assurance en parlant des vierges. — Et certes, il a raison ; car en exprimant un commandement, il imposoit un devoir, auquel il devenoit impossible de manquer sans crime, et sans encourir le châtiment. Si le Seigneur eût commandé la virginité, il auroit condamné le mariage : ce qui étoit attenter à la société, couper l'arbre à sa racine. Il nous propose la perfection des Anges ; il ne la prescrit pas. C'est un conseil qu'il laisse à l'arbitraire : si c'étoit un précepte, il en auroit fait un commandement absolu.... La différence que j'établis entre la virginité et le mariage, est la

I. Cor. VII. 27.

(1) Ailleurs : *Illa virginitas hostia Christi est, cujus nec mentem cogitatio nec carnem libido maculavit.* (*Advers. Jovin.*, pag. 158.

même que celle qui existe entre ce qui est bien et ce qui est mieux.... Adam et Eve, innocents dans le paradis, étoient vierges ; coupables et chassés du paradis, ils ont eu des enfants.... Le mariage a rempli la terre : la virginité peuple le ciel.... Le mariage finit à la mort ; la virginité commence ses triomphes après la vie. Jean, Apôtre, évangéliste, est appelé le bien-aimé de Jésus-Christ. Pourquoi ? Parce qu'il étoit vierge. Si ce n'est point là la raison de la prédilection particulière que le Sauveur lui témoignoit, que l'on nous l'apprenne. Jésus-Christ mourant vierge, confie sa mère vierge à son disciple vierge.... Dans l'ancienne loi, il étoit ordonné que ceux qui offroient des sacrifices pour le peuple, se purifiassent en s'abstenant de tout commerce avec leurs femmes. Les prêtres étoient donc mariés ? soit, parce que, malgré tout le prix de la virginité, il étoit plus nécessaire encore qu'il y eût des prêtres que des vierges. Dans une armée, on choisit pour capitaines ceux qui l'emportent en bravoure ; repousse-t-on les autres qui ont moins de valeur ? Non ; tous ne peuvent pas avoir la même supériorité. Si une armée ne consistoit que dans la force, et non pas dans le nombre des guerriers, on excluroit tout ce qu'il y auroit de foible. Pourquoi donc arrive-t-il souvent que parmi ceux que l'on admet au sacerdoce, on donne à des hommes mariés la préférence sur ceux qui sont vierges ? Parce que, indé-

Pag. 159.
Pag. 161
Pag. 168
Pag. 175
Pag. 176.

pendamment de la virginité, ils n'ont pas les autres qualités nécessaires. Tel a la réputation d'être chaste, et ne l'est pas; ou bien ne l'est que malgré lui. Tel autre se prévaut de l'honneur d'être vierge pour s'enorgueilir de ses sacrifices, et abandonner les autres devoirs. Ajoutez que les choix ne sont pas toujours réglés par la rigoureuse équité; que c'est trop souvent la brigue et la passion qui les déterminent. On adopte celui-ci moins par un sentiment de préférence que par une secrète prévention contre les autres. On donne son suffrage à la médiocrité, parce que l'on s'en accommode mieux que des vertus et des talents d'un autre à qui l'on fait un crime d'en avoir. Il s'en faut bien que les jugements de la multitude soient toujours ceux de la vérité. La plupart du temps, on se prononce de la manière la plus favorable à ses propres inclinations, et l'on choisit, non pas celui qui vaut le mieux, mais celui qui nous offre le plus d'analogie avec notre manière de vivre (1).

Pag. 177. On me dira : Si tout le monde embrassoit la virginité, que deviendroit le genre humain? Vous avez peur de quoi? Que s'il n'y avoit au monde que des vierges, il n'y auroit plus d'incontinences, plus de

(1) Dans un autre ouvrage, saint Jérôme s'exprime ainsi : *Et castitas propria, et, ut ita dixerim, pudicitia sacerdotalis, ut non solum se ab opere immundo abstineat; sed etiam a jactu oculi, et cogitationis errore mens Christi corpus confectura sit libera.* (Tom. IV, part. II, p. 418.)

rapts et d'adultères. Mais rassurez-vous : tous les hommes ne seront point appelés à cette perfection, pas plus que tous ne sauroient être philosophes, orateurs, jurisconsultes : *Il y a beaucoup d'appelés*, Math. xx, 16.
mais peu d'élus (1).

Le saint docteur, après avoir recueilli dans les livres de l'ancien et du nouveau Testament les exemples de virginité les plus propres à la recommander comme l'état de perfection le plus élevé, en fortifie le témoignage par les histoires profanes. Il parcourt doctement les annales des différents peuples, pour montrer quelle estime on en a fait dans tous les temps.

Dans ces sortes de matières, nous restons embarrassés sur l'expression; danger égal de manquer à la pudeur, si l'on s'explique, ou à la vérité, si on Pag. 185.
s'enveloppe de réticences (2).....

A Rome, la vestale Minucia fut enterrée vive, sur le simple soupçon d'avoir trahi son vœu de virginité; châtiment sans doute d'une excessive rigueur, mais qui prouve combien, dans l'opinion générale, c'étoit un crime impardonnable de manquer à la Pag. 191.
virginité.

L'amour de la beauté est le sommeil de la raison, et mène à la folie. C'est le dérèglement de l'esprit; il bouleverse les idées, énerve les pensées grandes

(1) Voyez plus haut, pag. 203 et suiv., la lettre à Eustochium en faveur de la virginité.

(2) Imité par l'ancien évêque de Senez, *Serm.* tom. III, pag. 65.

et généreuses, dégrade l'âme en l'enchaînant à la terre. Il suscite les querelles, les emportements, les conseils téméraires, l'orgueil et la dureté du commandement, les basses et serviles complaisances. Il rend inutile aux autres et à soi-même. Dévoré par une soif insatiables de jouissances, il se consume le plus souvent en soupçons, en reproches, en regrets, en désespoir. Il finit par inspirer la haine, et par se détester soi-même.

Joli, évêque d'Agen, fait une peinture énergique des désordres qui accompagnent cet orageux sentiment, et c'est à saint Jérôme qu'il emprunte ses principaux traits (1)

Pag. 192. L'amour même légitime est chaste dans ses ardeurs. Le sage aime son épouse avec calme, jamais avec emportement. Qu'importe l'objet, là où il y a passion? C'est une foiblesse honteuse d'aimer sa femme comme une concubine (2). Ce qu'il y a de plus avilissant dans la servitude, c'est d'y introduire encore une passion étrangère....

Pag. 202. Quand votre désir est satisfait, un autre s'allume. Cercle continuel de besoins et de repentirs...

Luc. x 18. Nous lisons dans l'Evangile : *Je voyois Satan tomber du ciel comme un éclair.* Lorsque tant de

(1) *Serm. sur les devoirs des personnes mariées*, *Dominic.*, tom. 1, pag. 239.

(2) *Nihil est fœdius quam amare uxorem quasi adulteram*

grandeur s'abbat, qui ne trembleroit pour soi? Quand un Ange succombe dans le ciel, quel homme ne se croira pas en danger sur la terre?....

Loin des objets qui irritent nos sens, nous en éprouvons encore la dangereuse amorce : que sera-ce quand nous en sommes environnés? Il est difficile, pour ne pas dire impossible, au milieu des délices et de l'abondance, de ne point penser à ce que nous portons au-dedans de nous-mêmes ; et c'est s'abuser que de croire que l'on puisse vivre dans le sein du plaisir sans l'aimer. Il ne faut à l'entretien de nos corps que la nourriture la plus commune. Tout ce qui excède cette règle, est donné à la sensualité, non au besoin....

Exemples de tempérance chez les païens. Pag. 206.

Que ceux-là qui ignorent ou dédaignent la pauvreté des Apôtres et l'austérité de la croix imitent du moins la frugalité des gentils. Pag. 207

D'où il passe aux exemples de l'ancien et du nouveau Testament.

Dans la péroraison de ce livre, s'adressant à Jovinien :

Vous avez pour vous tout ce qu'il y a d'efféminés. Pag. 227. Socrate disoit : Et de plus, tous les animaux avides de chair. J'ai pour moi tous ceux qui se regardent comme étrangers dans ce monde. Ne vous faites pas un sujet de triomphe de compter un grand nombre

de sectateurs. Jésus-Christ prêchoit dans les villes de Judée, et n'avoit que douze Apôtres. Encore, au moment de sa Passion, lui manquèrent-ils tous à la fois; jusqu'à Pierre lui-même; et le peuple tout entier s'unissoit aux pharisiens pour crier : *Crucifiez! crucifiez-le. Nous ne reconnoissons de maître que César*, c'est-à-dire, le vice, et non pas la vertu; Epicure; et non pas Jésus-Christ; Jovinien, non pas l'Apôtre saint Paul. Si vous comptez un si grand nombre de disciples, c'est que les libertins sont en majorité. Vous leur avez donné l'occasion de se produire : vous n'avez pas même l'honneur de les avoir faits ce qu'ils sont.

Marc. XV. 13.
Joan. XIX. 13.

Il y a à peu près quatre cents ans que la prédication évangélique a commencé à éclairer le monde, et que les hérésies ont pullulé dans l'Eglise. Toutes les erreurs qui se sont répandues contre la vérité chrétienne avoient eu leur berceau chez les Chaldéens, les Syriens et les Grecs. Les Latins devoient aussi avoir la leur, et Basilide s'est reproduit dans Jovinien.... Il y a eu de tout temps des faux prophètes abusant les peuples par d'agréables promesses; ils plaisent pour un temps. La vérité est amère; il n'y a aussi que des amertumes à recueillir pour ceux qui la prêchent.

Pag. 228.

S'adressant à la ville de Rome :

Et toi, qui as effacé par la confession du nom de

chrétien, le mot de blasphème que tu portois écrit sur ton front, cité puissante, cité maîtresse de l'univers, toi que la voix de l'Apôtre a célébrée, remplis tes destinées, justifie ce nom de Rome, c'est-à-dire de force et d'élévation, en te montrant grande par tes vertus, plutôt que de te ravaler par les plaisirs. Ton Capitole n'est plus. Les autels et les sacrifices de ton Jupiter sont passés. Pourquoi en retiendrois-tu le nom et les vices? Il en coûta moins à tes ancêtres, du temps de leurs rois et de Numa-Pompilius, d'embrasser la continence à la voix de Pythagore, que d'introduire la volupté d'Epicure, au temps de la république et sous les consuls.....

Rom. I. 8

Parmi les témoignages, je commencerai par produire celui de l'Apôtre saint Paul. Quelle que soit celle de ses Epîtres que j'aie dans les mains, je crois entendre raisonner, non pas des paroles, mais des tonnerres. Lisez particulièrement celles qu'il adresse aux Romains, aux Galates, aux Ephésiens; il est là comme sur un champ de bataille, où, armé des passages de l'ancien Testament, il fait tête à tous ses ennemis, variant ses manœuvres avec l'habileté d'un général consommé. Vous croiriez, à l'entendre, que son langage est celui d'un homme simple, ne soupçonnant pas les piéges qu'on peut lui tendre. De quelque côté que vous le regardiez, vous voyez la foudre s'échapper de ses mains. Il saisit fortement son sujet, il l'embrasse dans tous ses aspects. S'il pa-

Pag. 236.

roît céder, c'est pour mieux terrasser son adversaire. Osons l'accuser de faux, et lui dire : Les témoignages que vous alléguez contre les Juifs et les autres hérésies, ont un autre sens que celui que vous leur prêtez. Calomnie insoutenable. Chacun de ses textes et de ses raisonnements s'enchaîne à sa cause; pas un qui, de l'aveu de ses ennemis, ne serve à sa victoire. Le Sauveur et lui n'ont qu'un langage...

Pag. 242. Je proteste que je ne condamne point le mariage; seulement j'exalte la virginité; non que je la possède; et c'est pour cela même que je l'admire. Il faut en croire à la parole de celui qui loue dans les autres un bien qu'il n'a pas lui-même. Parce que mon corps pesant m'attache à la terre, suis-je moins en droit de vanter le vol de l'oiseau?....

Comment Marie a-t-elle pu rester vierge étant mère? A ceux qui nous font cette demande, je leur demande à mon tour : Comment Jésus-Christ est-il
Joan. xx 26. entré dans une maison dont les portes étoient fermées, pour faire voir par les ouvertures de ses pieds et de ses mains qu'il n'étoit point un fantôme. Qu'ils me répondent, et alors je satisferai à leur curiosité. Marie est restée vierge après l'enfantement, elle étoit mère avant que d'être épouse. Je le répèterai encore ici : Jésus-Christ vierge, Marie vierge ont consacré dans les deux sexes la virginité. Les Apôtres, ou étoient vierges, ou renon-

çoient à leurs femmes. Nous ne choisissons pour évêques, pour prêtres, diacres et vierges, que ceux qui sont veufs, ou qui s'obligent à garder éternellement le célibat dans le sacerdoce. Pourquoi nous abusons-nous? Pourquoi, vivant comme nous le faisons, dans le désordre, trouvons-nous mauvais que l'on nous refuse le prix qui n'est dû qu'à la pureté. Il nous faut des tables somptueuses, il nous faut les plaisirs des sens; et nous n'en voulons pas moins régner avec Jésus-Christ, dans la compagnie des vierges et des veuves. Il y aura donc les mêmes récompenses à prétendre pour l'intempérance et pour la mortification, pour la mollesse et pour la pénitence? Lazare fut malheureux durant sa vie; et le riche, sous la pourpre et dans les délices de l'opulence, a goûté jusqu'à son dernier moment toutes les jouissances de la sensualité. C'est qu'après leur mort leur condition est bien différente; à l'un, les délices en échange de ses privations; à l'autre, les supplices à la place de ses plaisirs. Il dépend de nous Pag. 307
d'être avec l'un ou avec l'autre.

Les ennemis ne voient pas les choses du même œil que les amis. Ne tirez pas vanité du jugement de l'homme favorablement prévenu : il y a bien plus de vérité dans celui que porte celui qui ne Pag. 308
vous aime pas.

La réserve dans les paroles peut en imposer aux simples. Un lecteur qui est sur ses gardes, se défie

du piège, et l'évite. Les Ariens avoient l'air de se scandaliser du mot de consubstantiel : ils s'enveloppoient d'expressions captieuses. A la fin, le tortueux serpent se montra à découvert. Voilà l'histoire de toutes les hérésies.

Nous avons donné plus haut, page 175 et suivantes, un extrait de l'énergique réfutation que fait saint Jérôme, des principales erreurs attribuées à Origène.

Contre Vigilance.

Il condamnoit l'honneur qu'on rend aux saintes reliques. Voyez plus haut, pag. 173, la lettre à Ripaire.

Pag. 282 Qui jamais a prétendu qu'il faille décerner aux martyrs un culte d'adoration, transformer un homme en divinité? Paul et Barnabé, indignés que les Lycaoniens, qui les prenoient pour Jupiter et pour Mercure, leur voulussent offrir des sacrifices, déchirèrent leurs habits en répondant qu'ils n'étoient que des hommes. Nos saints Apôtres valoient mieux sans doute que des hommes morts il y avoit tant de siècles; mais ils se gardoient bien de permettre à des païens, qui n'en savoient pas davantage, qu'on leur déférât les honneurs qui appartiennent à Dieu seul. Ainsi, Pierre se refusa-t-il aux hommages que Corneille vouloit lui rendre, en lui disant : Levez-vous, car je ne suis qu'un homme comm evous. — A quoi bon, demande Vigilance,

Act. XIV. IV et suiv.

Ibid. X. 26.

enfermer ces restes dans de précieux ornements? — Aimeroit-il mieux qu'on les jetât dans un cloaque?

Nous manquons donc au respect qui est dû à la divinité, quand nous entrons dans les basiliques des Apôtres? Les empereurs Constance et Arcadius Pag. 283. auroient donc commis un acte sacrilége, lorsqu'ils ont fait porter, le premier, à Constantinople, les reliques d'André, de Luc et de Timothée, auprès de qui rugissent les Démons et ceux qui leur ressemblent; le second, les ossements du prophète Samuel, au jour de leur translation du fond de la Judée dans la Thrace? Tous les évêques du monde chrétien mériteroient le même reproche, et de plus graves encore, pour avoir porté sur leurs épaules les riches reliquaires où étoient contenus ces restes ignobles et une poussière sans forme? Il n'y avoit qu'extravagance dans le concours de ces peuples venant, depuis la Palestine jusqu'à Chalcédoine, à la rencontre de ces saintes reliques, et dans les transports d'une allégresse égale à celle qu'eût produit la présence du saint patriarche lui-même, si on l'eût vu en personne, et dans ces cantiques de louanges qui, de toutes parts, s'adressoient à Jésus-Christ? Ce n'étoient pas pour Jésus-Christ qu'étoient les adorations, mais pour Samuel, pour le prêtre et le prophète de Jésus-Christ? Ce qui fonde votre blasphème à vous, c'est que vous n'y voyez que des dépouilles mortes et

Marc. XII. 26. inanimées. Détrompez-vous, il est écrit : *Le Seigneur est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.* S'ils vivent encore, ce ne sont pas des cadavres que nous emprisonnons dans de précieux sépulcres.

Vous dites : Les âmes saintes, après la mort, reposent ou dans le sein d'Abraham, ou dans un lieu de rafraîchissement, ou sous l'autel du Seigneur, et ne sauroient s'en éloigner. Prétendez-vous imposer des lois au Seigneur, emprisonner les âmes des Apôtres jusqu'au jour du dernier juge-
Act. XIV. 4. ment, et les empêcher de *suivre l'Agneau partout où se portent ses pas?* Mais s'il est partout, ceux qui l'accompagnent sont partout avec lui. Quoi! les Esprits de ténèbres auroient la liberté de se faire sentir dans tous les lieux de l'univers; et les martyrs, après qu'ils ont eu l'honneur de répandre leur sang pour le nom de Jésus-Christ, seroient enchaînés sans pouvoir sortir de leur prison?

Si les apôtres et les martyrs, durant qu'ils étoient sur la terre, ont pu prier pour les autres dans un temps où ils n'étoient pas encore pleinement rassurés pour eux-mêmes, combien plutôt le pourront-ils faire dans ce séjour de triomphe où ils jouissent de toute la gloire que leurs victoires leur ont méritée? Leur suppose-t-on moins de pouvoir aujourd'hui qu'ils sont dans la compagnie de Jésus-
Exod. XXXII. Christ? Moïse seul obtient la grâce de six cent

mille combattants. Etienne mourant prie pour ses persécuteurs ; Paul, au milieu d'une navigation orageuse, répond de deux cent soixante-seize personnes voyageant avec lui dans le même navire. Et maintenant qu'affranchi de sa prison terrestre, il est avec Jésus-Christ, Paul seroit muet, et il ne pourroit ouvrir la bouche en faveur de ceux qu'il a conquis à l'Evangile ?....

Act. VII.
Ibid. XXVII.

Les disciples se récrièrent sur l'inutile profusion du parfum qui fut répandu sur les pieds de Jésus-Christ ; mais le Seigneur les en reprit. Ce n'est pas qu'il eût besoin de ce parfum, non plus que les martyrs de la lumière des cierges que nous brûlons devant leurs tombeaux ; mais cette sainte femme de l'Evangile ayant fait son action en l'honneur de Jésus-Christ, sa dévotion fut agréée. De même que ceux qui allument des cierges en l'honneur des martyrs, en reçoivent la récompense chacun selon le mérite de sa foi.

Pag. 284.
Math. XXVI. 12.

Vigilance nous appelle des idolâtres. Oui, j'en conviens. Tous tant que nous sommes aujourd'hui de chrétiens, nous sommes sortis du sein de l'idolatrie, car nous ne naissons pas chrétiens, nous le devenons. Et parce que nous fûmes autrefois adorateurs d'idoles, il ne nous sera pas permis aujourd'hui de l'être du vrai Dieu, de peur d'avoir quelque chose de commun avec ceux-là ? Si nous sommes dans l'erreur, l'évêque de Rome a donc

tort d'offrir au Seigneur l'auguste sacrifice sur les restes des saints Apôtres Pierre et Paul, que nous, nous estimons vénérables, mais que vous, vous n'appelez qu'une poussière vile et méprisable? Il a tort de croire que leurs tombeaux sont dignes de servir d'autels à Jésus-Christ? Ce que je dis de l'évêque de Rome, il faut le dire également de tous les évêques du monde. Ils ont tort de ne tenir aucun compte des réclamations de Vigilance, et de mettre le pied dans des églises qui n'ont pour habitants que des morts et que des restes inanimés? Mais je sais, ô le plus misérable des hommes! oui, je sais ce qui vous afflige, ce qui vous fait peur. L'Esprit impur qui vous pousse à écrire vos impiétés, il s'est vu plus d'une fois tourmenté par cette vile poussière. Aujourd'hui encore elle le poursuit et le confond; et si vous n'en reconnoissez pas la puissance, d'autres savent bien la publier.

Outre le culte des images et des saintes reliques, Vigilance attaquoit encore la vie religieuse.

Pag. 288. Pourquoi, me dites-vous, courir au désert? Je réponds que c'est afin d'éviter les tentations et les combats. — Que ne restez-vous plutôt sur le champ de bataille, pour tenir tête à l'ennemi, et mériter la couronne qui suit la victoire? répliquez-vous. Mais ce n'est pas là combattre; c'est fuir. — Oui, je ne dissimule pas ma foiblesse : je n'ose combattre

dans l'espoir de vaincre, de peur de manquer un jour à vaincre. En fuyant, je me soustrais à la résistance; en restant, je m'expose à l'alternative, ou de vaincre ou de succomber. Pourquoi laisser là le certain pour l'incertain? Tant que vous êtes aux prises, vous pouvez tout aussi bien être vaincu que vainqueur. En prenant le parti de fuir, je ne serai pas vaincu précisément parce que j'aurai fui; je ne fais retraite que pour n'être pas vaincu. Il n'y a jamais de sûreté à dormir près du serpent.

Ainsi dans le second livre de sa réponse à Jovinien, le saint docteur établit que la fuite des occasions est le plus sûr moyen de conserver l'innocence des mœurs : Si, dit-il, l'idée seule d'un plaisir éloigné fait de si vives impressions sur nos cœurs, si un bien absent est capable de nous arracher des soupirs, et de remuer nos passions, comment peuvons-nous nous flatter de pouvoir conserver toute notre liberté au milieu des délices et dans le sein même de la volupté? Il est impossible que ce qui flatte les sens ne saisisse l'esprit; et c'est se tromper que de croire que l'on puisse goûter le plaisir sans intéresser la foi, la chasteté et la pureté du cœur.

AUTRES OUVRAGES (*).

Extrait du Dialogue entre un luciférien et un orthodoxe.

Histoire du concile de Rimini.

Pag. 307. Je ne permets à personne de se taire sur l'accusation d'hérésie. Vous risquez, en négligeant de la repousser, que votre silence ne passe pour un aveu dans l'esprit de ceux qui ne vous connoissent pas.

Pag. 299. Sous l'empire de Constance et le consulat d'Eusèbe et d'Hypace, on a souscrit à l'erreur, comme la chose n'est plus aujourd'hui douteuse, en la couvrant des mots d'unité et de foi. C'étoit, selon les apparences, tout ce que l'on pouvoit faire alors de plus convenable à la piété et au véritable esprit du christianisme, que de tenir à l'unité, et de ne pas se séparer de la communion universelle, surtout quand le sens naturel des professions de foi ne présente rien de condamnable. Tous avoient à la bouche ces

(*) Les ouvrages les plus considérables, après ceux dont nous avons déjà donné des extraits, sont la *Lettre*, ou *Traité de la meilleure manière de traduire* (publiée en grande partie dans le 1er vol. de cet ouvrage), la *Réponse à Jean de Jérusalem*, les livres contre Origène et Ruffin, sous le titre : *Apologie de saint Jérôme contre Ruffin*. (Ce dernier ouvrage a été traduit par D. Gervaise, et fait le second volume de sa Vie de Ruffin.) *Dialogues contre les Pélagiens*.

paroles : « Nous croyons en un seul vrai Dieu, le » Père tout puissant, et en son Fils unique, qui est » né de Dieu avant tous les siècles et avant tout » principe ; nous croyons que ce Fils a été engendré » par le Père, Dieu de Dieu, semblable à son Père, » qui l'a engendré, selon la sainte Ecriture, dont » la génération n'est connue que du Père qui l'a » engendré (1). »

Y a-t-il rien là qui ressemble à ces paroles : Qu'il y avoit un temps où le Fils n'étoit pas, ou à quelqu'autre de ces formules qui supposent que le Fils de Dieu soit une créature? Cette profession de foi, dans son sens littéral et naturel, n'est-elle pas catholique? Jésus-Christ est appelé Fils unique de Dieu : terme qui exclut la filiation adoptive qui convient à tous les saints, aussi-bien que toute idée de créature. De plus, on ne reconnoissoit pas moins formellement qu'il est descendu du ciel, qu'il a été conçu du Saint-Esprit, crucifié sous Ponce-Pilate, qu'il est ressuscité le troisième jour, qu'il est assis à la droite de Dieu son Père, d'où il descendra pour juger les vivants et les morts. Les paroles dont cette formule étoit composée paroissoient donc être le langage de la piété. L'accord sur tous ces points

(1) Saint Athanase la rapporte dans les mêmes termes, *Traité des Synodes*, n° XXX. On la trouve aussi dans Socrate, *Hist.*, liv. II, chap. XXXII : dans Théodoret, lib. I, cap. XXI.

étoit unanime ; et le venin qui y étoit caché n'étoit aperçu de personne.

Une seule chose arrêtoit, c'étoit le mot de *substance ;* et l'on ne manquoit pas de prétextes plausibles pour n'en pas vouloir. Il ne se trouve nulle part dans l'Ecriture, et c'est là une nouveauté dont bien des esprits simples se scandalisent. On consentit à le supprimer. (1) Le sens catholique étant à cou-

(1) « Le mot de substance, que les catholiques avoient toujours con-
» servé depuis le concile de Nicée, comme un bouclier, pour repousser
» les traits les plus perçants et les plus envenimés de ses ennemis, se
» trouvoit aboli par la trop grande facilité des évêques. Il ne faut donc
» pas trouver étrange qu'une conclusion si déplorable ait rendu le con-
» cile de Rimini odieux à toute l'Eglise. » (Hermant, *Vie de saint Athanase*, t. II, p. 253.) Le savant auteur à raison : on ne peut trop détester l'artifice des Ariens, et la tyrannie exercée sur les évêques catholiques par l'influence de leur crédit sur l'empereur. Le pape Libère s'en explique énergiquement dans sa lettre aux Orientaux : «Quoique les Ariens, dit-il, ces hommes impies et scélérats soient venus à bout d'engager les évêques d'Occident à s'assembler à Rimini, dans le dessein de les porter par des discours trompeurs, ou plutôt de les forcer par l'autorité de l'empereur, ou à retrancher un terme qui avoit été mis avec beaucoup de sagesse dans la profession de foi, ou à le condamner absolument; cet artifice n'a rien servi. » (Labbe, tom. II, pag. 758.) Saint Athanase fait voir, par tant de si glorieux combats, soutenus pour la cause de ce mot, combien il étoit nécessaire à conserver; et saint Ambroise en parle dans le même sens (*Epist.* XIII *ad Valentin.*); mais l'indignation que l'on doit à l'hérésie ne doit pas non plus l'emporter sur le respect que la vérité réclame. Tout important qu'étoit ce mot, comme étant la marque distinctive entre la foi catholique et l'hérésie arienne, il n'étoit pas d'une nécessité tellement absolue, que l'omission en devînt en quelque sorte une apostasie de la foi. On sait bien qu'il étoit nouveau dans l'Eglise, puisqu'avant le concile de Nicée on ne l'y

vert, les évêques ne s'embarrassèrent pas de l'expression. Enfin, certains soupçons ayant commencé au même temps à se répandre, Valens, évêque de Murse, qui avoit redigé cette formule en présence de Taurus, préfet du prétoire, commissaire de l'empereur dans le concile, affirmoit n'être point Arien, et détester le dogme impie d'Arius. Mais Pag. 300 comme sa protestation étoit tenue secrète, les bruits populaires n'en circuloient pas moins. Un jour que les évêques et les laïques étoient assemblés dans l'église de Rimini, Muzonius, évêque de la Bizacène, à qui son grand âge donnoit quelque autorité, parla ainsi : « Comme nous avons appris que l'on accu- » soit d'erreur quelques-uns de nous par des bruits » vagues et confus, nous avons ordonné qu'on liroit

connoissoit pas; que sa nouveauté seule effraya plusieurs des Pères les plus illustres de cette assemblée, et le fit rejeter dans un concile d'Antioche, tenu contre Paul de Samozate, comme le rapportent saint Athanase et saint Hilaire. L'un et l'autre déclarent qu'ils sont bien éloignés d'en user avec ceux qui, en admettant le concile de Nicée, se refusoient encore à l'admission du mot *consubstantiel*, comme avec les Ariens, ennemis de ce concile et de la foi qu'il avoit professée. Aussi saint Augustin, avec plus de modération, se contente-t-il de dire, en parlant du concile de Rimini, que l'impiété des Ariens fit condamner par un empereur le terme de *consubstantiel*, que l'on n'entendoit pas encore suffisamment. (Lib. III *contra Maximin.*, cap. XIV.) Ces bons évêques crurent leur conscience d'autant plus en sûreté, qu'on voit par tout le récit de saint Jérôme quelles précautions ils avoient prises, soit pour suppléer au défaut du mot, soit pour mettre à couvert la saine doctrine, et ne laisser à l'arianisme d'autre ressource contre la vérité que le mensonge le plus effronté.

» toutes ces erreurs en votre présence, afin que tout » le monde condamne d'une même voix ce qui mérite » de l'être, et ce qui doit être repoussé avec horreur » de nos oreilles et de notre cœur.» Chacun l'ayant agréé, et Claude, évêque de la Marche d'Ancône, commençant à lire quelques blasphèmes dont on accusoit Valens, celui-ci déclara qu'ils n'étoient pas de lui, et s'écria hautement : « Si quelqu'un dit que Jé- » sus-Christ n'est pas Dieu, Fils de Dieu, né du Père » avant tous les siècles, qu'il soit anathême. Si quel- » qu'un ne dit pas que le Fils de Dieu est éternel avec » le Père, qu'il soit anathême.» Tous les évêques confirmèrent ces anathêmes en répondant : « Qu'il soit » anathème.» Valens ayant ajouté : «Si quelqu'un dit » qu'il y a eu un temps que le Fils n'étoit point, qu'il » soit anathême. » Tous les évêques et toute l'Eglise en corps reçurent cette parole avec un applaudissement public, et comme avec un tressaillement de joie.

Si l'on avoit des doutes sur la fidélité de ce récit, on peut consulter les registres publics et les archives des églises. D'ailleurs, ce n'est point là un fait dont la mémoire se perde dans l'antiquité des temps ; et ce qui en fait la preuve la plus complète, c'est l'aveu des Ariens eux-mêmes.

Tout le monde élevant donc Valens par des louanges extraordinaires, et cherchant à lui faire oublier les soupçons que l'on avoit d'abord conçus contre lui, Claude reprit la parole pour dire : « Il y a encore

» quelque chose qui est échappé à mon frère Valens; » et si vous le jugez à propos, nous le condamnerons » en commun, afin qu'il ne reste plus aucune diffi- » culté. » Et aussitôt, il ajoute : « Si quelqu'un » avouant que le Fils de Dieu est devant tous les » siècles, ne dit pas qu'il est devant tous les temps » qu'on peut concevoir, et met quelque chose de- » vant lui, qu'il soit anathême. » Tous répondirent : « Qu'il soit anathême. » Et Valens condamna de la même sorte plusieurs autres choses dont on le pouvoit soupçonner, à mesure que Claude les prononçoit.

Ce fut ainsi que se termina le concile de Rimini. Les évêques étoient impatients de se retrouver dans leurs églises; ils y rapportèrent une vive joie. Un même désir animoit l'empereur et les bons évêques : c'étoit que l'Orient et l'Occident fussent unis dans une même communion. « Mais les crimes ne demeurent pas long-temps cachés; et quand les chairs d'une cicatrice ne sont pas bien rejointes, la plaie s'ouvre tout de nouveau, et le pus en sort avec abondance (1). » Ursace, Valens, et ceux de leur parti, ne tardèrent pas à publier leur victoire, et à se vanter qu'ils n'avoient pas dit absolument que le Fils n'est point créature, mais qu'il n'étoit pas sem-

(1) Traduction littérale du texte latin, par Hermant, *Vie de saint Athanase*, tom. II, in-4°, pag. 252.

blable aux autres. Ils avoient obtenu ce qu'ils vouloient. Il n'étoit plus question de ce mot de substance : c'en étoit assez pour abroger la foi de Nicée, et condamner hautement sa doctrine. L'univers tout entier gémit, et s'étonna de se trouver Arien (1). Les

(1) *Ingemuit totus orbis, et arianum se esse miratus est.* Ces expressions du saint docteur doivent-elles être prises à la lettre? La vérité historique les réduit à leur juste valeur : saint Jérôme unit manifestement au concile de Rimini ceux de Sélencie et de Constantinople, tenus dans les mêmes circonstances, et qui furent également dirigés par la cabale arienne. Et c'est là l'intention la plus favorable que l'on puisse donner à ses paroles : or, en supposant d'abord pour l'Occident, que les Ariens y fussent au nombre de quatre-vingts, selon Sulpice-Sévère, encore très partagés dans leurs opinions, toujours celui des catholiques l'emportoit-il considérablement dans cette assemblée, composée de quatre cents évêques. A la réserve d'un très petit nombre, l'immense majorité faisoit la profession la plus ouverte de la foi de Nicée, et quand il y avoit été question de la déposition des évêques ariens, il n'y avoit eu qu'une voix dans tout le concile : *Nulla ibi sententiarum discrepantia, omnes una mente quæ decreta fuerunt conscripserunt, arianos que deposuerunt.* Ce sont les propres paroles de saint Athanase (lib. *de Synod.*, n° 11), d'accord avec Sulpice-Sévère. Il est constant, par le témoignage de Sozomène, que l'arianisme n'y avoit fait que peu de progrès, malgré tous les efforts d'Arsace et de Valens, et cela par la résistance de l'évêque de Rome et autres évêques orthodoxes, qui eurent soin de l'étouffer à sa naissance. Pour ce qui est de l'Orient et de ses conciles, si énergiquement dépeints par saint Grégoire de Nazianze, par saint Athanase et saint Hilaire ; pourquoi vouloir être plus sévère à leur égard que ces Pères, et que tant de savants modernes, qui ont accusé à bon droit leur fausse délicatesse contre le mot *consubstantiel*, mais qui rendoient justice à l'intégrité de leur foi, sur le fond même de la doctrine ? Autrement le saint évêque de Poitiers leur auroit-il rendu ce témoignage. « C'est à vous que j'adresse ces paroles, « saints évêques d'Orient, pour vous exhorter à ne point souffrir qu'on

évêques qui s'étoient laissés surprendre de la sorte demeurèrent dans leur communion, se contentant de gouverner leurs églises sans communiquer avec les autres, ou écrivirent aux confesseurs qui étoient bannis sous le prétexte de saint Athanase, pour déclarer leur foi et leur demander leur communion. D'autres, quoiqu'à regret, restèrent attachés à la communion des Ariens, n'espérant pas de voir jamais les choses en meilleur état. Il n'y en eut que très peu qui aimassent mieux (et il falloit bien s'y attendre), soutenir qu'ils avoient bien fait, que de reconnoître leur faute.

Le mal n'en étoit pas moins réel. Le vaisseau de l'Eglise étoit en péril, les vents étoient déchaînés, Pag. 301.

» vous soupçonne pour des mots, vous qui vous êtes purgés sur le fond » du dogme, en sorte qu'il ne nous reste plus aucun soupçon sur votre » foi?» J'ai cru devoir insister sur ce fait, parce qu'il m'est arrivé plus d'une fois d'entendre des hommes respectables, entre autres un prédicateur, aujourd'hui évêque, prêchant dans la chaire de Notre-Dame, avancer que les Pères des conciles de Rimini et de Séleucie avoient erré dans la foi; et il arguoit du mot de saint Jérôme, pour affoiblir par là l'autorité des conciles. On sait trop combien les protestants en ont abusé. Les Ariens, et les Donatistes avant eux, n'avoient pas manqué non plus de s'en prévaloir. Saint Augustin les avoit réduits au silence sur cette objection. Les hérétiques des temps modernes ont osé la reproduire. Bossuet s'est vu obligé encore de la foudroyer, tant dans sa *Conférence avec le ministre Claude*, que dans sa *Seconde instruction sur les promesses*. On gémit que des prêtres catholiques se fassent les organes du mensonge et de l'ignorance. A quoi donc ont servi les doctes et si lumineuses discussions de Pétau, de Thomassin, de l'abbé Corgne, du P. Alexandre, du cardinal de Bissy, du savant évêque de Soissons, de tant d'autres sur cette belle question?

la tempête grossissoit, l'espérance étoit morte dans les cœurs, quand le Seigneur s'éveilla; sa voix se fit entendre à la mer en courroux. Constance mourut, et la paix fut rendue aux églises. Tous les évêques qui avoient été chassés de leurs siéges y furent rappelés par la clémence de son successeur. Alors l'Egypte revit son Athanase vainqueur de l'hérésie; l'Eglise des Gaules reçut à bras ouvert Hilaire, signalé par de glorieux combats; celle d'Italie s'associa au triomphe d'Eusèbe de Verceil. Tous les évêques qui étoient tombés dans les piéges des hérétiques, on les voyoit accourir au-devant des saints confesseurs, protester par le corps du Seigneur et par tout ce qu'il y a de plus sacré, que s'ils avoient donné dans l'hérésie, c'étoit sans le savoir, qu'ils étoient toujours demeurés dans la société de la foi. « Pouvions-nous croire, disoient-ils, qu'il fallût » donner à ce que l'on nous disoit un autre sens : » que dans l'Eglise de Dieu, on abusoit de notre » simplicité et de notre bonne foi, et que des évê- » ques parlassent un langage si différent de ce qu'ils » pensoient? Ce qui nous a trompés, c'est d'avoir » eu trop bonne opinion de gens qui le méritoient » si peu(1). » Ils versoient des larmes; ils donnoient

(1) La franchise de ce langage trouve des garants bien respectables dans les Pères du concile de Paris, en 360, dont le témoignage est rapporté par saint Hilaire dans ses *Fragments*. (Labbe, *Conc.* tom. II, col. 821.)

tous les signes du repentir, et offroient de condamner leur propre signature et tous les blasphèmes des Ariens (1).

DOCTRINE DE SAINT JÉRÔME.

Sur l'eucharistie. Nous devons savoir que le pain que le Sauveur rompit et distribua à ses disciples, étoit son propre corps, selon ce qu'il leur dit lui-même : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Ce n'est pas Moïse qui nous a donné le vrai pain ; c'est Notre Seigneur Jésus-Christ. Assis au festin, il est le festin lui-même : c'est lui qui mange et qui est mangé : *Ipse conviva et convivium ; ipse comedens, et qui comeditur.* Nous buvons son sang ; nous buvons tous les jours dans son sacrifice ce fruit de la vraie vigne. Il y a autant de différence entre les pains de proposition et le corps de Jésus-Christ, qu'entre l'ombre et le corps, l'image et la vérité, les figures des choses à venir, et ce qui étoit représenté par ces figures.

T. IV, part. I Pag. 171.

Matth. XXVI 26.

Pag. 118

Nous souillons et profanons le pain, c'est-à-dire

Pag. 1811.

(1) Sur toute l'histoire de l'Arianisme, et le vrai sens de ceux qui l'ont soutenu, comme de ceux qui l'ont combattu, voyez les articles *Saint Athanase* et *Saint Hilaire de Poitiers*, dans cette *Biblioth. choisie.* Bossuet a inséré une dissertation excellente sur l'Arianisme, dans la *Seconde instruction pastorale sur les promesses faites à l'Eglise* (Collect. in-4°, tom. V, pag. 215 et suiv.), où il éclaircit quelques textes de saint Jérôme.

le corps même de Jésus-Christ, lorsque nous approchons indignement de l'autel sacré, et qu'étant impurs, nous buvons son sang qui est tout pur.

Pag. 577. Le prêtre est le médiateur entre Dieu et les hommes; il a le pouvoir de former par sa bouche sacrée le corps de l'agneau divin.

Pag. 155. Ce festin, que le père de l'enfant prodigue fit à son fils, se célèbre tous les jours parmi nous. Tous les jours, le père céleste reçoit son fils; Jésus-Christ étant continuellement immolé dans l'Eglise pour les fidèles. Ce veau gras que le père de famille sert au prodigue pénitent, c'est notre Sauveur lui-même de qui nous mangeons tous les jours la chair et buvons le sang.

Pag. 75. *Sur la confession sacramentaire.* Si le serpent infernal avoit porté à quelqu'un une morsure cachée; si, à l'écart et sans témoin, il lui avoit insinué le venin du péché, et que le malheureux infecté s'obstinât à ne pas découvrir sa blessure à son frère et à son maître, le maître qui possède les paroles de guérison ne lui sera pas plus utile que le médecin ne l'est au malade qui rougit de s'ouvrir à lui; car ce qu'elle ignore, la médecine ne le guérit pas.

Les évêques et les prêtres sont ceux à qui le ministère du sacrement de pénitence est confié. Ils ont les clefs du royaume des cieux, et jugent en quelque façon avant le jour du jugement; car c'est à eux que

Jésus-Christ a dit en la personne de Pierre : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que vous lierez, etc.* Matth. XVI. 19.

L'ordre est un des sacrements que Jésus-Christ a institués. L'évêque, qui en est le ministre, le confère par l'imposition des mains (1). Pag. 281.

Sur la prééminence de l'épiscopat. La tradition qui nous vient des Apôtres apprend que les évêques sont, par rapport aux prêtres, ce qu'étoit Aaron par rapport à ses fils, prêtres ordinaires de l'ancien Testament, qui figuroient ceux du nouveau. En conséquence, les évêques doivent avoir une prééminence de droit divin sur les prêtres de la nouvelle loi, comme Aaron l'avoit sur ceux de l'ancienne. Pag. 803.

Point d'église sans épiscopat : autrement, autant de schismes que de prêtres (2). Tout prêtre ne peut Pag. 295

(1) Voyez D. Ceillier, tom. X, pag. 411, 412.

(2) Le même saint docteur, en plusieurs endroits de ses ouvrages, appelle les évêques les souverains prêtres, et l'épiscopat un sacerdoce souverain et suréminent. Parlant de lui-même, il nous apprend que la ville de Rome l'avoit jugé pendant un temps digne du souverain sacerdoce : *Totius in me urbis studia consonant. Omnium pene judicio, dignus summo sacerdotio decernebar.* (*Epist. ad Asell.*) Saint Jérôme étoit prêtre lorsqu'il parloit ainsi. D'où on doit juger qu'il y avoit, selon lui, un degré du sacerdoce que les évêques seuls possédoient privativement aux prêtres. De plus, saint Jérôme, dans une lettre adressée à saint Augustin, appelle l'épiscopat le faîte du pontificat : *Tu qui juvenis es, et in cacumine pontificatus constitutus.* (*Epist.* LXXIX, n° 22.) Sur le chapitre soixantième d'Isaïe, il dit que ce prophète parle des

baptiser sans avoir reçu la consécration et la mission de l'évêque.

Pag. 294. *Sur la tradition.* Ne savez-vous pas que c'est la coutume de toutes les Eglises d'imposer les mains sur les baptisés après le baptême, pour invoquer sur eux le Saint-Esprit? Et quand même les Ecritures n'autoriseroient pas cette pratique, le consentement de tout le monde chrétien nous tiendroit en cela lieu de précepte. Car il est certain qu'il y a plusieurs autres choses qui s'observent par tradi-

évêques, et les désigne par ces mots, qui sont dans la version des Septante : *Ponam principes tuos in pacem, et episcopos tuos in judicium. Principes*, ajoute le saint docteur, *futuros ecclesiæ episcopos nominavit, quorum omnis visitatio in pace est, et vocabulum dignitatis in justitia.*

Les protestants, Calvin et Blondel à leur tête, essaient de combattre sa doctrine en l'opposant à lui-même, et nous objectent son fameux passage de la lettre à Evagre : *Episcopi noverint se magis consuetudine quam dispensationis dominicæ veritatis presbyteris esse majores.* Parce que, excepté l'ordination, le prêtre fait tout ce que fait l'évêque : *Excepta ordinatione, quid facit episcopus quod non faciat presbyter?* Le cardinal Duperron avoit répondu déjà péremptoirement à l'objection. (*OEuvr. div.*, pag. 48 et 49.) Le P. Morin l'a battue en ruines. (*De ordin.*, part. III, exerc. III, cap, III, n° 20.) On en peut voir la solution la plus satisfaisante dans l'ouvrage de Corgne. (*Défense des droits des évêques*, tom. I, pag. 81 et suiv.) Contentons-nous de ces paroles du savant Thomassin : « Quand saint Jérôme dit : que fait l'évêque, que le prêtre ne fasse, excepté l'ordination? il n'ôte rien à l'évêque, quoi qu'il semble lui ôter peu de chose. Car de laisser à l'évêque seul le pouvoir d'ordonner, c'est confesser qu'il possède lui seul le sacerdoce avec cette riche plénitude, et avec cette souveraineté qui est nécessaire pour le répandre dans toute l'Eglise et dans les siècles à venir. » (*Discipl. anc. et mod.*, part. I, liv. I, chap. I, n° 13, tom. I, col. 7.)

tion dans les Eglises, qui y ont acquis la même autorité qu'une loi écrite.

Dans toutes les Eglises de l'Orient, on allume des cierges lorsqu'on va lire l'Evangile, quoique ce soit en plein jour : ce qu'on ne fait pas avec l'intention de dissiper les ténèbres, mais en signe de joie et de dévotion (*). Pag. 214.

Sur le célibat ecclésiastique. Vous êtes obligé de convenir qu'il n'est pas permis à un évêque d'avoir des enfants depuis qu'il a été admis à l'épiscopat, parce qu'alors il ne seroit plus considéré comme un mari, mais condamné comme un adultère. Si le laïque n'a pas le droit de prier dans le temps où il ne s'abstient pas de l'usage du mariage, que dira-t-on du prêtre qui, étant tenu d'offrir sans interruption des sacrifices pour le peuple, doit toujours être dans une prière continuelle? Il doit donc s'abstenir du mariage. Pag. 75.

Jésus-Christ vierge et Marie vierge ont consacré la virginité dans les deux sexes. A leur suite, les Apôtres ont été vierges ou continents dans le mariage. Depuis eux, les évêques, les prêtres, et les diacres sont élus ou vierges, ou veufs, du moins avec obligation d'observer la plus exacte continence du moment où ils sont reçus dans le sacerdoce. Pag. 242.

Créance des Anges gardiens. Les Anges, dit Pag. 82.

(*) *Advers. Jovinian.*, lib. II, pag. 214.

Matth. XVIII. 16. l'Evangile, voient continuellement le visage du Père céleste. Les âmes sont d'une grande dignité, puisque chacune d'elle sa, depuis le moment de sa naissance, un Ange que Dieu a délégué pour la garder.

Pag. 19. *Sur l'Église.* Je suis uni de communion à la chaire de Pierre ; sachant que l'Eglise a été fondée sur cette pierre. Quiconque mangera l'Agneau hors de cette maison, sera un profane. Qui ne sera pas dans l'arche périra dans le temps du déluge. Il faut donc demeurer dans cette Eglise qui, ayant été fondée

Pag. 306. sur les Apôtres, subsiste jusqu'à présent. Si vous entendez dire que quelques-uns qui veulent passer pour chrétiens tirent leurs noms de quelqu'autre que de Jésus-Christ, comme les Marcionites, les Valentiniens et autres, sachez que ce n'est point là l'Eglise de Dieu, mais une synagogue d'Ante-Christ.

Pag. 380. Toute assemblée d'hérétiques ne peut être appelée l'Eglise de Jésus-Christ, et il n'est point leur chef.

Sur les hérésies. « On voit les hérésies et les fausses doctrines accréditées par l'éloquence de leurs auteurs, appuyées par la faveur des grands du monde, soutenues par l'artifice, avancées par la ruse et l'intrigue, fomentées par la mollesse et la politique, accrues par la faction et la cabale, étendues par la calomnie et l'imposture, triomphantes par la force et la violence, applaudies et adorées par une multitude séduite ou ignorante : on voit

leurs progrès, on ne tarde pas à voir leur décadence ; elles font beaucoup de bruit dans leur passage, et par l'impétuosité de leurs flots, elles emportent ceux qui ne sont pas fortement attachés à l'Eglise ; mais avec la rapidité des torrents, dit saint Jérôme, elles en ont la courte durée (1). »

Un discours flatteur, des jeûnes ou forcés ou affectés, un masque de vertu, telles sont les manœuvres ordinaires à l'hérésie ; c'est par là qu'elle vient à bout de surprendre les simples.

Sur la prière. « Non, vous ne croyez pas que c'est à Dieu que vous parlez. — Si je ne le croyois pas, dit à ce sujet saint Jérôme, je ne prierois pas ; mais si j'en étois bien convaincu, *si verè crederem*, la frayeur peinte sur le visage, je me jetterois et je me tiendrois humblement aux pieds de mon Dieu, *corpore inhorrescerem, ore pallerem, jacerem ad Domini mei pedes.* Mais quand je ne suis pas dans ces humbles sentiments, ne suis-je pas fondé à me demander à moi-même : Où donc est ma foi? *Ubi est fides mea?* Est-ce croire que je parle à mon Dieu? Abraham le croyoit aussi. De quelle humilité accompagnoit-il sa prière (2) ! »

« L'orgueil n'est pas né parmi les hommes. Il se

(1) Neuville, *Serm. sur la foi*, *Mystères*, tom. 1, pag. 198.

(2) Le P. Pallu, dans Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. v, p. 224.

vante que son extraction est céleste, et qu'il a tiré la naissance des Anges, qui ont été les premiers orgueilleux : *Superbia natione cœlesti* (1). »

Contre la médisance. « Peut-être vous faites-vous une indigne consolation de vous figurer tout le monde tel que vous êtes ou que vous avez été. Par là, dit saint Jérôme, que montrez-vous? votre probité, votre zèle pour la vertu? Non ; mais que vous vivez mal ou que vous avez mal vécu. »

« Juger les hommes, c'est ravir au Seigneur la marque de la victoire et, comme le dit saint Jérôme, la palme trempée dans son sang : *Christi palmam assumere* (2). »

Sur la très sainte Vierge.

T. v. p. 83 et suiv

« Pouvons-nous douter que celle qui a été jugée digne de porter dans son sein le prix de notre rédemption, puisse nous obtenir le bienfait de notre délivrance? Ce n'est donc pas sans raison que nous nous efforçons de la célébrer dans nos assemblées, puisque c'est à elle que nous sommes redevables de cet heureux commerce du ciel avec la terre. Elle pouvoit donc se réjouir elle-même parmi toutes les femmes, de ce qu'elle portoit dans son sein virginal celui qui devoit guérir tous les maux du genre hu-

Luc. xi. 27.

(1) Senault, *Panégyr.*, tom. I, pag. 37.

(2) La Rue, *Jugem. témér.*, *Carême*, tom. III, pag. 439, 461.

main. Elle s'étonnoit en secret des signes de sa grossesse, elle qui savoit n'avoir eu aucun commerce avec aucun homme. O virginité heureusement féconde ! O prodige d'un genre nouveau et inouï ! Celle qui est mère est en même temps vierge ; celle qui est vierge est en même temps mère. Elle a enfanté celui qui l'a fait concevoir ; elle a porté celui qui l'a créée. Car enfin, celui qui est né de Marie étoit le créateur de Marie ; et c'est ainsi que la bienheureuse Marie est tout à la fois et vierge et mère, puisqu'en portant son fils dans son sein, elle n'a rien perdu de ce qu'elle possédoit auparavant. O mère de mon Dieu ! quelle gloire est la vôtre ! Vous avez porté dans votre sein le Créateur du ciel et de la terre ; vous avez couvert de vos baisers maternels ses lèvres encore teintes de votre lait virginal ; et, quoiqu'il fût votre Maître et votre Seigneur, vous l'avez vu, sous la forme d'un foible enfant, s'attacher à vous en formant ses premiers pas, et remplir votre cœur d'une joie ineffable. O heureux enfantement ! tu as fait l'allégresse des Anges, l'attente de tous les saints. Tout le genre humain, enveloppé dans une même proscription, avoit besoin de toi pour voir disparoître l'anathême qui pesoit sur lui. *Ibid.* I. 34.

Voilà, ô bienheureuse Marie, ce qui fait votre gloire ; voilà ce qui fait que vous êtes bénie entre toutes les femmes, que vous avez été préférée à toutes les troupes des Anges. Vous suivez l'Agneau par- Luc. I. 28. Apoc. XIV. 4.

tout où il porte ses pas; c'est vous qui invitez les chœurs des vierges, de toutes ces âmes qui ne se sont jamais laissé prendre aux attraits des voluptés charnels, à venir, à travers des chemins semés de lis blancs comme la neige, et de roses parées de toutes les grâces du printemps, se désaltérer à la source de la vie. Dans cette région, qui n'est habitée que par des saints, vous êtes assise à la première place; vous errez çà et là parmi des fleurs humides de rosée, jouissant de toutes les délices du paradis, et vos mains immortelles se plaisent à cueillir des fleurs qui ne se flétriront jamais. Unissant vos chants à ceux des Anges et des Archanges, vous ne cessez de répéter avec eux : Saint! Saint! Saint!

Mais que fais-je? et pourquoi mon imagination s'efforce-t-elle de trouver des figures pour vous louer, lorsque je sens que tout ce que je puis dire est infiniment au-dessous de ce que vous méritez? Si je vous appelle la mère des nations, vous êtes plus que cela; si je vous appelle la vive image de Dieu, vous êtes digne de cet éloge; si je vous appelle la nourrice d'un Dieu, je ne dis rien qui ne soit véritable, à la rigueur. O bienheureuse mère! nourrissez donc de votre lait celui qui est notre nourriture; nourrissez celui qui est la nourriture des Anges; nourrissez celui qui vous a faite vous-même, afin de pouvoir lui-même se faire tout ce qu'il est devenu, dont la conception vous a accordé

la douceur d'être mère sans que sa naissance vous ôtât le mérite et la gloire de la virginité ; qui avant de naître vous a créée pour être sa mère, afin de sortir de votre sein comme l'époux sort de son lit, et de pouvoir se montrer sous une forme visible aux regards des mortels.

Quelle gloire ça été pour vous de donner, en quelque sorte, l'existence à celui de qui vous l'aviez reçue, de porter dans vos bras celui qui vous porte lui-même avec le monde, de présenter vos mamelles à celui qui les remplissait d'un lait merveilleux.

Comment pourrons-nous louer dignement la charité de notre Dieu? comment pourrons-nous lui témoigner notre juste reconnoissance pour s'être ainsi fait homme à cause de nous, pour avoir choisi une mère parmi les filles des hommes, et s'être renfermé dans le sein d'une créature appartenant à notre nature? Ah! efforçons-nous surtout de lui rendre en ce jour des actions de grâces, puisque c'est en ce jour que cette vierge glorieuse a été enlevée dans les cieux par son assomption. Passons ce grand jour dans une sainte joie. Dans quelque degré de gloire que Marie soit maintenant placée dans les cieux, n'oublions point qu'en mettant au monde celui qui est notre frère, elle est devenue véritablement notre mère, et qu'ainsi, plus elle est élevée en puissance et en gloire, plus nous devons nous attendre à ressentir les heureux effets de son amour

maternel pour nous, si nous nous adressons à elle avec confiance, et surtout si nous nous attachons à imiter les vertus dont elle nous a donné de si parfaits exemples (1). »

« Pénétré de ces sentiments de frayeur et de respect, j'ose cependant peser, avec saint Jérôme, la force des objections formées contre ce mystère par les impies et les incrédules de chaque siècle. Je ne suis plus surpris que quiconque voulut attaquer la gloire de Marie, l'ait toujours attaquée par cet endroit; que quiconque voulut ébranler le système entier du christianisme, s'y soit toujours pris par cet endroit. S'il y avoit, en effet, dans la religion, quelque côté qui eût quelque apparence de foiblesse, ce seroit celui-ci. Pour concevoir une mortelle mère de Dieu, il faut toute la docilité de l'esprit le plus humble et le plus simple; ce n'est que contradiction apparente dans ce mystère. Par la grandeur des difficultés, je juge donc de la grandeur du mys-

(1) Sur l'Assomption de la Vierge, trad. de M. de Lamennais, *Doctr. chrét.*, tom. III, pag. 584—589. On ne peut affirmer que le discours d'où ceci est tiré, soit de saint Jérôme : « Il paroît être de quelque Grec, médiocrement instruit de la langue latine, qui l'a intitulé du nom du saint docteur, pour lui donner plus de cours. « (D. Ceillier, *Hist. des écriv.*, tom. X, pag. 358.) C'est toutefois dans ce discours que l'on a puisé pour composer les leçons de la fête de l'Assomption, qui se lisent dans les anciens bréviaires; ainsi qu'un autre, également publié sous le nom de saint Jérôme, pour la fête de la Purification, et qui a fourni aux leçons de cette fête.

tère, et de la grandeur du mystère, je conclus enfin la grandeur de la dignité de celle en qui il s'opère (1). »

Comment la vengeance divine s'est apesantie sur le peuple juif, depuis que les perfides vignerons à qui le père de famille avoit confié le soin de sa vigne ont tué les serviteurs qu'il leur avoit envoyés, et jusqu'au Fils de Dieu lui-même. Chassés de leur ville, ils n'ont la liberté d'entrer dans Jérusalem que pour un seul jour. Ils n'y viennent que pour déplorer la perte qu'ils en ont faite! encore faut-il qu'ils achettent, à prix d'argent, la permission de pleurer la ruine de leur patrie. Comme autrefois ils ont acheté le sang de Jésus-Christ, ils sont maintenant contraints d'acheter leurs propres larmes; et jusqu'à leurs pleurs, tout leur est vendu. A l'anniversaire du jour que Jérusalem fut prise et ruinée par les Romains, on voit accourir les restes de ce malheureux peuple avec les marques du deuil, les femmes courbées sous le poids de l'âge, les vieillards chargés de haillons comme d'années, se mêlant dans la foule, portant sur leurs corps, et jusque sur leur visage, l'expression visible de la colère divine. Cette multitude lugubre déplore la ruine de leur temple, pendant que la croix du Sauveur, placée sur

Pag. 1655.

(1) L'abbé Clément, *sur la dévotion à la très sainte Vierge*, *Mystères*, tom. 1, pag. 416.

le sommet de l'église du Calvaire, brille à tous les yeux; pendant qu'au-dehors comme au-dedans de l'Anastasie, église de la résurrection du Sauveur, l'or éclate de toutes parts, et que de tous les endroits de la ville de Jérusalem, l'on aperçoit l'étendard de Jésus-Christ déployé sur le mont des Oliviers. Ce double spectacle fait sentir la profonde misère de ce peuple ingrat; mais il n'excite point la compassion dont son opiniâtreté le rend indigne; ses larmes seroient intarissables, et les femmes dont les cheveux sont épars, et les bras livides à force d'en frapper leurs poitrines, ne cesseroient pas de s'affliger, si le soldat avare ne comptoit les moments et ne mettoit une nouvelle taxe sur de nouvelles larmes.

Sur la charité. « C'est donc avec raison qu'au rapport de saint Jérôme, le disciple bien-aimé, cassé de vieillesse et épuisé de forces, se faisoit porter, tout languissant qu'il étoit, sur les bras de ses disciples, pour répéter sans cesse aux fidèles assemblés, d'une voix mourante, ces paroles brûlantes d'amour: *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres.* Comme on se plaignoit de ses redites, et qu'on lui en demaandoit la cause, il fit, dit ce saint docteur, une réponse digne de celui qui avoit reposé sur le sein d'un Dieu, et qui avoit pénétré les secrets de son cœur: c'est, répliqua-t-il, le grand précepte du Seigneur, et celui-là suffit, pourvu qu'il soit bien observé (1). »

(1) Segaud, *Carême*, tom II, pag. 225, 226.

SAINT PAULIN DE NOLE,

Né en 353 (1), mort en 431.

Les savants auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* ont réuni dans quelques lignes les titres de ce saint évêque aux hommages de tous les siècles.

« Saint Paulin, évêque de Nole, étoit né à Bordeaux. Une naissance illustre, des richesses immenses, un génie heureux, un esprit aisé, agréable, pénétrant, élevé; un savoir au-dessus du commun, l'élévation aux premières dignités de l'empire, enfin une très grande piété, lui donnèrent une célébrité extraordinaire. Il avoit eu pour maître dans les belles-lettres, le poète Ausone, son ami et son voisin. Son ami le plus intime et le plus illustre fut Sulpice-Sévère. Il composa un panégyrique de l'empereur Théodose. Il mourut en 431, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il étoit très lié avec saint Delphin et saint Amand, evêques de Bordeaux, saint Martin, saint Alipe, saint Honorat d'Arles, Ruffin, et plus encore avec saint Ambroise, saint

(1) Ou 354. Voyez Tillemont, qui a donné une excellente *Vie* de ce saint évêque, dans le XIVe vol. de ses *Mém. ecclés*, pag. 1 et suiv. *Qui plura de eo scire avent, adeant Vitam ejus a Fr. Sacchino conscriptam, et novissimis operum Paulini editionibus insertam.* (Cave, *Script. eccles.*, pag. 185, col. 1.) On a publié sa *Vie* en 1 vol. in-4° Paris, 1743

Augustin et saint Jérôme, qui correspondoient habituellement avec lui. Saint Augustin le consultoit souvent, et le prioit quelquefois de corriger ses écrits. Parmi ses lettres, nous avons l'unique sermon qui nous reste de lui. Il est intitulé *de Gazophilacio ;* c'est-à-dire du tronc où l'on recevoit les aumônes des fidèles. « Les savants jugent que c'est une des plus excellentes pièces de l'antiquité sur l'aumône, et qui fait voir davantage les beautés de son style (1). »

Saint Jérôme, entre autres, lui écrivoit : Soyez bien persuadé que l'adulation n'entre pour rien dans le témoignage d'estime et d'amitié que je vous porte. Vous prouvez dans vos ouvrages beaucoup d'esprit et d'éloquence; votre style est pur et facile, et la manière dont vous vous exprimez suppose toute la justesse du raisonnement (2). Dans le style épistolaire, vous approchez de Cicéron (3). Il vante la connoissance profonde qu'il avoit des saintes écritures et de la littérature profane (4). Saint Eucher de Lyon l'appeloit l'honneur et le modèle de notre France (5). Saint Augustin, écrivant à Lucinien,

(1) *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 179.

(2) *Epist.* XLIX *ad Paulin*, col. 567, tom. IV, part. II, edit. Martian.

(3) *Ibid.*, *Epist.* LI, col. 575

(4) *Ibid.*, col. 576.

(5) *Epist. ad Valerian.*, n° 35

pour l'engager au détachement des choses de la terre, lui proposoit l'exemple de saint Paulin : « Voyez, lui dit-il, Paulin, cet homme si grand par sa naissance, par son génie, par ses richesses ; avec quelle générosité cet héroïque serviteur de Jésus-Christ s'est dépouillé de tout pour ne posséder que Dieu ! voyez comme il a renoncé à tout l'orgueil du monde, pour embrasser l'humilité de la croix ! comme il emploie présentement à louer Dieu ces trésors de science qui sont perdus, quand on ne les consacre pas à celui qui les a donnés (1)! »

S. Paulin avoit composé dans sa jeunesse un panégyrique de l'empereur Théodose, où il le louoit beaucoup plus comme chrétien que comme prince (2). Nous ne l'avons plus. Saint Jérôme, à qui l'auteur en avoit envoyé une copie, témoigne l'avoir lu avec une vive satisfaction ; il en admiroit surtout la seconde partie, et ne craint pas de le comparer aux plus belles harangues de Cicéron. Il félicite le prince d'avoir rencontré un pareil orateur. Vous avez, lui dit-il, ajouté un nouveau lustre à la pourpre impériale, et consacré pour l'immortalité son code de législation (3). Bossuet, parlant de Louis XIV, appliquoit à ce monarque ce que

(1) *Epist.* XXVII, tom. II, pag. 42, edit. Bened.

(2) Thomas, *Essai sur les éloges*, tom. I, pag. 307.

(3) *Epist.* L *ad Paulin.*, tom. IV, part. II, p. 566.

saint Paulin avoit dit du grand Théodose : « Qu'il aimoit à contempler dans sa personne, non le roi, mais le serviteur de Jésus-Christ, et un prince qui s'élève au-dessus des hommes, plus encore par sa foi que par sa couronne. *In Theodosio, non imperatorem, sed Christi servum, nec regno, sed fide principem prædicamus* (1). »

L'une de ses épîtres les plus célèbres est celle qu'il adressa à saint Apre, qui, après avoir paru avec éclat dans le barreau et la magistrature, avoit quitté le monde, et vivoit à la campagne avec sa femme, pour y servir Dieu tous deux ensemble plus parfaitement. Il fut depuis évêque de Tulles en Limousin, et l'Eglise en fait mention dans son martyrologe. Notre saint y donne des conseils utiles à toutes les conditions.

(L'édition que nous suivons dans cet article est celle de Le Brun (*).)

Pag. 231 et seq. Il commence en félicitant son ami de son changement de vie. L'honneur doit s'en rapporter à Dieu, principe unique de toute grâce, l'objet ineffable et mystérieux de toute la véritable piété, source de la vraie science, de celle dans qui l'Apôtre des nations mettoit toute sa gloire, estimant toute autre

(1) *Oraison funèbre de Marie-Thérèse*, tom. VIII de la Collect. in-4°, pag. 458, 459.

(*) *S. Paulini nolensis episcopi opera*, 2 vol. in-4°. Paris, 1685.

n'être que folie. Qui la possède n'a rien à envier au monde. Réjouissez-vous donc, et bénissez Dieu avec allégresse. Vous en êtes à vos premiers pas dans la carrière ; et déjà vous avez atteint à ses extrémités. Déjà vous avez manifesté avec quelle fermeté vous croyez à Jésus-Christ, puisque vous avez commencé à souffrir pour Jésus-Christ.

(C'est que la conversion de saint Apre avoit suscité contre lui des persécutions.) Saint Paulin lui propose ces motifs bien propres à soutenir sa constance :

O heureuse ignominie de déplaire aux gens du monde avec Jésus-Christ ! Et ne serions-nous pas bien malheureux de leur plaire, puisqu'on leur plaît sans Jésus-Christ? Quel commerce pourrions-nous avoir avec eux, quand tout notre bonheur est de n'avoir avec eux rien de commun ? Ce n'est pas à votre personne qu'ils en veulent ; mais à Jésus-Christ lui-même, qui a été méprisé et persécuté dans les saints depuis le commencement du monde. (Vérité que le saint Evêque confirme par les exemples de l'ancien et du nouveau Testament). La persécution ne se combat que par le silence, la patience et l'humilité. On se défend mieux de la haine et des injures par une bonne vie que par des apologies.

Comparaison entre le bonheur des gens du monde et celui des justes, par les textes de l'Ecriture.

La lettre se termine par de nouvelles félicitations sur son changement de vie. C'est à cette heure que

vous êtes vraiment puissant, vraiment éloquent, et vraiment sage. Maintenant que vous êtes mieux instruit dans le droit divin, vous plaiderez pour vous-même.

Saint Paulin, pénétré de la grandeur de l'épiscopat, s'en exprime en ces termes, dans une de ses lettres à Sulpice-Sévère :

Pag. 151. Maintenant que je me vois chargé du fardeau de Jésus-Christ, je me sens obligé à des actions qui me semblent bien au-dessus de mes forces et de tout ce que je pouvois mériter. Admis comme je le suis aux plus hauts secrets de Dieu, rendu participant de ses mystères les plus cachés, je dois communiquer aux autres les choses célestes. Me trouvant plus rapproché de Dieu, je suis, pour ainsi parler, dans l'Esprit même de Jésus-Christ, et dans son corps, et dans sa lumière. La connoissance que j'ai de ma foiblesse me fait trembler à la vue du pesant fardeau qui m'a été imposé. Mais je compte sur la force de celui qui a donné la sagesse aux petits, etc.

Le désir de la perfection l'enflammoit d'une sainte ardeur. Il s'en ouvre dans ces termes à son ami :

Pag. 155. Après avoir quitté toutes les choses temporelles, ce n'est pas avoir fourni la carrière, c'est seulement y être entré. Un athlète qui s'est dépouillé, n'est pas pour cela victorieux ; il est seulement en état de mieux combattre. Celui qui doit

passer un fleuve à la nage, met bas ses vêtements; mais, pour s'être deshabillé, il n'est pas encore à l'autre bord : il faut qu'il se jette, qu'il remue les bras et les jambes, qu'il se pousse, qu'il s'élance, qu'il se mette hors d'haleine pour rompre les vagues, et pour fendre le courant des eaux (1). »

Faisons ce que Jésus-Christ a ordonné, afin d'acquérir ce qu'il a promis. Il ne nous a pas refusé sa vérité; ne lui refusons pas notre foi.

De même qu'en creusant la terre pour y établir le fondement d'un édifice, on rencontre souvent des souches d'arbres ou des restes de racines, quelquefois des animaux venimeux et des cavités profondes qui servent de retraite à des vipères; ainsi, après même que nous avons travaillé à purifier notre cœur, à le dégager du soin des choses temporelles qui le répandoient au dehors, nous y découvrons des souches de vices profondément enracinées, et des creux enfoncés où se retranche l'ennemi du salut. C'est alors que nous commençons à bien voir notre misère et l'abîme de notre corruption. Pag. 163. Pag. 58.

Nous ne possédons d'autre bien que Jésus-Christ; avec celui-là, sommes-nous pauvres quand nous possédons celui à qui tout appartient?

Pourquoi recherchons-nous la faveur du monde, qui est la disgrâce de Jésus-Christ? Réjouissons- Pag. 96.

(1) Traduit par le P. de La Colombière, *Serm.*, tom. II, pag. 528.

Pag. 232. nous donc lorsque nous sommes assez heureux de déplaire à ceux à qui Dieu même déplaît. Qu'ils jouissent de leurs plaisirs, de leurs dignités et de leurs richesses, si toutefois nous pouvons dire que tout cela soit à eux; qu'ils en jouissent puisqu'ils aiment mieux les posséder sur la terre, où nous ne sommes que pour un temps, que de les réserver pour l'autre monde, où nous demeurerons éternellement; qu'ils gardent pour eux leur sagesse et leur bonheur, et qu'ils nous laissent notre misère et notre folie. Mais le mal est que nous aimons encore le monde, lors même que nous le quittons. Nous recherchons nos aises et nos commodités jusque dans le service de Jésus-Christ. Nous voulons bien être loués à cause de lui, mais non pas être affligés et persécutés pour l'amour de lui. Souvenez-vous que lorsqu'on broie le grain de moutarde (figure de la semence évangélique), dont nous sommes un fruit, sa vertu s'en échauffe davantage, et se fait sentir dans toute sa force. De même, lorsque nous sommes comme broyés par les médisances, notre foi en doit devenir plus ardente.

Pag. 351. L'homme, en ne voulant pas connoître Dieu, a mérité de ne pas se connoître lui-même.

Pag. 93. Vous savez tout ce qu'il y a de beau dans les poètes, et vous en avez, ce semble, cueilli toutes les fleurs; vous êtes tout plein de l'éloquence des plus célèbres orateurs; vous avez puisé les connois-

sances de la philosophie jusque dans leur source ; vous avez augmenté un si riche fonds par l'étude des langues étrangères, en joignant les douceurs de la langue grecque à la majesté de la vôtre. Dites-moi, je vous prie, où sont les affaires quand vous êtes sur Cicéron et sur Démosthènes? Vous avez toujours du loisir pour ces sortes d'amusements, et vous n'en avez jamais quand il s'agit d'étudier Jésus-Christ, c'est-à-dire la sagesse de Dieu (1) ; vous avez même le temps d'être philosophe, et vous n'avez pas le temps d'être chrétien ! Changez de système : soyez péripatéticien pour Dieu et pythagoricien pour le monde.

L'humble de cœur est le cœur de Jésus-Christ. Pag. 123.
Humilis corde cor Christi est.

Rien ne nous rend plus agréables à Dieu et aux Pag. 15.
hommes que si, étant grands par notre propre mérite, nous devenons petits par un humble sentiment de nous-mêmes (2).

Faites violence à Dieu; ravissez le royaume des cieux. Celui qui défend qu'on touche au bien d'autrui a de la joie qu'on envahisse le sien : celui qui condamne les violences de l'avarice loue celles de la foi.

Les passions et les voluptés sont véritablement ce Pag. 93.

(1) *Vacat tibi ut et philosophus sis; non vacat ut Christianus sis.* Imité dans Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. VI, pag. 308.

(2) *Epist. ad Celanc. in appendice.*

que les poètes ont feint des syrènes : elles ont de la douceur et je ne sais quoi de charmant en apparence ; mais pour peu qu'on en goûte, on n'y trouve que de l'amertume et du venin. Elles flattent les sens, et elles empoisonnent l'âme. Elles chatouillent la chair, et elles corrompent le cœur. L'usage en est criminel, et tous les fruits en sont mortels.

Pag. 119. et suiv. Il y a bien plus de générosité à ne pas user des choses qu'on possède encore, qu'il n'y en a à se passer de celles dont on est déjà dépouillé ; et la force chrétienne paroît davantage à mépriser ce qu'on a, qu'à n'avoir rien qu'on puisse mépriser.

Pag. 117. *Sur Magdeleine.* Elle trouva le secret de plaire, non pas tant par le prix de ses présents, que par l'affection avec laquelle elle rendit ses services au Seigneur. Ce que Jésus-Christ aima en elle, ce n'étoient pas ses parfums délicats, mais cette charité fervente qui la fait entrer dans une maison étrangère, sans être invitée et sans craindre ni affront ni rebut, qui l'y fit, dis-je, entrer avec une sainte impudence et une pieuse audace, jusqu'à user de cette violence qui emporte le royaume des cieux.

Pag. 149. et seq. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à Dieu, de ce que lui étant si redevables, il demande seulement que nous l'aimions, pour payer toutes nos dettes, ou plutôt de ce qu'il nous remet toutes nos dettes à ce prix-là ! Ne nous montre-t-il pas, en mettant le précepte de l'amour au-dessus de tous

les autres, comment tout pauvres et insolvables que nous sommes, nous pouvons nous acquitter de tout ce que nous lui devons? Que personne donc ne s'excuse sur la difficulté de payer, puisque personne ne peut dire qu'il n'a pas un cœur. On n'exige de nous ni sacrifices, ni présents, ni aucun travail pénible. Nous avons dans nous-mêmes de quoi satisfaire, car nous sommes maîtres de notre amour. Donnons-le au Seigneur, et nous voilà quittes. Je dis davantage : En payant ainsi les grâces qu'il nous a faites, nous l'obligeons à nous en faire de nouvelles ; et de notre créancier nous le faisons notre débiteur.

Que les orateurs se parent de leur éloquence, Pag. 225. les philosophes de leur sagesse, les riches de leurs trésors, les rois de leur puissance et de leur grandeur, Jésus-Christ est pour nous une riche possession et un royaume glorieux. Nous trouvons la Pag. 138. sagesse dans la folie de l'Evangile, la force dans l'infirmité de la chair, la gloire dans le scandale de la croix.

L'orgueil qui se cache sous des dehors simples Pag. 16. (Append.) et modestes est beaucoup plus difforme que l'orgueil qui se montre à découvert ; car il arrive, je ne sais comment, que les vices ont quelque chose de plus ignoble, lorsqu'ils empruntent le voile des vertus pour se cacher.

Nous pouvons tomber dans le vice par la voie

même de la vertu. Si nous ne gardons de justes mesures, nous courons risque d'avoir de l'orgueil
Pag. 63. de ce que nous sommes humbles. Il y a un saint orgueil ; à savoir celui qui consiste à s'élever au-dessus du monde, à mépriser le siècle, à n'estimer que les biens futurs.

Pag. 65. Ne craignons rien que Dieu, et n'aimons rien au-dessus de lui.

Pag. 98. Vous devez d'autant plus craindre d'offenser un homme de Dieu, qu'il est plus prêt à vous pardonner : parce que c'est une grande impiété d'offenser une personne qui ne s'offense de rien, et que le Seigneur venge plus sévèrement celui qui ne souhaite point d'être vengé.

Ne répondons point à ceux qui disent du mal de nous, mais parlons seulement au Seigneur par le silence de l'humilité et par la voix de la patience ; et ce Sauveur, qui est invincible, combattra pour nous et vaincra dans nous.

Pag. 162. Repousser une injure par une autre, c'est se venger en homme ; mais c'est se venger en Dieu que d'aimer jusqu'à notre ennemi.

Parlant de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, saint Paulin dit qu'il s'est comporté dans l'achat
Pag. 144. de notre cœur comme feroit un curieux dans celui d'une chose précieuse qu'il trouveroit à son gré. Cet homme, dit-il, se résout à deux choses : Premièrement, à acheter fort cher ce qu'il aime, parce

que, pour s'en rendre propriétaire, il doit l'emporter sur tous ceux qui y prétendroient. En second lieu, à ne s'en défaire jamais, parce qu'il ne sauroit apparemment trouver personne qui lui en rende autant qu'il en a donné. Le Fils de l'homme a eu ces deux sentiments. Quand il a voulu acheter le cœur de l'homme, il a cru que, pour se l'acquérir préférablement à toutes les créatures, il falloit qu'il le payât de tout son sang; et il a prétendu que c'étoit en même temps le moyen de s'en conserver la possession, n'étant pas possible qu'on soit jamais en état de lui rendre le prix qu'il en a donné : *Tanti nos emit, ut non solum venditi, sed ne etiam venales essemus.*

Tout ce que nous faisons et tout ce que nous disons appartient, soit à la voie large, soit à la voie étroite. Nous marchons maintenant dans une voie bien étroite, et nous sommes comme chancelants sur une corde tendue en l'air, de sorte que si nous n'affermissons bien nos démarches avec le contrepoids d'une continuelle circonspection, notre ennemi nous fera tomber d'un côté ou d'un autre. Pag. 11. (Append.)

Saint Paulin est compté avec raison parmi les Pères qui aient parlé le plus éloquemment du précepte de l'aumône. Son discours intitulé *De gazophilacio* (ou *Du tronc*) est célèbre.

Ces troncs, placés à l'entrée de nos églises, sont en quelque sorte des tables dressées pour la subsis- Pag. 216.

tance des pauvres. Ils ne sont pas là simplement pour servir à la curiosité, ils demandent à être remplis; autrement les gémissements des pauvres crieroient vengeance contre nous, et l'obtiendroient.

Qui prête aux pauvres du Seigneur doit en attendre une récompense éternelle. Prêtons donc au Seigneur, prêtons-lui de ses propres biens, puisque nous ne possédons sur la terre rien qu'il ne nous ait donné. Qu'a-t-il besoin de nos dons, lui qui est essentiellement la bonté et la béatitude? S'il demande à être débiteur de ses propres bienfaits, c'est pour avoir occasion de rendre avec usure ce qu'il a reçu.
Pag. 219. Ne balancez donc point, n'épargnez point. Faites violence à Dieu. Ravissez-lui le royaume du Ciel. Celui qui défend de toucher au bien du prochain aspire à se voir ravir le sien; et quoiqu'il condamne l'avarice, il loue le pieux larcin qui se fait selon les lumières de la foi.

Pag 232. Ces pauvres vous attendent à la porte de l'église; ils observent votre arrivée, leurs yeux sont fixés sur vous et suivent chacun de vos pas. Leurs voix languissantes, exténuées par la faim qui les presse, vous adressent des vœux suppliants; elles implorent de votre compassion quelque soulagement à leurs misères. Ne les contraignez pas à changer leurs prières en murmures; craignez que leurs gémissements n'irritent contre vous le père des orphelins, le protecteur des veuves, le Dieu souffrant dans la per-

sonne des pauvres. Il y a bien de la différence entre la prière que l'on fait dans le secret, et pour soi-même, et celle qui est fortifiée du concours d'un grand nombre de voix. Quand vous vous taisez, les pauvres crient pour vous. A votre aspect, leurs âmes reconnoissantes proclament votre nom, et bénissent le Seigneur en vous comblant vous-même de bénédictions.... Aimons à arrêter nos regards sur l'histoire du Lazare et du mauvais riche.... Pag. 74.

Ne nous y trompons pas : nous trafiquons avec Dieu quand nous pensons lui donner. Ne nous flattons pas d'être libéraux : nous sommes plus avares que ne le sont les usuriers si passionnés pour le gain; et nous le sommes d'autant plus, qu'au lieu d'acquérir comme eux quelque chose de terrestre et de périssable au prix d'une autre de même nature, nous abandonnons des biens fragiles pour gagner des biens éternels. Il n'appartient qu'à la grâce de l'Evangile de changer les vices en vertus, et de faire d'une mauvaise action une bonne œuvre. La loi de Moïse défendoit l'usure : la loi de Jésus-Christ nous apprend à la sanctifier. L'une en déclaroit la pratique injuste : l'autre enseigne le moyen de la rendre légitime. Donnez votre argent à usure; mais donnez-le à Jésus-Christ, et votre usure sera innocente. Pag. 211.

(Grand nombre de prédicateurs ont su profiter de l'étude qu'ils avoient faite des lettres du saint évêque.)

Le P. de La Rue explique par un mot profond de saint Paulin la conduite de la Providence, dans l'inégalité des conditions : *Deus omnis immodici temperator*, avoit dit ce père. « Dieu, dit son com-
» mentateur, le P. de La Rue, s'est proposé, pour
» règle et pour loi de gouvernement, de mettre des
» bornes et des mesures à tout ce qui est hors de
» mesure. » Comment cela ? « Par une sage provi-
» dence qui rend tributaires l'un de l'autre le riche
» et le pauvre. » Ce qu'il développe avec encore plus de lucidité, et par un autre texte du même saint, dans un de ses sermons sur l'aumône : « Ne nous scanda-
» lisons point des misères de la vie ; cette diversité
» d'indigence et d'abondance insupportable à nos
» foibles esprits, est ce qui fait, dit saint Paulin, le
» juste tempérament qui maintient le genre humain.
» *Divitem pauperi, et pauperem diviti præparavit.* Le
» riche est pour le pauvre, et le pauvre pour le riche:
» le riche pour fournir au pauvre de quoi soutenir
» sa vie, et le pauvre pour fournir au riche de quoi
» faire son salut. (1) » Cette pensée fournit à l'éloquent prédicateur tout le plan de ce discours : « Arrêtons-nous, continue-t-il, à cette idée, et ti-
» rons-en deux grands points d'instruction : l'un,
» sur l'obligation de l'aumône, et l'autre, sur son
» utilité. »

(1) *Carême*, tom. III, pag. 143. S. Paulin, *Epist.* XXXII *ad Sever.*, pag. 212.

Joli et Cambacérès ont développé la même proposition : le premier, en s'appuyant du nom et des paroles de saint Paulin (1); le second, en le traduisant sans le citer (2).

« Où est (demande ailleurs le P. de La Rue) le » grand déréglement, la vraie source des misères ? » Elle est, dit saint Paulin, dans la perversité, non- » seulement de l'avarice, mais de la libéralité : *Ex* Pag. 76. » *avaritia et liberalitate perversa.* » (Ce qu'il faut expliquer). «Tout du côté du plaisir, et rien du côté » du devoir. Tout à des flatteurs qui vous trompent, » et à des ingrats qui vous méprisent, à des séduc- » teurs qui vous corrompent, aux complices de vos » plaisirs, aux entremetteurs de vos intrigues, aux » esclaves de vos passions; et c'est là précisément que » vous devez êtes avares. Rien cependant aux pau- » vres de Jésus-Christ, vos frères et vos égaux, hé- » ritiers du même père, et sujets du même Sei- » gneur. Rien pour eux, malgré tous leurs besoins, » malgré tous vos avantages. Or, c'est là que devroit » aller toute votre libéralité (3). »

Dans un de ses panégyriques : « Comment, de » cette élévation, François regardoit-il la surface » de la terre, et tout ce qui nous y tient si vaine- » ment occupés ? Ne pouvoit-il pas s'écrier avec saint

(1) *Dominic.*, tom. III, pag. 401.
(2) *Serm.*, tom. I, p. 385.
(3) *Carême*, tom. III, pag. 381.

Pag. 136. » Paulin : *Sub sole vanitas, super solem veritas.* » Au-dessus du soleil, dans cette bienheureuse pa- » trie où j'aspire, dans le sein de mon Dieu, je ne » vois que vérité; mais sous le soleil, dans ce lieu » de confusion et de désordre, dans cette région » des morts, je ne vois qu'illusion, que mensonge, » que vanité. (1). »

Bossuet, qui avoit lu ces lettres, et particulièrement celles que saint Paulin adresse à Sévère, a su y rencontrer des germes heureux que son génie pénétrant fait éclore et développe.

Parlant des artifices de l'amour-propre et des louanges que nous donnent les flatteurs : « Ennemis » bien dangereux, dit saint Paulin, ils rassurent dans » ses propres vices notre conscience tremblante, et » mettent le comble à nos péchés par le poids d'une » louange injuste et artificieuse : *Sarcinam peccato-* » *rum pondere indebito laudis accumulas* (2). »

Sur la nécessité de se retenir dans les choses permises, pour ne pas s'emporter dans les choses défendues : « Je vous laisse à penser (dit notre éloquent » évêque de Meaux) si une liberté précipitée jusqu'au » voisinage du vice, ne s'emportera pas bientôt jus- » qu'à la licence; si elle ne passera pas bientôt les » limites, quand il ne lui restera plus qu'une si

(1) *Panégyr.*, tom 1, pag. 186, Paris, 1740. Autres textes analogues dans l'Epître à Célancie. (*Append.*, pag. 14, 15.)

(2) *Serm.*, tom. v, pag. 190. S. Paulin, *Epist.*, pag. 148.

» légère démarche. Sans doute, ayant pris sa course » avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des » choses permises, elle ne pourra plus retenir ses » pas, et il lui arrivera infailliblement ce que saint » Paulin dit de soi-même : Je m'emporte au-delà de » ce que je dois, pendant que je ne prends aucun » soin de me modérer en ce que je puis : *Quod non » expediebat amisi, dum non tempero quod licebat* (1). »

Dans un autre sermon (sur la *Compassion de la sainte Vierge*), Bossuet profite encore, et toujours en grand maître, d'une belle pensée de saint Paulin : « Je me souviens ici, chrétiens, que saint Paulin, » évêque de Nole, parlant de sa parente, sainte Mélanie, à qui, d'une nombreuse famille, il ne restoit » plus qu'un petit enfant, nous peint sa douleur par » ces mots : Elle étoit, dit-il, avec cet enfant, reste » malheureux d'une grande ruine, qui bien loin de » la consoler, ne faisoit qu'aigrir ses douleurs, et » sembloit lui être laissé pour la faire ressouvenir » de son deuil, plutôt que pour réparer son dommage : *Unico tantum sibi parvulo, incentore potius quam consolatore lacrymarum, ad memoriam potius quam ad compensationem affectuum » derelicto.* » On remarque déjà ce que le traducteur ajoute à son original. Cette belle expression transportée de Lucain, *cet enfant* reste malheu-

(1) *Serm.*, tom. v, pag. 50; *Epist.* xxx *ad Sever.*, pag. 186

reux d'*une grande ruine*, n'appartient point au texte latin. Mais c'est surtout l'application qui devient encore plus frappante : « Ne vous semble-t-il » pas, mes frères, poursuit l'orateur, que ces » paroles ont été *faites* pour représenter les dou- » leurs de la divine Marie ? Femme, dit Jésus, » voilà votre fils : *Ecce filius tuus*. Ah ! c'est ici, » dit-elle, le dernier adieu : Mon fils, c'est à ce » coup que vous me quittez. Mais, hélas ! quel fils » me donnez-vous en votre place, et faut-il que » Jean me coûte si cher ? Quoi ! un homme mor- » tel pour un Homme-Dieu ! Ah ! cruel et funeste » échange ! triste et malheureuse consolation ! Je le » vois bien, ô divin Sauveur ! vous n'avez pas tant » dessein de la consoler que de rendre ses regrets » immortels. Son amour, accoutumé à un Dieu, » ne rencontrant en sa place qu'un homme mortel, » en sentira beaucoup mieux ce qui lui manque ; » et ce fils que vous lui donnez semble paroître » toujours à ses yeux, plutôt pour lui reprocher son » malheur que pour réparer son dommage. (1) »

Joann. XIX. 16.

Voilà comme l'on crée en imitant !

Ajoutons deux passages empruntés par le même orateur à saint Paulin, dans une de ses lettres à Sulpice-Sévère. Le premier n'est qu'un mot, mais plein d'énergie. Saint Paulin raconte que les grands du

(1) *Serm.*, tom. VI, pag. 304 et tom. IV, pag. 40.

siècle qui accompagnèrent à Nole le corps de sainte Mélanie étendoient leurs riches vêtements sous les habillements pauvres qui avoient appartenu à la sainte, et par là, ajoute-t-il, se croyoient heureux de pouvoir se purifier de la contagion de leurs richesses. L'expression latine est remarquable : *Expiari se a divitiarum contagio judicantur*, etc. (1)

Bossuet, dans son admirable discours *sur l'éminente dignité des pauvres*, ne l'a point laissé échapper. « Toutes les malédictions sur les riches, toutes » les bénédictions sur les pauvres. Le moyen de » communiquer, c'est de s'associer avec eux par la » compassion, acheter leurs priviléges en les assis- » tant, expier la contagion qu'on contracte par les » richesses (2). » Quoi, expier les richesses, se purifier de la contagion qu'elles amènent ! les richesses sont donc un crime ! et pis encore, une lèpre contagieuse, une gangrène, etc. — On juge aisément quelle vaste carrière vient s'ouvrir à un esprit élevé : *Qua data porta ruit.*

(1) S. Paulin, *Epist.* XXIV *ad Server.*, pag. 184, où il raconte les vertus de cette illustre veuve. Il en fait ce magnifique éloge : « Si, dit-il, par son sexe elle est inférieure à saint Martin, elle l'égale en quelque sorte par l'éminence de ses vertus. Bien qu'elle fût issue d'une illustre et ancienne famille, plusieurs fois honorée du consulat, le mépris qu'elle a fait de ses grandeurs, l'a rendue plus noble encore et plus illustre. Elle avoit préféré l'exil de sa propre patrie en changeant de climat, pour aller à Jérusalem devenir concitoyenne des saints, etc. » (D. Ceillier, tom. X, pag. 580.)

(2) *Serm.*, tom. III, pag. 319.

L'autre passage est plus étendu. Saint Paulin n'est point cité. Le prédicateur n'est pas toujours obligé d'accuser ses larcins. Bossuet avoit incontestablement présent à la pensée le tableau que l'évêque de Nole a tracé des misères de notre nature dégradée par le péché originel, et de l'état de guerre où il nous a mis (1). Il ne l'auroit pas aperçu dans saint Paulin lui-même, qu'il l'auroit bien remarqué dans saint Augustin, qui le cite avec le plus grand éloge, sur ce point fondamental de notre doctrine chrétienne; et l'on sait que Bossuet savoit saint Augustin presque tout entier par cœur. Voici donc d'abord saint Paulin; puis viendra le commentaire.

Pag. 190. « Misérable que je suis! tout défiguré par la ressemblance de l'homme terrestre, et tenant beaucoup plus du premier Adam que du second par mes sentiments et mes actions, comment oserais-je me présenter à vous tel que je suis, c'est-à-dire convaincu d'avoir effacé en moi, par la corruption de ma nature, l'image de l'homme céleste? La honte me presse de toutes parts : je rougis de me peindre tel que je suis, et je n'ose me peindre autre que je suis. Je hais ce que je suis, et je ne suis pas ce que je voudrois et que j'aimerois d'être. Mais que me servira, malheureux que je suis, de haïr le péché et d'aimer la vertu, si je fais plutôt ce que je hais, et si ma tiédeur m'empêche de faire les efforts néces-

(1) *Epist.* XXX *ad Sever.*, p. 190 et suiv.; saint Augustin, tom. II Bened., pag. 677.

saires pour suivre ce que j'aime? Je suis déchiré par une guerre intestine, l'esprit combattant contre la chair, et la chair contre l'esprit, et la loi du corps attaquant la loi de l'esprit, par la force de la loi du péché. Malheureux que je suis, encore une fois, que le goût de la croix n'ait pas éteint en moi ce goût envenimé qu'Adam a imprimé en ma nature! car je porte encore en moi le poison que ce malheureux père y a répandu par sa désobéissance, aussi-bien que sur tout le reste de ses descendants. »

Maintenant, écoutons Bossuet, traduisant à sa manière ces éloquentes paroles :

« La grâce du saint baptême nous a, dit-il, re-
» tirés de la mort éternelle, mais nous sommes en-
» core abattus de mortelles et pernicieuses lan-
» gueurs. Ainsi a-t-il plu à Dieu de guérir toutes
» nos blessures, les unes après les autres, afin de me
» faire mieux sentir la misère dont il me délivre et
» la grâce par laquelle il me sauve. Mes frères bien-
» aimés, écoutez le narré de ma maladie : vous
» trouverez sans doute que vous avez à peu près les
» mêmes infirmités. C'est la maladie de la nature :
» nous en ressentons tous les effets, qui plus, qui
» moins, selon que nous suivons plus ou moins les
» mouvements de l'Esprit divin. Misérable homme
» que je suis! où trouverai-je des paroles assez
» énergiques pour décrire l'extrémité de mes maux?
» Blessé dans toutes les facultés de mon âme, épuisé

» de forces par de si profondes blessures, je ne fais
» que de vains efforts. Ai-je jamais pris une géné-
» reuse résolution, que l'effet n'ait bientôt dé-
» mentie? Ai-je jamais eu une bonne pensée, qui
» n'ait été contrariée par quelque mauvais désir?
» Ai-je jamais commencé une action vertueuse, où
» le péché ne se soit comme jeté à la traverse? Il s'y
» mêle presque toujours certaines complaisances
» qui viennent de l'amour-propre, et tant d'autres
» péchés inconnus, qui se cachent dans les replis
» de ma conscience, qui est un abîme sans fond,
» impénétrable à moi-même. Il est vrai, je sens,
» à mon avis, quelque chose en moi-même qui vou-
» droit s'élever à Dieu : mais je sens aussitôt comme
» un poids de cupidités opposées qui m'entraînent et
» me captivent Et si je ne suis secouru, cette partie
» impuissante qui sembloit vouloir se porter au bien,
» ne peut rien faire pour ma délivrance; elle écrit
» seulement ma condamnation. Quand j'entends
» quelquefois discourir des mystères du royaume de
» Dieu, je sens mon âme comme échauffée; il me
» semble que je ferai merveille; je ne me propose
» que de grands desseins. Faut-il faire le premier
» pas de l'exécution? Le moindre souffle du Démon
» éteint cette flamme errante et volage qui ne prend
» pas à sa matière, mais qui court légèrement par-
» dessus. Quoi plus? Je suis malade à l'extrémité,
» et je ne sens point de mal. Réduit aux abois, je

» veux faire comme si j'étois en bonne santé. Je ne
» sais pas même déplorer ma misère, ni implorer
» le secours du libérateur : foible et altier tout en-
» semble, impuissant et présomptueux. Malheu-
» reux homme que je suis ! qui me délivrera de ce
» corps de mort? *Infelix ego homo, quis me libe-* Rom. VII. 24.
» *rabit de corpore mortis hujus ?* Où pourrai-je trou-
» ver du secours ? Où chercherai-je le médecin ? J'ai
» voulu autrefois entreprendre la guérison de moi-
» même ; j'ai fait quelques efforts pour me relever.
» Efforts inutiles qui m'ont rompu et ne m'ont pas sou-
» lagé ! Comme un pauvre malade moribond, qui ne
» sait plus que faire, s'imagine qu'en se levant il sera
» peut-être allégé, il consume son peu de force par
» un vain travail que sa foiblesse ne peut plus souf-
» frir. Après s'être beaucoup tourmenté à traîner
» ses membres appesantis avec une extrême con-
» tention, il retombe plus foible et plus impuis-
» sant que jamais : *de vulnere in vulnus,* dit saint
» Augustin. Ainsi en est-il de ma volonté ; si elle
» n'est soutenue par une main plus puissante : *in-*
» *felix ego homo* (1). »

Bourdaloue ne l'avoit pas moins étudié. Il emprunte de lui une pensée qui lui servira de fondement pour une partie entière d'un de ses discours.

(1) *Serm. pour la fête de la conception*, tom. II, pag. 157. Il n'est pas permis d'ignorer les beaux vers où Racine le fils décrit les mêmes combats, dans son poème de la *Grâce*, chant I, vers 159 et suiv.

Pag. 63. « Le mystère de la résurrection de Jésus-Christ ne » nous confirme pas seulement dans la foi et l'espé- » rance de notre résurrection future, mais il nous » enseigne même la forme de vie que nous devons » tenir comme chrétiens dans le siècle présent; » et que cette vie nouvelle consiste surtout dans la » séparation du monde, qui, de tout temps, a été » regardée par les vrais serviteurs de Dieu comme » une des parties les plus essentielles de la sain- » teté (1).

Pag. 82. Dans sa lettre à Pammaque, il emploie pour le consoler de la mort de sa femme, les motifs fondés sur l'espérance de la résurrection. C'est là qu'il dit:

Pag. 73. Vous avez parfaitement satisfait à tout ce que vous deviez au corps et à l'âme de cette chere épouse, en arrosant l'un de vos larmes, et en soulageant l'autre par d'abondantes aumônes....

Nous ne devons jamais, y dit saint Paulin, remettre au lendemain l'occasion de faire du bien, puisque si la bonne volonté ne nous manque pas, ce n'est jamais l'occasion qui nous manque. *Servez-vous des richesses injustes pour vous faire des amis*, nous dit Jésus-Christ. Vous voyez comme le Tout-Puissant sait convertir les ténèbres en lumière, et faire sortir la justice du sein même de l'iniquité,

Luc. XVI. 9. *afin*, ajoute-t-il, *que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.*

(1) *Panégyr.*, tom. II, pag. 287, 288.

Semons donc maintenant les biens temporels, afin qu'un jour ils nous fassent recueillir les biens éternels. Qu'ici-bas nos mains s'occupent à répandre les richesses de la terre, afin que dans la suite notre âme soit à jamais rassasiée des biens célestes. Nourrissons le pauvre qui a besoin de nos biens sur la terre, afin que dans notre indigence pour le ciel, il nous fasse part de son abondance dans le ciel. Remarquez-bien si ce n'est pas pour nous un très grand avantage de pouvoir, avec un peu de terre, obtenir la décharge de nos dettes envers Dieu, et la possession du royaume céleste. Oh ! que la bonté de Dieu est admirable ! Il veut qu'on lui prête avec usure les biens qu'il nous a donnés lui-même. Dieu pouvoit, s'il l'eût voulu, rendre tous les hommes également riches, et indépendants les uns des autres ; mais c'est par un effet de sa bonté infinie qu'il a établi des pauvres, afin de donner lieu à la compassion de ceux qui ne le sont pas. La pauvreté de votre frère est pour vous une source de richesses, si vous savez être attentif et intelligent sur les besoins de l'indigent, et que vous ne possédiez pas pour vous seul ce que vous avez reçu... Pag. 45.

Tous les hommes sont également le prochain les uns des autres, puisqu'ils sont tous frères par leur origine.... Sachez que c'est une criante injustice que vous commettez, quand, par avarice ou par orgueil, vous mettez entre votre frère et vous une

différence que le Créateur de l'un et de l'autre n'y a pas mise.

Une des plus intéressantes lettres de ce recueil est celle qui accompagna l'envoi d'un morceau fait à Sévère, de la vraie croix, pour l'ornement et la consécration de la nouvelle église que celui-ci avoit fait bâtir à Prumilli. Saint Paulin lui marque qu'il
Pag 193. auroit fortement souhaité pouvoir lui donner une partie des cendres des saints martyrs, mais n'en possédant que ce dont il avoit besoin pour lui-même, il regrette de ne pouvoir lui envoyer qu'une foible parcelle de la vraie croix donnée par sainte Mélanie à Thérasie, son épouse. Il avoit eu soin d'enfermer ce trésor dans une boîte d'or. A l'aspect de ce bois sacré auquel fut attaché l'auteur de notre salut, pénétrez-vous, lui dit-il, d'une religieuse crainte. Rap-
Pag. 194. pelons-nous la nature qui se troubla, les pierres qui se fendirent; et que nos cœurs ne soient pas moins sensibles que les rochers. Ne ressemblons pas à la matière inanimée où j'ai renfermé cette précieuse relique, source de tant de bénédictions. En lui donnant cet ornement, j'ai voulu retracer l'image de votre foi et de vos vertus sous le symbole de l'or.

Je me persuade qu'il sera utile à la gloire de la foi et à l'instruction des fidèles, que l'on fasse connoître comment la croix du Sauveur fut découverte, et les miracles qui s'opérèrent à cette occasion : car si on ignoroit cette histoire, il seroit difficile de

croire que ce bois fût véritablement une parcelle de la croix de Jésus-Christ, et l'on se persuaderoit aisément que si cette croix avoit été dans les mains des Juifs, ennemis implacables des chrétiens, ils l'auroient brisée en mille pièces et jetée au feu, et qu'ils n'auroient pas mis moins de précautions pour l'anéantir qu'ils en avoient eu pour sceller le sépulcre. L'empereur Adrien se persuadant qu'il extermineroit la religion chrétienne en profanant le lieu où Jésus-Christ avoit été crucifié, y fit placer l'idole de Jupiter, et celle d'Adonis en Bethléem, dans le lieu où le Sauveur étoit né... Cette impiété Pag. 195.
dura depuis le temps d'Adrien jusqu'à celui de Constantin, sous lequel sa mère, sainte Hélène, s'étant rendue dans la Judée avec des richesses immenses, fit assembler à Jérusalem tous ceux, soit Pag. 196.
chrétiens, soit juifs, de qui elle pouvoit apprendre le lieu où Jésus-Christ avoit été attaché à la croix. L'ayant découvert, elle commanda sur-le-champ que l'on y creusât la terre, et après quelques fouilles, on trouva ensemble les trois croix qui avoient servi au Pag. 197.
crucifiement de Jésus-Christ et des deux voleurs. La joie que l'on eut de cette découverte fut troublée par la crainte de prendre pour la croix du Sauveur celles qui avoient servi aux deux larrons. Mais Dieu ayant inspiré à la princesse de faire chercher le corps de quelque personne morte depuis peu, et de le faire apporter sur le lieu, on appliqua successi-

vement deux de ces croix sur ce cadavre, qui n'en ressentit aucun effet. Dès qu'on lui eut appliqué la troisième, qui étoit celle de Jésus-Christ, la mort s'ensuit, et le défunt se leva, au milieu de l'étonnement général : et aussitôt qu'il fut dégagé de ses liens, il marcha en présence des nombreux assistants que la curiosité y avoit attirés. Par ce miracle fut constatée l'authenticité de la croix de Jésus-Christ. La pieuse impératrice fit bâtir un magnifique temple à l'endroit où s'étoit faite cette découverte. Le précieux bois fut déposé dans un étui, et placé dans le sanctuaire, où il n'est exposé aux regards que dans le temps de Pâque et de la Passion, lorsque l'évêque de Jérusalem, après l'avoir adoré religieusement, le présente au peuple pour l'adorer ; de sorte que personne ne voit la croix que dans le temps qu'on en célèbre le mystère ; si ce n'est qu'on la montre quelquefois aux pélerins qui viennent exprès pour l'adorer ; afin que la satisfaction que l'on donne à leurs pieux désirs soit comme la récompense de leur pélerinage. Ils n'obtiennent néanmoins cette faveur que par la permission de l'évêque, qui a seul le pouvoir de la montrer et d'en donner quelques parcelles aux pélerins pour fortifier leur foi et leur obtenir les bénédictions du Ciel. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que cette croix conserve dans une matière insensible la vertu et la fécondité d'une chose vivante, étant tous les jours

Pag. 198.

divisée pour satisfaire la piété de ceux qui en demandent quelques fragments, et paroissant tout entière aux yeux de ceux qui la révèrent.

Cependant il seroit difficile de dissimuler que la prodigalité des citations, le goût de l'allégorie et l'extrême subtilité des allusions, plus encore, une sorte de recherche d'esprit qui s'y fait sentir, et tient au génie du siècle, rendent la lecture de ces lettres fatigante. Et c'est apparemment là ce qui a donné lieu au sévère jugement porté par M. le cardinal Maury sur ce saint évêque : « Il faut avouer, dit-il, que les ouvrages qui nous restent en petit nombre de saint Paulin, sont fort au-dessous de son ancienne renommée (1). »

Mais c'est dans ses ouvrages en vers qu'il faut chercher le titre principal de son éloge littéraire. On les vantoit, dès son siècle, comme étant les délices de la piété chrétienne (2). Saint Augustin, qui se reprochoit d'en avoir connu l'auteur trop tard, affirme, dans une de ses lettres, que ses poésies ont la douceur du lait et du miel ; que les fidèles, en les lisant, sont transportés par leurs charmes, et qu'elles leur communiquent une ferveur de dévotion qu'il est impossible d'exprimer (3). Elles représentent au

(1) *Panégyr. de saint Augustin* (note), tom. II de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, pag. 388.

(2) Le cardinal du Perron, *Réfutation de Duplessis* (*De missa*), pag. 403.

(3) *Inter Epist. S. Paulini*, tom. I, pag. 16.

naturel l'âme de saint Paulin, parce qu'elles ne sont que l'effusion de l'abondance de son cœur, et du zèle ardent avec lequel il cherchoit le Seigneur. Les allusions pieuses qui s'y rencontrent fréquemment montrent que l'auteur se servoit de tout, même des choses indifférentes, pour s'élever jusqu'à Dieu. Ausone, qui avoit été son maître, et qui passoit pour être le plus habile littérateur de son siècle, se fait gloire de reconnoître que son disciple le surpassoit par un certain ton de gaîté franche et décente, par l'heureux accord de l'élévation et de la douceur, par l'énergie et la clarté (1); il auroit pu ajouter, et par une diction continuellement pure, élégante, enrichie d'images et de comparaisons, digne, en un mot, du siècle d'Auguste. Je ne doute pas qu'elles ne fournissent de précieuses applications au prédicateur qui sauroit les mettre en œuvre, sans se croire obligé de les citer textuellement. En voici, par exemple, dont un goût exercé ne manquera pas de sentir la fécondité.

Dans une prière adressée à Dieu pour conserver les fruits du saint baptême.

Da, pater, hæc nostro fidei rata vota precatu :
Nil metuam, cupiam que nihil ; satis hoc rear esse
Quod satis est ; nil turpe velim ; nec causa pudoris
Sim mihi ; nec faciam cuiquam quæ tempore eodem

(1) *Ibid.*, tom. II, pag. 115.

Nolim facta mihi; nec vero crimine lædar,
Nec maculer dubio.

(S. Paulin., *Poem.* v, tom. II, pag. 5.)

Seigneur ! exaucez mes vœux, rendez-vous favorable à ma prière ; donnez-moi de ne rien désirer, comme de ne craindre rien ; que ce qui suffit à mes besoins suffise aussi à mon cœur ; que je n'aspire à rien de ce qui est honteux, et que je n'aie point à rougir de moi-même. Que je ne fasse à personne rien que je ne voudrois pas m'être fait à moi-même. Que le crime n'approche point de mon cœur, ni le soupçon de ma personne.

Sur la renaissance spirituelle que nous puisons dans les eaux du sacrement :

Culpa perit, sed vita redit : vetus interit Adam,
Et novus æternis nascitur imperiis.

(*Epist.* XXXII, pag. 201, *ad Sever.*)

Le crime s'efface, la vie renaît : l'ancien Adam est aboli, et un nouvel Adam vient prendre possession d'un empire immortel.

Sur la nécessité de souffrir pour arriver aux récompenses du ciel.

Cerne coronatam Domini super atria Christi
Stare crucem, spondentem celsa labori
Præmia ; tolle crucem qui vis auferre coronam.

(*Ibid.*, pag. 207.)

Voyez la croix de Jésus-Christ, qui s'élève con-

ronnée sur les frontispices de nos temples, emblème tout à la fois des épreuves et des récompenses. Embrassez la croix, ô vous qui aspirez à la couronne !

Sur le concours des peuples aux lieux où étoient déposées les reliques des martyrs :

Ecce vias vario plebs discolor agmine pingit;
Urbes innumeras una miramur in urbe.
(*Poem.* XIII, pag. 39.)

Une foule immense, répandue par les chemins, en fait un tableau animé par les couleurs les plus variées. Vingt cités à la fois sont réunies dans une seule.

Sur la vertu de la croix, à l'occasion d'un miracle opéré sous les yeux du saint évêque de Nole, dans un incendie dont une simple parcelle du bois sacré avoit arrêté aussitôt les ravages.

Quanta crucis virtus! ut se natura relinquat,
Omnia ligna vorans ligno crucis uritur ignis.
Multa manus, crebris tunc illa incendia vasis
Aspergens, largis cupiebat vincere lymphis :
Sed licet exhaustis pensarent fontibus imbres,
Vi majore tamen, lassis spargentibus omnem,
Vicerat ignis aquam : nos ligno extinximus ignem ;
Quamque aqua non poterat, vicit brevis æstula flammam.
(*Poem.* XXV, pag. 162.)

O vertu de la croix ! pour forcer la nature à reconnoître son impuissance, le feu qui s'acharne sur

le bois est dévoré par le bois de la croix. En vain, des milliers de bras, versant sur la flamme l'eau par torrents, essaient de triompher de l'incendie. En vain les fontaines épuisées retombent en pluie. Supérieure à tous les efforts, la flamme a dompté toutes les résistances, et lassé tous les secours. Nous, armés d'un peu de bois, nous avons éteint l'incendie; et là où des fleuves étoient impuissants, il nous a suffi d'une étincelle du feu divin, pour anéantir une flamme matérielle.

Ce prodige, et tant d'autres répandus dans nos annales religieuses, peut être raconté historiquement dans un sermon sur le triomphe de la croix; mais il pourroit recevoir de l'allégorie une extension à tout le genre humain dévoré par les feux du péché, jusqu'au moment où la vertu miraculeuse de la croix vint en éteindre la flamme.

Sur les persécutions pour le nom de Jésus-Christ.

. . . Christi sub nomine probra placebunt.
Stultus diversa sequentibus esse
Nil moror, æterno mea dum sententia regi
Sim sapiens.

(*Poem.* x, pag. 369; *ibid.*, pag. 259.)

Les opprobres deviennent chers, endurés pour le nom de Jésus-Christ. Que m'importe d'être pour les autres un insensé, si je suis sage aux yeux de mon immortel Souverain?

Le héros de cette muse chrétienne, s'il nous est permis d'unir deux expressions aussi éloignées l'une de l'autre, est le glorieux confesseur saint Félix, l'un de ses prédécesseurs au siége de Nole. Saint Paulin étoit dans l'usage de consacrer chaque année un poème à sa gloire. Il nous en reste quinze, où le pieux écrivain célèbre avec un talent remarquable ses vertus, et les miracles qui s'opéroient fréquemment sur son tombeau. Il y en a sur toutes sortes de sujets et de mètres. Sa correspondance avec le célèbre Ausone n'est pas la partie la moins intéressante de ce recueil. Nous avons encore de lui quelques paraphrases de psaumes, qui nous paroissent autant de chefs-d'œuvre de précision et d'élégance. Voici celle du deuxième psaume.

Pag. 16.

Cur gentes fremuere, et inania cur meditati
Sunt populi? Astiterunt proceres cum regibus acti,
Adversum Dominum et Christum vesana ferentes :
Vincula rumpamus, juga discutiamus eorum.
Qui manet æterno totis moderamine cælis,
Irridebit eos, justaque loquetur in ira,
Terribilique minax verbo turbabit iniquos.
Ast ego rex ab eo parili ditione creatus
Præceptum Domini super almum prædico Sion.
Ipse ad me Dominus : Meus, inquit, filius es tu,
Teque hodie genui. Pete; sis mihi gentibus hæres,
Et tua fundatur totis possessio terris.
Ferrea virga tibi est, valido quia jure tumentes
Orbe reges toto populos; ceu vasa recocto
Ficta luto frangens, corda ut meliora reformes.
Et nunc ecce omnes stratis advertite reges

Mentibus, et quicumque hominum famulantia corda
Judicio regitis, rerumque tenetis habenas :
Deservite Deo trepidi, mixtoque fideles
Exsultate metu : fiat discordia concors,
Dissimiles socians affectus pectore in uno,
Ne timor affligat mentes, vel gaudia solvant,
Si careant læto, pavidi formidine lethi.
Discite justitiam, rectosque capessite mores,
Et justo trepidate Deo, gaudete benigno :
Ne quando meritum Deus irascatur in orbem,
Vosque via justa juste pereatis abacti.
Amodo jam resilire via properetis iniqua.
Ecce brevi, cum magna potentis inarserit ira,
Ventilet ut totum divino examine mundum,
Segreget et paleas igni, frumenta saluti :
Tunc omnes, quibus est in eo spes fida, beati.

Muratori a fait imprimer à part quatre poèmes de saint Paulin, où l'on remarque la même verve de pensée et d'expression (1). Citons-en quelques passages. Parlant de l'idolatrie :

Quis enim peccare timeret
Hic ubi sanguineus furor atque incesta libido
Relligionis erant, et erat pro crimine numen?

Pag. 19.

Comment s'effrayer de pécher, quand on voit la fureur sanguinaire, l'inceste et la débauche consacrés par la religion, et que le crime est provoqué par l'exemple de la divinité?

(1) Tom. I *Anecdotor. eccles. Mediol.*, 4 vol. in-4°, 1697. Le *Poème* XI sur saint Félix se trouve aussi à part dans le *Fasciculus anecdotorum* de Joan. Bloys. Mongarelli. Rom., 1756, vol. fol.

Pag. 20.

Sit Deus his venter vel cætera gaudia carnis,
Queis Deus ipse Deus non est.

Qu'ils se fassent un Dieu de leur ventre et de leurs charnelles affections, ceux-là pour qui le vrai Dieu est sans autorité.

Sur la croix :

Pag. 49.

O crux, magna Dei pietas, crux gloria cœli,
Crux, æterna salus hominis, crux, terror iniquis,
Et virtus justis, lumenque fidelibus, o crux...
Concilians hominem medii per fædera Christi,
Facta hominis gradus es, qua possit in æthera ferri.
Esto columna piis, tu semper et anchora nobis, etc.

O croix, trophée de l'amour d'un Dieu, croix qui faites la gloire du ciel; instrument du salut arrêté dans les éternels décrets; croix, terreur du méchant, principe de la force du juste, flambeau du fidèle; ô croix, réconciliatrice du genre humain, gage de l'alliance d'un Dieu médiateur, soyez l'appui du chrétien, l'ancre de notre espérance, etc.

Pag. 95

Facile levis exit,
Corpore, quem nullis suffocat amoribus illex
Per varias species mundi fallacis imago.

Il en coûte bien peu pour être dégagé des liens du corps, à celui dont le cœur a su s'affranchir des séductions et des perfides amorces d'un monde trompeur.

O mens cæca virûm! de sacris semper eorum Pag. 127.
Scena movet risus, nec ab hoc errore recedunt.

Etrange aveuglement! la scène n'expose ces prétendus Dieux que pour les livrer à la risée, et on les honore!

SULPICE-SÉVÈRE, historien, prêtre d'Aquitaine, mort vers l'an 420.

C'est seulement comme historien que saint Sulpice-Sévère appartient aux études du prédicateur. Son Abrégé de l'histoire sacrée (1) est des plus instructifs. C'est un chef-d'œuvre de style comme de précision. L'auteur se proposoit de lier les événements, d'en éclaircir la chronologie, en s'aidant du témoignage des écrivains profanes; c'est ce Pag. 5.
qu'il a fait avec une rare sagacité, et sans jamais perdre de vue l'action de la main divine qui conduit toutes choses, et les dirige pour la gloire de la religion. Bien loin d'empêcher qu'on ne lise les sacrés originaux, il veut que l'on y remonte sans cesse; car « ce n'est pas dans les ruisseaux, mais dans Pag. 6.
» les sources mêmes qu'il faut aller puiser la con-
» noissance des mystères de la Divinité. »

Cet ouvrage est divisé en deux livres, dont le premier commence à la création du monde (2), et

(1) Sulpit. Sever. *Opera, Amstelod, ex officin.* Elzevir, 1656.

(2) On peut lui reprocher quelques opinions particulières, soit sur

finit à la prise de Jérusalem, sous Sédécias, dernier roi de Juda, emmené captif à Babylone avec le peuple juif. Le second renferme ce que le prophète Daniel et les autres écrivains sacrés ont dit de plus remarquable par rapport à l'histoire. Il ne dit rien de
Pag. 94. ce qui est rapporté dans les Evangiles ni dans le livre des Actes, « de peur, comme il le dit, d'altérer » par un abrégé la majesté de leurs récits. » Ainsi il commence ce qui regarde l'histoire du christianisme à Hérode, étranger. « Il falloit, pour l'accom- » plissement des prophéties, qu'à l'avènement du » Messie, il n'y eût plus en Judée de rois de la nation » juive, afin qu'il n'y eût plus de Christ à attendre. » Il compte neuf persécutions jusqu'à son temps : la première sous Néron, le plus abominable des hommes, et bien digne, par l'infamie de ses mœurs, de donner le premier exemple de la persécution contre les chrétiens, l'innocence et la piété étant une censure indirecte du vice; la seconde sous Domitien; la troisième sous Trajan; la quatrième sous Adrien; la cinquième sous Marc-Aurèle; la sixième sous Sé-
Pag. 96. vère (il ne compte pas celle qui eut lieu sous Maximien); la septième sous Dèce; la huitième sous Valérien, ennemi déclaré des saints serviteurs de Dieu; la neuvième, la plus odieuse de toutes, sous Dio-

les dates, soit sur les noms; elles nous sont indifférentes. Si on veut les connoître, on peut consulter D. Ceillier, tom. x, pag. 643; Tillemont, *Mém.*, tom. XII, pag. 333.

clétien et Maximien. « Elle dura dix ans entiers.
» Alors presque toute la terre fut baignée du sang Pag. 99.
» chrétien ; les fidèles couroient à l'envi à des com-
» bats si glorieux, et le zèle de l'honneur de Dieu
» faisoit chercher le martyre avec plus de chaleur
» que l'ambition elle-même n'en donne maintenant
» pour parvenir à l'épiscopat. Jamais guerre ne mois- Pag. 100.
» sonna autant de victimes, et jamais non plus il n'y
» eut pour le christianisme de plus éclatante victoire,
» puisque dix ans de carnage ne purent anéantir le
» nom de chrétien. »

Omettant la persécution de Licinius, qui n'entama point le corps de l'Eglise, il arrive à Constantin, qui fit monter avec lui le christianisme sur le trône ; raconte la découverte de la vraie croix par sainte Hélène, mère de Constantin, le miracle qui Pag. 101.
la fit reconnoître (1); s'arrête sur les progrès de l'hérésie arienne, et les persécutions que saint Atha- Pag. 106.
nase eut à soutenir en faveur du dogme de la consubstantialité du Verbe. Il raconte avec assez de vigueur les intrigues et les violences de cette secte. Venant à l'hérésie des Priscillianistes, qui s'étoit élevée de son temps ; il décrit les nouveaux ravages qu'elle faisoit dans l'Eglise, et gémit amèrement sur les maux qu'y avoient introduits les passions des ministres du sanctuaire. « Les haines et les jalou- Pag. 121.

(1) Voy. plus haut, pag. 439, 440.

» sies, l'amour des richesses, des plaisirs ou des hon-
» neurs, y entretiennent un levain de corruption fu-
» neste ; vainement quelques hommes sages luttent
» contre le torrent, leurs bons desseins restent con-
» fondus par l'entêtement et par l'orgueil. Les vrais
» serviteurs de Dieu n'osent plus s'y montrer. »

Pag. 216. 244. Suit la vie de saint Martin, dont quelques particularités extraordinaires et surnaturelles ne sauroient être révoquées en doute, l'auteur ne racontant que ce qu'il a vu, et affirmant « avoir mieux
» aimé passer sous silence certains détails non moins
» incontestables, mais que l'on auroit eu quelque
» peine à croire (1). »

Cependant les miracles de saint Martin ayant rencontré des incrédules, saint Sulpice en entreprit la défense dans une lettre au prêtre Eusèbe, et dans ses derniers dialogues, le plus parfait de ses ouvrages, sous le rapport du talent (2).

(1) Voyez son article dans notre *Bibliothèque choisie*, t. IX, p. 482. Contemporain de l'illustre pontife des Gaules, témoin oculaire de la plupart de ses miracles, Sulpice-Sévère avoit vu de ses propres yeux, dans une foule de circonstances, les prodigieux effets de cette force toute puissante, dont la bonté divine armoit la prière de l'humble évêque, les morts rendus à la vie, les malades guéris, les éléments soumis. Il n'y auroit pas moins de folie à contester les miracles du saint évêque qu'à nier la lumière du soleil. Ils sont attestés par les monuments les plus irrécusables, entre autres par le témoignage de saint Fortunat, évêque de Poitiers, qui lui avoit dû sa propre guérison, et voulut laisser un monument de sa reconnoissance, dans le poème en quatre chants sur la Vie du saint évêque de Tours.

(2) D. Ceillier, tom. VIII, pag. 654.

Saint Paulin lui écrivoit à l'occasion de cet ouvrage : « Dieu ne vous auroit pas choisi pour écrire » la vie du bienheureux, si, par la pureté de votre » cœur, votre bouche n'avoit été rendue digne de » publier les louanges de ce grand homme. Que » vous êtes heureux d'avoir été favorisé d'une par- » ticulière bénédiction de Dieu, pour faire avec » tant d'exactitude et d'affection l'histoire d'un prê- » tre si admirable et d'un confesseur si glorieux ! » Mais aussi, quel bonheur à ce grand saint d'avoir » mérité un si digne historien ! Elle est écrite avec » tant d'élégance, et si pleine d'instruction, qu'elle » ne contribuera pas moins à la gloire de Dieu, par » le récit des vertus et des mérites de ce saint évêque, » qu'elle sera admirée des hommes par la politesse » de votre plume (1). »

On l'a comparé à Salluste, et avec raison : peut-être même a-t-il sur lui l'avantage de joindre la clarté à la précision. C'est le témoignage que lui rendent même des écrivains protestants (2).

On prendra aisément une idée de son style et du genre de la narration, dans le récit qu'il fait de son voyage en Egypte.

Nous n'en citerons que ce seul passage, où il ex-

(1) S. Paulini, *Epist.* XI, pag. 56; D. Ceillier, tom. X, pag. 561.

(2) *Stylus Severo clarus facilisque et longe supra sæculi sui genium versus et politus, unde ecclesiasticorum purissimus scriptor Scaligero audit.* (Cave, *Script.*, pag. 238.)

prime son opinion sur les différends qui s'élevèrent au sujet d'Origène.

Pag. 263. « Le vent nous ayant été favorable, nous arrivâmes, le septième jour, à Alexandrie, que nous trouvâmes agitée par de fâcheuses contestations entre les évêques et les solitaires, à l'occasion de la défense que les premiers avoient faite en divers synodes, non-seulement de lire, mais même de garder aucun des ouvrages d'Origène. Ce savant homme jouissoit bien de la réputation d'avoir excellemment expliqué les saintes Ecritures, mais les évêques assuroient qu'il y avoit aussi des erreurs mêlées à ses explications. Ceux qui défendoient sa mémoire convenoient de ces erreurs et les condamnoient sans difficulté ; mais ils soutenoient qu'elles n'étoient pas de lui, et qu'elles avoient été ajoutées par les
Pag. 264. hérétiques ; d'où ils concluoient qu'il n'étoit pas juste de condamner tout l'ouvrage, à cause de quelques propositions vraiment repréhensibles qui s'y trouvoient mêlées, et dont on pouvoit aisément remarquer la fausseté ; qu'il suffisoit donc de rejeter le faux, pour ne s'attacher qu'à ce qui étoit vrai et conforme à la croyance catholique ; qu'il ne falloit pas s'étonner que les hérétiques eussent osé altérer des écrits récemment publiés, puisqu'ils avoient osé corrompre des textes des saintes Ecritures. Les évêques, de leur côté, n'admettoient point ces raisons, et usoient de leur autorité pour condamner indiffé-

remment tous les écrits d'Origène et sa personne. Et, pour contraindre les fidèles de se soumettre à cette condamnation, ils ajoutoient que, puisqu'il y a plus de livres qu'il n'en faut, lesquels sont approuvés par l'Eglise, on doit rejeter entièrement une lecture plus capable de préjudicier aux simples que de profiter aux savants.

Pour moi, j'avois lu attentivement quelques-uns de ces livres où j'avois trouvé beaucoup de choses qui me plurent extrêmement; il est vrai aussi que j'en remarquai d'autres qui me parurent insoutenables; et c'étoient celles-là que les partisans d'Origène prétendoient avoir été interpolées. Comment concevoir, en effet, qu'un même esprit ait pu être si contradictoire avec lui-même, de telle sorte que personne, depuis les saints Apôtres, ne l'ayant égalé dans les choses où il suit les sentiments de l'Eglise, personne aussi ne soit tombé dans des erreurs plus monstrueuses que celles où on le condamne si justement? Les évêques, pour justifier leur sentence, avoient publié un extrait de propositions diverses évidemment contraires à la foi catholique, du nombre desquelles il y en avoit que l'on pouvoit qualifier de vraiment blasphématoires et impies. Mais, des deux côtés, la passion étoit telle, que l'autorité épiscopale ne suffisant pas pour arrêter le désordre, on crut devoir, ce qui ne pouvoit manquer d'avoir les plus dangereuses consé-

quences pour la discipline ecclésiastique, faire intervenir l'autorité du magistrat. On en déféra donc au gouverneur d'Alexandrie, qui, par la terreur qu'il donna aux solitaires, les écarta, et les fit fuir de tous côtés; les ordonnances qu'il publia contre eux ne leur permettant ni de s'arrêter, ni de trouver asile nulle part. Je ne pouvois assez m'étonner qu'un homme tel que Jérôme, si bon catholique, et si fort versé dans l'intelligence des saintes Ecritures, qui, autrefois, à ce que tout le monde pense, étoit dans les mêmes sentiments qu'Origène, ait changé tout à coup et soit aujourd'hui à la tête de ceux qui tiennent le plus fortement à une condamnation générale de tous ses ouvrages. Je ne me permettrai pas de juger personne. L'on s'accordoit généralement à dire que, des deux côtés, il y avoit des hommes également recommandables par leurs vertus et par leurs lumières. Mais que le sentiment de ceux qui se déclaroient pour Origène fût égarement, erreur, comme je le crois, que ce fût même une hérésie, comme d'autres en paroissent persuadés, toujours est-il vrai que non-seulement il n'a pu être réprimé par plusieurs condamnations des évêques, mais qu'il n'auroit pu se répandre, comme il est arrivé, s'il n'eût pas été fortifié et propagé par cette contestation.

Pag. 256. Arrivé, ainsi que je vous l'ai dit, à Alexandrie, je trouvai cette ville dans la rumeur et dans le trou-

ble à l'occasion de ce différend. L'évêque nous fit un accueil assez obligeant, et plus même que je ne l'avois espéré; il essaya de me retenir auprès de lui, mais je ne pus me résoudre à m'arrêter dans un lieu où le mécontentement de la disgrâce toute récente que mes frères avoient reçue, étoit encore dans sa première chaleur. Car, bien qu'il semble qu'ils dussent obéir aux évêques, il ne falloit pas néanmoins, pour un tel sujet, affliger à ce point un si grand nombre de personnes qui vivent dans la foi de Jésus-Christ, et moins encore, que ce fussent des évêques qui leur fissent un pareil traitement.

D'Alexandrie, je partis pour me rendre, après Pag. 266
seize jours de marche, à Bethléem. Le prêtre Jérôme gouverne cette Eglise dépendante de la jurisdiction de l'évêque de Jérusalem; et comme je l'avois connu dans un précédent voyage, je n'eus point lieu de croire pouvoir m'adresser à personne mieux qu'à lui. Car outre la pureté de sa foi, et l'excellence de sa vertu, il est si savant, non-seulement dans les lettres grecques et latines, mais dans la connoissance de l'hébreu, qu'il n'est personne qui osât se mesurer avec lui dans quelque science que ce soit.

Je demeurai six mois auprès de ce grand homme Pag. 267.
continuellement occupé à combattre les méchants, sans leur donner aucune trève; ce qu'ils ne lui pardonnoient pas. Aussi les hérétiques ont-ils pour

lui une haine déclarée, parce qu'il les harcelle sans cesse. Les ecclésiastiques eux-mêmes ne s'emportent pas moins violemment contre lui, parce qu'il leur reproche hautement le déréglement de leur conduite. Mais tout ce qu'il y a de gens de bien l'admire et l'aime. Quelques personnes ont voulu faire croire qu'il étoit hérétique; il faudroit avoir perdu le sens pour donner dans une pareille vision. Je puis affirmer avec vérité que sa croyance et sa science, toutes catholiques, sont la saine et véritable doctrine. Sans cesse sur les livres, sa vie entière se passe à lire ou à composer.

AUSONE, professeur de rhétorique à Bordeaux, sa patrie, consul en 379.

Le plus beau titre d'Ausone est d'avoir été l'ami de saint Paulin de Nole, dont il s'appelle lui-même le père et le nourricier, le premier qui l'ait introduit dans la carrière des honneurs, et dans le sanctuaire des Muses (1). De son côté, l'illustre évêque n'oublia jamais qu'il lui devoit son éducaion, et les progrès qu'il avoit faits dans les lettres

(1) Ego sum tuus altor, et ille
Præceptor primus, primus largitor honorum,
Primus in Aonidum qui te collegia duxi.

AUSON., *Epist.* XX et XXIV

humaines (1). Il avoit eu un tout autre maître que lui dans la science des choses spirituelles. Ausone

(1) Pourtant il faut en convenir, les occupations plus sérieuses auxquelles saint Paulin s'étoit livré depuis son entrée dans le sacerdoce, devoient ralentir l'activité de sa correspondance. Ausone s'en plaint dans plusieurs de ses lettres à son illustre ami. Il s'en exprime avec quelque amertume dans sa lettre vingt-quatrième, comparable, a-t-on dit, aux plus belles héroïdes d'Ovide. (La Bastide, *Hist. de la littér. franç.*, t. II, p. 175.) Le poète y retrace à saint Paulin l'union de leurs familles. Il s'exhale en imprécations contre la cruauté du sort, qui se plaît à rompre des liens si doux. L'espérance de son retour auprès de lui finit par adoucir l'aigreur de ses reproches. Le saint évêque écrivit enfin; et la rupture de son silence procura à la littérature un nouveau poème, qui est partout animé du feu du divin amour. (*Carm.* x, p. 26.) Le saint solitaire y témoigne la plus vive reconnoissance, et un tendre attachement pour son ancien maître; mais il proteste qu'il a renoncé pour toujours aux lettres profanes, et que rien n'est capable de l'arracher à la résolution de renoncer au monde, et de se consacrer à Dieu sans réserve. « Il n'est pas permis, ajoute-t-il, de perdre à de vains amusements ma vie, qui doit être employée tout entière au service de Jésus-Christ. Ce cœur, consacré désormais à son Dieu, n'a plus, lui dit-il, de place pour Apollon et les Muses. » (*Ibid.*) Toutefois, le même cœur repoussoit si peu les souvenirs de l'amitié, que, sur la fin de sa vie, il écrivoit à Ausone, que rien ne pourroit jamais l'éloigner de sa mémoire. « Tout le temps que durera ce foible reste de vie, qui me retient dans la prison du corps, quelle que soit la distance qui nous sépare, votre image, profondément gravée dans mon cœur, y vivra toujours présente à ma pensée, toujours l'objet de ma plus tendre affection; et, lorsque délivré de ma prison mortelle, j'aurai quitté la terre pour aller habiter le monde nouveau que me destine le Père commun, là encore je vous porterai en esprit. Le moment qui m'aura affranchi de ma captivité n'éteindra pas l'affection qui me lie à vous. Car cette âme qui, survivant à nos organes détruits, se soutient par sa céleste origine, il faut bien qu'elle conserve ses affections comme elle

étoit chrétien (1) ; il parle de nos mystères en

garde son existence. Pleine de vie et de mémoire, elle ne peut oublier, non plus que mourir. »

Pag. 37.

Ego te per omne quod datum mortalibus
Et destinatum sæculum est,
Claudente donec continebor corpore,
Discernar orbe quolibet,
Tenebo fibris insitum ;
Videbo corde, mente complector pia
Ubique præsentem mihi.
Et cum solutus corporali carcere,
Terraque prævolavero,
Qua me locarit axe communis pater,
Illic quoque te animo geram.
Neque finis idem, qui meo me corpore
Et amore laxabit tui.
Mens quippe, lapsis quæ superstes artubus
De stirpe durat cæliti,
Sensus necesse est simul et affectus suos
Teneat æque ut vitam suam,
Et ut mori, sic oblivisci non cæpit,
Perenne vivax et memor.

(1) C'est du moins l'opinion de Baronius, de Bellarmin, de Tillemont, de D. Ceillier, et des auteurs de l'*Hist. littér. de la France*, t. I, part. II, p. 288. *Ex carminibus christianum fuisse Ausonium liquet omnino ; et inter villæ suæ commoda, ecclesiæ proximitatem enunciat.* (Le Brun, *in Vita S. Paulini*, cap. II, pag. 3.) Elle est combattue par d'autres écrivains, tels que Cave, *De script. eccles.*, pag. 220. Ce qui paroît l'accréditer, c'est le titre bizarre qu'il a donné à l'une de ses idilles (*Cupido cruci affixus*, idill. VI), pièce ingénieuse tant que l'on voudra, écrite avec la délicatesse de Moschus et de Bion, mais fort au-dessous des poèmes du même genre de Santel et de Commire. Rien n'y sent le chrétien. Son unique mérite, si c'en est un, est d'avoir fourni à Montesquieu, son compatriote, l'idée de l'un de ses contes (*Céphise*).

homme persuadé de leur vérité (1), mais il l'étoit à la manière des gens du monde : « Chrétien tout charnel, dit Tillemont, sans goût pour les choses spirituelles (2). » Nous ne parlerons pas de ses poésies : l'alliage qui s'y rencontre les doit repousser de nos mains (3). Il est plus chaste dans sa prose. S'y recommande-t-il sous le rapport du talent ? Le plus célèbre de ses ouvrages en ce genre, le seul qui mérite d'être cité, est son panégyrique de Gratien, prononcé en sa présence. Ce prince, dont il avoit été l'instituteur, l'en récompensa, en lui donnant, à la suite d'autres grâces, la charge de premier consul. En le nommant à la seconde place de l'empire, il lui écrivit : *J'acquitte ce que je dois, et je dois encore ce que j'acquitte.* Ce seul mot, malgré l'antithèse, vaut mieux tout que le discours de l'orateur. « L'ouvrage, dit l'au-
» teur de l'*Essai sur les éloges*, n'a aucun mérite
» pour le fond; et à l'égard du style, il est quelquefois
» ingénieux, mais sans goût, sans harmonie et sans
» grâce. Ce n'est presque partout que des sons brisés
» et heurtés les uns contre les autres, un choc éter-

(1) *Inter opera S. Paulini*, *Epist.* XXV : *Certa est fiducia nobis*, *si genitor*, *natusque Dei*, *pia verba*, etc., pag. 22.

(2) *Mém. ecclés.*, tom. XV, pag. 33, 34.

(3) « Dans quelques Bréviaires, par exemple celui de Montauban,
» on cite indécemment, dans la Vie de saint Paulin, le poète Ausone
» pour garant. L'auteur du *Centon nuptial* seroit fort étonné de voir
» son nom dans un Bréviaire. » (*Mémoires* de La Tour, pag. 3.)

» nel de petites phrases qui se repoussent, des » déclamations; des figures incorrectes, de l'exa- » gération; enfin, nulle noblesse dans les senti- » ments (1). » Un des modernes qui l'ait le plus vanté ne peut s'empêcher d'y reconnoître ces défauts. Ce n'est pas dire assez : J'ajoute que ce discours est un monument de la plus dégoutante adulation, indigne même d'un païen.

PRUDENCE, poète chrétien (Aurelius Prudentius Clemens), né à Sarragosse, en 348.

Parmi les conseils que saint Paulin donnoit à un homme de lettres qu'il vouloit former à la piété, le saint évêque recommandoit surtout de ne pas mêler les leçons d'une sagesse mondaine à celles qui se puisent à la source même de la vérité. D'où il inféroit, que l'étude des poètes profanes devoit céder à celle de la religion; qu'il falloit chercher dans les écrivains étrangers la pureté du langage et la beauté de l'harmonie, comme on se pare des dépouilles de l'ennemi; mais en prenant leur éloquence, évitons, ajoute-t-il, de prendre leurs erreurs (2). C'est ce que Prudence a fait. Aussi « a-t-il l'avantage, sur un

(1) Thomas, *Essai*, tom. I, pag. 313, édit. Paris, 1763. Il a été traduit dans le Spicilége de littérature ancienne de M. Coupé, volume des Panégyriques, seconde partie, pag. 20 et suiv.

(2) *Epist.* XV, *ad Jov.*, pag. 93.

» nombre infini de poètes, de n'avoir traité dans ses » vers que des sujets de piété (1).» Nous apprenons de lui-même, qu'après une jeunesse des plus orageuses, s'étant livré aux exercices du barreau, il y avoit obtenu des succès dont sa conscience avoit eu à rougir ; qu'il avoit porté les armes sous Honorius, mais qu'il avoit bientôt renoncé à la profession militaire ; qu'il avoit géré avec distinction des emplois civils : lorsque, dégoûté du monde, et conservant dans un âge déjà avancé tout le feu de ses premières années, il résolut de ramener la poésie à sa véritable institution, en la consacrant au Seigneur, et de ne plus passer un seul jour de sa vie sans en célébrer les louanges par des hymnes où fussent retracées les merveilles de ses miséricordes, les victoires de la foi sur le paganisme et sur l'hérésie, les principaux points de la doctrine catholique, les combats des martyrs et les vertus des saints Apôtres (2).

Ses vers furent singulièrement goûtés par ses contemporains. Ils ont du feu, de l'élégance et de la majesté. Sidoine Apollinaire le met sur la même ligne qu'Horace. Il faisoit de l'un et de l'autre sa lecture favorite (3). Quelques modernes l'ont jugé avec plus de sévérité. On lui reproche la dureté de

(1) D. Ceillier, *Hist.*, tom. XVII, pag. 67.

(2) Aurel. Prudentius, *in præfatione carminum*, pag. 2.

(3) *Hinc Horatius, illinc Prudentius lectitabantur*, lib. II, *Epist.* IX, pag. 894.

sa versification et de son style (1). La plupart de ses poèmes ont des titres grecs. Le premier est intitulé *Psychomachie*, ou combat de l'âme ; le second *Cathemerinon ;* ce sont des hymnes, tant pour chacune des heures de la journée où l'on avoit coutume de prier, que pour les diverses époques de l'année religieuse. Le troisième est désigné sous le nom de *Peristephanon*, ou des couronnes, en l'honneur des martyrs, particulièrement de ceux d'Espagne. L'Eglise a inséré plusieurs de ces hymnes dans le Bréviaire, mais fort abrégées, et avec des changements notables.

Quelques extraits suffiront pour apprécier le mérite de sa composition et de son style.

Pag. 131. et seq. Imola est une ville d'Italie fondée par Cornélius Sylla. Passant un jour par ce lieu, dans un voyage que je faisois à Rome, il me vint en pensée que si j'allois prier sur le tombeau d'un saint martyr qui est révéré dans ce lieu (S. Cassien), son intercession pourroit me rendre Jésus-Christ favorable. Je courus, et me prosternai devant les sacrées reliques qui y reposent. Mais comme je mouillois la terre de mes larmes dans la vue de mes misères, et que je repassois en ma mémoire les péchés de ma vie, mes peines et mes foiblesses, la douleur que j'en ressentis me fit lever

(1) Le Franc de Pompignan, *Discours prélimin. des odes sacrées*, pag. XLIV, édit. in-4°, Paris, 1763.

les yeux au ciel, comme pour y chercher du secours. Je les rabaissois sur la terre, lorsqu'ils s'arrêtèrent sur un tableau qui étoit vis-à-vis de moi, et qui représentoit le saint. Il y paroissoit percé de mille coups. Une troupe d'enfants l'environnoit, tenant à la main de petits poinçons qu'ils lui enfonçoient avec une fureur qu'on auroit peine à s'imaginer dans un âge si tendre ; on en avoit armé leurs mains pour ôter la vie à leur maître. Le mouvement qui agitoit ces petits assassins, et qui étoit peint sur leurs visages et dans leur action, sembloit faire entendre ce bruit confus que fait d'ordinaire une troupe d'écoliers mutinés...

Description de son martyre. Le poème se termine ainsi :

J'embrassai le tombeau, je l'arrosai de mes larmes. L'ardeur de ma prière échauffe le marbre. Rempli d'espérance, j'expose mes craintes, je fais ma demande. Je suis exaucé ; j'arrive à Rome ; tout succède au gré de mes souhaits. Je retourne en Espagne : je publie le pouvoir de Cassien. Pag. 135.

Les dix-huit martyrs de Sarragosse.

Cette ville, la gloire de l'Espagne, qui doit l'auguste nom qu'elle porte au plus grand des Césars, voit son peuple prosterné devant les précieuses cendres de dix-huit martyrs que renferme un même tombeau. Pag. 96.

Un temple magnifique s'élève au-dessus de ce tombeau. Les saints Anges qui y demeurent en sont les gardiens : mais que doit craindre un édifice, quelque voisin qu'il soit des nues, qui peut à tout moment calmer la colère d'un Dieu irrité, en opposant à ses foudres les sacrées reliques de tant d'illustres martyrs? On le verra encore se soutenir parmi les ruines du monde. Et lorsque Jésus-Christ, assis sur une nuée éclatante, viendra juger le genre humain, Sarragosse, qui a le bonheur de posséder un si précieux trésor, n'aura aucun sujet d'appréhender la venue du Juge ; mais portant entre ses mains les riches châsses de ses dix-huit protecteurs, elle ira au devant du Seigneur, et les lui offrira comme autant de présents, qui, étant agréablement reçus, ne contribueront pas peu à lui obtenir un jugement favo-
Pag. 97. rable. Alors Carthage offrira les os de Cyprien, son évêque, cet éloquent Africain ; Cordoue, ceux de Zoel, et les couronnes des trois frères, Fauste, Janvier et Martial ; Gironne fera valoir la possession où elle est du corps de Félix... Mérida, la première d'entre les villes de Lusitanie, paroîtra sous les auspices de la jeune Eulalie ; Tanger comptera sur l'intercession de Cassien ; Alcala mettra aux pieds du Juge deux urnes remplies du sang de Juste et de Pasteur. Chacune de ces villes ne peut, après tout,
Pag. 98. fournir que deux ou trois martyrs.... Mais pour vous, ô Sarragosse, ma chère patrie, vous qu'on

voit toujours couronnée d'olivier, vous qui avez fait paroître de tout temps un attachement sincère et religieux pour Jésus-Christ, et un zèle ardent pour sa gloire; allez, et offrez-lui dix hosties tout à la fois dans un seul holocauste. Vous seule lui pouvez présenter des hécatombes entières de martyrs. Ni Carthage la grande, ni Rome elle-même, la maîtresse du monde, n'ont en cela aucun avantage sur Sarragosse; sa gloire égale la leur. Toutes ses avenues ont été teintes du sang de ces saintes victimes. Ses portes en ont été arrosées; ce sang a purifié la ville, et l'a consacrée à Jésus-Christ après en avoir chassé les Démons et l'erreur. Les ténèbres que l'enfer y avoit répandues sont entièrement dissipées. Jésus-Christ est adoré dans la place publique, il est reconnu dans tous les quartiers; il règne dans toute la ville. C'est la patrie commune des martyrs; c'est dans cette terre, fertile en palmes et en couronnes, qu'ils sont venus cueillir celles dont leurs mains et leurs têtes sont chargées; elle a été comme le quartier d'assemblée, si l'on ose parler ainsi, où toute cette illustre milice s'est réunie pour prendre de là, comme en corps d'armée, la route du ciel. C'est au milieu de cette heureuse cité qu'ont crû les lauriers dont Vincent est couvert; et ce fut de son clergé que ce fameux diacre fut tiré pour vaincre et pour triompher. C'est encore du sein de cette mère de tant de martyrs que sont sortis les Valères, Pag. 99.

fidèles pasteurs du sacré troupeau de Jésus-Christ. Car enfin, toutes les fois que l'ancien ennemi des hommes a excité dans le monde ces affreuses persécutions, qui répandoient partout la terreur et la mort, l'Eglise de Sarragosse a toujours été la plus exposée à sa rage, et en a ressenti les funestes effets; et si quelquefois cet ennemi lui a laissé prendre quelques moments de repos, ce n'a été qu'après s'être enivrée de son sang. De nouveaux martyrs reprennent sans cesse la place de ceux que cette horrible grêle renversoit.... Elève donc ta voix, heureuse Sarragosse, et fais retentir les voûtes dorées de ta superbe église, de tes chants harmonieux; qu'on entende jour et nuit dans ces lieux sacrés les louanges de cet auguste sénat de martyrs, qui porte des robes d'une pourpre éclatante, teinte deux fois dans le sang de l'agneau, et dans le leur..... Qu'un double chœur de musique publie tour-à-tour, au son des instruments et de leur voix, la grandeur de courage de Publius, les travaux de Fronton, l'intrépide valeur de Félix, la fermeté inébranlable de Cécilien, l'ardeur toujours nouvelle d'Apodème... Le respect qui est dû à ces grands noms ne permet pas qu'on suive trop rigoureusement les lois de la poésie; un discours est toujours dans les règles de l'art, lorsque les saints en font le sujet; et rien ne rend un vers plus régulier et plus harmonieux, que les beaux noms qui sont écrits dans le livre de

vie, et qu'un Ange récitera à haute voix dans l'assemblée générale de tous les hommes, en présence de Jésus-Christ et de son Père. Allons donc, mes chers concitoyens, allons nous prosterner devant le tombeau de tant de saints, afin qu'au grand jour de la résurrection, ne faisant avec eux qu'une même troupe, nous soyons reçus avec eux dans le ciel (*).

Dans le poème intitulé l'*Apothéose*, Prudence défend la foi de l'Eglise contre les hérétiques et contre les Juifs. *L'Hamartigénie*, ou *de l'origine du péché*, est une réfutation du manichéisme, suivie de la réfutation détaillée de la requête de Symmaque en faveur de l'autel de la victoire.

On pourra se faire une idée de la manière d'écrire de ce poète par les morceaux que nous allons en transcrire. Nous les tirons de l'*Apotheosis* (1); chant troisième, contre les Juifs :

Blasphemas Dominum, gens ingratissima, Christum.
Pascha tuum dic, dic cujus de sanguine festum
Tam solemne tibi est? Quis tandem cæditur agnus
Anniculus? Sacer ille tibi, redemtibus annis, Pag. 208.

(*) De la traduct. de Drouet de Maupertuis, *Actes des martyrs*, tom. II, pag. 233—241.

(1) D'après l'édition la plus récente, *Poetæ ecclesiastici* (tom. I in-12, Cameraci, 1821). On s'étonne que dans la liste des éditions de Prudence, D. Ceillier n'ait pas fait mention de celle qui fut publiée en 1687, in-4°, avec de savantes notes (*Ad usum Delphini*), par le P. Etienne Chamillard, jésuite.

Sed sacer in pecude. Stultum est sic credere sacrum;
Sanguine balantis summos contingere postes,
Lascivire choris, similaginis azymon esse,
Cum fermentati turgescant crimine mores.
Non sapis imprudens nostrum te effingere pascha?
Legis et antiquæ præductis pingere sulcis
Omne sacramentum, retinet quod passio vera,
Passio quæ nostram defendit sanguine frontem,
Corporeamque domum signato collinit ore?
Hanc fugit exclusis ægyptia plaga flagellis:
Hæc regis pharii regnum ferale resolvit,
Deque potestatis mundanæ grandine densa
Eripit Abraham cum stirpe et gente fideli.
Abrahæ genus est verum, cui sanguis in ore
Creditus, inscriptus que rubet: cui visus in orbe
Haud dubitante fide, Deus est, Deus ex Patre verus...
Pag. 209. Quidquid casta chelys, quidquid testudo resultat,
Organa disparibus calamis quod consona miscent,
Æmula pastorum quod reddunt versibus antra;
Christum concelebrat, Christum sonat, omnia Christum,
Muta etiam, fidibus sanctis animata, loquuntur.
O nomen prædulce mihi! Lux, et decus, et spes,
Præsidium que meum! requies o certa laborum!
Blandus in ore sapor, fragrans odor, irriguus fons,
Castus amor, pulchra species, sincera voluptas!
Si gens surda negat sibi tot præconia de te
Tam multas rerum voces elementaque tantæ
Nuncia lætitiæ stolidas intrare per aures;
Audiat insanum bacchantis energima monstri,
Quod rabidus clamat capta inter viscera Dæmon,
Et credat miseranda suis. Torquetur Apollo,
Nomine percussus Christi, nec fulmina Verbi
Pag. 210. Ferre potest: agitant miserum tot verbera linguæ,
Quot laudata Dei resonant miracula Christi.
Intonat antistes Domini: fuge, callide serpens:
Exue te membris, et spiras solve latentes,

Mancipium Christi, fur corruptissime, vexas.
Desine : Christus adest, humani corporis ultor...
Has inter voces medias Cylleuius ardens
Ejulat, et notos suspirat Jupiter ignes....
Audiit adventum Domini quem solis Hyberi
Vesper habet roseos et qui novus excipit ortus.
Laxavit scythicas, Verbo penetrante, pruinas
Vox evangelica; hyrcanas quoque fervida brumas
Solvit, ut, exutus glacie, jam mollior amnis
Caucasea de cote fluat rhodopeius Hebrus;
Mansuevere Getæ, feritasque cruenta Geloni
Lacte mero sitiens exsanguia pocula miscet,
Libatura sacros Christi de sanguine potus...
Perdidit insanos mendax Dodona vapores; Pag. 211.
Mortua jam mutæ lugent oracula Cumæ;
Nec responsa refert libycis in syrtibus Ammon.
Ipsa suis Christum Capitolia Romula mærent
Principibus lucere Deum, destructaque templa
Imperio cecidisse ducum. Jam purpura supplex
Sternitur Æneadæ rectoris ad atria Christi,
Vexillumque Crucis summus dominator adorat.

Il retrace l'apostasie de Julien, l'impiété de ses sacrifices païens, et l'interruption des oracles, muets à la présence d'un chrétien; c'étoit un des officiers du prince (1).

Principibus tamen e cunctis non definit unus,
Me puero, ut memini, ductor fortissimus armis,

(1) « Dans un sacrifice solennel qu'il faisoit à Proserpine, pour consulter les Démons, la présence d'un seul chrétien y dissipa tout cet appareil, fit fuir les Démons et Julien même, et obligea tous les autres à invoquer le nom et la puissance de Jésus-Christ. » (Tillemont, *Mém.*, tom. VII, pag. 325.)

Conditor et legum, celeberrimus ore manuque
Consultor patriæ, sed non consultor habendæ
Religionis, amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo, quamvis non perfidus orbi
Augustum caput ante pedes curvare Minervæ
Fictilis, et soleas Junonis lambere, plantis
Herculis advolvi, genua incerare Dianæ;
Quin et et Apollineo frontem submittere gypso:
Forte litans Hecaten placabat sanguine multo:
Pontificum festis ferienda securibus illic
Agmina vaccarum steterant, vitulasque revincta
Fronte coronatas umbrabat torta cupressus,
Pag. 212. Jamque insertato reserabat viscera cultro
Vittatus de more senex, manibusque cruentis
Tractabat trepidas lethali frigore fibras,
Postremosque animæ pulsus in corde tepenti,
Callidus interpres, numeris et fine notabat,
Cum subito exclamat media inter sacra sacerdos
Pallidus: En quid ago? majus, rex optime, majus
Numen nescio quod nostris intervenit aris,
Quam sufferre queant spumantia cymbia lacte
Cæsarum sanguis pecudum, verbena, coronæ.
Accitas video longe dispergier umbras,
Irrita Tysiphone vertit vestigia retro,
Extinctis facibus, fracto fugitiva flagello.
Nil agit arcanum murmur: nil thessala prosunt
Carmina; turbatos revocat nulla hostia manes.
Nonne vides ut thuribulis frigentibus ignis
Marceat? ut canis pigrescat pruna favillis?
Ecce Palatinus pateram retinere minister
Non valet: elisa distillant balsama dextra:
Flamen et ipse suas miratur vertice laurus
Cedere, et incertum frustratur victima ferrum.
Nescio quis certe subrepsit Christicolarum
Hic juvenum: Genus hoc hominum tremit infula et omne
Pulvinar divûm: lotus procul absit et unctus.

Pulchra reformatis redeat Proserpina sacris.
Dixit; et exsanguis collabitur : ac velut ipsum
Cerneret exerto minitantem fulmine Christum,
Ipse quoque exanimis, posito diademate, princeps
Pallet, et adstantes circuminspicit : Ecquis alumnus
Chrismatis inscripto signarit tempora signo, Pag. 212.
Qui zoroastreos turbasset fronte susurros?
Armiger e cuneo puerorum flavicomantum
Purpurei custos lateris, deprenditur unus :
Nec negat, et gemino gemmata hastilia ferro
Projicit ac signum Christi se ferre fatetur.
Prosiluit pavidus, dejecto antistite, princeps,
Marmoreum fugiens, nullo comitante, sacellum.
Tum tremefacta cohors, dominique oblita, supinas
Erigit ad cælum facies atque invocat Jesum.

Revenant au peuple juif, le poète décrit les effets de la vengeance céleste, qui, après avoir détruit leurs remparts et leur temple, s'appesantit sur la nation tout entière, en punition du meurtre de Jésus-Christ.

Supplicium pro cæde luit, Christique negati
Sanguine respersus commissa piacula solvit. Pag. 214.

Ces morceaux justifient à la fois et les éloges et les critiques que l'on a faites de la versification de Prudence.

Massillon s'appuie de son témoignage dans un de ses discours sur l'*usage des biens ecclésiastiques* (1).

(1) « La foi de ces temps heureux étoit si vive, la charité si abondante, que les païens eux-mêmes reprochoient aux fidèles de prodiguer toutes leurs richesses aux temples et aux pasteurs, et de se faire une piété cruelle d'en dépouiller leurs propres enfants : c'est Prudence qui le rapporte. » (*Confér. ecclés.*, tom. 1, pag. 268.)

SÉDULIUS, poète chrétien. (Date incertaine.)

Admis au sacerdoce, Sédulius voulut consacrer sa plume et son génie à la louange du prince des pontifes, et composa, sous le titre de *Carmen paschale*, l'histoire en vers latins des miracles du Sauveur, dédiée à l'empereur Théodose-le-Grand (1); puis une espèce de concordance des quatre évangélistes, et un poème iambique sur Jésus-Christ, qui semble être l'abrégé des deux premiers. Le *Carmen paschale* est un poème héroïque, ainsi appelé, parce que Jésus-Christ, dont il donne l'histoire, est notre agneau pascal, qui a été immolé pour nous. « Ses vers ont de la facilité, de la cadence, de » la clarté, et surtout ne manquent pas d'exactitu- » de. » Tel est le jugement qu'en porte un étranger cité par Cave (2). Nous allons mettre nos lecteurs à même d'apprécier ce jugement, par quelques extraits. La première édition qui en ait été publiée le fut par les soins d'Alde Manuce, en 1502, puis à Bâle, en 1528 et 1541, ensuite à Leipsick, en 1568, 1 vol. in-8°, dans un recueil de quelques poètes chrétiens, publiés par George Fabricius. On le trouve aussi dans le sixième volume de la *Biblio-*

(1) *Carmen paschale, sive de Christi miraculis*, lib. v. C'est l'opinion de D. Ceillier, combattue par d'autres critiques.

(2) Olaus Borrichius, *Dissert. de poet. lat.*, *apud* Cave, *Scriptor. eccles.*, pag. 274.

thèque des Pères. Il est appelé indifféremment Cælius ou Cécilius Sédulius. (Nous suivons l'édition de Bâle, de 1541.) Nous y apprenons que le recueil des ouvrages de Sédulius ne vit le jour qu'après la mort de l'auteur. La religion et les lettres en furent redevables au patrice Astérius, en 494, année de son consulat. On ne sauroit se dissimuler que l'auteur s'éloigne plus encore que le précédent de la belle latinité du siècle d'Auguste.

Le poète annonce son dessein dans ces termes :

Cum sua gentiles studeant figmenta poetæ — Pag. 6.
Grandisonis pompare modis, tragicoque boatu
Sæva nefandarum renovant contagia rerum,
Et scelerum monimenta canant, rituque magistro
Plurima niliacis tradant mendacia biblis :
Cur ego davidicis assuetus cantibus odas
Cordarum resonare decem, sanctoque verenter
Stare choro, et placidis cælestia psallere verbis,
Clara salutiferi taceam miracula Christi ?
Cum possim manifesta loqui, Dominum que tonantem,
Sensibus et toto delectat corde fateri,
Qui sensus et corda dedit, cui convenit uni
Facturam servare suam, cui, jure perenni,
Arcibus æthereis, una est cum Patre potestas,
Par splendor, communis apex, sociale cacumen,
Æquus honor, virtus, sine tempore regnum,
Semper principium, sceptrum juge, gloria consors,
Majestas similis. Hæc est via namque salutis,
Hæc firmos ad dona gradus paschalia ducit;
Hæc mihi carmen erit.

Le *Carmen paschale* est en cinq livres, ou chants ;

dans le premier, le poète parcourt les principaux événements qui avoient servi d'introduction à l'histoire du Messie; dans les autres, il fait l'histoire de ses miracles.

On a inséré quelques-unes de hymnes dans le Bréviaire romain.

JUVENCUS, poète latin, prêtre espagnol, vers 330.

Le plus ancien des poètes chrétiens dont les ouvrages nous soient parvenus. Il vécut sous le grand Constantin, et fut témoin de l'étonnante révolution qui porta sur le trône des Césars la religion chrétienne, jusque là si violemment persécutée par les empereurs. Un changement aussi inattendu sembloit devoir se communiquer à tous les esprits : il ouvroit à l'éloquence, à la poésie elle-même, des aspects absolument nouveaux. Le monde réparé, la terre réconciliée avec le ciel, un Dieu pacificateur entre le ciel et la terre, un nouvel ordre de morale et de justice, de combats et de triomphes, de vertus et d'espérances; un tel tableau avoit de quoi agir fortement sur les imaginations, et imprimer un rapide essor au génie. Nous avons vu que l'éloquence n'avoit pas attendu cette heureuse époque pour se produire avec éclat. Mais le flambeau de la poésie n'avoit point encore brillé au sein de notre Eglise chrétienne, lorsque, suivant l'expression de saint Jérôme, Juvencus ne craignit pas de compro-

mettre la majesté de l'Evangile dans le langage mesuré de la poésie (1). Il mit en vers hexamètres l'histoire de la vie de Jésus-Christ et de ses miracles. Voici comme il débute : Si les chants des poètes ont pu conserver à travers les siècles la mémoire des fictions antiques, ne serons-nous point fondés à promettre une durée immortelle à des chants consacrés à la vérité, et à l'honneur de celui qui est le principe de la vie?

Pag. 239.

Quod si tam longam meruerunt carmina famam
Quæ veterum gestis hominum mendacia nectunt,
Nobis certa fides æternæ in sæcula laudis
Immortale decus tribuet, meritumque rependet ;
Nam mihi carmen erunt Christi vitalia gesta.

Par respect pour cette même vérité, qu'il n'a pas cru devoir dépouiller de sa simplicité naturelle, Juvencus ne va guères au-delà du simple récit qu'il puise dans les textes des quatre évangélistes (2), et il est également vrai de dire que cette rigoureuse exactitude le jette dans une sécheresse monotone et fatigante pour ses lecteurs.

Il termine son ouvrage en félicitant Constantin de la paix qu'il avoit rendue à l'Eglise, et le loue de ce qu'il étoit seul des rois qui n'eût pas voulu souffrir

(1) *Nec pertimuit Evangelii majestatem sub metri leges mittere.* (*Epist.* LXXXIII *ad Magnum.*)

(2) *Quatuor evangelia hexametris versibus pene ad verbum transferens quatuor libros composuit.* (*Id. in Catal.*, cap. LXXXIV.)

qu'on lui donnât des titres qui ne conviennent qu'à Dieu.

Pag. 516. Qui solus regum sacri sibi nominis horret
Imponi pondus.

SAINT FORTUNAT, évêque de Poitiers, en 599.

Plus recommandable par sa piété que par son talent. Nous avons de lui un recueil de poésies sur divers sujets; il est divisé en onze livres, et dédié à saint Grégoire de Tours, qui le lui avoit demandé. Pour le faire connoître, il nous suffira de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques lignes de la pièce intitulée : *Poème en l'honneur du clergé de Paris* (1).

Pag. 128. Celsa Parisiaci cleri reverentia pollens
Ecclesiæ genium, gloria, munus, honor,
Carmine Davidico divina poemata pangens,
Cursibus assiduis dulce revolvis opus, etc.

Une semblable poésie (si l'on peut lui donner ce nom) ressemble bien aux ornements de l'architecture gothique de ces temps-là.

Quelques-unes de ses hymnes, entre autres le
Vers. 120. *Vexilla regis*, ont été adoptées par l'Eglise. Elles ont d'autre mérite que celui de la versification.

A cette époque, les lettres avoient déjà éprouvé tout ce qui annonce ordinairement leur décadence et leur ruine. Le faux goût, les opinions bizarres, l'oubli des bons modèles, s'étoient accrus des pré-

(1) *Poetæ eccles.*, tom. II, pag. 128, edit. Cameraci, 1821.

jugés de l'ignorance et de la barbarie. Les beaux arts ne luttoient contre leur mauvaise fortune que dans quelques villes gauloises, comme Toulouse, Bordeaux, Lyon, Autun, où les foibles restes d'une saine et judicieuse littérature s'étoient réfugiés. Ceux qui voudroient en savoir davantage peuvent consulter l'*Histoire littéraire de France*, par D. Rivet, tom. II, pag. 550 et suiv., et l'article de saint Fortunat, dans l'*Histoire des écrivains ecclésiastiques*, de D. Ceillier, tom. XVII, pag. 84 et suiv.

Sidoine Apollinaire, vers 472.

Né à Lyon, d'une des plus illustres familles des Gaules, gendre d'Avitus, qui ne fit que paroître un moment sur le trône impérial. Il fut accueilli par son successeur Majorien, dont il prononça le panégyrique en vers; après lui, par Anthemius, qui l'appela à Rome, pour lui conférer les dignités de prince du sénat, patrice et préfet de la ville. Sidoine Apollinaire étoit encore laïque. L'évêché d'Auvergne, dit proprement de Clermont, étant venu à vaquer en 471, le clergé et le peuple de la ville le demandèrent pour évêque. Il n'y consentit qu'avec peine, et se consacra tout entier à tous les devoirs de sa nouvelle charge. « Saint Loup, évêque de Troyes, qui l'avoit aimé et honoré dans le monde, sentit un redoublement d'affection pour lui, lorsqu'il le vit chargé de la conduite des âmes. Il lui écrivit, au sujet de sa promotion à l'épiscopat, une lettre où il

lui donne ces utiles conseils : « Ce n'est plus par la » pompe et la magnificence du train que vous devez » garder votre rang, mais par la plus profonde hu- » milité de cœur. Quoiqu'élevé au-dessus des au- » tres, vous devez vous regarder comme le dernier » de votre troupeau. Soyez dans la disposition de » baiser les pieds de ceux qui précédemment n'au- » roient pas cru s'avilir en se mettant sous les vôtres. » Vous devez vous faire le serviteur de tous (1). »

Saint Sidoine Apollinaire s'étoit beaucoup occupé de poésie avant son entrée au sacerdoce; et c'est par là qu'il est le plus connu. Ses vers prouvent de la facilité, mais avec de l'affectation et de l'enflure (1). Sa prose a le même défaut; et les matières qu'il y traite n'offrent pour nous, pour la plupart, aucune sorte d'intérêt. Le recueil le plus considérable est celui de ses lettres, qu'il réunit lui-même dans neuf livres.

Cependant nous y rencontrons deux citations remarquables qui en ont été faites : la première, dans un des sermons de Joli, évêque d'Agen, sur la médisance. Elle vient à la suite d'un texte d'une lettre attribuée à saint Paulin : « Quand je m'approche d'un » homme de ce caractère (le détracteur), il me sem-

(1) *Spicileg.*, t. v, in-4°, p. 579; Butler, *Vies des Saints*, t. VII, p. 420.

(2) Un de nos écrivains en parle avec encore moins de ménagement : « Sidoine Apollinaire, dit Thomas, fut aimé de trois empereurs, fit leurs panégyriques, et les fit en vers plats, durs et barbares. » (*Essai sur les éloges*, tom. I, pag. 319.)

» ble être à l'entrée d'un égoût, dont plus on remue
» l'ordure, plus elle sent mauvais : *Fœculentiœ par*
» *est cloaci, quæ, quo plus commota, plus fœtida est.*
» Aussi peu de gens le souffrent, personne ne l'aime,
» tout le monde le hait : *Paucis voluptati, nullis*
» *amori, omnibus odio est.* L'entendez-vous ce mé-
» disant et cet ivrogne, qui fournit tout l'entretien
» d'une compagnie? l'entendez-vous comme il rai-
» sonne dans la chaleur du vin, et comme rien n'é-
» chappe à ses railleries et à ses distractions? Il
» aime à boire, il aime encore plus à médire. Le
» vin, l'ordure, le poison de ses impuretés et de
» ses cruelles médisances découlent également des
» mêmes lèvres : *Bibendi avidus, avidior detrahendi,*
» *rabido pariter ore spirans cœnum, spumans vi-*
» *num, vomens venenum.* Est-il plus sale et plus
» infâme qu'il n'est ivrogne? est-il plus ivrogne
» qu'il n'est médisant? ses médisances le rendent-
» elles plus odieux que ses ordures et sa gourman-
» dise? c'est ce que l'on ne sauroit dire au vrai,
» parce que souvent il a tous ces vices ensemble :
» *Ambigitur an putidior, an temulentior, an faci-*
» *norosior existimetur* (1). »

Bourdaloue lui emprunte une pensée non moins solide, et l'on s'attend bien à trouver ici une expression moins vulgaire : « Ce n'est point sans raison

(1) *Dominic.*, tom. IV, pag. 13, 14.

» qu'un grand évêque, qui fut autrefois une des
» lumières de l'Eglise de France, disoit que dans le
» monde même chrétien, il y avoit peu de per-
» sonnes qui, selon les principes et les règles de la
» religion, eussent pour les morts une solide et
» vraie charité : *Non præter æquum,* ce sont ses pa-
» roles, *si perpaucos esse conjicias qui mortuos vere*
» *diligant* (1). »

Sidoine Apollinaire mourut en 482. Il est compté au nombre des saints, et sa fête se célèbre le 23 août.

MAMMERT CLAUDIEN, prêtre de l'église de Vienne, frère du saint archevêque de la même ville, Mammert, avec qui on l'a souvent confondu (2).

Ce fut lui qui régla l'office des Rogations, institué par son frère en 468. Nous rapporterons à l'article de saint Avit l'événement qui en fut l'occasion. On se rappeloit que le pape saint Grégoire-le-Grand avoit ordonné des litanies et des processions pour de semblables calamités. Les instructions (3) et les exemples des deux frères Mammert obtinrent les

(1) *Serm. pour la commémor. des morts*, *Myst.*, tom. II, pag. 411.

(2) Ainsi qu'avec le poète Claudien. On prête indifféremment à l'un et à l'autre des poésies chrétiennes qui ne sauroient être de l'auteur du poème *De raptu Proserpinæ*. Celui-ci fut constamment païen. Il n'est pas mieux prouvé qu'elles soient de Claudien Mammert, dont il est ici question. (Voyez D. Ceillier, tom. XV, pag. 39.)

(3) On trouve parmi les sermons attribués à Eusèbe d'Emese une homélie à ce sujet, que l'on croit être de saint Mammert.

mêmes succès. De l'Eglise de Vienne, l'institution passa bientôt dans celle d'Auvergne, sous l'épiscopat de saint Sidoine, et de là dans un grand nombre d'autres Eglises.

C'est à Claudien Mammert que l'on attribue communément l'hymne *Pange lingua* (1). Mais l'ouvrage le plus considérable, publié sous son nom, et qu'on ne sauroit lui contester, est son écrit contre Fauste de Riez, en trois livres, qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Il est intitulé : *De la nature de l'âme*, ou, selon Gennade, *De l'état et de la substance de l'âme* (2) ; et se termine par une sorte de récapitulation où il établit ces principes :

Dieu est incorporel ; l'âme humaine est son image ; elle est donc incorporelle, puisque un corps ne sauroit être l'image de l'incorporel.

Tout ce qui n'est point dans un lieu déterminé est incorporel ; l'âme est la vie du corps en cette vie ; elle est également dans tout le corps et dans chacune de ses parties ; elle n'est point dans un lieu précis, puisqu'elle est autant dans une des parties du corps que dans le tout ; elle est donc incorporelle.

(1) Colonia, *Hist. littér. de Lion*, tom. I, pag. 167 ; Sirmond., *Not. in Sidon.*, pag. 71. On l'a aussi donnée à Venance Fortunat., et se trouve à la page 121 du tom. II de ses *Poésies*, édit. de Cambray, 1821.

(2) *De script. eccles.*, cap. LXXXIII ; *Bibliothec. Patr.*, t VI, p. 155.

L'âme pense et raisonne, et il lui est essentiel de penser et de raisonner; or la raison n'est ni dans un lieu fixe, ni corporelle; l'âme est donc incorporelle.

La volonté appartient à la substance de l'âme; toute l'âme veut, et elle est toute volonté. La volonté n'est point un corps : donc l'âme n'est point un corps.

Ainsi de la mémoire.

Le corps ne sent le coup qu'à l'endroit où on le frappe; l'âme, au contraire, sent tout entière quand on frappe quelque partie du corps; ce sentiment n'est donc point dans le lieu. Or tout ce qui n'est point dans le lieu est incorporel; d'où il suit que l'âme est incorporelle.

Le corps ne s'approche ni ne s'éloigne de Dieu. L'âme s'en appproche et s'en éloigne : elle n'est donc pas un corps.

Le corps est étendu en longueur, largeur et profondeur, et tout ce qui n'a point de dimension n'est pas corps : donc, etc...

Chacune de ces propositions est développée dans l'ouvrage avec beaucoup de subtilité, et même, au jugement de Sidoine Apollinaire, avec un agrément de style, ce semble, peu compatible avec la recherche des discussions purement philosophiques (1).

Claudien mourut avant son frère, vers 474. Dans

(1) Lib. IV, *Epist.* III, pag. 931, edit. Sirm.

son épitaphe, composée par Sidoine Apollinaire, il est qualifié :

Orator, dialecticus, poeta,
Tractator, geometra, musicusque.

VICTORIN D'AFRIQUE, mort vers l'an 370.

Celui dont saint Augustin raconte l'histoire dans ces termes (1). Elle est, dit-il, trop intéressante pour être passée sous silence.

« Ce vieillard si versé dans toutes sortes de de sciences et de beaux-arts, qui avoit lu, discuté, éclairci tant d'ouvrages des philosophes; qui avoit pour élèves tant de sénateurs romains; qui avoit exercé sa profession avec tant d'éclat et de succès, qu'il avoit mérité et obtenu une statue dans la place publique de Rome; distinction la plus glorieuse de toutes aux yeux des enfants du siècle : jusques là adonné au culte des idoles, et sacrilège adorateur de ces divinités monstrueuses, aux pieds de qui se prosternoient ces mêmes Romains qui les avoient vaincues : eh bien, ce grand homme n'a pas rougi, sur la fin de sa vie, de courber sa tête sous le joug de Jésus-Christ, de renaître par les eaux sacrées du baptême, et de porter sur son front l'opprobre de la croix du Sauveur.

» Victorin s'étoit mis à lire l'Ecriture sainte, et à

(1) Dans ses *Confessions*, liv. VIII, chap. II.

étudier sérieusement tous les ouvrages qui traitoient de la religion chrétienne. Souvent il disoit, mais confidentiellement, à Simplicien (1) : Sachez qu'à présent me voilà chrétien. A quoi celui-ci répondoit : Je n'en crois rien, et je ne vous compterai au nombre des fidèles que quand je vous verrai à l'église. Victorin répliquoit d'un ton moqueur : *Sont ce les murailles qui font les chrétiens?* Une fausse honte le retenoit encore, et l'empêchoit de paroître dans l'assemblée des chrétiens.

» A la fin, honteux de sa foiblesse, il aborde Simplicien, un jour qu'il s'y attendoit le moins, en lui disant : Allons à l'église, je suis déterminé à me faire chrétien.

» Simplicien, transporté de joie, l'y accompagna à l'instant. Il se fit inscrire au nombre de ceux qui demandoient à être régénérés dans le saint baptême. Le jour arrivé, où il devoit faire sa profession de foi, les prêtres lui offrirent de la faire en particulier, ce qui s'accordoit à ceux qu'un excès de timidité auroit empêchés de la prononcer en public. Victorin n'y voulut point consentir. A peine étoit-il monté à la tribune, que, de toutes parts, son nom retentit d'acclamations. Il prononça du ton le plus ferme

(2) Saint Ambroise et saint Augustin l'honoroient comme leur Père. Simplicien succéda à saint Ambroise au siége de Milan. Les conciles d'Afrique et de Tolède ne statuoient rien de considérable sans l'avoir consulté. Il mourut plein d'années et de mérites en l'année 400.

les vérités de notre foi. Ce fut pour tous les assistants un sujet d'allégresse. »

Nous avons de Victorin des écrits qui ne répondent pas à sa réputation, et n'ont rien de remarquable que la dureté africaine. Ce sont quatre livres contre l'Arianisme, qui se trouvent dans les Bibliothèques des Pères (1). Un écrit plus intéressant est le Traité contre les Manichéens, adressé à Justin, son ami, livré aux erreurs de cette secte. « Vous, un Romain, vous laisser abuser par les impiétés des Perses! En vain, vous vous macérez par des peines extraordinaires. Après vous être tourmenté ainsi vous-même, votre chair n'a pas d'autre partage que de retourner dans les ténèbres, vers le Démon qui, selon vous, l'a créé. Reconnoissez plutôt que le Dieu tout puissant est celui qui vous a créé, afin d'être véritablement le temple de Dieu, selon les paroles de l'Apôtre : *Vous êtes vraiment le temple de Dieu, et son Esprit habite en vous.* Si vous n'avez point l'honneur d'être le temple de Dieu, et de recevoir le Saint-Esprit en vous, Jésus-Christ n'est point venu pour vous sauver, mais pour vous perdre; car si nous sommes à lui, il faut que notre corps et notre âme lui appartiennent, et qu'il soit vrai de dire que *Dieu est tout en nous.* »

I. Cor. III. 16.

Ibid. XV. 28.

Ses poésies ont le même défaut que sa prose.

(1) Hyeronim. : *Scripsit adversus Arium, more dialectico, libros valde obscuros, qui, nisi ab eruditis non intelliguntur.* (*De Script. eccles.*, cap. CI.)

Le pape Damase.

On s'accorde généralement à regarder comme apocryphes les écrits publiés sous le nom de ce pape, par Milesius Sarrazin (Rom. 1639). Il n'y a de bien authentiques que ses Epîtres synodales contre l'Arianisme et l'hérésie d'Apollinaire, ainsi que les lettres à saint Jérôme, insérées dans les œuvres de ce père, avec ses réponses. Damase l'avoit consulté sur divers points de critique. Saint Jérôme estimoit ses poésies (1). Il avoit succédé au pape Libère, et soutint généreusement la foi de Nicée.

Saint Célestin, pape, mort en 432.

Le pontificat de saint Célestin fut marqué par la fameuse contestation qu'éleva Nestorius sur l'incarnation du Verbe et la maternité divine de Marie.

Bien que cette question appartienne à la théologie, parlons plus exactement, par cela même qu'elle appartient à la théologie, l'étude n'en sauroit être étrangère ni indifférente au prédicateur qui se propose de traiter ces importants sujets. Eh! qui de nous pourroit arriver au terme de sa carrière apostolique, sans y laisser quelque monument de son

(1) *Elegans in componendis versibus ingenium habuit.* (*De vir. illustr.*, cap. CIII.) Il en existe un recueil au nombre de quarante.

zèle en l'honneur de ces mystères augustes, le fondement de notre foi et de nos espérances? Or, c'est surtout dans les Décrétales du saint pape que nous découvrons les premiers trophées des victoires remportées par la vérité catholique sur les artifices de l'erreur et du mensonge. Nous n'inviterons pas nos lecteurs à les parcourir tout entières, le travail en seroit trop long; mais ils ne nous pardonneroient pas non plus de leur laisser ignorer les trésors qu'elles contiennent.

La doctrine impie de Nestorius, ayant éclaté dans l'Orient (1), fut dénoncée au siége apostolique. Saint Célestin s'empressa de convoquer à Rome un concile où les écrits du patriarche de Constanti-

(1) On peut consulter l'article de saint Cyrille d'Alexandrie. Rappelons seulement ici que Nestorius, pâtriarche de Constantinople, s'étoit borné d'abord à semer sa doctrine dans l'ombre. Ce fut un évêque, séduit par ses artifices, ou plutôt par sa propre ambition, nommé Dorothée, qui, s'étant levé en pleine assemblée, lorsque Nestorius étoit assis dans sa chaire, dit à haute voix : Si quelqu'un dit que Marie est mère de Dieu, qu'il soit anathême. A ce mot, tout le peuple jeta un cri d'horreur, et s'échappa de l'Eglise. Nestorius fut encore long-temps sans jeter le masque. Il écrivit aux évêques de l'Italie et au pape saint Célestin des lettres captieuses, où il accusoit d'autres hérésies pour faire perdre la sienne de vue; et sans condamner explicitement l'expression de *Deiparam*, ou de mère de Dieu, donnée à Marie déjà bien long-temps avant cette dispute, il en détournoit le sens, et anéantissoit son énergique simplicité. Il resta même assez de temps enveloppé dans ses artificieuses distinctions, jusqu'à ce que l'autorité du siége apostolique, et la pénétrante dialectique de saint Cyrille d'Alexandrie l'eussent fait sortir de ses captieuses équivoques.

nople furent comparés avec la doctrine des Pères, et nommément de saint Cyrille d'Alexandrie. Dans un discours prononcé en présence du concile, le pape dit (*) : Je me souviens que l'évêque Ambroise, de sainte mémoire, faisoit chanter à tout son peuple, dans la solennité de Noël, un hymne commençant par ces mots : « Venez, Rédempteur » des nations ; faites-nous connoître l'enfantement » d'une vierge. Le monde entier admire un tel pro- » dige. C'est ainsi que devoit naître un Dieu : *Talis* » *decet partus Deum.* A-t-il été dit : C'est ainsi qu'a » dû naître un homme ? Non. Notre frère Cyrille » d'Alexandrie, en appelant, comme il fait, Marie » mère de Dieu, est donc en pleine conformité avec » ces paroles d'Ambroise : C'est là l'enfantement » qui convient à un Dieu. Du sein virginal de Marie » est donc sorti le Verbe-Dieu, par la puissante » opération de celui à qui appartient la toute-puis- » sance. »

T. 5, p. 1097. et suiv.

Il écrivit à Nestorius pour le ramener à des sentiments plus orthodoxes, et terminoit sa lettre dans ces termes : « Si vous n'enseignez, touchant Jésus- » Christ, notre Dieu, ce que tient Rome, Alexan- » drie et toute l'Eglise catholique, ce que la sainte » Eglise de Constantinople a tenu jusqu'à vous, et

Pag. 1130.

(*) *Epist, decretal. romanor pontific. studio* Coutant, *Bened et.*, Paris, 1721.

» si, dans dix jours, à compter depuis cette troi-
» sième monition, vous ne condamnez nettement
» et par écrit cette nouveauté impie qui veut sé-
» parer ce que l'Écriture joint, sachez que vous
» êtes exclu de la communion de toute l'Eglise
» catholique (1). »

Nestorius, s'opiniâtrant dans son hérésie, fut retranché de la communion du Saint-Siége. Saint Célestin écrivit à saint Cyrille que la sentence devoit être regardée comme étant rendue par Jésus-Christ même : *Hanc de Nestorio sciat sanctitas tua a nobis, imo à Christo Deo latam esse sententiam.* Pag. 1111.

Le lecteur studieux ne parcourra pas les lettres du pape saint Célestin sans y noter les maximes suivantes, à faire valoir au besoin.

« Il faut instruire la multitude, non la suivre. Nous devons avertir nos peuples de leurs devoirs, jamais prêter les mains à leurs manquements. Ce qu'il ne devient plus possible de corriger par la seule auto- Pag. 1079.

(1) Il ajoute : « Nous avons adressé ce jugement, par le diacre Possidonius, avec toutes les pièces, à l'évêque d'Alexandrie, afin qu'il agisse à notre place, et que notre ordonnance vous soit connue, à vous et à tous nos frères. » Ce qui a fourni à un écrivain anglican cette importantante remarque : « Il paroît que les évêques de Rome » étoient alors en usage d'envoyer en Afrique quelques-uns de leurs » ecclésiastiques, pour y être témoins de l'exécution de leurs sen- » tences, et que les envoyés étoient munis d'ordres du prince, afin de » se faire aider par le magistrat dans le besoin. » (Bower, *Hist. des papes*, tom. I, pag. 369, edit. Lond., dans Butler, *Vies des Saints*, tom. III, pag. 230)

rité de la réprimande, il faut le réprimer par le frein de la sévérité, mais d'une sévérité qui s'accorde avec les règles.

Pag 1138. » Plus de trève, quand l'ennemi est au cœur de la place.

Pag. 1187. » Toute nouveauté n'intéresse pas seulement une église particulière, mais l'Eglise tout entière. »

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VINGTIÈME VOLUME.

LIVRE CINQUIÈME.

Pages.

SAINT ÉPIPHANE, archevêque de Salamine et docteur de l'Eglise.

Notice sur sa vie..... 1
Ses ouvrages..... 8

RUFFIN, Prêtre d'Aquilée.

Notice sur sa vie..... 23
Ses ouvrages..... 30

SAINT JÉRÔME, prêtre et docteur de l'Eglise.

Notice sur ce Père. Ses travaux..... 50

ARTICLE I.

Lettres sur divers sujets de religion et de morale.... 67

ARTICLE II.

Lettres contenant des éloges funèbres.

A Salvine, sur la mort de Nébride..... 233
A sainte Paule, sur la mort de Blésille sa fille..... 237
Eloge funèbre de sainte Paule..... 248
Eloge funèbre de Népotien, adressé à Héliodore son oncle..... 257

Pages.
Eloge de sainte Fabiole, adressé à Océanus..... 286
Eloge funèbre de Pauline, adressé à Pammaque son époux..... 295
A Julien..... 301
A Marcelle, sur Asella..... 304

ARTICLE III.

Lettres sur l'éducation.

Leçon donnée dans le Cours d'éloquence sacrée.. 306
Suite des Lettres de saint Jérôme..... 327

ARTICLE IV.

Extraits du commentaire de saint Jérome sur les Livres saints de l'ancien et du nouveau Testament..... 337

Autres ouvrages. Saint Jérôme, historien..... 365
Extraits des Livres contre Helvidius, Jovinien, Jean de Jérusalem..... 371
Contre Vigilance..... 382
Extrait du dialogue entre un luciférien et un orthodoxe sur le concile de Rimini..... 388
Doctrine de saint Jérôme..... 397
Saint Paulin de Nole..... 411
Saint Sulpice-Sévère, historien..... 449
Le poète Ausone..... 458
Prudence, poète chrétien..... 462
Sédulius, poète chrétien..... 474
Juvencus, poète latin, prêtre espagnol..... 476
Saint Fortunat, évêque de Poitiers..... 478

Pages.
Sidoine Appollinaire..... 479
Mammert Claudien, prêtre de l'Eglise de Vienne.. 482
Victorin d'Afrique..... 485
Le pape Damase..... 488
Saint Célestin, pape..... *Ibid.*

FIN DE LA TABLE.

UNIVERSITAS O.M.I. OTTAWIENSIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 011257606b
GUILLON, MARIE NICOLAS
BIBLIOTHEQUE CHOISIE D